

Traduire les écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise
en français: défis et stratégies

Thesis submitted to Jawaharlal Nehru University in fulfillment of the
requirements for the award of the degree

DOCTOR OF PHILOSOPHY

By

SHAHZADI EMA

Under the supervision of

DR. S. SHOBA



CENTRE FOR FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES
SCHOOL OF LANGUAGE, LITERATURE AND CULTURE STUDIES
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY

NEW DELHI- 110067

2021



**CENTRE FOR FRENCH AND FRANCOPHONE STUDIES,
SCHOOL OF LANGUAGE, LITERATURE AND CULTURE STUDIES,
JAWAHARLAL NEHRU UNIVERSITY,
NEW DELHI -110067, INDIA.**

CERTIFICATE

This is to certify that this thesis entitled “Traduire les écrivaines contemporaines du Bangladesh d’expression anglaise en français : défis et strategies” submitted by Shahzadi Ema, has been carried out in the Centre for French and Francophone Studies, School of Language, Literature and Culture Studies, Jawaharlal Nehru University, New Delhi. This work is original and has not been submitted so far in part or in full, for any other degree or diploma of any university / institution.

Shahzadi Ema

SHAHZADI EMA

Sushant

Prof. SUSHANT KUMAR MISHRA

Chairperson
Centre of French and Francophone Studies
School of language, Literature and Culture Studies

Chairperson
Centre for French & Francophone Studies
School of Language, Literature and Culture Studies
Jawaharlal Nehru University, New Delhi-110067

S. Shoba

DR. S. SHOBA

ASSOCIATE PROFESSOR
Supervisor
Centre for French & Francophone Studies
School of Language, Literature and Culture Studies
Jawaharlal Nehru University
New Delhi-110067

REMERCIEMENT

- ❖ Mes premiers remerciements vont à mon professeur et ma directrice de recherche, Dr. S Shoba pour ses conseils indispensables, son temps précieux et sa patience immense qui m'ont servi à m'enrichir et à approfondir mes connaissances. Sans elle, mon travail n'aurait pas été aussi satisfaisant.
- ❖ Je remercie aussi le Centre d'études françaises et francophones et tous les professeurs du Centre, qui m'ont appris à lire et comprendre une variété de textes et à réfléchir sur les questions différentes. Ils n'ont jamais hésité à m'aider et à m'encourager.
- ❖ À mes parents pour leur encouragement incessant et leur soutien moral. Grace à leur confiance absolue en moi je suis parvenue à mener à bien cette thèse.
- ❖ À mon frère Rana qui m'a toujours encouragé.
- ❖ À Tandra boudi pour sa patience et son soutien continue qui m'ont soulagé pendant les moments difficiles.
- ❖ À Monsieur Mohammad Humayun Kabir qui croyait que je suis capable de faire mon travail.

À mes parents.....

Table des matières

	Page
I. Introduction	1
II. Chapitre 1- Écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise	12
1.1 Scission du Bengale et émergence du Bengale oriental	14
1.2 Écrivaines bengalies à partir du 18 ^e siècle	15
1.3 Écriture des femmes après la naissance du Bangladesh	23
1.4 Place de l'écriture en anglais au Bangladesh par rapport au Bengale de l'ouest	30
1.5 Écrivains bengalis d'expression anglaise	33
1.6 Écriture bangladeshie d'expression anglaise	34
1.7 Écrivaines choisies pour notre étude	37
III. Chapitre 2- Traductions des nouvelles choisies	47
2.1 L'imam de la mosquée	50
2.2 L'autre côté du miroir	62
2.3 Coucher de soleil	67
2.4 L'armoire	79
2.5 Une femme ordinaire	86
IV. Chapitre 3- Représentation de la langue et culture en français	96
3.1 Mots d'adresse	98
3.2 Mots liés au contexte des femmes : (emprunt et <i>footnoting</i>)	104
3.3 Mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh: emprunt et <i>Footnoting</i>	106
3.4 Noms des personnes	116
3.5 Pronoms « tu » et « vous »	118
3.6 Variation au niveau de la langue	120
3.7 Titres	122
3.8 Phrases longues	125
3.9 Influence de la langue et de la culture bengalis sur l'écriture bengali d'expression anglaise	127
V. Chapitre 4- Représentation des femmes bangladeshies en français	138
4.1 Variations au niveau du thème	138
4.2 Représentation de la souffrance mentale des femmes	148
4.3 Solitude	153

4.4 Crise d'identité	156
4.5 Pauvreté et son effet sur la vie des femmes	160
4.6 Patriarcat	163
4.7 Représentation de la femme qui se soumet au patriarcat	171
4.8 Voix contre le patriarcat	177
4.9 Discrimination socioéconomique	180
4.10 Présentation de Dhaka, capital du Bangladesh	182
4.11 Représentation des femmes bangladeshies dans les traductions	184
VI. Conclusion	185
VII. Bibliographie	195
VIII. Annexe	

Introduction

La traduction est un cas particulier de convergence linguistique : au sens le plus large, elle désigne toute forme de « médiation linguistique », permettant de transmettre de l'information entre locuteurs de langues différentes. La traduction fait passer un message d'une langue de départ (LD) ou langue-source dans une langue d'arrivée (LA) ou langue-cible.¹

La traduction est un moyen de transférer les éléments d'un texte d'une langue (langue source) dans une autre (langue cible), en gardant le sens du texte original. Elle est un processus linguistique qui aide les locuteurs de langues différentes à échanger de l'information entre eux. Quand il s'agit de la traduction littéraire, le traducteur, en tant que médiateur, fait un lien entre les deux langues et présente les idées non seulement d'une langue dans une autre, mais aussi d'une culture dans une autre.

En général, nous remarquons deux types de traduction principaux : la traduction pragmatique et la traduction littéraire. La traduction pragmatique se fait avec les documents tels que les manuels, les documents d'instruction, les rapports financiers, les documents touristiques et les autres documents destinés au public limité. L'usage de tels documents est aussi limité et le but principal du traducteur est de passer de l'information d'une langue dans une autre. Par rapport à la traduction pragmatique, la traduction littéraire est subjective, car elle dépend autant des dons du traducteur que

¹ Ladmiral, J.-R. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris: Petite bibliothèque Payot, 1979, p. 11.

de ses connaissances linguistiques. La traduction littéraire est un acte de recréation plutôt qu'un acte d'imitation, car quand un traducteur traduit une œuvre littéraire d'une langue, il traduit cette œuvre selon la culture et la société de la langue source ou de la langue cible.

La traduction littéraire est une activité pratiquée depuis longtemps dans le monde en général et dans le sous continent indien en particulier. Nous parlons, dans le cadre de cette étude, surtout du bengali, une langue parlée aujourd'hui à la fois au Bangladesh et en Inde. Par le biais de la langue, les deux pays partagent la littérature et la culture également. Le Bengali, la langue parlée au Bangladesh et dans l'état indien du West Bengale (le Bengale Occidental), a sa propre littérature, qui est à la fois très développée et populaire. L'œuvre la plus ancienne de la littérature bengali est un recueil d'hymnes spirituels écrits par des moines bouddhistes entre les neuvième et onzième siècles. Pendant le règne musulman du Bengale au cours du quatorzième siècle, l'écriture des écrivains musulmans commençait à émerger avec celle des écrivains hindous. Nous pouvons dire que la littérature bengali est l'héritage commun des musulmans et des hindous du Bengale. La littérature bengalie moderne commence à partir du XIXème siècle avec l'écriture de Rabindranath Tagore, Kazi Nazrul Islam, Michael Madhusudan Datta, Sarat Chandra Chattopadhyai, Mir Mosharraf Hossain etc.

Comme la langue, la littérature en langue bengali existe actuellement aux deux côtés de la frontière entre le Bangladesh et l'Inde. Lorsque nous parlons de l'écriture bangladeshie, il n'est pas tout à fait possible de séparer la littérature du Bangladesh de la littérature bengali de l'Inde en raison de la forte lignée historique et géographique entre le Bangladesh et l'Inde. Le Bangladesh est devenu indépendant en 1971 et le bengali a été déclaré comme langue officielle du Bangladesh après son indépendance. Avant 1971, le Bangladesh était connu sous le nom du Pakistan oriental et faisait partie du Pakistan. Toutefois, avant 1947, et pendant des siècles, il faisait partie intégrante de l'Inde britannique. C'est pourquoi le Bangladesh partage un lien important avec l'Inde, en particulier avec le Bengale occidental. Mais après l'indépendance du Bangladesh, un autre type de littérature a commencé à apparaître :

la littérature constituée par des œuvres qui reflètent la lutte dans laquelle le pays était engagée avant et pendant la guerre de libération. Après l'indépendance du Bangladesh en 1971, le gouvernement a déclaré le bengali comme langue officielle et a rendu l'utilisation du bengali obligatoire dans tous les secteurs gouvernementaux: administration, éducation, tribunaux et autres. La constitution du Bangladesh est rédigée en bengali et stipule que la langue officielle du Bangladesh soit le bengali.

L'anglais est aujourd'hui une langue mondiale à travers lequel les gens de différentes parties du monde s'expriment et répandent leurs pensées dans le monde entier. Les pays comme l'Inde, le Pakistan, le Sri Lanka etc., en Asie du Sud ont déjà construit leurs identités autour de leur écriture en anglais. Le Bangladesh est un autre pays qui est en train de s'établir comme un pays dont l'écriture d'expression anglaise s'impose rapidement dans le monde, bien qu'elle ait commencé avec un peu de retard par rapport aux autres pays dans la région.

En Asie du Sud, les écrivains les plus connus qui écrivent en anglais sont les Indiens, les Pakistanais, les Sri Lankais et les Bangladeshis. La plupart des œuvres littéraires du Bangladesh sont produites en bengali, bien que la tradition des écrivains bangladeshis écrivant en anglais continue à un rythme lent. La citation suivante nous donne une idée de l'écriture bengali d'expression anglaise au Bangladesh :

Owing to a linguistic loyalty tied to Bangladeshi nationalism, begun with the Language Movement in the 1950s and its refusal to abandon Bangla for the externally enforced and mandatory use of Urdu by politically dominant West Pakistan, English-language literature in Bangladesh has taken longer to assume its role in the sub continental boom, pioneered by writers from India, Pakistan, and Sri Lanka.²

En observant la citation ci-dessus, nous pouvons dire qu'il y avait une raison historique qui a exercé son influence politique sur le développement de la littérature d'expression anglaise au Bangladesh et explique la position arriérée du pays par

²Shook, David. "Bangladesh on the World Stage: An Introduction." *World Literature Today*, 2013, <https://www.worldliteraturetoday.org/2013/may/bangladesh-world-stage-introduction-david-shook>, consulté le 9 février 2017 à 9:00, New Delhi.

« En raison de la fidélité linguistique liée au nationalisme bangladeshi, la littérature d'expression anglaise au Bangladesh a pris plus de temps à trouver sa place digne dans le boom littéraire du sous-continent, initié par les écrivains de l'Inde, du Pakistan et du Sri Lanka; ce nationalisme bangladeshi a vu ses origines à la fois dans le mouvement de langue des années 1950, et le refus de ce mouvement d'arrêter l'emploi du bengali en faveur de l'ourdou, une langue imposée par le Pakistan occidental. »

rapport à l'écriture en anglais. Mais maintenant, le scénario a changé et le nombre d'écrivains qui écrivent en anglais augmente de jour en jour. Niaz Zaman, Razia Sultana Khan, Tulip Chowdhury, Dilruba Z. Ara, Tahmima Anam, Anis Ahmed, Maria Chaudhuri, Mahmud Rahman, Farah Ghuznavi et Khademul Islam sont des écrivains qui utilisent l'anglais comme moyen d'exprimer leurs pensées sous forme écrite. D'après Rashid Aksari, professeur du département d'anglais à l'Université islamique de Kushtia, au Bangladesh :

Like Indian English literature, Bangladeshi English literature is Bangladeshi in content and English in form.³

L'écriture en anglais a acquis une place importante autour du monde. En Asie du Sud, en particulier, cette écriture se pratique librement et s'impose. A titre d'exemple, nous pouvons donner le cas de l'écriture indienne d'expression anglaise, En revanche, l'écriture bangladeshie d'expression anglaise, est en train de gagner sa popularité et est toujours peu connue à travers le monde. Par conséquent, elle n'a pas vraiment été traduite autant, notamment en français.

L'écriture bangladeshie d'expression anglaise a commencé à devenir importante principalement à partir de la seconde moitié du dernier siècle. Avant cela, très peu d'auteurs écrivaient en anglais. Le mouvement de langue qui a eu lieu en 1951 contre l'imposition de la langue ourdoue au Pakistan oriental par le Pakistan occidental et la création du Bangladesh en 1971, suite à une guerre de libération sanglante qui a tué un grand nombre d'écrivains et d'intellectuels, ont fait le Bangladesh devenir plus protecteur envers sa langue et a découragé les écrivains d'écrire en anglais. Plus récemment ou depuis quelques années maintenant, la tendance d'écrire en anglais et de faire traduire l'écriture bangladeshie en d'autres langues a augmenté. Notre travail vise à pousser plus loin cette tendance et nous comptons traduire et aussi analyser la traduction des nouvelles choisies écrites par les écrivaines bangladeshies

³Aksari, Rashid. "A brief history of Bangladeshi writing in English." *The missing State*, 10 October 2015, <http://themissingstate.com/2015/10/01/a-brief-history-of-bangladeshi-writing-in-english/> , consulté le 27 avril 2018 à 22:30, New Delhi.

« Comme la littérature indienne d'expression anglaise, la littérature bangladeshie d'expression anglaise est bangladeshie du point de vue de son contenu et anglaise du point de vue de sa forme. »

d'expression anglaise. Nous souhaitons également indiquer que ce sera la première tentative de traduire en français l'écriture des écrivaines contemporaines bangladeshies.

Au moment de l'indépendance et tout de suite après l'indépendance du Bangladesh en 1971, l'écriture par les écrivaines bangladeshies (Razia Amin Khan, Farida Majid) d'expression anglaise, consistaient principalement des poèmes. Mais plus tard, elles ont commencé à écrire aussi des nouvelles et des romans et comme nous l'avons indiqué, nous pouvons compter aujourd'hui plusieurs femmes qui écrivent sur les sujets contemporains.

Nous avons choisi cinq nouvelles écrites par cinq auteures bangladeshies contemporaines pour la traduction en français et puis pour faire l'analyse de la traduction, afin de déterminer les défis de traduction posés par ces nouvelles et les meilleures stratégies qu'on pourrait employer en tant que traducteur pour les surmonter. Voici les nouvelles: *The Mosque Yard-Imam*, *The Other Side of the Mirror*, *Sunset*, *The Wardrobe* et *The Daily Woman*.

Nous avons choisi ces cinq nouvelles parce qu'elles sont des nouvelles contemporaines, écrites entre 1996 et 2009, une période importante pendant laquelle un certain nombre de nouvelles et de romans ont été écrits en anglais par des femmes. Ce choix nous aidera d'une part à présenter l'écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise en français et, d'autre part, à décrire la situation actuelle de la vie des femmes bangladeshies, et la discrimination à laquelle elles sont soumises, quel que soit leur condition économique.

Corpus

Les cinq nouvelles écrites par cinq écrivaines bangladeshies que nous avons choisies pour notre recherche sont les suivantes :

1. Ara, Dilruba Z. "The Mosque-Yard Imam." *Detached Belonging*. Dhaka: UPL, 2009, reprint 2016. 11-20.

2. Chowdhury, Tulip. "The Other Side of the Mirror." *From The Delta*. Ed. Niaz Zaman. Dhaka: UPL, 2005, reprint 2010, 195-198.
3. Khan, Razia Sultana. "Sunset." *Palki and Other Tales of Seduction*. Dhaka: Ankur Prokashoni, 2012. 94-105.
4. Mannan, Nuzhat Amin. "The Wardrobe." *Galpa*. Dhaka: writers.ink, 2005, reprint 2012. 238-243.
5. Zaman, Niaz. "The Daily Woman." *The Dance and Other Stories*. Dhaka: UPL, 1996. 49-57.

La protagoniste de *The Mosque-Yard Imam* écrit par Dilruba Z. Ara tente d'équilibrer sa vie entre deux cultures complètement différentes : suédoise et bangladeshie. Elle trouve la culture suédoise plus tolérante que la culture bangladeshie dans sa vie. Ses peurs imaginaires d'un imam constituent la partie essentielle de la nouvelle.

La nouvelle, *The Other Side of the Mirror* écrite par Tulip Chowdhury tourne autour de la vie d'une femme Shanti, épouse d'un fermier et mère de deux enfants. Sa vie est une lutte constante contre la pauvreté. Son mari est soudainement tenté d'épouser une riche veuve d'un autre village. Il espère que sa nouvelle femme le fera riche et qu'il pourra subvenir aux besoins de Shanti et de ses enfants avec cette richesse. L'agonie mentale de Shanti constitue la majeure partie de cette nouvelle.

La troisième nouvelle, *Sunset* écrite par Razia Sultana Khan est une histoire qui nous raconte la vie de Shathi, qui vient de quitter son mari parce qu'elle préfère conserver son identité en tant qu'individu. Elle se souvient que sa mère et sa grand-mère n'ont jamais tenté de conserver leurs identités et que la vie des femmes en général est une lutte constante.

L'écrivaine Nuzhat Amin Mannan de la quatrième nouvelle, *The Wardrobe*, décrit le vide dans la vie d'une femme au foyer à Dhaka. Ceci est illustré par la vie de la protagoniste, Meher. Sa vie tourne autour de sa tentative d'être une bonne mère, une bonne épouse, une bonne cuisinière, etc. Pour chasser son vide, elle passe du temps à faire ce qu'elle aime. Quand elle meurt, elle est tout à fait oubliée. Il ne reste même pas de ses souvenirs.

The Daily Woman de Niaz Zaman dépeint la vie quotidienne d'une pauvre femme analphabète et de son agonie en donnant sa jumelle en adoption, tout en gardant le

petit garçon, parce qu'on dit que les garçons s'occupent de leurs parents dans leur vieillesse. Sa lutte contre la pauvreté et son agonie mentale forment les thèmes de la nouvelle.

L'histoire des nouvelles brièvement discutées ci-dessus portent sur la vie des femmes au Bangladesh. Dans toutes les cinq nouvelles, les femmes sont les personnages principaux, venant des sections différentes de la société bangladeshie. Leurs vies sont différentes l'une de l'autre. Leurs statuts socio-économiques ne sont pas pareils non plus. Par exemple, la narratrice qui est la protagoniste de la nouvelle *The Mosque-Yard Imam* est une femme bangladeshie émigrée qui vit au Suède. Elle se rend occasionnellement au Bangladesh pour rencontrer ses parents et ses amis. Elle est enseignante et est mariée à un Suédois. Par contre, Shanti de la nouvelle *The Other Side of the Mirror* est la femme d'un agriculteur. Elle vit dans un village bangladeshi avec sa famille. Loin de ces deux femmes, la protagoniste de la nouvelle *The Daily Woman* est une femme pauvre, une villageoise qui se déplace vers la ville avec son mari pour gagner de l'argent. Elle fait le ménage chez les autres. A la différence de Shanti, Meher de *The Wardrobe* est la femme d'un mari riche et vit dans la vieille partie de Dhaka (*Old Dhaka*). Shathi de la nouvelle *Sunset*, est l'enfant unique de ses parents et son mari a un boulot bien payé. Elle vient de Dhaka. Bien que les cinq protagonistes viennent des couches sociales différentes, elles ont une similarité : elles souffrent toutes de la discrimination et du patriarcat. Nous voulons examiner comment les écrivaines représentent ces femmes en anglais et comment traduire la représentation de ces femmes en français, les défis posés à la traduction par la langue et culture et les meilleures stratégies à adopter par rapport à la traduction.

Compte tenu de tous ces facteurs, nous allons postuler que :

Traduire les écrivaines bangladeshies d'expression anglaise pose un double défi: les écrivaines écrivent en anglais qui n'est pas leur langue maternelle; elles abordent des sujets liés aux femmes, à leur souffrance et à leur désir de se libérer de la société dominée par les hommes bangladeshis. À part les difficultés qui sont posées par la traduction en français de l'écriture de ces femmes qui écrivent

en anglais sur des questions relatives aux femmes, nous essayerons aussi de montrer comment ces écrivaines se distinguent des autres écrivaines du Bangladesh qui écrivent en bengali.

L'hypothèse de notre recherche soulève les questions suivantes :

1. Peut-on dire que la langue utilisée par ces écrivaines est déjà une traduction de leurs idées et de leurs pensées conçues dans leur langue maternelle, le bengali, et donc pose des problèmes supplémentaires au traducteur ?

2. Quelles pourraient être les différentes manières dans lesquelles les nouvelles choisies, écrites par des écrivaines bangladeshies sur des thèmes sociaux et des questions liées à la vie des femmes du pays, peuvent être traduites en français ?

3. En transmettant le message des auteurs, dans quelle mesure est-ce que le traducteur peut retenir la couleur de l'original spécifique au Bangladesh ?

4. Est-ce que l'écriture des écrivaines d'expression anglaise diffère de celle des écrivaines qui écrivent en bengali ?

Méthodologie de notre recherche

La méthodologie que nous allons suivre pour notre étude s'inscrit dans le cadre du "Descriptive Translation Studies" expliqué par James S. Holmes. Il a décrit deux domaines principaux de la traductologie, l'étude descriptive de la traductologie (une étude empirique des phénomènes particuliers) et la théorie de la traduction (établir des phénomènes généraux pour expliquer et prédire ces phénomènes)⁴. Notre étude va tomber dans le domaine de l'étude descriptive de la traduction.

Holmes a divisé cette étude descriptive en trois différentes branches. La première est « l'étude descriptive de la traduction au niveau du produit »⁵ basée sur la description et la comparaison des traductions déjà faites. La deuxième branche est « L'étude

⁴ Holmes, James S. "The Name and Nature of Translation Studies." *International Journal of Translation*, III, no. 1&2 (Jan-Dec 1991): p.3.

⁵ibid.p.36, Product-Oriented Descriptive Translation Studies

descriptive de la traduction au niveau de la fonction »⁶ qui étudie la fonction de la traduction dans la culture de réception. Dans ce cas, l'étude donne de l'importance aux contextes plutôt qu'aux textes. La dernière s'intéresse à « la traduction en tant que processus »⁷. Il s'agit d'examiner l'acte de la traduction. Cela veut dire qu'on étudie les stratégies différentes employées par les traducteurs pour faire face aux défis de la traduction. Notre étude va tomber sous cette dernière branche de l'étude descriptive de la traductologie.

Nous nous baserons aussi sur le travail de Zhan Xinmu où il discute les divers signes sociaux reflétés dans une œuvre littéraire en les divisant en trois catégories, et les possibilités de les traduire en conservant l'essence originale de la langue source: les signes sociolinguistiques, les signes idiomatiques et les signes des mœurs⁸:

1. Les signes sociolinguistiques comprennent les variations phonologiques, grammaticales et lexicales existant entre les langues source et cible.
2. Les signes idiomatiques comprennent les expressions idiomatiques, les proverbes, etc. qui se trouvent dans une œuvre littéraire et leurs traductions dans la langue cible.
3. Les signes des mœurs comprennent les signes liés aux coutumes, aux habitudes alimentaires, aux vêtements, à la civilisation, etc., qui se reflètent dans une œuvre littéraire de la langue source appartenant à une société particulière.

Nous voudrions aussi indiquer que nous allons consulter des livres en français et en anglais pour effectuer notre recherche et que nous allons citer des traductologues et d'autres experts qui écrivent dans les deux langues. En vue de proposer le sens des citations anglaises données au sein de notre thèse, nous allons en fournir la traduction française comme notes en bas de page.

⁶Ibid. p.36, Function-Oriented Descriptive Translation Studies.

⁷ Ibid. p.36, Process-Oriented Descriptive Translation Studies.

⁸ Xinmu, Zhan. «Les signes sociaux et leur traduction.» *Meta*, 44, no. 1 (march 1999): 110-120.

Description des chapitres

Pour examiner notre hypothèse et répondre aux questions de recherche, nous allons diviser notre étude en quatre chapitres.

Le premier chapitre intitulé « L'écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise » se concentrera sur l'écriture des écrivaines bangladeshies en bref et l'écriture des écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise en particulier. Ce chapitre traitera également les écrits des cinq écrivaines choisies. Dans le chapitre, nous allons commencer notre étude en discutant brièvement l'écriture des écrivaines du Bengale de l'est à partir du dix-huitième siècle. Ensuite nous allons parler de l'écriture des écrivaines bangladeshies en bengali après l'indépendance du Bangladesh. Puis nous allons parler de la position de la langue anglaise dans le contexte du Bangladesh et l'écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise.

Le deuxième chapitre intitulé, « Traductions des nouvelles choisies », comprendra la traduction des nouvelles choisies en français. Cela nous aidera à discuter de la traduction en tant que « processus », en la comparant avec l'original.

Le troisième chapitre intitulé, « Représentation de la langue et culture en français » identifiera les éléments de langue et de culture qui sont difficiles à traduire et pour traduire lesquels nous aurons besoin d'employer des stratégies de traduction. Comme nous l'avons déjà mentionné, l'anglais bangladeshi est anglais dans sa forme et bangladeshi dans son contenu. Il s'agit d'une étude analytique de la traduction des cinq nouvelles choisies et traduites par nous. Nous allons examiner quelques stratégies adoptées pour faire la traduction des nouvelles choisies.

Le quatrième chapitre intitulé « Représentation des femmes bangladeshies en français » relève de la culture et abordera le rôle des femmes dans la société bangladeshie et la manière dont les femmes représentées par les écrivaines sont traduites en français. Le chapitre nous donnera les images différentes de l'état des femmes bangladeshies. Dans le chapitre, nous allons discuter les expériences des

femmes du Bangladesh à l'aide des exemples tirés de la traduction des nouvelles choisies pour notre étude.

La conclusion résumera l'ensemble de nos travaux, répondra à nos questions de recherche et validera notre hypothèse.

Passons au premier chapitre.

Chapitre 1

Écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise

But literature, as we understand it, is not a process, is a result.⁹

La littérature est un moyen par lequel nous pouvons connaître la culture, la coutume, le mode de vie etc., d'une société particulière. C'est comme le miroir d'une société. La littérature, créée par les êtres humains, est une vraie réflexion des aspirations, des joies, des pensées et des vies des écrivains. Les sujets de la littérature d'une société particulière changent au cours du temps en fonction des changements qui ont lieu dans cette société.

Dans un pays comme le Bangladesh, l'Inde etc., le rôle de l'homme et de la femme dans la vie est défini clairement par leurs sexes. La plupart du temps, on apprend naturellement à suivre un code de conduite qui diffère selon les sexes. Cette distinction entre les sexes et les codes de conduite est reflétée dans la littérature aussi. Les écrivains, obligés de suivre le code social dans leurs vies, le font apparaître

⁹ Kent, Charles W. "What Is Literature? An Attempt at a Definition." *The Sewanee Review*, 3, no. 3 (May 1895): p.308, *JSTOR*, https://www.jstor.org/stable/27527848?seq=2#metadata_info_tab_contents, consulté le 6 mars 2021 à 9: 36, New Delhi.

« Mais la littérature, telle qu'on la comprend, n'est pas un processus, c'est un résultat. »

dans leur écriture aussi. Comme il existe des codes sociaux différents, il existe aussi une différence dans la réception de l'écriture des hommes et des femmes. L'écriture des hommes est souvent plus valorisée. Examinons les citations suivantes à cet effet :

In Bangladesh, where literature is both a source of pride and a luxury, everyone in the field knows everyone else. No one denied that the women whose works I chose to translate were well-known, often prolific, writers, but the response from each male was the same: "Yes, she's pretty good, but she's a woman."¹⁰

.....a woman's experience comprises unique perceptions and emotions, and that women and men do not inhabit an identical world, or at the very least do not view it identically, in that sexual difference as a social construct has implications for how one interprets as well as how one is interpreted.¹¹

Nous savons que la littérature reflète la vie d'une communauté particulière. Lorsque l'écriture des écrivains sur la vie des femmes est toujours appréciée, on n'est pas vraiment sûr s'il y a une différence entre le point de vue exprimé à propos de la vie des femmes par les écrivains et les écrivaines. Il y a pourtant certains qui disent que les écrivains adoptent seulement une perspective féminine lorsqu'ils écrivent sur la vie des femmes, et qu'ils ne vivent pas la vie des femmes comme font les écrivaines. Les femmes représentent près de la moitié de la population totale de notre pays. Aucun domaine, que ce soit le domaine économique ou social, ne peut enregistrer du progrès si les femmes ne jouent pas leur rôle constructif dans la société. Mais en

¹⁰ Janson, Rebecca. "Six Women Writers from Bangladesh: An Introduction." *Journal of South Asian Literature*, 23, no. 1 (Spring 1988): p.152. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/40873036?seq=1#page_scan_tab_contents, consulté le 8 juillet 2018 à 21:50, New Delhi.

« Au Bangladesh, où la littérature est à la fois une source de dignité et de luxe, tout le monde dans ce domaine se connaît. Personne n'a nié le fait que les femmes dont les œuvres j'ai choisi de traduire étaient des écrivaines bien connues, souvent prolifiques, mais chaque homme a réagi de la même manière: "oui, elle écrit assez bien, mais c'est une femme." »

¹¹ Henitiuk, Valerie. "Translating Woman: Reading the Female through the Male." *Meta*, 44, no.3 (1991) : p.470,

<https://doi.org/10.7202/003045ar>, consulté le 21 mars 2021 à 21:50, New Delhi.

« ... L'expérience d'une femme contient des perceptions et des émotions uniques; les femmes et les hommes n'habitent pas un monde identique, ou au moins ne le voient pas de la même façon. C'est parce que la différence sexuelle en tant que phénomène sociale influence la manière dont on interprète les événements ainsi que la façon dont on est interprété. »

réalité, les femmes de notre société n'ont pas l'occasion de participer pleinement à ce développement parce qu'elles sont obligées de faire face aux discriminations dans tous les domaines de la vie. Cette discrimination trouve sa place d'une manière importante dans les œuvres écrites par les écrivains et écrivaines du Bangladesh.

Nous allons, dans cette thèse, nous concentrer sur le sujet des thèmes autour desquels les écrivaines bengalis, plus particulièrement, les écrivaines du Bangladesh, construisent leur identité, au sein de la littérature bangladeshie. Nous allons le faire à l'aide de la traduction de cinq nouvelles portant sur les femmes, écrites par cinq écrivaines bangladeshies. Nous avons parlé dans notre introduction de la forte lignée historique et géographique du Bangladesh et du Bengale occidental de l'Inde et de l'impossibilité de séparer la littérature du Bangladesh de la littérature bengali de l'Inde. Nous allons, dans la partie suivante, montrer pourquoi une distinction nette entre ces deux littératures n'existe pas et les conséquences du manque de cette distinction sur la littérature bangladeshie.

1.1 Scission du Bengale et émergence du Bengale oriental

Sous le régime moghol et les premiers régimes britanniques, les frontières territoriales du Bengale ont subi de fréquents changements et n'ont pas été définies de manière précise pendant longtemps. C'était enfin la partition du Bengale par Lord Curzon en 1905 qui a provoqué une réaction énorme des gens parce que tous les changements et transfigurations de la région n'avaient suscité que peu de curiosité publique jusqu'à là. La mesure a suscité une telle controverse publique qu'elle a dû être annulée en 1911, afin de garder intact le contrôle impérial. 36 ans après l'annulation de la première partition du Bengale, en 1947, la province était divisée en deux moitiés géographiques distinctes, principalement sur la base de la religion : le Bengale de l'est et le Bengale de l'ouest. Cette deuxième partition du Bengale, a fait partie de la scission de l'Inde, conformément à la théorie des deux nations, proposée par Jinnah. Le Bengale occidental à majorité hindoue est devenu une partie de l'Union indienne, tandis que le Bengale oriental, à majorité musulmane a fait partie du Pakistan de l'est (le Bangladesh actuel).

1.2 Écrivains bengalis à partir du 18^e siècle

La littérature bengali ancienne représente les œuvres littéraires écrites dans la langue bengalie au Bangladesh et au Bengal occidental actuels. L'une des premières œuvres de la littérature bengalie est la *Charyapada*, une collection de chansons mystiques, écrites au cours des dixième et onzième siècles. Elle a été écrite dans une langue mélangée qui comprenait des mots bengalis, assamais, et autres langues appartenant à la famille des langues indo-aryennes. Nous pouvons diviser la littérature bengali en trois périodes : ancienne (650-1200), médiévale (1200-1800) et moderne (après 1800). Entre 1350 à 1500, l'écriture bengali écrite par les écrivains musulmans a commencé à émerger en forme de poésie. Le règne musulman et l'expansion de l'empire musulman au Bengale ont posé la fondation pour l'écriture musulmane en bengali.

Pendant la première moitié de la période coloniale en Inde, la présence des écrivains musulmans dans la littérature bengali n'était pas significative. Cependant, si nous jetons un coup d'œil approfondi sur l'histoire de la littérature bengali, nous pouvons découvrir la présence, à la fois des écrivains musulmans et des écrivains musulmanes. Par exemple, Rahimunnesa était une poète bengali née en 1763 à Chittagong situé au Bangladesh actuel. Elle écrivait de la poésie en bengali médiéval. Ses travaux notables comprenaient la traduction de l'œuvre *Laily Majnu* du persan en bengali.

Les écrivains musulmans utilisaient une forme de langue différente de la langue des écrivains hindous. Cette forme était connue sous le nom de *dobhashi*, et était utilisée dans la période précédant la deuxième moitié du XIX siècle. Le *dobhashi* était une langue dans laquelle le bengali était mélangé avec des mots arabes et persans. En utilisant cette forme de langue particulière, les musulmans écrivaient des poèmes, des romans, des contes, des biographies etc., pleine de sources locales. Bien que ce genre d'écrivains n'ait pas obtenu le soutien des souverains britanniques ou des seigneurs locaux, ils ont obtenu le soutien populaire en raison du contenu et du style d'écriture. Garibullah et Syed Hamza étaient les pionniers de cette école de poésie au XVIIIe siècle.

L'émergence des femmes qui écrivaient était directement liée à l'éducation des femmes à cette époque. Nous avons trouvé peu d'informations sur l'éducation des femmes au XVIIIe siècle. Il y avait toujours un système d'éducation à la maison pour les filles, mais c'était seulement pour les filles qui appartenaient aux familles aisées. Il n'y avait pas d'école pour les filles. Munnujan Khanam, un seigneur de Hugli, était la pionnière de l'éducation des filles. Mais la population majoritaire ne s'intéressait pas à l'éducation des filles à cause de plusieurs croyances superstitieuses.

Au début, la société musulmane n'acceptait pas l'éducation moderne, une éducation qui se donnait en bengali ou en anglais. Elle était plutôt en faveur de l'éducation en ourdou, en arabe ou en persan. Elle s'intéressait moins à l'éducation des filles. Donc, par rapport aux filles éduquées non musulmanes, les filles éduquées musulmanes étaient peu nombreuses.

Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, la littérature *dobhashi* a commencé à perdre sa popularité en raison de la popularité croissante des formes d'écriture modernes qui ont émergé au cours de ce siècle. Le dix-neuvième siècle est considéré comme l'ère d'éveil pour les femmes bengalis et la deuxième moitié de ce siècle est également importante pour les musulmans bengalis, car ils ont fait du progrès notable dans l'éducation moderne. C'est aussi la période où les écrivains musulmans ont commencé à écrire dans la forme d'écriture moderne. Ils ont commencé à écrire en bengali ou en anglais. Cette période est considérée comme l'âge d'or de la littérature moderne bengali. Comme les écrivains musulmans sont entrés dans le monde littéraire bengali moderne plus tard par rapport à leurs homologues hindous, ils cherchaient leur propre place, dans les revues, la presse, les livres, les anthologies etc. Cet effort les a aidés à transmettre le sens d'une identité moderne à leur communauté.

Le mouvement visant à réformer le statut des femmes bengalis qui a commencé dans la troisième décennie du XIXe siècle était principalement orienté vers les hindous, dirigé par Raja Ram Mohan Ray et Issharchandra Biddyashagar. Ils ont passé toute leur vie à sensibiliser les gens à propos de l'importance de l'éducation des femmes et des droits des femmes, car les femmes étaient les êtres humains comme les hommes.

Lorsque les musulmans ont commencé à encourager l'éducation des femmes vers la fin du dix-neuvième siècle, ils se sont montrés également en faveur d'une réforme, une réforme qui devait commencer à partir de la maison, ce qui impliquait qu'il fallait éduquer les mères et les femmes.

Les femmes musulmanes ont commencé aussi à écrire dans des revues dès le début du XXe siècle. Par exemple, Begum Rokeya Shakhawat Hossein (1880-1932), Kharimunnesa Khatun, Mme M. Rahman (1885-1926), Akhter Mahal Syeda Khatun (1901-1928) etc., sont les écrivaines importantes de cette période. Rahimunnessa, une poète du dix-huitième siècle, est considérée comme la première écrivaine musulmane bengali dont les œuvres n'ont jamais été publiées mais dont le manuscrit des poèmes a été trouvé en 1955. Il y avait aussi d'autres écrivaines, à savoir Rahima et Zarimunnesa. Leurs poèmes ont été découverts au cours du temps et on situe leur écriture dans la première moitié du XIXe siècle. Nous pouvons comprendre leur place dans l'écriture bengali en observant la citation suivante :

Facing numerous constraints, these Bengali Muslim women were giving public expression to their thoughts and feelings, through the printed world in a society which was very difficult for women writers. This act of writing by the Muslim women of the early 20th century was not taken favourably and whenever occasion arose these Bengali Muslim women writers were ridiculed and censured by conservatives. However, this did not apparently deter the Bengali Muslim women from the creative act of writing and publishing her writing. It was through these writings that these Bengali Muslim women declared their social presence and an identity of their own.¹²

¹²Hossain, Saika. "Reading Between the Lines: The Writings of the Bengali Muslim Women in Colonial Bengal." *Pratidhwani the Echo*, VII (July 2018): p. 267.

« Confrontées à de nombreuses restrictions et à l'aide des livres imprimés, ces femmes musulmanes bengalis exprimaient leurs pensées et leurs sentiments ouvertement, dans une société qui posait des défis à ces écrivaines. Au début du 20^e siècle, les conservateurs ont accepté avec réticence cet acte d'écriture par les femmes musulmanes; chaque fois que l'occasion se présentait, ils ridiculisaient et censuraient ces écrivaines musulmanes bengalis. Néanmoins, cet acte n'a pas découragé les femmes musulmanes bengalis d'écrire et de publier leurs œuvres. C'est à travers leurs écritures que les femmes musulmanes bengalis ont réitéré leur présence sociale et ont établi leur propre identité. »

Taherunnesa était la première femme musulmane bengali dont l'écriture a été publiée. *Bamagoner Rachana* (L'écriture des femmes), a été publié dans *Bamabodhini Patrika* (Une revue) en 1856. Il n'y a pas beaucoup d'information que nous avons pu obtenir sur elle. Cependant, elle est considérée comme la première écrivaine musulmane de la prose moderne. Après elle, le nom qui vient en premier est celui de Nawab Faizunnesa (1834-1907). Elle était le seigneur de Hosnabad à Comilla, situé au Bangladesh actuel. Elle était connue pour les écoles qu'elle a fondées pour les filles. *Rupjalal* est une sorte d'œuvre autobiographique qu'elle a écrite, en utilisant à la fois la poésie et la prose. En outre, elle a également écrit à peu près trois livres qui comprenaient des histoires et des poèmes.

Chhaifa Banu (1850-1926) appartient à Sylhet, une ville située au Bangladesh actuel. Elle était compositrice des chansons de *boul* (un genre de chanson folklorique) et écrivaine de récits narratifs. Son livre *Chhaifa Sangeet* (Les chants de Chhaifa) a été publié en 1907 à Sylhet.

Le début du 20^e siècle où Begum Rokeya (Begum Rokeya Shakhawat Hossein / Roquiah Shakhawat hossein), a commencé à écrire et à publier ses œuvres a marqué le début de la participation active des femmes musulmanes au mouvement de réforme. Son but principal était non seulement de donner de l'éducation moderne aux femmes, mais aussi de permettre aux femmes d'aspirer et par la suite d'atteindre l'indépendance économique. Ses écrits sont témoins de la lutte contre la discrimination imposée sur les femmes et encouragée au nom de la religion. Au fil du temps, les musulmans du Bengale ont commencé à accepter la voix de Rokeya. Les rôles traditionnels joués jusqu'à là par les femmes en tant que fille, femme et mère ont été contestés. L'image de la nouvelle femme a commencé à émerger.

Nous ne pouvons pas nier le fait que Begum Rokeya Shakhawat Hossein a fait date non seulement à l'égard de la réforme des femmes musulmanes bengalis, mais aussi à l'égard des femmes bengalis, en écrivant toujours sur l'émancipation des femmes et en fondant une école de filles et une organisation pour les femmes. Mais elle n'était pas la seule écrivaine musulmane qui s'imposait à cette époque-là. Il y avait aussi

d'autres écrivaines musulmanes qui abordaient les questions liées aux femmes bengalis dans leurs écrits.

À partir du milieu du XXe siècle, nous observons que le nombre d'écrivaines musulmanes bengalis ne cesse d'augmenter. À part l'oeuvre de Roquiah Sakhawat Hossein, nous trouvons que les oeuvres du Mahmuda Khatun (1906-1977), de Begum Shamsun Nahar Mahmud (1908-1968), et de Sufia Kamal (1911-1999) ont aidé les femmes de cette époque-là à élever leur voix contre les injustices de la société. Dans un de ses essais écrits en bengali intitulé *Bortomane Narir Kortobbo* (La responsabilité des femmes d'aujourd'hui) publié en 1931 dans la revue *Moazzin*, Mahmuda Khatun a expliqué que les femmes souffraient tant parce qu'elles n'étaient pas éduquées et n'arrivaient pas à gagner de l'argent. Begum Shamsun Nahar Mahmud et Sufia Kamal sont bien connues comme poètes mais leur écriture ne se limitait pas au domaine de la poésie. Elles ont aussi écrit des essais et des récits de voyage. Elles ont laissé leurs traces dans l'écriture des deux siècles.

L'écrivaine du roman *Bidhilipi*, Nurunnessa Khatun (1894-1975), présidente de l'Association des femmes musulmanes du Bengale, a témoigné de la conscience sociale et de la vision d'avenir en tant qu'écrivaine et assistante sociale. Hari Narayan Ray, le protagoniste représenté dans le roman *Bidhilipi* romantique, affiche sa détermination à se pousser contre la stigmatisation sociale d'épouser une pauvre veuve afin de réussir son amour. À part le romanticisme, l'histoire du roman met en évidence plusieurs facteurs clés: l'éducation des femmes, l'importance de faire des affaires et la nécessité d'intégrer les valeurs sociales et le décorum dans l'esprit des enfants dès le début de leur vie. Dans son écriture et également dans son discours, la capacité de transmettre son message la place dans l'arène des écrivaines musulmanes bengalis de son temps.

Nurunnessa Khatun, étant la présidente de l'Association des femmes musulmanes du Bengale, a mis en lumière plusieurs problèmes qui prévalaient dans la société musulmane au milieu du XXe siècle. Premièrement, elle a parlé de l'importance de l'éducation des femmes pour sa famille et pour la société dans son ensemble. Ensuite, elle a mis l'accent sur l'importance d'affaires pour les jeunes musulmans instruits, en

plus des emplois pour développer la condition socio-économique. Elle a également souligné l'importance de l'apprentissage correct de la langue maternelle afin d'apprendre d'autres langues. Enfin, elle a demandé aux mères actuelles et futures d'intégrer les valeurs sociales et morales dans l'âme de leurs enfants pour parvenir à un avenir pacifique et prospère.

Dans son roman *Bidhilipi*, Nurunnessa dépeint la détermination d'un jeune homme Hari Narayan Ray qui s'est mis à éradiquer la stigmatisation sociale présente dans la communauté hindoue du Bengale en se remarquant avec une veuve. Pendant ses études à Kolkata, Hari Narayan a tenté en vain d'encourager les jeunes à se remarier avec les veuves en formant une association. Lorsqu'il résidait dans son village pendant sa préadolescence et son adolescence, Hari Narayan a rencontré Ashalata. Il commençait à se sentir attiré par elle. Craignant l'attrait pour une fille issue de la pauvreté, ses parents propriétaires ont poussé le père d'Ashalata à la marier avec une personne âgée et auparavant mariée. Mais Ashalata est rentrée à la maison de son père peu après le décès de son mari. Hari a de nouveau rencontré Ashalata quand son père est tombé malade. Elle était triste. Après la mort de son mari, la mère de Hari a commencé à devenir intime avec Asha et s'est repenti silencieusement à l'occasion manquée d'obtenir Asha comme belle-fille. Hari, la mère de Hari, Ashalata et sa tante sont allées plus tard visiter Puri, une ville au bord de mer, célèbre pour ses temples. Lors de cette visite, Hari s'est rapproché d'Ashalata car il était toujours amoureux d'elle et elle était apparemment réticente en raison de son état de dénuement. Le roman se termine sur une note positive en annonçant le mariage entre Hari et Ashalata, indiquant une nouvelle lueur d'espoir dans la société.

Akhter Mahal Sayeeda Khatun, dans son roman *Niontrita*, tisse un portrait déchirant de la vie d'une femme issue d'une famille musulmane aisée au début du XXe siècle. Le style et la construction de la narration d'Akhter Mahal dans ce roman peuvent rivaliser avec n'importe quel écrivain, quel que soit son sexe à l'époque. L'utilisation de la langue sophistiquée dans son écriture pour exprimer des émotions, sous la stricte obligation de porter le *Purdha* (voile), elle n'hésite pas à raconter l'émotion romantique d'une femme pour un homme qui n'est pas son mari.

Niontrita nous raconte la vie pitoyable d'Aysha, la protagoniste de ce roman. La protagoniste Aysha a connu tous les périls douloureux d'être une femme : une belle-mère indifférente, un amour non partagé, un mariage d'enfance avec un mari violent, l'infidélité de son mari, l'abus et la jalousie de la belle-famille, la mort d'un enfant et enfin le triste départ pour faire un voyage. Les autres personnages du roman sont pour la plupart soit abusifs, soit simples spectateurs des misères de la vie d'Aysha. Le roman commence avec l'adolescente Aysha, réticente à épouser Omar Ali, qui est tristement connu pour son ivresse et sa vie licencieuse. Ensuite, l'histoire se replie pour présenter Aysha aux lecteurs. Aysha est née dans une famille musulmane de la classe supérieure. Elle a perdu sa mère dans son enfance et a été élevée par sa belle-mère qui possédait toujours un cœur froid vers elle. Bien que son père soit vivant, elle ne peut pas obtenir les soins et l'attention de lui. Les soins de son père se limitaient à la nourrir et la habiller, un phénomène ordinaire et commun à cette époque-là dans cette partie du monde. Sa sœur Amena et son frère Nuru l'aimaient mais ils étaient tous les deux incapables de la protéger contre la détermination inébranlable de leur père de marier Aysha à une famille aisée, quelles que soient les rumeurs entourant Omar Ali. En cette période désespérée, Aysha est tombée amoureuse d'Anwar Hossain, qui est restée sans contrepartie toute sa vie. Depuis le premier jour de sa vie conjugale, elle est restée la victime de la violence physique et mentale de son mari. Ses beaux-parents ne soutenaient pas ses habitudes de lire et la réprimandaient fréquemment à ce sujet. Le temps passait mais Aysha était incapable de placer son mari violent dans son cœur. Il restait un fardeau lourd et sombre pour son âme. Elle se considérait pêcheuse, responsable de la mort de son enfant car elle possédait toujours un sentiment profond pour un autre homme. Déprimée, après la mort de son enfant, Aysha est rentrée à la maison de son père malade et a rencontré son amour Anwar Hossain. Après avoir été silencieusement rejetée, Aysha étant une femme abattue, a quitté sa famille et ses enfants et est partie pour un endroit inconnu.

Akhter Mahal dans sa représentation de la vie déchirante d'Aysha n'a pas hésité à décrire la situation sensible et controversée concernant une femme musulmane de l'époque: une femme, vêtue en purdha et amoureuse d'un homme autre que son mari.

L'audace rafraîchissante de ses écrits, associée à un sujet magnifiquement construit, a fait *Niontrita* un chef-d'œuvre du début du XXe siècle.

Les deux nouvelles *Shagor-Shongjog* et *Chameli*, écrites par M. Fatema Khanom, dépeignent les valeurs sociales de cette époque avec élégance et avec une nuance de nostalgie romantique. L'utilisation d'expressions simples, une forte présence de romantisme et une langue simple mais forte distinguent son style d'écriture. Les protagonistes des deux nouvelles, Pori et Chameli, franchement dans leurs propres droits, défient les normes paroissiales d'une structure sociale patriarcale et en même temps, recherchent l'étreinte chaleureuse de leurs proches. D'autre part, les protagonistes masculins, Halim Shaheb dans *Shagor-Shongjog* et Malek dans *Chameli*, transcendent l'époque avec leur nature douce, compréhensive et aimante.

Dans la nouvelle *Shagor-Shongjog*, les parents de Pori et d'Halim les ont mariés pendant leur adolescence. Le père de Pori était riche et il a humilié le père d'Halim et a refusé d'envoyer sa fille chez Halim. Pori s'est échappée aux griffes impitoyables de son père et s'est réfugiée dans la maison de son mari Halim Shaheb, sous le déguisement d'une aide domestique. Halim, ingénieur des chemins de fer par profession, a été attiré par Pori mais il résistait et ne voulait pas franchir la ligne de la morale. Son penchant et son affection pour elle grandissaient au fil du temps, alors que Pori est devenue une partie intégrante de sa maison. Mais Halim ne pouvait pas oublier le fait qu'il était déjà marié. Pori a révélé son identité et a réussi à casser l'armure d'Halim.

Orphelin dans l'enfance, Chameli dans la nouvelle *Chameli*, déguisé en homme, a quitté sa famille adoptée, afin de vivre une vie sans aucune entrave sociale. Avec le temps, elle s'est liée d'amitié avec Malek, un jeune homme qui l'aimait beaucoup. Elle a rejeté sa proposition pour le mariage plusieurs fois. Chameli désirait une vie insouciant et indépendante et elle voulait toujours voyager autour du pays pour faire ses affaires. Elle rencontrait parfois sa famille adoptive, en particulier sa mère adoptive, car elle la respectait beaucoup. Les soins et le dévouement de Malek quand elle est tombée malade ont libéré Chameli de la coquille de solitude et l'a laissé

embrasser sa vraie personnalité d'individu timide et aimante à la place de son déguisement d'un homme.

Dans ses œuvres *Shagor-Shongjog* et *Chameli*, l'écrivaine M. Fatema Khanom tente de transmettre le message que l'amour et la compréhension peuvent réparer un cœur brisé et solitaire, sans défier les valeurs fondamentales de la société.

Avant de passer à notre discussion suivante, nous voulons dire que le Bangladesh, qui faisait autrefois partie du sous-continent indien, a subi de nombreux changements politiques en peu de temps, ce qui a également eu un effet sur sa littérature. Nous avons déjà parlé de la partition du Bengale à l'époque coloniale. Puis, en 1947, lors de la partition entre l'Inde et le Pakistan, il est devenu une partie du Pakistan, connu sous le nom de Pakistan oriental. En 1971, il a obtenu sa libération après une guerre de neuf mois avec le Pakistan. La raison derrière notre discussion est que le Bangladesh a traversé tant de problèmes politiques en peu de temps. Ainsi, il est difficile de diviser la période et de parler des écrivains, car il y a beaucoup d'écrivains qui appartenaient au Bengale oriental, ont vu la partition et ont continué à écrire en tant que citoyens du Pakistan oriental. Ainsi, il y a des écrivains qui écrivaient avant la guerre de libération du Bangladesh et après. Pour cette raison, il est impossible de les mettre en catégories particulières. Mais pour faciliter notre travail, chaque fois que nous parlons de l'écriture de ces écrivains, nous avons décidé de les situer dans la période dans laquelle ils vivaient et leur écriture prospérait.

1.3 Écriture des femmes après la naissance du Bangladesh

Il y a plusieurs écrivaines dont les écrits ont contribué à l'ouverture d'une nouvelle ère dans le domaine des écrits des femmes. Elles ont principalement écrit et écrivent toujours en bengali. Il n'est pas possible de discuter chacune de leurs œuvres ou même certaines de leurs œuvres, car notre recherche est principalement consacrée aux écrits des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise. Malgré ces limites, nous allons discuter brièvement les contributions de quelques écrivaines.

Sufia Kamal, Dr. Nilima Ibrahim, Selina Hossain, Jahanara Imam, Purabi Basu, Taslima Nasreen sont des écrivaines bangladeshies dont les œuvres portant sur la libération des femmes ont bien réussi. Dans leurs écrits, elles parlent également des femmes qui ont souffert pendant la guerre d'indépendance. Nous trouvons également des problèmes contemporains liés à la vie du peuple bangladeshi dans leurs écrits tels que la pauvreté, l'urbanisation, la politique et ainsi de suite.

Sufia Kamal est l'un des plus grands noms de la littérature bengali du siècle dernier. Louée pour ses belles et complexes proses, elle est largement respectée comme l'une des poétesses les plus lues de son époque, en dépit du fait qu'elle était une femme. Ses poèmes bien construits dessinaient principalement les paysages complexes et beaux urbains de la classe moyenne et la dureté que la structure sociale contemporaine imposait sur la femme dans les sphères personnelles, familiales, sociales et économiques. Ses poésies qu'on trouve dans ses livres intitulés *Mrittikar Ghran*, *Benibinyas Samay To Ar Nei*, *Ekale Amader Kal* font ressortir les couleurs multi-sensorielles et les malheurs de la vie de la femme dans la société conservatrice, dominée par les hommes.

Elle a protesté contre les tentatives du gouvernement pakistanais de censurer la culture bengali, en particulier quand le gouvernement pakistanais a interdit aux citoyens du Pakistan de l'est de lire les œuvres de Tagore. En 1961, au centième anniversaire de Tagore, Sufia Kamal a dirigé le « Sanskritik Swadhikar Andolon » (Mouvement pour l'autonomie culturelle). En 1969, le Mahila Sangram Parishad (Conseil révolutionnaire des femmes) a été formé au profit des femmes dans les domaines social, éducatif et politique. Sufia Kamal était la présidente fondatrice de cette organisation et y est restée associée tout au long de sa vie. Pionnière du mouvement d'émancipation des femmes, la poétesse a également participé avec sa famille dans le mouvement pour l'indépendance du Pakistan de l'est (le Bangladesh actuel).

La phase initiale de la lutte de Sufia Kamal était unique, car il y avait très peu de femmes musulmanes actives dans l'arène sociale et elle a trouvé du soutien principal dans le cercle musulman progressiste et libéral, dominé par les hommes. Ces contacts

et cette exposition ont fait d'elle un littérateur ainsi qu'une activiste dans la société dominée par les hommes. À part ses œuvres littéraires, Sufia Kamal est connue pour ses efforts visant à éclairer la société à l'aide d'activités artistiques et culturelles. Elle était la fondatrice de *Kochi Kachar Mela*, une organisation qui encourageait la jeune génération à apprendre à marcher dans des arènes artistiques et culturelles différentes. Elle a également fondé *Chayanat*, une organisation importante de la culture bengali au Bangladesh, destinée à apprendre et à enseigner la chanson et la danse.

Les dimensions diverses et vastes de l'activisme social, la politique et les actes d'humanisme ont donné à l'œuvre littéraire de Sufia Kamal une portée différente. Ses œuvres littéraires, pleines de vie, sont restées les œuvres pionnières pour les autres jeunes écrivaines dans la société bengalie et plus particulièrement pour les écrivaines provenant du Bangladesh.

Jahanara Imam (3 mai 1929 - 26 juin 1994) était écrivaine et personnage politique du Bangladesh. Elle était connue sous le nom de « Shaheed Janani » (mère des martyrs), car elle a perdu son fils aîné et son mari pendant la guerre. Après l'indépendance du Bangladesh, Jahanara Imam a commencé sa carrière littéraire. Pendant ce temps, elle a également beaucoup voyagé en Europe, aux États-Unis et au Canada. En 1986, elle a publié son journal de guerre *Ekatturer Dinguli*. Le journal de Jahanara Imam était un récit de tragédies très personnel. Son style d'écriture simple a touché beaucoup de cœurs, en particulier des familles qui avaient perdu des membres pendant la guerre. Elle a reçu le prix de l'indépendance et le prix Rokeya, respectivement.

Nilima Ibrahim (1921-2002) était éducatrice, écrivaine et assistante sociale bangladeshie. Elle est bien connue pour son travail sur les femmes qui ont été violées et torturées pendant la guerre de libération du Bangladesh en 1971. Son livre a été traduit sous le titre de *I speak the War Heroine* en anglais. Dans son travail intitulé, *Ami Birangona Bolchhi*, elle dépeint le voyage et la souffrance de sept femmes pendant et après la guerre du Bangladesh. Grâce à leurs expériences pleines d'abus, d'humiliation, de chagrin, son écriture nous amène à connaître le nombre de vies qui ont été abusées, violées, torturées et parfois aussi tuées par l'armée du Pakistan

actuel tout simplement parce qu'elles étaient des femmes bengalis. L'armée du Pakistan les considéraient comme guerrières puissantes contre le Pakistan oriental (Bangladesh). La plupart de ces victimes avaient à peu près vingt ans, mais les jeunes filles ou les femmes plus âgées ne pouvaient pas non plus échapper à leur cruauté. À travers son écriture, elle décrit également comment elles ont été traitées par les habitants de Bangladesh après la naissance du Bangladesh. La plupart d'entre eux ont été désavoués par leur famille et par les lois. Elles se sont réfugiées dans un abri de ré habilitation. Certaines victimes sont parties avec des soldats pakistanais car leur propre famille ne voulait pas qu'ils reviennent. Sheikh Mujibur Rahman, le Premier Ministre du Bangladesh, les a nommés *Birangona* (l'héroïne de la guerre). Très peu d'entre elles ont eu la chance de vivre avec leurs familles. Elles ne pouvaient jamais surmonter le traumatisme des tortures qu'elles ont traversé pendant la guerre dans les camps militaires en tant que prisonnières. Nous obtenons la description élaborée des souffrances des victimes vivant dans ces camps dans l'écriture de l'écrivaine sous la forme de récits de sept héroïnes de guerre dans son livre *Ami Birangona Bolchhi*.

Selina Hossain est née le 14 juin 1947. Elle est considérée comme l'une des principales auteures de la littérature bengali moderne. Elle a publié vingt-et-un romans, sept recueils de nouvelles, quatre recueils d'essais et quatre recueils de contes pour les enfants. Elle a reçu de nombreux prix littéraires. Ses œuvres comprennent un récit émouvant des crises et des conflits sociaux et politiques contemporains, ainsi que les images de la vie des masses toujours en lutte pour vivre. Un bon nombre de ses romans ont été traduits dans les langues régionales indiennes et en français, russe et anglais. Son roman *Hangor Nadi Grenade* est considéré comme un roman fondateur de la guerre de libération du Bangladesh en 1971. La nouvelle *Motijaaner Meyera* (Motijaan's Daughters) est une attaque contre la société. Dans cette nouvelle, Selina Hossain décrit la vie de Motijaan, une femme au foyer typique du Bangladesh dans un village. Abul, son mari s'adonne à la marijuana et passe la plupart de son temps avec sa copine. Gulnoor, la mère d'Abul, est une belle-mère extrêmement autoritaire. Elle ne cesse pas d'humilier Motijaan pour avoir apporté une dot insuffisante et pour n'avoir pas donné naissance à ses petits-enfants. Motijaan se sent totalement aliénée et impuissante dans la vie. Elle se rend compte

que pour survivre, elle doit se délecter. Elle conçoit ses propres moyens de justice. Pendant l'absence prolongée de son mari, elle se rapproche de Lokman, l'ami de son mari. Quand sa belle-mère lui fait peur en disant qu'elle va trouver à son fils une nouvelle épouse si Motijaan ne produit pas bientôt un fils, Motijaan choisit de tomber enceinte par Lokman. Sa belle-mère est plus bouleversée par le fait qu'une fille est née dans sa famille plutôt qu'un fils, mais oublie de s'interroger sur la naissance d'un enfant dans un mariage sans amour. Lorsque Gulnoor continue de la harceler pour un petit-fils, elle tombe enceinte par Lokman pour la deuxième fois, seulement pour produire une autre fille. Cela oblige Gulnoor à se décider de renvoyer Motijaan chez son père en tant que divorcée et de marier à nouveau son fils. Abul est trop éloigné de ses responsabilités domestiques et se soucie à peine de réfuter la décision de sa mère. Alors que Gulnoor s'apprête à chasser Motijaan, cette dernière se venge en confrontant avec audace sa belle-mère à la vérité de la naissance de ses deux filles. Elle dit à sa belle-mère directement que si elle avait attendu que son fils réalise ses désirs de maternité, elle n'aurait peut-être même pas eu ces filles. Cette nouvelle nous raconte non seulement l'oppression des femmes plus jeunes par des femmes plus âgées qui ont intériorisé le discours du patriarcat, mais aussi leur succès à briser le status quo en prenant le contrôle de leur sexualité.

Purabi Basu (1949-) est écrivaine bangladeshienne contemporaine. Elle est bien connue dans le domaine littéraire au Bangladesh pour ses nouvelles. Ses nouvelles portent sur les thèmes différents de la vie des femmes au Bangladesh. L'une de ses nouvelles, *Aronthon*, traduite en anglais comme *Radha will not cook today*, raconte l'histoire d'une femme bangladeshienne vivant dans un village qui décide de ne pas cuisiner pendant toute une journée. Même quand son jeune fils veut manger elle ne cuisine pas. Elle vit avec son mari, sa belle-mère, son fils et sa belle-sœur. La décision de Radha de ne pas cuisiner pour la journée symbolise le désir de se libérer de la vie stéréotypée selon laquelle une femme est toujours obligée de cuisiner pour sa famille. Lorsque sa belle-mère lui demande de cuisiner, elle ne lui répond pas. Cette nouvelle montre également la tendance d'une femme de dominer sur une autre femme. La belle-mère de Radha veut que sa belle-fille l'écoute toujours et lui obéisse. Mais Radha décide de n'écouter personne au moins pendant un seul jour de

sa vie et veut profiter de la liberté, sans faire les tâches ménagères qu'elle est obligée de faire tous les jours.

Taslima Nasrin (née le 25 août 1962 à Mymensingh, Bangladesh), est auteure féministe qui a été forcée de quitter son pays à cause de ses écrits controversés. Nasrin a commencé à publier ses écrits dans les années 1970. Elle a écrit contre l'oppression des femmes et le code islamique, ce qui, à son avis, faisait pratiquement partie du bien des hommes. Les sujets de ses œuvres sont devenus de plus en plus sexuels et sa condamnation des hommes était implacable. Contrairement à la pratique musulmane, elle portait des cheveux courts, fumait des cigarettes et évitait les vêtements traditionnels des femmes musulmanes. Son écriture et son comportement ont enragé et offensé les musulmans qui sont d'habitude stricts. En 1992, des groupes de personnes qui s'opposaient à son travail ont attaqué des librairies à Dhaka qui avaient rendu ses livres disponibles. En 1993, Nasrin est devenue un personnage international lorsqu'une fatwa (opinion juridique formelle) a été rendue à son encontre en réaction à son roman *Lajja* (Shame), qui décrivait la persécution d'une famille hindoue par des musulmans. Elle a également provoqué la colère des conservateurs en mai 1994, après avoir été cité dans le journal *Calcutta Statesman*, affirmant que le Coran « devrait être révisé en profondeur ». Cela a entraîné des manifestations plus importantes et plus virulentes, notamment celle de la demande de mise à mort de Nasrin. Une prime a été offerte à quiconque la tuerait. Elle a insisté sur le fait que sa déclaration faisait référence à la Sharīah, le code de droit islamique, plutôt qu'au Coran lui-même. Cependant, le gouvernement a appelé à son arrestation, invoquant une loi sur le blasphème du 19^{ème} siècle. Après avoir passé environ deux mois dans la clandestinité, Nasrin a apparu devant le tribunal. Elle a été libérée sous caution et autorisée à conserver son passeport. Quelques jours plus tard, elle a quitté le pays pour se réfugier en Suède. Elle est restée cachée tout en déclarant que, lorsque la situation serait sans danger, elle retournerait au Bangladesh pour continuer son combat pour les droits des femmes.

L'une des plus ferventes partisans du mouvement féministe à travers le monde, Taslima Nasrin, dans son écriture, s'est concentrée sur les problèmes qu'aucun auteur

bengali n'a mis en avant dans le monde, quel que soit son sexe. Dans un large éventail d'écrits comprenant des essais, des nouvelles, des poèmes et des romans, elle a dépeint sans relâche les misères infligées aux femmes dans la famille, la société, le pays au nom de la religion, des normes sociales et des valeurs.

Taslina Nasrin n'a jamais hésité à aborder un sujet difficile ou controversé que ce soit à propos de sa famille *Amar Meyebela*, (My Girlhood), de la haine ou des émeutes communautaires *Lajja*, (Shame), des croyances religieuses à la fois modérées et extrêmes *Utal Hawa*, (Wild Wind). Son roman, *Amar Meyebela*, met en lumière sa vie d'adolescente, face à l'infidélité de son père, le cri des victimes d'abus sexuels et le désespoir de la mère d'un nouveau-né.

Lajja traite de la haine, de la méfiance croissante et de l'émeute communautaire qui en a résulté entre les membres de deux religions à Dhaka (la capitale du Bangladesh) à la suite de la destruction de la mosquée Babri en Inde. Le roman suit le scénario illustré ci-dessous.

À Ayodhya, dans l'état de l'Uttar Pradesh en Inde, le 6 décembre 1992, le Babri Masjid a été démolie. La démolition a eu des répercussions au Bangladesh. Le feu des émeutes communautaires s'est éclaté et la famille de Dutta a ressenti et a fait face à la chaleur de la haine communautaire. Chaque membre de la famille l'a ressenti à sa manière. Sudhamoy, le patriarche croyait que le Bangladesh était sa patrie qui ne le laisserait jamais seul car c'est son propre pays. Kiranmayee, en tant qu'épouse fidèle, a défendu les vues de son mari. Suranjan, leur fils, a estimé que le nationalisme serait plus fort que le communautarisme mais était progressivement déçu. Il a fini par adopter les réactions communautaires qui se contrastaient entièrement avec l'idéologie du patriotisme en laquelle il avait toujours eu foi. Nilanjana a maudi l'apathie de son frère et a persuadé son frère d'emmener la famille chez un ami musulman pour la sécurité.

Lajja est un roman de métamorphose, dans laquelle des événements désastreux créent la désillusion, entraînant la violence et le ressentiment.

En raison de son écriture controversée, les œuvres littéraires de Taslima Nasrin étaient fréquemment interdites par l'autorité bangladeshie. Elle vivait de nombreuses années en Europe en exil, loin de son pays d'origine, le Bangladesh et au présent elle habite en Inde.

Après avoir discuté brièvement l'écriture de quelques écrivaines, nous pouvons remarquer qu'au fil du temps, les écrivaines deviennent plus vocales. Elles commencent à exprimer leurs choix, leurs désirs et leurs pensées plus clairement qu'avant. À travers leurs écritures, elles commencent à représenter les sujets différents de la société. Nous avons aussi remarqué que les écrivaines bangladeshies qui écrivent en bengali touchent tous les aspects de la vie des femmes, commençant par la guerre de libération et finissant par la situation actuelle.

1.4 Place de l'écriture en anglais au Bangladesh par rapport au Bengale de l'Ouest

Le Bangladesh est un pays à majorité musulmane et avant la partition de l'Inde, il faisait aussi partie de la majorité musulmane de l'Inde intégrale. Par conséquent, l'introduction de l'anglais et son développement au Bangladesh avant 1947 est pareil à ce qui s'est passé en Inde coloniale, une histoire qui a duré deux cents ans. Le bengali est la langue parlée par la population majoritaire du Bangladesh. D'autres langues comme l'ourdou, le manipuri, le chakma etc., y sont parlées, comme on peut observer de cette citation :

Although Bangladesh is considered to be by and large a monolingual country in which majority of the population is speakers of Bangla language. Whereas a sizeable minority are speakers of more than ten additional languages like Urdu, Monipuri, Chakma, Santali, Garo, Rakhain, Tipura.¹³

¹³Islam, Mohammad Nurul et Azirah Hashim. "Historical Evolution of English in Bangladesh." *Journal of Language Teaching and Research*, 10, no. 2 (March 2019): p.247, <http://dx.doi.org/10.17507/jltr.1002.05>, consulté le 15 mars 2021 à 12: 20, New Delhi.
« Bien que le Bangladesh soit considéré comme un pays monolingue où la majorité de la population parle le bengali. Alors qu'une minorité parle plus de dix langues telles que Urdu, Monipuri, Chakma, Santali, Garo, Rakhain, Tipura. »

Avec une superficie de 147,570 kilomètres carrés, le Bangladesh partage ses frontières avec l'Inde et le Myanmar. Plus de 90% des Bangladeshis parlent le bengali. Bien que ce pays ait un taux d'alphabétisation supérieur à 70%, le pourcentage d'utilisateurs d'anglais est relativement inférieur. Nous allons discuter les raisons possibles derrière cette position arriérée de l'anglais au Bangladesh dans ce sous-continent.

Pendant le règne de l'empereur Aurangzeb, le Bengale a commencé à perdre son pouvoir dans la région et la Compagnie britannique des Indes orientales a commencé à s'imposer. En 1765, les Britanniques ont commencé à gouverner le Bengale. Par conséquent, l'usage de l'anglais a augmenté. Petit à petit, l'anglais est devenu la langue la plus importante pour faire les affaires pendant l'époque de la colonisation britannique. Le Bengale a été gouverné par les musulmans pendant de nombreuses années et la perte du pouvoir dans la région les a rendus méfiants du règne britannique et de leur langue. Dû à cette méfiance, les musulmans bengalis ont résisté à l'apprentissage de la langue anglaise pendant longtemps, ce qui explique le retard de l'écriture bengali d'expression anglaise au Bangladesh par rapport aux autres pays de la région. À cet effet, Amalendu dans son article sur les musulmans pendant la colonisation observe :

The Muslims could not easily accept the British rule and for a long time refused to take the advantage of modern English education. But the Hindus found no difficulty to adjust themselves with the situation.¹⁴

Après la partition de l'Inde et du Pakistan en 1947, les deux pays ont commencé à suivre leurs propres stratégies concernant l'utilisation de l'anglais.

Bien que l'anglais ait maintenu sa position importante en Inde multilingue et au Sri Lanka occidental, il a perdu sa position importante au Pakistan oriental (Bangladesh

¹⁴ De, Amalendu. "The Social Thoughts and Consciousness of the Bengali Muslims in the Colonial Period." *Social Scientist*, 23, no. 4/6 (April-June 1995): p.16. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/3520213, consulté le 15 Mars 2021 à 9:30, New Delhi.
« Les musulmans ne pouvaient pas facilement accepter le règne britannique et avaient refusé de profiter de l'éducation anglaise moderne pendant long temps. Mais les hindous ne trouvaient aucune difficulté à s'adapter à la situation. »

actuel). Après l'indépendance du Pakistan en 1947, l'ourdou a été déclaré comme la langue officielle et la langue pour faire la communication entre l'est et l'ouest du Pakistan. Les gens du Pakistan oriental se sont opposés à cette décision et lorsque le Bangladesh est devenu un pays indépendant, la première tentative a été faite non seulement pour mettre fin à l'utilisation de l'ourdou, mais aussi pour remplacer l'anglais par le bengali.

Le gouvernement a introduit le bengali dans tous les domaines de la vie. Le gouvernement du Bangladesh a déclaré le bengali comme langue officielle en 1971 et a rendu obligatoire l'usage du bengali dans tous les secteurs gouvernementaux : administration, éducation, tribunaux et autres. La constitution du Bangladesh a été écrite en bengali et le bengali a été déclaré la langue officielle du Bangladesh en 1971.

Dans les années 70 et 80, la ferveur nationaliste a commencé à s'affaiblir et la nation s'est éveillée au besoin d'apprendre et d'employer l'anglais. Un groupe de travail spécial créé à la fin des années 1970 par le ministère de l'éducation a annulé l'anglais comme langue d'instruction dans le pays. Pourtant, plusieurs réformes progressives ont été effectuées dans les années 1980, et par la suite, l'anglais est devenu une matière obligatoire dès la première année à l'école, à partir de 1991. L'enseignement de l'anglais comme langue seconde a été suivi par d'autres efforts tels que l'introduction de l'instruction en anglais dans les écoles, à la fin des années 90. Depuis lors, des efforts considérables ont également été déployés pour améliorer les compétences professionnelles des enseignants d'anglais dans le cadre de plusieurs projets de langue anglaise.

La masse commune au Bangladesh ne lit pas la littérature en anglais. Les écrivains bangladeshis utilisent principalement le bengali comme moyen de se connecter au public. Les lecteurs qui lisent la littérature en anglais est encore minuscule dans le pays. La majorité des écrivains qui s'expriment en anglais pour transmettre leurs écritures appartient à la classe moyenne ou supérieure. Ils ont au moins un diplôme en anglais. Dons les écrivains d'expression anglaise du Bangladesh essaye toujours de suivre s la grammaire classique de l'anglais. Aucune recherche menée jusqu'à

récemment ne nous donne une idée claire de la forme d'anglais utilisée dans le pays. On ne sait pas si un registre d'anglais qui mériterait le nom du *Bangladeshi English* existe aujourd'hui. Observons la citation ci-dessous:

The fact of the matter is that no research has been conducted on Bangladeshi English though one may make the claim that Bangladeshi English is a clear sub-variety of Pakistan/Indian English which in turn are members of the linguistic subfamily of South Asian English.¹⁵

Un scénario différent peut être remarqué dans le cas des contextes observés en Inde. Avec une base de lecteurs plus large et plus grande, l'anglais répand sans cesse en Inde. Les écrivains qui écrivent en anglais émergent également et l'expression en anglais ne dépend pas des classes économiques ni des niveaux scolaires, ce qui apporte de nouvelles expériences à leur écriture et à leur style de transmission du message, dépassant parfois même la ligne du cadre grammatical rigide.

1.5 Écrivains bengalis d'expression anglaise

L'héritage des auteurs dont la première langue était le bengali mais qui écrivaient en anglais, remonte à l'ère avant l'indépendance du Bengale intégral. Tout comme leurs homologues africains et latino-américains, les écrivains du Bengale ont choisi la langue anglaise pour partager leurs propres sentiments avec le monde. Ils ont associé d'une manière créative, l'expression de leurs expériences et le style de leur narration, pour produire des œuvres susceptibles d'intéresser un plus large éventail de lecteurs mondiaux. En fait, vers la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle, lorsque l'apprentissage de l'anglais a pris de l'ampleur à Calcutta, la capitale de l'Inde britannique, un enthousiasme pour écrire en anglais a commencé au Bengale. En 1835, le premier recueil de poèmes en anglais intitulé *The Shair and Other Poems* de Kashiprashad Ghose a été publié. Le génie poétique de Madhusudan (Michael

¹⁵ Banu, Rahela. "Bangladeshi English; A new 'variety'?" *Journal of The Institute of Modern Languages*, Dhaka: University of Dhaka (June 2000): p.57.

« Le fait est qu'aucune recherche n'a été menée sur l'anglais bangladeshi, bien que l'on puisse affirmer que l'anglais bangladeshi est une sous-variété de l'anglais pakistanais / indien, les variétés qui à son tour sont des membres de la sous-famille linguistique de l'anglais de l'Asie du Sud. »

Madhusudan Dutt, 1824-1873), a produit deux livres de poèmes importants en anglais: *The Captive Lady* et *Visions of the Past*. Ces livres étaient bien accueillis dans les cercles anglais contemporains. Toru Dutt (1855-1876), dans sa très courte vie, a attiré beaucoup d'attention, en écrivant et en traduisant la poésie. Son livre de poèmes *A Sheaf Gleaned in French Fields* a été publié en 1876.

Bankim Chatterjee (1838-1894) a été largement reconnu par les lecteurs anglais pour son œuvre *Rajmon's Wife* (1864), le premier roman en anglais par un auteur bengali. Rabindranath Tagore (1861-1941), tout en traduisant ses propres poèmes *Gitanjali* (*Song Offerings*) en anglais, a présenté la profondeur de la littérature bengalie aux critiques et aux lecteurs du monde entier. Begum Rokeya Shakhawat Hossain (1880-19320), l'auteur de *Sultana's Dream* (1905) était l'une des pionnières des écrits féministes qui rêvait d'un monde futuriste utopique. Nirad C. Chaudhuri (1897-1999) était un écrivain anglais par excellence du Bengale. Son écriture anglaise a atteint une telle hauteur qu'il aurait surpassée même celles des auteurs anglais.

1.6 Écriture bangladeshie d'expression anglaise

Ce que nous appelons « écriture bangladeshie d'expression anglaise » a vu le jour après l'émergence du Bangladesh. Bien que les œuvres bangladeshies d'expression anglaise soient peu nombreuses, cette catégorie d'écriture existe dans le monde littéraire bangladeshi. Certains experts dans le domaine disent qu'on pourrait catégoriser les écrivains bangladeshis d'expression anglaise en trois catégories comme suit:

Linguistically, Bangladeshi writers in English can be characterised into three groups: 1) those who produce original works in English, 2) those who self-translate their English writings into Bengali and 3) those who self-translate their Bengali works into English.¹⁶

¹⁶ Quayum, Mohammad A et Md. Mahmudul Hasan. "Introducing Bangladeshi Writing in English: Emergence to the Present." *Asiatic*, v12, no.1 (June 2018): pp. 3-4.

« En ce qui concerne le plan linguistique, les écrivains bangladeshis d'expression anglaise peuvent être catégorisés en trois groupes : 1) ceux qui écrivent en anglais, 2) ceux qui traduisent leurs écrits de l'anglais en bengali eux-mêmes et 3) ceux qui traduisent leurs œuvres du bengali en anglais eux-mêmes. »

Les experts ajoutent aussi qu'on pourrait mettre les écrivains bangladeshis d'expression anglaise qui écrivent depuis les années 70 en deux groupes: le premier groupe constitué de la génération ancienne et le deuxième constitué de la nouvelle génération. Chaque groupe a ses propres membres et il faut noter que la nouvelle génération compte de nombreux membres :

Bangladeshi English-language writers in the post-1971 era can be divided into two generational categories. The older generation includes, among others, Razia Khan Amin (1936-2011), Kaiser Haq (1951-) and Feroz Ahmed-ud-din (1950-). The list of the emerging, younger generation of writers is too large to enumerate here...¹⁷

La première génération d'écrivains bangladeshis d'expression anglaise comprend quelques poètes et écrivains de nouvelles. Razia Khan Amin, avec ses livres de poésie *Argus under Anaesthesia* (1976) et *Cruel April* (1977) portent l'empreinte de sa prééminence parmi les poètes d'expression anglaise au Bangladesh. Farida Majid est un autre poète distingué. Kaiser Haq est le plus grand poète de l'expression anglaise au Bangladesh. Ses œuvres poétiques peignent la scène contemporaine du Bangladesh avec un esprit imaginatif puissant et une précision artistique qui porte toutes les marques de la bonne poésie.

La poésie de Feroz Ahmed-ud-din est marquée par la brièveté et l'intensité et dépeint la perte de vision dans la vie contemporaine. La collection de poèmes de Syed Nazmuddin Hashim *Hopefully the Pomegranate*, est un ajout précieux à la poésie anglaise du Bangladesh. Hachem a tiré des allusions et des références de la mythologie européenne lointaine et des anecdotes bibliques, et y a tissés des thèmes locaux. La collection de poèmes de Rumana Siddique intitulé *Five Faces of Eve* (2007) reflète les expériences intemporelles d'une femme symbolisée par son ancêtre biblique, Eve. Les poèmes de Rumana sont un mélange de plaisirs et de peines de la vie. Les poèmes *Politically Incorrect Poems* (2004) de Nadeem Rahman est un

¹⁷ Ibid

« Les écrivains bangladeshis d'expression anglaise qui écrivent à partir de 1971 peuvent être divisés en deux catégories : la génération ancienne comprend, parmi d'autres, Razia Khan Amin (1936-2011), Kaiser Haq (1951-) et Feroz Ahmed-ud-din (1950-). La liste de la génération d'écrivains jeunes sera trop longue et dépassera la limite d'énumération ici... »

recueil de poèmes traitant le thème de la lutte, un thème très prévalent au Bangladesh après l'indépendance du pays. Sa poésie est caractérisée par une attitude hautement individualiste, une conscience sociale et une évaluation politique.

Niaz Zaman occupe la place la plus dominante dans la littérature bangladaise d'expression anglaise avec ses nouvelles qui couvrent un large éventail de sujets sociaux, portant à la fois une nuance d'humanisme. Sa *The Daily Woman* et d'autres nouvelles ont dépeint les aspects pratiques de la vie urbaine. Le conteur Mahmud Rahman a apparu sur la scène avec sa première publication *Killing the Water* (2010), un recueil de nouvelles publiés par *Penguin India*, couvrant des thèmes allant de la guerre de libération du Bangladesh à la violence raciale contre les immigrants aux Etats-Unis. Une pléthore d'écrivains, y compris Khademul Islam, Kazi Anis Ahmed, Ahmed Hussain, Razia Sultana Khan, Shabnam Nadya et Shahidul Alam fascinent les lecteurs avec leurs histoires uniques.

Le domaine de la fiction écrite en anglais par les écrivains bangladais est dominé par Adiba Khan, un auteur de la diaspora bangladaise en Australie. Ses romans *Seasonal Adjustments* (1994), *Solitude of Illusions* (1996), *The Storyteller* (2000), *Homecoming* (2005) et *Spiral Road* (2007) ont remporté du succès mondial. Les thèmes centraux de ses histoires incluent l'identité de soi, le sentiment d'appartenance, la migration et la dislocation sociale avec un style caractérisé par la lucidité et le sarcasme. Tahmina Anam et Monica Ali figurent également parmi les rares auteurs qui ont été acclamés par les lecteurs et les critiques du monde entier pour leurs histoires audacieuses. Comme d'autres auteurs de la littérature anglaise, les auteurs bangladais d'expression anglaise ont contribué à la littérature de leur propre façon. Ils ont des manières uniques d'exprimer leurs sentiments et leurs expériences. À travers leurs œuvres d'expression anglaise, ils ont ouvert la fenêtre pour permettre aux lecteurs anglais de jeter un coup d'œil sur les œuvres littéraires nouvelles et rafraîchissantes, faisant référence aux sphères sociales complètement différentes.

1.7 Écrivaines choisies pour notre étude

Bien que les écrivaines bangladeshies d'expression anglaise soient peu nombreuses par rapport aux écrivaines d'expression bengali, elles essayent de toucher les aspects différents de la vie et les problèmes contemporains liés à la vie des gens du Bangladesh dans leurs écrits, tels que la pauvreté, l'urbanisation, la politique et ainsi de suite. Sous cette catégorie, nous allons discuter l'écriture des écrivaines choisies pour notre corpus en bref. Ainsi, nous pouvons connaître l'écriture des cinq écrivaines choisies et nous pouvons également avoir une occasion de connaître les thèmes différents que les écrivaines d'expression anglaise traitent dans leur écriture par rapport aux écrivaines qui écrivent en bengali. Ici, nous voulons réitérer que c'est l'écriture des écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise qui a vraiment ouvert un nouveau chemin pour les autres écrivaines bangladeshies et les encouragent à écrire en anglais.

Dilaruba Z.Ara

Dilruba Z. Ara est née à Dhaka, au Bangladesh, et s'est intéressée très tôt aux livres. Son père l'a nourrie de la mythologie grecque et sa mère lui a lu les contes de fées indiens comme histoires avant de dormir. Impliquée dans des activités littéraires tout au long de son enfance et de son adolescence, Dilruba a publié son premier récit à l'âge de huit ans. À l'âge de vingt ans, alors qu'elle faisait la troisième année de licence en anglais à l'Université de Dhaka, elle a rencontré et a épousé son mari, un officier dans l'armée suédoise et puis elle a déménagé en Suède, où elle a poursuivi ses études à l'Université de Göteborg, obtenant des diplômes d'anglais, de suédois, d'arabe classique et de linguistique, puis un diplôme d'enseignement de l'Université de Lund. Elle enseigne maintenant le suédois et l'anglais en Suède.

Enseigner des langues, raconter des histoires et écrire pourraient être considérés comme un trait de famille. L'arrière-grand-père maternel de Dilruba, qui était tuteur privé en anglais et en arabe auprès du prince Bhaktiar à Calcutta (avant la partition), a écrit deux livres, l'un sur les voyages et l'autre à la mémoire du Prince. Son grand-

père paternel était un conteur populaire, connu pour divertir les villageois en s'asseyant dans son jardin et en chantant de longs récits les nuits éclairées par la lune. Son père, Shahed Ali, l'auteur de *Gabriel's Wings*, a laissé sa marque dans la littérature bengali comme l'un des géants de la littérature de son temps. Sa mère, maintenant à la retraite, était professeure de langue et de littérature bengalie et est également auteur à part entière.

Dilruba écrit la prose et la poésie en anglais et traduit des nouvelles et des romans. Son roman *A List of Offences* a été publié au Bangladesh, en Espagne et en Grèce et est maintenant disponible sous forme de livre électronique. Ses nouvelles ont été publiées dans de nombreuses anthologies internationales et sont utilisées comme matériel de cours dans les universités du monde entier. Parmi les œuvres traduites par Dilruba figure *Selected Short Stories of Shahed Ali*. Elle a également traduit en bengali certaines nouvelles bien connues de la Suède, les nouvelles de Pippi Longstocking (un personnage imaginaire des séries de livres pour enfants), à partir de l'original.

Dilruba est également peintre accomplie et ses peintures ont été utilisées pour la couverture des éditions bengali et grecque de *A List of Offences*. Elle a exposé son travail à l'Annuaire international des artistes féminines en Suède.

Dans sa nouvelle, *The Theft*, Dilruba Ara décrit l'état de conflit au sein d'une famille. Au Bangladesh, le concept de famille est une institution de valeur, beaucoup plus profonde que ce qui est normal en Europe. La famille ne comprend pas tout simplement un grand nombre de membres de la famille lointaine, mais aussi les domestiques. Les grands événements en arrière-plan de la nouvelle sont la guerre du 1971, le bouleversement politique et ainsi de suite. Les protagonistes dans cette nouvelle sont la narratrice, une fille venue d'une famille aisée et la domestique de cette famille, Ambia, originaire du Bihar. Il y a de nombreux *biharis* qui vivent toujours comme réfugiés au Bangladesh, car ils n'ont pas accepté la nationalité bangladeshie après l'indépendance du Bangladesh. La sœur et la mère de la narratrice choisissent d'employer Ambia pour faire le ménage car elle n'est pas belle. Pourtant, la narratrice apprend qu'Ambia est enceinte du bébé de son beau-frère

pendant l'absence de sa sœur. Bien que la narratrice se sente désespérée, elle trouve incapable de prendre une position contre son beau-frère. Elle décide de ne pas révéler cette nouvelle à sa sœur, afin de sauver son mariage. En revanche, la narratrice donne une bonne somme d'argent à Ambia et lui demande de faire avorter le fœtus et de quitter la maison ensuite. Ambia accepte l'argent et promet de quitter la maison.

Une autre nouvelle intitulée *Outsider* nous décrit le choc culturel d'une femme asiatique qui vit en Europe. C'est une nouvelle qui nous raconte la mort d'un couple suédois qui s'est occupé de la protagoniste de la nouvelle pendant plusieurs années. Sa mère adoptive meurt d'un cancer et son père adoptif ne supporte pas la perte et se suicide. Tout de suite après, selon la culture suédoise, elle devient étrangère pour les autorités suédoises et aussi pour le fils de la famille car elle ne porte pas le sang de cette famille.

La nouvelle *War-Child*, nous raconte l'histoire triste d'un enfant de guerre qui ne peut pas s'échapper au passé, même pas après son arrivée dans le nouveau pays paisible. Les pleurs constants de l'enfant succèdent plus tard à l'amertume enracinée de la femme adulte. La protagoniste, qui n'a pas de nom dans la nouvelle, consulte une psychologue blonde du nouveau pays pour trouver un remède à sa douleur, mais le passé se fait constamment sentir. Dans la nouvelle où elle se rappelle son enfance, nous apprenons que dans son enfance, pendant la guerre, elle a laissé son petit frère mourir car elle était jalouse de lui. Elle croyait que ses parents l'aimaient beaucoup plus qu'elle. Le sentiment d'être coupable du mort de son frère la chasse toujours. La lutte contre elle-même constitue l'histoire principale de la nouvelle. Son désir ardent d'être aimée l'a amenée à commettre un crime terrible même dans son enfance. Elle pense si elle est vraiment capable d'être une bonne mère et si elle pourra montrer le bon chemin à son enfant.

Le roman intitulé, *Blame*, écrite par Dilruba Z Ara nous raconte la vie de Laila, la protagoniste du roman. Le roman décrit la vie de Laila. Le contexte du roman est la phase où le Bangladesh était connu sous le nom du Pakistan oriental et la tension entre le Pakistan oriental et le Pakistan occidental a commencé à s'imposer. Le roman narque également la guerre sanglante et la souffrance des gens en général et la

souffrance des femmes bangladeshis en particulier. Nous pouvons remarquer que de nombreuses femmes bengalis ont été enlevées et violées et certaines ont également été tuées après avoir été torturées par des soldats du Pakistan occidental. Après avoir obtenu leur indépendance, les femmes vivantes qui ont survécu à la torture inhumaine ont été pour la plupart reniées par leur famille. Laila et son associée Geeta en faisaient également partie. Leurs sacrifices et leurs contributions à l'accession à l'indépendance ne leur ont pas apporté la reconnaissance qu'elles méritent, surtout à cause de l'image négative de la société en général. Dans un pays nouvellement indépendant, leur combat continu pour leur propre indépendance marque la fin du roman. En fin de compte, l'écrivaine note également que malgré l'indépendance, les femmes de notre société sont toujours maltraitées par leurs propres compatriotes.

Tulip chowdhury

Tulip Chowdhury est écrivaine et enseignante à la retraite. Elle a écrit de longs métrages, des nouvelles et des poèmes pour des journaux et des magazines dès son enfance. Bien qu'elle aborde souvent des sujets difficiles, son message à travers ces sujets porte souvent un sentiment d'amour et de bonheur. Au présent, Tulip Chowdhury habite au Massachusetts, aux États-Unis. Elle a fait sa maîtrise à l'Université de Dhaka en science politique en 1987. Elle a enseigné à *South Breeze School* de 1995 à 2011 avant de migrer aux États-Unis. Elle est chroniqueuse au *Dhaka Courier* et au *Daily Sun*. Elle est aussi collaboratrice au *Daily Star* et au *Daily Observer*.

Loving & Mother(2019), le livre de poésie de l'auteure, présente les poèmes sur les différentes perspectives de la vie. Dans ses poèmes, elle montre qu'elle accepte la présence de la communauté LGBT et décrit également la douleur de son amie transgenre vivant dans une société où la normalité est strictement défini par la société. Dans son livre intitulé, *Red, Blue, Purple* (2013), Tulip Chowdhury nous décrit la complexité de la vie. Elle nous raconte aussi comment les rebondissements de la vie nous font parfois perdre notre direction. Il y a un poème écrit

particulièrement pour les patients atteints de cancer. Un autre pour les enfants ayant des besoins spéciaux. De nos jours, nous avons des frustrations avec la technologie moderne et cela aussi fait objet d'un de ses poèmes.

La poésie de Chowdhury convient aux jeunes et aux adultes. Depuis sa jeunesse, elle a écrit des nouvelles, et des poèmes pour des journaux et des magazines. Aujourd'hui, à la retraite, elle continue à écrire des poèmes qui incarnent l'expérience humaine.

Dans son roman *Visible, invisible and Beyond* (2014), elle nous raconte le cycle de vie d'une âme et aussi la vie de cette âme à partir du moment où elle commence à vivre dans un corps humain. Deux anges descendent dans une petite maison sur la terre en suivant l'ordre du Créateur. L'un d'eux porte la nouvelle âme qui doit être transmise dans le ventre d'une femme. L'histoire commence dans le monde invisible, où un Créateur omnipotent forme individuellement les âmes qui finiront par habiter dans le monde. Une telle âme s'épanouit en une jeune femme et vient dans le monde. Elle est née comme une femme dans le pays nommé Bangladesh qui est situé en Asie du Sud. Bien que le roman porte une image spirituelle, le roman reflète aussi la vie moderne dans ce pays en développement. Au fil du temps, l'économie du pays se développe et de plus en plus de femmes au Bangladesh commencent à travailler en dehors de leurs maisons pour gagner leurs vies.

Razia Sultana Khan

Razia Sultana Khan, est aussi ancien professeur d'anglais à Independent University, Dhaka et écrivaine d'expression anglaise. Elle était née dans la vieille ville de Dhaka en 1950. Grâce au travail de son père, elle a eu l'occasion d'explorer de nombreuses régions du Bangladesh et du monde. Sa mère était femme au foyer.

Razia Sultana Khan était le chef du département d'anglais d'Independent University du Bangladesh de 2008 à 2011. Elle a également lancé une série d'ateliers mensuels destinés à la formation d'enseignants et le club de lecture de l'université où elle travaillait. Ce club est ouvert non seulement aux étudiants mais aussi aux enseignants

de l'université et aux étrangers. Razia Sultana Khan a également lancé un journal littéraire, *Chaos*, dont elle est l'éditeur. Ce journal a publié certains des meilleurs écrits rédigés par des écrivains du Bangladesh d'expression anglaise. Razia Sultana Khan a fait ses études d'abord à l'université de Dhaka et a ensuite obtenu son doctorat en écriture créative de l'Université du Nebraska, Lincoln (UNL).

Certaines nouvelles de Razia Sultana Khan ont été publiées dans des anthologies telles que *The Best New American Voices*, publié par Harvest Books, USA, *The Rainbow Feast* publié par Marshall Cavendish et aussi dans une collection de nouvelles publiée par *The Daily Star*.

The Good Wife and Other Tales of Seduction, est un recueil de quatorze nouvelles écrites par Razia Sultana Khan, basées sur la vie quotidienne de personnages bangladeshis dont les rôles sont définis par le sexe, la culture, les traditions et la religion. D'après elle, les nouvelles de fantômes, de djinns et d'esprits maléfiques abondent en Asie du Sud et de nombreux sont ceux qui y croient. Comme les djinns font partie du système de croyances religieuses, les événements et les actions qui défient la logique ou semblent incompréhensibles sont souvent expliqués par la présence et les actions d'esprits et d'êtres surnaturels. Ainsi, il existe une riche tradition de narration où le réalisme magique joue un rôle important et où des êtres surnaturels tels que *bhoots* (fantômes), *petnis* (esprits méchants féminins) et djinns se fusionnent avec les êtres humains. Les nouvelles de cette collection sont différentes l'une l'autre, mais beaucoup d'entre elles montrent une influence forte de la religion et de la culture sur les personnages des nouvelles et la façon dont la dépendance économique engendre l'oppression des femmes.

Seduction est une nouvelle de Razia Sultana Khan qui raconte l'histoire d'une petite fille forcée de se marier à un jeune âge. Le personnage principal de la nouvelle s'appelle Halima. C'est une petite fille qui devient une épouse et une belle-fille à l'âge de seize ans. Dans la nouvelle, nous voyons qu'elle essaie d'être une bonne épouse en remplissant tout son devoir d'épouse et de belle-fille dans la maison de sa belle-mère. Elle passe sa journée dans la maison, ce qui rend difficile de rencontrer les autres et leur parler. Elle n'arrive même pas à regarder l'extérieur. Pour rédiger

cette nouvelle, l'auteur utilise une approche socioculturelle et historique parce que cette étude cherchait des explications basées sur les évidences et les faits socioculturels et historiques. La nouvelle est écrite à l'époque où le thé comme boisson a été introduit dans la vie bengali. En dépeignant la caractérisation de Halima, nous remarquons que les femmes bangladeshies passent leurs jours à rester chez elles. Elles n'ont pas le droit de sortir de leurs maisons seules. À travers sa (Halima) vie, elle reflète la position des femmes au Bangladesh à cette époque-là. La vie d'Halima reflète également la position sociale des femmes au Bangladesh qui n'a pas encore changé pour toutes, et elles vivent sans autorité et avec des droits extrêmement limités, et sont à l'abri des influences extérieures dans leurs vies.

Nuzhat Amin Mannan

Nuzhat Amin Mannan est un ancien professeur d'anglais à l'université de Dhaka. La poésie de Nuzhat Amin Mannan a été appréciée par Afsan Chowdhury dans son article sur les écrivains bangladeshis écrivant en anglais, écrit pour *Himal*, publié à la fin des années 90 au Népal. Ses poèmes ont paru périodiquement dans différents journaux, magazines et pages littéraires à Dhaka. Elle a sorti son propre recueil de poèmes, *Rhodedondron Lane* en 2004. Le livre, qui n'est plus en vente, a surtout été lu par des amis et des fidèles. Son recueil compte une quarantaine de poèmes écrits entre 1995 et 2004.

Nuzhat Mannan a également écrit des nouvelles qui ont paru dans des publications différentes mais par rapport à d'autres écrivaines choisies, nous avons trouvé son écriture est très limitée. Parmi eux, *The Wardrobe* a apparu dans *Galpa* (Saki, Londres). Nuzhat Amin Mannan a rédigé sa thèse de doctorat sur la fiction de Jean Rhys.

Sa nouvelle *Branded*, tourne autour de la vie de la protagoniste Ruma. Elle s'est mariée à dix-sept ans. C'était un mariage arrangé et le mariage a eu lieu quelques jours après la proposition. Son futur mari avait dix ans plus qu'elle et travaillait comme économiste dans une organisation internationale. Après le mariage, les deux premiers mois sont passés joyeusement alors qu'ils essayaient de se connaître mais

après la fin de cette phase de rêve, son mari s'est plongé dans le travail et elle a passé tout son temps à gérer sa maison et ses enfants. Pour surmonter son ennui, elle a commencé à faire de son mariage le sujet principal de discussion avec les gens autour d'elle. La partie la plus intéressante pour les lecteurs est l'histoire du mariage de Ruma, qui change selon son audience. Auprès de certains auditeurs, Ruma évoque le système de dot en mariage, auprès de certains autres, elle explique comment il était gênant de se marier avec une personne inconnue ou les difficultés du mariage arrangé, et auprès des auditeurs inconnus, elle dit que son mariage est un mariage d'amour, tout en ajoutant qu'elle voyage avec son mari en raison de son travail.

Niaz Zaman

Niaz Zaman, professeur d'anglais à l'Université de Dhaka, a publié des articles et des livres sur l'art folklorique des femmes. Sa langue maternelle n'était pas le bengali mais le penjabi. Elle a appris le bengali, encouragé par son mari. Son mari, Kazi Siddiquzaman, étant très nationaliste, a insisté qu'elle parle à ses enfants en bengali. Elle a appris donc cette langue pour cette raison. Elle aime mélanger le bengali avec l'anglais quand elle écrit, ce que nous observons dans ses nouvelles.

Elle a créé une maison d'édition appelée « writers.ink » qui publie des romans et nouvelles en anglais et les œuvres traduites du bengali en anglais. Parmi ses publications, l'étude de la partition intitulée *A Divided Legacy: The Partition in Selected Novels of India, Pakistan and Bangladesh* a remporté le prix des *Archives nationales* (National Archives Award). Elle a édité un certain nombre d'anthologies, notamment *Under the Krishnachura*, *From the Delta* et *New Age Short Stories*, *Galpa* etc. Elle est aussi l'écrivaine qui a écrit *The Crooked Tree*, *The Dance and Other Stories*, *Didima's Necklace and Other Stories*.

The Crooked Neem Tree, publié pour la première fois en 1983, raconte l'histoire de Seema, une jeune Penjabi qui grandit au Pakistan oriental au début des années soixante. Malgré sa vie protégée, Seema prend progressivement conscience des injustices sociales et des trahisons personnelles. Elle tombe amoureuse de Tanvir, un

jeune homme du Bihar mais devient la fiancée de Qamar, son cousin quand Tanvir l'abandonne. Mais elle quitte Qamar lors qu'elle apprend que Tanvir l'a quitté à cause de Qamar. Ensuite à l'université, elle rencontre Khalid, un étudiant Bengali mais elle n'oublie jamais son premier amour. Le roman fournit également une image de la vie politique au Bangladesh au début des années soixante.

Elle a aussi édité le livre *The Art of Kantha Embroidery*, publié en 1981 pour la première fois. C'est le premier livre sur le *Nakshi kantha*¹⁸ au Bangladesh, qui décrit les motifs différents et nous donne une analyse détaillée de la technique de la broderie du *Kantha* ainsi qu'un aperçu de la vie rurale des femmes du Bangladesh.

From The Delta est un recueil de nouvelles écrites par les écrivaines et les écrivains du Bangladesh d'expression anglaise. Ce recueil commence avec *Sultana's Dream* publié en 1904 et se termine par *A Small Sacrifice* publié en 2005. Les deux nouvelles critiquent les injustices prévalentes dans une société dominée par les hommes.

Elle a également édité de nombreux livres, ce qui montre sa compétence dans des domaines différents. Par exemple, elle a édité le livre intitulé *Bosha Bhaat to Biryani: The Legacy of Bangladeshi Cuisine* publié en 2012. Le livre nous donne la description des plats locaux avec leurs recettes et leurs origines.

The Baromashi Tape, est un de ses romans dans lequel elle utilise le genre folklorique comme *baromashi* (les douze mois) pour raconter l'histoire de Sakhina et Khokon. Khokon a laissé sa femme dans le village pour chercher sa fortune à l'étranger. Vivant seule, le mari manque à Sakhina et l'écrivaine décrit sa vie quotidienne sans son mari dans le roman. Chaque chapitre de ce roman commence avec la recette d'un plat local cuit à la base de riz. Elle a aussi écrit des contes pour enfants intitulés *The Boy Who loved Balloons*, *Grandmother and The Tiger* et *Kamal's Ekushey*. Nous avons trouvé que toutes ses œuvres sont en anglais.

À part la fiction, elle a également édité *Translation Theory and Practice* publiée en 2004 qui comprend plusieurs articles qui ont déjà été présentés dans des ateliers de

¹⁸ Une sorte de drap utilisé pour se couvrir quand quelqu'un dort, fait en coton. Nous trouvons des motifs différents de broderie sur un *nakshi kantha*.

traduction et dans un séminaire organisé par le PEN (Organisation Internationale des Droits Littéraires et des Droits de l'Homme) au Bangladesh. Les articles se réfèrent également à l'étude et à la pratique de la traduction et ont été écrits par les auteurs du Bangladesh et des auteurs étrangers.

La discussion ci-dessus nous donne une idée de l'écriture des écrivaines bangladeshies qui écrivent en anglais. Nous remarquons que les écrivaines contemporaines de notre corpus ont choisi divers sujets existant dans la société, tout en dépeignant la vie des femmes dans leur écriture.

Comme conclusion, nous pouvons dire que dans le premier chapitre, nous avons fait d'abord une brève explication de l'écriture des écrivaines du Bangladesh. Pour comprendre bien, nous avons commencé notre travail en parlant de l'éducation des femmes et de l'écriture des femmes du Bengale de l'est (le Bangladesh actuel) à partir du dix-huitième siècle. Ensuite nous avons discuté l'écriture des écrivaines bangladeshies en bengali après l'indépendance, c'est-à-dire, à partir de 1971. Puis nous avons parlé de l'évolution de l'usage de l'anglais dans le contexte du Bangladesh et avons analysé l'écriture des écrivaines d'expression anglaise choisies pour notre recherche. Nous allons continuer notre recherche et passer au deuxième chapitre. Le deuxième chapitre comprend la traduction des cinq nouvelles choisies de l'anglais en français.

Chapitre 2
Traductions des nouvelles choisies

La langue est une réflexion de la culture. Toutes les sociétés ont leurs propres cultures. La langue est un moyen de communication et est considérée comme le point central d'une culture particulière. La culture d'une communauté est composée de différents éléments: l'organisation sociale, le système d'éducation et la politique, la religion, l'art, le langage, la civilisation et ainsi de suite. Tous les éléments sont liés l'un avec l'autre. À l'aide de la langue, les êtres humains s'expriment et elle devient un moyen par le quel les sociétés expriment leur pensées, leur manières de vivre etc. La culture comprend aussi les croyances de la société, la religion, la tradition, la coutume et ainsi de suite. Lors qu'un traducteur fait une traduction d'un texte littéraire, il ne traduit pas la langue utilisée dans le texte, il traduit plutôt ces différents éléments de vie d'une communauté dans une autre langue.

Pour traduire les nouvelles choisies pour la recherche, nous allons suivre l'approche sourciers et ciblistes¹⁹. Dans un texte littéraire qui suit la traduction sourcière, nous remarquons que le traducteur explique les termes culturels de la langue source en ses propres mots tout en gardant le sens original. La traduction source donne plus d'importance à la culture source qu'à la culture cible. Cette approche essaye d'emmener le lecteur près de l'auteur. Alors que lors d'une traduction cible, le

¹⁹ Pour la première fois utilisé par Jean Ladmiral lors d'un colloque à Londres le 18 juin 1983.

traducteur essaye de simplifier la traduction. Il a le but d'emmener un texte traduit plus près du lecteur en simplifiant la traduction selon la culture cible.

Il est possible de détailler l'opposition entre sourciers et ciblistes selon trois instances. Les sourciers s'attachent au *signifiant* du texte original, ainsi qu'à la *langue* source dans laquelle il a été rédigé, et ils prétendent respecter scrupuleusement la langue *source* (L). Au contraire, les ciblistes mettent l'accent non pas tant sur le signifié que sur le *sens* ou – mieux sans doute, s'agissant de la traduction littéraire – sur l'effet du texte. Pour les ciblistes, au nombre desquels je me compte moi-même, il s'agit de traduire non pas la langue, mais la *parole* (au sens saussurien du terme), c'est-à-dire le texte, l'œuvre; et bien sûr traduire, c'est faire son deuil de la langue source, de toute évidence, pour mettre en œuvre toutes les ressources que nous offre la langue *cible*(Lt).²⁰

Jean Ladmiral a fait une différence entre sourciers et ciblistes selon trois aspects: Les sourciers donnent toujours plus d'importance au signifiant, au texte original, et à la langue source. Ils prétendent respecter la langue source avant tout. Les ciblistes en revanche s'attachent au sens plus qu'au signifiant du texte source. Ils traduisent les textes et non pas les langues et mettent l'accent sur l'effet des textes.

.....on ne traduira pas un signifiant, mais un effet de sens, un effet stylistique ou un effet rhétorique.....²¹

La citation ci-dessus de Ladmiral explique que d'après lui les traducteurs ne traduisent pas les signifiants des langues sources. Ils traduisent plutôt les sens et les effets stylistiques des textes littéraires. Selon Ladmiral, ce n'est pas possible d'être sourcier et cibliste à la fois. Lors de notre traduction, nous allons essayer de créer un équilibre entre le texte source et cible. Nous allons être fidèle aux auteurs et en même temps, nous n'allons pas éloigner les lecteurs cibles trop loin de leurs connaissances et de leur langue. Examinons deux exemples suivants:

Exemple 1

Texte source: Manik looked at his mother for a while and then asked, "Where did Ruku get his sweet? I just saw him eating it" (*The Other Side of the Mirror*, p.196)

²⁰ Ladmiral, Jean-René. « Comment peut-on être sourcier ? Critique du littéralisme en traduction » *La traduction littéraire comme création Meta*, 62, no 3, (décembre 2017): p. 539.

²¹ Ladmiral Jean-René. *Sourcier ou cibliste : Les profondeurs de la traduction*. Paris: Les Belles Lettres, 2015. p.201.

Texte cible : Manik regarda sa mère pendant un moment et lui demanda ensuite : Où Ruku a-t-il trouvé son bonbon ? Je viens de le voir en manger un.

Exemple 2

Texte source: But now – all you got were *jalis* and paper bags. (*Sunset*, p.104)

Texte cible : Mais maintenant les *jalis*²² et les sacs en papier étaient tout ce que vous aviez.

La phrase du premier exemple est un exemple de l'approche cibliste. L'écrivaine a utilisé le mot *sweet* dans la phrase et le contexte est que le fils de la protagoniste de la nouvelle qui a quatre ans demande un *sweet* à sa mère. Le mot *sweet* représente les plats faits généralement du lait et du sucre en motifs différents. Le mot bonbon n'est pas un équivalent propre pour ce mot. Le bonbon est généralement fait en chocolat chez les français. Ici nous avons donné au texte la couleur de la langue cible. Nous remarquons que dans la nouvelle, lors que Ruku, le petit fils de Shanti voit un autre petit garçon avec un *sweet*, il en demande un à sa mère mais Shanti, la protagoniste de la nouvelle ne peut pas lui en acheter un car elle n'a pas d'argent. Dans cette partie l'écrivaine voudrait nous montrer comment la pauvreté fait une mère incapable de réaliser le simple désir de son fils. Si lors de la traduction, nous remplaçons *sweet* par « bonbon », il ne changera pas le sens original du texte mais les lecteurs français peuvent au contraire comprendre le texte facilement.

Dans le deuxième exemple, nous avons suivi l'approche sourcière lors de la traduction. Nous avons gardé le mot original *jalis* dans la phrase traduite et avons mis une note en bas de page. En lisant la note en bas de page, les lecteurs peuvent comprendre le sens de ce mot. Selon nous, garder ce mot original dans le texte traduit était important car dans cette partie, l'écrivaine décrit comment au fil du temps, les bols faits en feuille qui étaient très populaires à l'époque avaient été remplacés par les *jalis* et les paquets en papier. Cela nous montre aussi dans la nouvelle comment à cause de ce remplacement, des gens ont perdu leur emploi parce que les paquets en feuillets étaient faits à main et cette industrie avait donc employé beaucoup de personnes. Le mot représente le changement qui a lieu avec le temps. C'est pourquoi

²² Les sacs à provisions en filet de nylon

nous avons choisi de garder ce mot original dans le texte cible sans faire aucune modification. Nous avons donc essayé de faire un équilibre entre l'approche sourcière et cibliste.

Nous allons faire avancer notre travail en traduisant les cinq nouvelles dans ce chapitre.

2.1 L'imam de la mosquée

Pour diverses raisons, le patriotisme devient une émotion très palpable lorsque l'on vit à l'étranger. Cette émotion s'est renforcée en moi depuis que j'ai quitté le Bangladesh, mon pays natal. J'ai maintenant passé plus de la moitié de ma vie en Suède. Je suis marié à un Suédois authentique, je travaille ici, je lis et écris ici, je respire l'air suédois, j'enseigne le suédois, je parle le suédois au quotidien. Mais il est aussi vrai que la couleur de ma peau me trahit toujours et révèle le fait que je suis une étrangère, même avant que j'ouvre la bouche. Au début, la conscience que j'étais remarquablement différente des autres me rendait très mal à l'aise. J'essayais d'être invisible, faisant semblant d'être à la fois sourde et muette. Mais avec le temps, j'ai commencé à accepter mon statut d'étrangère et en même temps, à prendre conscience de la valeur d'appartenir à un pays avec lequel je pouvais m'identifier : un pays à moi. Certainement, ma situation est meilleure que celles des réfugiés, qui n'appartiennent à aucun pays. Contrairement à eux, j'appartiens à un pays au sein duquel je peux m'abandonner physiquement, quels que soient le temps et la situation. Un pays où, sans faire aucun effort, je peux m'intégrer avec ses habitants, sa langue et son climat.

Mais qu'en est-il de mon esprit ? Après toutes ces années à l'étranger, il a dû acquérir des caractéristiques qui n'ont rien à voir avec le Bangladesh. Par exemple, j'aime faire de longues promenades dans la forêt ; j'apprécie des fromages différents ; je mets trois réveils pour ne pas rater les rendez-vous et je note mes activités dans un

agenda. Je ne suis plus d'avis que les gens plus aisés méritent plus de respect que les pauvres. J'ai appris à porter des vêtements chauds pour me protéger contre l'hiver rigoureux de ce pays et dans le but de ne pas énerver mes voisins, je garde mon jardin taillé et élagué chaque été. En d'autres mots, je dirai que la façon dont une immigrante comme moi pense a changé en ayant acquis certaines vertus qui définissent un bon citoyen suédois. Une bonne citoyenne suédoise est une conformiste ; elle respecte les lois et les règles ; elle s'inscrit dans les schémas établis par d'autres bons citoyens. Une bonne citoyenne suédoise se bat pour ses droits, mais uniquement au sein de sa propre sphère sociale ; elle est passionnée par la paix ; elle évite de s'exposer à la vulnérabilité qui existe au dehors, là où le masque souriant pourrait être déchiré cruellement. Mais en tout cas, il est facile d'être au côté de la paix en Suède, un pays juste, car ce n'est que dans les cas rares que l'on croit que ses droits ont été atteints. Je ne fais pas référence au marché du travail ou au monde universitaire suédois, où il reste encore du travail à faire pour améliorer la situation des femmes qualifiées. Je ne parle pas non plus des droits des réfugiés, ou des immigrés indésirables, ou du citoyen avec un nom de famille non suédois. Je parle de l'équité que les Suédois moyens s'efforcent de pratiquer dans leur vie quotidienne. Je parle de l'équité que la Suède expose au monde.

Le Bangladesh est différent. Au Bangladesh, il n'est pas facile d'être pacifiste ; l'injustice dans la société n'est même pas équitable ; elle est visiblement inéquitable ! Il arrive donc qu'après un séjour de quelques jours au Bangladesh, je commence à partager des pensées qui sont opposées à la fois à la langue que je parle et à ma personnalité à moi, car la justice pratiquée en Suède voile mon esprit. Ma langue orientale, dirigée par mon esprit occidental, s'exprime aussi bien en privé qu'en public. Je parle publiquement de la justice et de l'injustice, du bon et du mauvais ; ce que je dis vêtit ma peau colorée d'un teint de « l'autre ». Pourtant, je ne tente pas d'être une conformiste ici. Je suis rendue aveugle par ma propre couleur de peau et sourde par l'aisance de ma langue que je n'entends pas plus que je vois cet esprit étranger qui produit ces paroles et bat sous ma peau colorée. Je sais seulement que j'ai le droit d'exprimer mes pensées dans mon pays. C'est le droit que ma naissance

m'a donné, le droit que la couleur de ma peau m'a donné, le droit que l'aisance de ma langue m'a donnée.

Ma mère condamne le fait que je ne traite pas avec respect mes parents sybarites. Ma nièce Mita, qui a huit ans, me dit qu'une femme riche comme moi ne devrait pas bavarder avec les domestiques comme je le fais. Notre chauffeur Babul s'énerve lorsque je lui demande d'arrêter la voiture près d'un marchand de fruits au bord de la route pour acheter des grappes de bananes, afin de les distribuer aux enfants qui mendient à côté du cimetière de mon père. Je suis Européenne pour mes amis parce que je leur reproche de ne pas être à l'heure.

En dépit de cette vague de condamnations, je n'ai pas manqué mes visites annuelles au Bangladesh. Au début, quand j'avais commencé à vivre en Suède, j'allais au Bangladesh parce que je regrettais beaucoup ce pays. J'y allais par la suite sans raison apparente. Une fois ou deux, c'était pour assister au mariage de mes frères et sœurs ou pour des réunions de famille. Mais je pense que ces visites me donnaient de l'expérience d'appartenir pleinement à un pays, de passer pour une femme du coin, sans y mettre de l'effort. Plus récemment, j'y suis allé pour prendre soin de mon père, qui était allongé sur son lit de mort. Pendant toutes ces visites, je n'ai pas fait attention à l'impact que mon comportement avait sur mon environnement, parce que je n'ai jamais imaginé que je me conduisais autrement et peut-être aussi parce que c'était seulement mes amis et ma famille qui ont dû supporter ma conduite étrange.

Ce matin en particulier, alors que je me dirige vers la tombe de mon père, je n'y pense pas non plus. Le fait que je suis sur le point de faire quelque chose qu'une femme bangladeshie ne ferait jamais de sa vie ne me vient pas à l'esprit. Le fait que je suis sur le point de réaliser un acte qui passera pour un acte de transgression ne me vient pas à l'esprit non plus. A sa place, l'idée de la mort passe devant mes yeux. Ce qui passe devant mes yeux, c'est surtout la façon dont je peux maintenant sentir la mort ne pas me lâcher d'une semelle. Mon père a servi de bouclier entre la mort et moi jusqu'à ce qu'il ait été en vie. Comme il n'est plus en vie maintenant, la mort s'est rapprochée de moi. De la même façon, je serai morte un jour et la mort ne

lâchera plus mes enfants d'une semelle. A la différence des autres choses, la mort est la seule constante.

Et l'âme, est-elle aussi permanente ? me demande-je. Quitte-t-elle un corps et attend-elle ensuite le bon moment pour habiter dans le ventre d'un autre corps ? Je dis non de la tête, car la pensée même est profane. La réincarnation n'existe pas dans l'Islam, mais pour le moment, en me dirigeant vers la tombe de mon père, je veux que la réincarnation soit vraie. Si la réincarnation était vraie, mon père reprendra vie alors, et même s'il n'est pas réincarné comme un enfant bengali, il sera réincarné peut-être comme un enfant suédois. Peut-être deviendrait-il le bébé de mon voisin suédois. Cette famille-là attend son deuxième enfant. La pensée me traverse d'un frisson de plaisir.

Babul, le chauffeur, marche avec moi, un pot de peinture et quelques pinceaux et tampons en main. Contrairement aux cimetières suédois, ce cimetière à Banani est une profusion de couleurs. De pierres multicolores et de plantes en fleurs encadrent les tombes rectangulaires. Le cimetière est entouré des arbustes, des oiseaux gazouillants, des branches pleines de fleurs, des visiteurs et des gardiens de tombes. En guise d'épithètes, il y a des poèmes, des rimes, des lettres et des vers tirées de versets coraniques, gravés sur les pierres tombales et sur les murets autour des tombes. Quelques nouvelles tombes sont couvertes de monticules de terre nouvellement retournée. Quelques autres sont peu couvertes d'herbes naissantes, une nuance de vert doux s'étendant sur le sol sombre. La tombe de mon père est pareille, car il est mort il y a seulement un mois.

La tombe au bout de la dernière rangée est celle de mon père. Etant donné que mon père était un écrivain célèbre, on lui avait proposé une tombe à Mirpur, au cimetière gouvernemental pour les intellectuels. Mais ma mère voulait l'enterrer dans la tombe près de chez nous. Dès le début, les autorités nous ont avertis que la parcelle de terrain disponible n'était pas suffisante pour abriter un homme aussi grand que mon père, mais mon beau-frère qui était architecte, a convaincu tout le monde avec son mètre au ruban que la parcelle était exacte pour mon père.

J'étais déprimée lors de ma première visite à la tombe. Ses murs temporaires en rotin la rendaient indigne et toute petite. J'avais l'impression qu'Abba²³ était allongé dans une position inconfortable, ses orteils s'enfonçant dans le mur de boue à la recherche d'un peu de place. Envahie d'un sentiment d'impuissance, j'avais frissonné. Je frissonne encore. Je me ferme les yeux, murmure des versets du Coran, les paumes placées jointes devant le cœur. Au bout d'un petit moment, mon cœur se calme. Je ne peux pas rendre la tombe plus spacieuse, mais je peux renforcer les murs en rotin qui l'entourent. Et c'est justement pour le faire que je suis ici aujourd'hui. Je me décide de les peindre en blanc. En un blanc vif.

J'ai dû mettre toute une semaine pour convaincre Babul de m'emmener à une quincaillerie pour acheter de la peinture et des outils dont j'aurais besoin pour réaliser ce projet. C'était évident qu'il était réticent. Il a fabriqué une suite d'excuses. Tout d'abord, il m'a dit qu'en tant que femme, je dois abandonner cette idée d'aller peindre la tombe dans un cimetière public. Comme je ne le comprenais pas, je lui ai demandé pourquoi. Il s'est mis en colère et a refusé carrément d'être mon chauffeur. Le lendemain, quand j'ai repris le sujet de nouveau, il s'est excusé en raison de santé et voulait prendre un jour de congé. A son retour le lendemain, il a avoué qu'il ne savait pas d'où acheter ces produits car enfin il était chauffeur, non pas maçon...

Je ne savais pas quoi faire, mais quelque chose, un instinct bengali profondément enraciné, m'a dit que même si je réussissais à acheter les choses dont j'avais besoin sans aucune aide, je ne pourrais pas me rendre seule au cimetière pour effectuer ce travail : j'avais besoin d'un homme à mes côtés et Babul était le seul homme disponible qui pouvait passer du temps avec moi. Au bout d'un moment de réflexion, je l'ai menacé. Je lui ai dit que je conduirais la voiture moi-même dans la folle circulation de Dhaka, et si jamais quelque chose m'arrivait, il en serait responsable. Babul m'a regardé droit dans les yeux. Il me connaissait bien et donc il a tout de suite compris la conséquence de mes mots. Alors, comme un père exaspéré, il a fait non de la tête et a fini par céder.

²³ L'appellation qui désigne en particulier le père chez les musulmans bengalis.

La tombe se situe le long du mur d'enceinte, à l'autre côté du cimetière. Pour y arriver, il faut suivre le sentier principal qui traverse le terrain au milieu, et puis il faut prendre la dernière chaussée à droite et enfin le chemin entre deux rangées de tombes. Ce chemin nous emmène au bout de la chaussée. Comme il n'est plus possible de marcher au-delà, il faut quitter la chaussée et marcher entre deux tombes à notre gauche - l'une de ces tombes est propre et en bon état, l'autre semble presque délabrée. Le long de ce chemin, Babul m'informe que toute la famille de cette dernière vit à l'étranger et que le surveillant n'y fait donc pas attention.

Nous grimpons jusqu'à la parcelle de terrain en forme de delta le long de l'un des côtés les plus longs de l'espace rectangulaire dédié au repos d'Abba et c'est tout juste s'il y a suffisamment de place pour nous tenir côte à côte et travailler. Nous nous mettons au travail tout de suite. Nous démontons les quatre cadres autour de la tombe ; nous les mettons contre le mur qui longe un côté de l'espace et disparaît enfin de ma vue. Je ramasse un tampon à récurer et donne des instructions à Babul. Babul se met au travail, lui aussi, tout en faisant des grimaces et des mous de ses lèvres noires et globuleuses, sous sa moustache. Il ne dit rien du tout.

Nous avons le soleil du matin dans notre dos. Quand nous avons commencé le travail, il faisait légèrement chaud et agréable, mais au bout d'un moment, j'ai chaud parce que le rayon du soleil pénètre dans ma chair petit à petit, à travers mon *salwar*, mon *kamiz* et mon *dupatta*²⁴. Au fur et à mesure que le temps passe, la chaleur devient insupportable. Je commence à transpirer et la sueur goutte le long de ma colonne vertébrale, mais je continue à travailler avec diligence. Après avoir nettoyé l'un des treillis, je me retourne pour prendre le pot de peinture. Je vois un rassemblement de quelques hommes de tous âges, debout sur le trottoir qui traverse les deux tombes – l'un soignée et l'autre sale. Tous les hommes sont barbus et portent de tenues traditionnelles : *tupi*²⁵ *punjabi*²⁶ et pantalons de coton qui descendent un peu au-dessus de leurs chevilles.

²⁴ Une sorte d'écharpe pour femmes

²⁵ Un chapeau particulier que les hommes musulmans du Bangladesh portent pendant certains événements religieux

²⁶ Une tenue jusqu'aux genoux boutonnée au cou, portée par des hommes d'Asie du Sud

- Le plus âgé, c'est l'imam ! Je suis sûr que vous l'avez mis en colère, murmure Babul.

Je jette un regard meurtrier sur Babul et commence à peindre. La brosse se déplace avec ferveur sur les fines lanières de rotin et continue de projeter de la couleur sur le mur en briques derrière. Je me fiche de l'imam, qui se tient juste derrière moi, près de la tombe voisine, mais le mur est un souci. Le fait que j'éclabousse de la peinture sur le mur commun m'énerve. J'aurais pu le protéger avec du plastique, si j'y avais pensé. Quand je partage mon sentiment avec Babul, il me rappelle tout simplement que je ne suis pas en Suède. Derrière moi, l'imam fait des va-et vient avec ses disciples dans l'allée de briques rouges. Je sens dans mon dos leur air refrogné ; j'entends leurs chuchotements, mais je continue à peindre, projetant des points de blanc sur le mur rouge, ce qui me met de plus en plus en colère contre moi-même.

Une fois le premier cadre terminé, je nettoie le mur et me mets à en peindre un autre. Quand j'ai fini de peindre celui-ci, à ma grande consternation, je me suis rendu compte que le premier cadre avait déjà aspiré une bonne partie de la nouvelle peinture et il avait maintenant pris une couleur de vert et de blanc mélangée. Je n'ai pas pris longtemps pour comprendre ce qui s'était passé : les rotins n'ont pas été traités et étaient alors remplis de sève sous la couche de peinture. Je regarde Babul. Il suggère que nous devrions donner une couche de peinture aux treillis, les laisser sécher et reprendre le travail le lendemain.

Je suis du même avis que lui pour la première fois. Je commence à ramasser nos outils. Passant entre les tombes, nous arrivons à la chaussée que je monte. L'imam quitte ses disciples, se tient à l'écart devant moi, seul. Je place le bord de mon *dupatta* comme il faut, sur la tête alors que je rencontre son visage. Je n'ai pas rencontré un imam de si près depuis longtemps. Je me souviens de mon enfance et de mes leçons de Coran dans une mosquée à Ajimpura. Cet imam ressemble à son homologue à Ajimpura. Tous les deux sont maigres et petits, légèrement bossus et ont le même air de confiance sur leurs visages. Au fur et à mesure que je cherche à déchiffrer ce visage-là, je réfléchis sur la source de cette puissance innée chez tous

les imams ou chez tous les prédicateurs ! Pourquoi se croient-ils meilleurs que nous, les gens qui n'ont pas dédiés nos vies à la vocation religieuse ? Je comprends qu'il attend à ce que je lui explique mes actions, mais il n'ose pas me poser des questions peut-être parce que c'est pour la première fois qu'il voit une femme peindre la tombe. Alors que nous nous regardions, l'imam et moi, les autres hommes se tiennent dans un bloc et nous observent. Je ne souris pas. Il ne sourit pas non plus. J'oublie le fait que je suis loin de chez moi, en Suède alors que lui, il est chez lui. Personne n'est prêt à céder du terrain ; ni lui, ni moi.

Le soleil commence à me frapper aux yeux ; je ne peux pas m'empêcher de cligner, peu importe l'intensité avec laquelle j'ordonne aux yeux de rester tranquille. La situation commence à me rendre à la fois furieuse et mal à l'aise. Petit à petit, je prends conscience de la querelle qui agite mon cœur : dois-je déclarer la paix en baissant les yeux ou dois-je continuer à le défier en fouillant son regard ? Je sais pour sûr que sa capacité intellectuelle n'est pas prometteuse ; et son comportement envers moi réitère mes idées à propos des mollahs en général : fanatiquement moralisateurs. Je me demande pourquoi il s'abstient de provoquer une crise, et évite de s'engager dans une confrontation verbale. Pourquoi ce calme dédain ? Que voit-il en moi ? Une rebelle ? Une femme indécente ? Ou tout simplement une femme qui a perdu la tête et donc n'est pas digne de ses paroles divines ? Si tel était en fait le cas, il ne perdrait pas le temps avec moi comme ça ! Au contraire, il devrait avoir de meilleures choses à faire. Le dilemme dure un petit moment, mais tout de suite après, je décide de m'en aller, sans montrer aucune signe de compromis:

- C'est la tombe de mon père. Personne n'a le droit de m'arrêter de la peindre. Personne. C'est moi qui jouis de tous les droits du monde d'être ici et d'honorer mon père, à ma façon, murmurai-je à moi-même.

- Monsieur, c'est la fille aînée de la famille et j'aimerais vous dire qu'elle vit à l'étranger. Ces mots de Babul mettent fin à mon monologue.

Je me rends compte que Babul leur présente des excuses pour mon comportement anormal. Même si l'imam ne se montre pas compréhensif, Babul veut qu'il lui

montre de la compassion au moins. Je commence à marcher, à grands pas. Je passe sans regarder les rangées de tombes aux deux côtés et alors je ne lis pas les épitaphes ni admire les couleurs des tombes. Je ne m'arrête pas pour imbiber le parfum des fleurs de saison. Je suis attentive à ne pas prêter mes oreilles aux oiseaux parce que je ne veux pas que leurs chansons les divertissent. Je ne pense pas à la vie de l'âme. Ni de la mort. Une fois que j'ai traversé le sentier étroit, je me dirige vers le sentier principal. Le cimetière est énorme et il me faut du temps pour gagner le portail. Je sors du cimetière et attends pour que Babul arrive et ouvre la porte de la voiture pour moi. Une fois assise dans la voiture, je garde le silence et Babul ne parle pas non plus. Il déclenche le moteur et la voiture démarre avec une grande secousse. Je vois dans le rétroviseur et je trouve l'Imam debout, au milieu du portail ; son visage est aussi dur que la pierre et ses yeux suivent la voiture.

Le lendemain matin, dès que Babul se présente, je lui demande de sortir la voiture d'urgence. Mon idée est d'en finir avec la peinture des clôtures avant que la chaleur ne devienne insupportable. Du coup, je pense aux événements d'hier et je me sens découragée. En effet, j'ai déjà commencé le travail et je vais le finir. Personne ne va m'en empêcher par la peur. Si l'imam manque le courage pour exprimer son mécontentement, est-ce que son silence peut m'effrayer ? S'il ne parle pas, il ressemble à une marionnette. Je m'écarte pour mettre l'ensemble blanc de *salwar*, de *kamiz* à manches longues et de *dupatta*, que j'enroule autour de ma tête. Alors que je glisse mes pieds dans les sandales que je porte d'habitude quand je sors, ma mère me regarde et dit :

- Tu devrais te compter chanceuse de vivre dans cette région.

Nous arrivons au cimetière. Etant donné que nous sommes arrivés de bonne heure, les mendiants habituels qui traînent au portail n'y sont pas encore arrivés. Les vendeurs de fleurs ne sont pas là non plus. Quelques chiens sont assis tranquillement sous un arbre. Quelques corbeaux marchent sur le sol poussiéreux. Alors que j'entre dans le portail et passe par la petite mosquée à ma gauche, je vois l'imam. Il me voit aussi. Dès qu'il me voit, il décide de quitter la foule qui l'entoure et se lève. Il nous suit, Babul et moi, jusqu'au bout. Quand nous arrivons à la double tombe, nous

quittons l'allée pour nous nous dirigeons vers les treillis adossés au mur. Je reprends le travail et Babul me suit.

L'imam commence à faire des va-et-vient sur le trottoir. Je me demande ce qui doit lui passer dans la tête. Je sais bien que son comportement est une réflexion de ses pensées, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que des choses qu'il a vues et entendues depuis sa naissance définissent son état d'esprit, un état d'esprit qui est nettement différent de ce qu'on trouve dans l'Occident. Un prêtre dans l'occident ne négligerait jamais son propre office pour harceler une fille qui essaie d'honorer son père décédé. Il aurait la distinction de ne pas saper le respect de son poste. Il se ferait respecter par son paroissien au lieu d'évoquer son dédain. J'aurais aimé voir l'imam se comporter aussi bien qu'un prêtre dans un cimetière d'occident. Je serais alors fière de lui. Effectivement, je veux être fière de lui parce que c'est lui qui est l'imam du lieu de repos éternel de mon père. C'est lui qui veille sur la tombe de mon père. Aussi parce que nous sommes liés quelque part ; comme moi, il est aussi Bangladeshi, un véritable Bangladeshi. J'aimerais qu'il puisse se voir avec mes yeux. Cela m'inquiète que je ne le respecte pas. Du coup, il me fait penser à tous ces éléments présents dans la société bengali qui me mettent toujours dans une situation embarrassante au nom de mes compatriotes. Je me secoue la tête, et alors, qu'est-ce qui ne va pas avec moi ? Qui suis-je, moi qui méprise cet homme tout simplement parce que moi, j'ai respiré l'air occidental ? Qu'est-ce que je désire ? Qu'est-ce que j'attends d'un homme qui vit dans un des pays les plus pauvres du monde ? Qui est-ce qui m'a donné le droit de le juger ? Qui peut prouver que je suis meilleur que lui ? Je suis envahie d'un sentiment de solitude. Je me lève les yeux et vois le ciel torride. J'éprouve pleinement la chaleur. Je demande à Babul de sortir la gourde à d'eau froide et les gobelets en papier que nous avions apportés avec nous.

L'imam se tient maintenant tranquillement, en face de moi, entre les deux tombes jumelles. Le soleil torride abat sur lui et la sueur reluit sur son visage. Babul me demande s'il peut lui offrir un verre d'eau. Je fais oui de la tête et essuie les gouttes de sueur qui coulent sur mon front ; je reprends le pinceau ; Babul se déplace entre les tombes avec le gobelet en papier rempli d'eau froide.

La même scène se répète pendant quelques jours. Quelque fois, l'imam me surveille tout seul ; quelque fois, des gens l'accompagnent. Mais ils ne se renfrognent plus ; tous semblent attendre l'eau réfrigérée que Babul leur sert, avec un large sourire sur son visage minuscule.

Le quatrième jour, je vais au cimetière très tôt, avec une ferme décision de terminer le travail. J'y travaille avec acharnement pour deux heures. La fraîcheur de la matinée est remplacée par la chaleur et peu après par une chaleur forte. Une chaleur torride. Mes vêtements sont trempés de sueur. Je continue à travailler. J'ignore la chaleur qui monte et la sensation de chaleur et de froid qui se succèdent sur ma peau. Je l'abandonne seulement quand je me rends compte que j'ai un mauvais mal de tête. Babul ramasse les affaires. Je fais le point de mon travail : encore une couche de peinture et alors je serai satisfaite. Aussitôt que j'arrive sur l'allée, je retrouve l'imam. Son visage semble moins rigide. Il me laisse la place pour passer et comme toujours, nous partons en silence.

Le soir, je finis par avoir de la fièvre. Je me repose pendant quelques jours. Je suis agitée, car je n'ai pas encore fini de peindre les cadres, et je dois bientôt repartir pour la Suède. Le premier matin, lors duquel je me sens à peu près en voie de guérison, je me prépare pour partir et terminer mon travail. J'aperçois l'imam au portail du cimetière alors que la voiture s'y approche. Les bras étendus, il tient les barreaux de l'énorme portail; son corps, vêtu de blanc est appuyé à plat contre les grilles ; son visage barbu sort d'entre deux barreaux noirs. Il me renvoie tout de suite en Suède : Il ressemble aux épouvantails dans les champs de blé. Cette scène dépasse les limites de mon irritation.

- Merde ! Pourquoi ne peut-il pas se conduire comme un homme qui inspire les autres ? On croit qu'il est le symbole de l'islam au Bangladesh. S'il se comporte comme ça, les non-musulmans, comment vont-ils le respecter alors que moi-même, je ne le respecte pas ? , pense-je. Je regarde ailleurs.

Il lâche les barreaux, pousse la porte et se tient à l'écart. Il me vient à l'esprit qu'il attendait peut-être mon arrivée depuis quelques jours. Je me demande pourquoi. Je lui fais un signe de tête. A ma grande surprise, lui, il appose sa paume droite contre

sa poitrine et fait signe de la tête. Les hommes musulmans bien élevés, m'ont salué de la même façon dans le passé. Je me sens comme si on m'a secoué ; quelque chose se fond en moi. Quand je me mets sur le chemin, au lieu de me suivre, j'aperçois qu'il s'ajuste à mon rythme. On marche tous les deux le long des deux bords du sentier.

Après avoir donné la dernière couche de couleur aux clôtures, Babul et moi nous les ajustons autour de la tombe d'Abba. J'y affiche une annonce pour avertir les gens que les clôtures sont nouvellement peintes. Ensuite, nous reculons d'un pas pour apprécier la vue. La tombe est belle maintenant : le gazon verdoyant au milieu, entouré par la clôture blanche tout autour. Abba en serait ravi. Il aimait beaucoup la beauté. Nous prions maintenant en silence pour son âme. La prière terminée, nous ramassons nos affaires et nous nous mettons sur le chemin vers l'allée. L'imam, qui se tenait là tout au long, bouge soudainement, et même avant que nous comprenions ce qu'il faisait, il nous croise pour reprendre le même chemin jusqu'à la tombe de Abba. Babul et moi, debout dans l'allée maintenant, l'observons avec émerveillement. Il se met fermement à la tête de la tombe et sort un livret de sa poche. Je le prends pour une copie du saint Coran, mais quand il commence à le lire à voix haute, je suis pétrifiée, en état de choc. Soudainement, mon esprit se voit complètement bouleversé. C'est un livret de poésie écrit par le célèbre poète bengali Kazi Nazrul Islam. L'imam récite un poème en honneur de mon père, mon défunt père, qui était un auteur lui-même. La voix de l'imam est charmante alors qu'il investit toute sa passion dans ce poème qu'il récite. Tous les autres sons s'éteignent. Les gardiens des tombes s'arrêtent de travailler, les visiteurs s'immobilisent. Je l'écoute, entièrement captivée. Je suis figée. Je ne peux pas m'empêcher de penser qu'un seul moment comme ça qui nous touche profondément vaut mille moments de trouble. J'attends qu'il revienne me parler.

Bien qu'il vienne, il ne me parle pas. Nous marchons tous les deux, côte à côte ; nous prenons d'abord la chaussée, et puis le large chemin en briques qui divise le cimetière en deux. Nous avons le soleil aux yeux. Quand je suis sur le point de monter dans la voiture, je le regarde dans les yeux et dis :

- S'il vous plaît, pardonnez-moi, si je vous ai offensé!

Il fait non de la tête, récite une ligne d'un poème de Kazi Nazrul Islam:

- Il y a un père qui dort dans l'esprit de chaque enfant.

2.2 L'autre côté du miroir

- La vie présente des images variées aux diverses étapes de la vie. Mais la pauvreté présente la même image, un vide énorme, un monstre laid toujours hurlant: des besoins, des besoins, des besoins ... ! Cela semble ne jamais finir..., se disait Shanti, la mère de deux enfants.

Elle se rappelait souvent cette vérité. Cela ne faisait que partie de sa chaîne de pauvreté sans fin. Vivant comme la femme d'un agriculteur, elle avait vécu des jours plus heureux quand ils faisaient bonne récolte et que toute l'année ils ne dépendaient que de leur propre récolte. Mais ces cinq dernières années, les pluies de mousson étaient ou bien trop longues ou bien ils avaient eu de longues périodes de sécheresse. Dans les deux cas, leur récolte était en jeu et cela signifiait qu'ils étaient obligés d'acheter leurs provisions toute l'année.

Là-haut dans l'arbre, un oiseau jaune criait fort. On dit que le cri des oiseaux jaunes annonce un mariage prochain. Shanti se demanda de quel mariage il pouvait bien s'agir. Elle souriait secrètement à l'idée du jour où sa fille Sumi, âgée de six ans, deviendrait une jeune femme et qu'elle devrait se marier. Elle pouvait bien se figurer les jours filer et sa fille grandir. Les filles étaient mariées entre douze et quatorze ans dans les villages. Shanti avait chez le propriétaire regardé des émissions à la télévision à propos des conséquences néfastes des mariages précoces mais il était tout à fait impossible d'éviter cette règle du village car personne n'épouserait une fille considérée comme trop vieille par les villageois.

- C'est peut-être notre voisine Lakhi qui se marie ! Et si c'est le cas, cela veut dire qu'il y aura bientôt un banquet ! pensa Shanti avec nostalgie.

Alors qu'elle se demandait ce qui allait se passer, deux corbeaux noirs commencèrent à crier d'une façon menaçante. L'étincelle de lumière allumée par l'oiseau jaune semblait se dissoudre dans l'obscurité du mal caché par le croassement des corbeaux.

Un coup de vent frais lui rappela que l'hiver n'était plus très loin. Et il apporta davantage des pensées de mauvais augure. Bien que le ciel brille du soleil de fin d'automne, elle pouvait imaginer les sombres et froides journées d'hiver à venir. Ce qui signifiait des jours difficiles sans assez de vêtements chauds. Oh mon Dieu, pourquoi les jours froids devaient-ils venir ? Cela ne lui apporta que plus de soucis.

Shanti s'était reposée sous l'ombre du manguier avant de commencer à cuisiner pour la journée. Elle se souvint qu'il n'y avait plus de riz à la maison. Cela voulait dire emprunter encore une fois ! Elle appela sa fille :

- Sumi. Sumi ... va chercher du riz chez le chef du village. Ils avaient la gentillesse de lui prêter du riz de temps en temps.

Sumi, assise dans la véranda de leur maison, demanda :

-Vont-ils nous permettre d'emprunter ? Nous n'avons pas rendu le riz la dernière fois.

Shanti se figea dans l'instant, réfléchissant à la possibilité de n'avoir aucun repas. L'image de ses deux enfants assis devant des assiettes vides lui passa devant les yeux. Les larmes lui montèrent aux yeux et elle eut une idée.

- Dis à madame, la femme du chef que ton père s'est rendu au village voisin pour travailler et que lorsqu'il rentrera, nous serons sûrs de lui rendre le riz. Elle était plutôt gentille avec Shanti. Après tout, les gâteaux de riz n'étaient pas faits sans son aide les jours d'hiver.

Il était difficile de chercher des excuses chaque fois qu'elle échouait à tenir sa parole et à rendre les choses empruntées à ses voisins. Elle était parfois fâchée contre son mari pour ne pas être capable de leur fournir assez de nourriture et de vêtements. Mais elle se disait ensuite qu'elle avait au moins un bon mari, un homme qui ne s'était pas marié pour la deuxième fois, un homme qui ne la battait pas et, plus que tout, un homme qui ne l'avait pas trompée. Shanti savait que si son mari s'était rendu une fois dans l'un de

ces endroits fréquentés par les hommes infidèles, elle aurait entendu les rumeurs. Les villageois, bien qu'une petite communauté, étaient pour sûr très vifs pour s'informer des tous derniers commérages.

Shanti soupira. En dépit de son chagrin face à l'injustice de la vie, elle se sentait fière d'être la seule épouse d'un homme bon. Ses vêtements pouvaient être usés et son garde-manger vide, elle pouvait au moins garder la tête haute en ce qui concernait les affaires familiales. Au moins dans ce domaine, le cercle vicieux de sa pauvreté n'avait pas encore pris toute sa mesure. A la suite de quoi, Manik, le fils de Shanti âgé de quatre ans, arriva en courant pour lui demander des bonbons.

- Où puis-je tout d'un coup trouver des bonbons ?, demanda-t-elle à son fils en serrant amoureusement son petit corps frêle. Il avait été en meilleure santé quand elle l'avait allaité. Mais avec le peu de nourriture qu'elle réussissait maintenant à mettre dans son assiette, il était devenu beaucoup plus mince.

Manik regarda sa mère pendant un moment et lui demanda ensuite : - Où Ruku a-t-il trouvé son bonbon ? Je viens de le voir en manger un. Ruku était le fils de Hiram Khan, le propriétaire d'un magasin du coin. Ils étaient plutôt riches, le magasin marchant bien.

- Ils lui ont acheté le bonbon à la confiserie mais je n'ai pas d'argent pour en acheter un pour toi. À la vue de la mine déçue de son fils, elle ajouta, - Ton père t'en apportera peut-être quand il sera de retour.

- Pourquoi tu n'as pas d'argent ? La mère de Ruku lui a donné les bonbons !

Shanti aurait aimé avoir une réponse à la question de son fils. En effet, pourquoi n'avaient-ils pas d'argent ? La volonté du dieu, ce qu'elle avait ou ce qu'elle n'avait pas. N'avait-elle pas quelque autre consolation ? Peut-être pouvait-elle s'accrocher à une lueur d'espoir, l'espoir qui donne aux gens la force d'endurer les jours les plus sombres de leur vie. Peut-être qu'un jour sa vie améliorera et qu'elle aurait assez à manger et de bons vêtements à porter.

En entendant des pas sur les feuilles sèches, Shanti leva les yeux pour trouver son mari Kutubuddin se diriger vers elle. Elle fut surprise car il devait revenir le jour suivant. Il avait l'air plutôt content. Peut-être qu'il avait gagné de l'argent! Shanti se voyait pousser des ailes, le cœur plein d'espoir et de joie. Le visage souriant de son mari la touchait par son éclat et elle lui sourit.

- Tiens, tu es rentré tôt. As-tu eu de la chance ?, demanda-t-elle en prenant de sa main la chemise de son mari.

- Attends, laisse-moi me reposer et ensuite j'ai quelque chose à te dire, dit-il en s'installant sur un banc bas cassé qui servait de seul siège pour la maison entière.

- Il y a un village voisin qui s'appelle Shaina. Je suis allé là-bas pour travailler pour un riche fermier. Le fermier a ses fils en Arabie Saoudite qui lui envoient de l'argent et ils sont si riches! Il regardait attentivement sa femme alors qu'il commençait à parler. Shanti l'écouta avec espoir, devenant de plus en plus optimiste à chaque instant. Elle connaissait cet air sur le visage de son mari; cette lumière rare était là quand il y avait de très bonnes nouvelles.

Pendant ce temps, Sumi revint avec le riz. Kutubuddin s'arrêta jusqu'à ce que sa fille se soit éloignée. Il poursuivit ensuite : - Il semblerait que le fermier connaisse notre chef et qu'il lui a parlé de moi. Le chef a visiblement très bien parlé de moi. Il se trouve que le fermier a une fille veuve et qu'il veut la marier de nouveau à un homme bon.

À cet instant Kutubuddin s'arrêta. Il observa longtemps le visage franc et honnête de sa femme. Ses propres traits durs et honnêtes prirent un air sombre. Il soupira alors qu'il continuait :

- Le fermier veut que j'épouse sa fille et en retour, il m'enverra en Arabie Saoudite. Imagine combien d'argent j'arriverais à gagner au pays des Saoudiens. Tant d'argent. Tu aurais dû voir la grande maison du fermier remplie de meubles onéreux. Et la nourriture qu'ils mangent ! Ils vivent comme des rois ! Je pense que je devrais accepter l'offre. N'es-tu pas d'accord avec moi ?

Au début Shanti pouvait à peine comprendre ce qu'il disait. Des voix semblaient lui hurler dessus. Elle entendit des voix lui dire que ce mariage apporterait de l'argent à la maison. Une autre voix semblait pourtant crier qu'elle perdrait la dignité d'être la seule épouse de son mari. Pourquoi s'était-elle pavanée comme un paon fier toutes ces années ? N'était-ce pas grâce à son mari ? Cependant, au fond d'elle-même, elle pensa à la pauvreté, à tout ce dont ils avaient besoin et qu'ils n'avaient pas. En effet, ne flottaient-ils pas sans but dans un océan de besoins ? Avaient-ils finalement trouvé un bateau pour les emmener jusqu'au rivage ? Elle eut un petit rire mais ses yeux se remplissaient de larmes. Bien sûr, s'unir à une famille riche les soulagerait, même si c'était au prix de son propre mari !

- La fille du riche est-elle belle ?, demanda-t-elle, les yeux remplis de larmes. Tout d'un coup, elle sembla voir son mari sous un nouveau jour. Elle voulait toujours croire en sa bonté et croire que ce qu'il était sur le point de faire était pour leur propre bien, pour le bien de leurs enfants. Elle continua de regarder son mari, toujours fière d'avoir un père pour ses enfants. Kutubuddin continua à parler de la richesse de sa future belle-famille et de la richesse qu'acquerraient Shanti et les enfants s'il arrivait à intégrer cette riche maison !

Shanti était assise à écouter son mari, à essayer d'imaginer les jours heureux, les jours où l'assiette des enfants serait pleine. Elle se sentait heureuse comme si l'on avait déchargé ses épaules d'un poids important, et pourtant elle éprouvait une douleur insupportable au cœur. Quelque part au fond de son âme, elle sentit un léger tremblement, comme si quelqu'un y volait quelque chose. Elle pensa à l'appel de l'oiseau jaune. En effet, la nouvelle d'un mariage était arrivée et elle pouvait également entendre l'appel menaçant des corbeaux. Une expression perplexe s'installa dans ses yeux. En effet, la vie pourrait être déroutante ! Et comment la pauvreté avait-elle joué ses jeux vicieux !

2.3 Coucher de soleil

Le parc où Sathi s'était assise était à quelques blocs de son appartement. Elle avait été excitée quand ils avaient trouvé le nouvel appartement près du parc. Je pourrai faire du jogging tous les matins, avait-elle pensé. Au début Shamrath l'avait rejointe, mais dernièrement elle y était allée seule. Et maintenant elle percevait combien elle avait été seule tout ce temps.

À la lumière du soleil couchant, l'étang en face d'elle avait l'air profond et mystérieux. Un éclair attira son attention lorsqu'un minuscule objet sortit d'une spirale de vagues et qu'une libellule transparente chuta dans l'eau. Les ondulations formaient des anneaux autour de la tombe aquatique, des anneaux qui s'étendaient jusqu'à ce qu'ils se mélangent avec le tout.

Il y avait une portion de fleurs de lotus avec des sépales si serrés qu'elles cachaient le rose vif et le magenta à l'intérieur. Elles ne fleurissaient que pour le soleil du matin et certains matins il y avait plus de rouge que de vert alors que les fleurs se déchaînaient contre les feuilles. En regardant les fleurs, Shathi eut souhaité avoir son pinceau et ses toiles avec elle. Elle avait en fait une fois apporté son matériel jusqu'au site. Il avait fallu un moment pour préparer l'ensemble et le temps d'être prête, elle ne pouvait plus longtemps ignorer la ronde des gens, principalement de jeunes filles et garçons vendant boissons non-alcoolisées et cacahuètes et les *tokais*²⁷ toujours présents, l'environnant. Bien qu'ils gardent une distance respectable pour murmurer entre eux de façon à ne pas la déranger, elle était devenue trop consciente de leur présence pour faire beaucoup de peinture. Cet effort était resté à la maison, mis de côté inachevé, derrière une étagère.

Après son mariage Shathi avait essayé de conserver son unique passion, mais leur studio ne leur offrait pas beaucoup d'espace. Elle travaillait dans le séjour mais l'ennui de devoir tout ranger chaque jour après chaque session de peinture était trop important. Un jour, elle avait laissé ses affaires dans un coin de la chambre avec

²⁷ Le personnage de dessin animé le plus ancien du Bangladesh. C'est un petit garçon qui ramasse les objets jetés dans la poubelle au bord de la route et gagne de l'argent en les vendant aux acheteurs qui les recyclent et les rendent utilisables.

l'intention de travailler dessus le jour suivant, et tandis que Shamrath n'avait rien dit, il avait tenu à s'asseoir dehors sur le balcon ce soir-là. Après quoi elle s'était assurée de tout ranger avant son retour à la maison.

Les parents de Shathi lui avaient donné une bonne éducation mais le carcan de protection autour d'elle avait été assez solide. Ils avaient voulu qu'elle obtienne un diplôme qui lui assurerait un bon mariage. Peu importe ce qu'elle étudiait. Ils avaient été plutôt contents de leur choix de gendre. Shamrath était jeune cadre dans une banque et s'attendait à progresser rapidement. Il était beau et pouvait être charmant – quand il décidait de l'être. Ses deux parents étaient tombés amoureux de lui.

Shamrath avait dix ans de plus que Shathi, mais cela n'avait pas posé de problème à sa mère. Elle ne croyait pas que l'âge puisse importer avec les hommes. Le père de Shathi n'avait pas été très satisfait de cette différence d'âge mais avait été réduit au silence quand la mère avait triomphalement remarqué la différence de onze années entre leurs âges. Et ils avaient maintenant été ensemble pour, quoi, vingt ans? L'idée qu'il voulait une vie différente pour sa fille, il la garda pour lui. À dix-neuf ans, Shathi se trouvait être une femme mariée.

La mère de Shathi, Ma²⁸, avait seize ans lorsqu'elle avait été mariée, jeune par les standards occidentaux d'aujourd'hui mais au «bon âge» pour les filles bangladeshis il y a deux décennies. Grande et mince, avec une grâce qui attirait l'œil des gens où qu'elle aille, elle était indéniablement une beauté. Son nouveau mari vit le regard dans leurs yeux et redressa les épaules et marcha un peu plus grand.

L'exubérance de petite fille de Ma et sa nature pétillante le fascinaient au début mais le fatiguèrent progressivement. Il espérait qu'elle grandirait avec l'âge, et ce n'est seulement que des années plus tard qu'il réalisa que ce n'était pas son immaturité qui l'avait faite se comporter ainsi. C'était sa nature.

Baba²⁹ s'était prêté au jeu de Ma au début de leur mariage, mais progressivement l'indulgence s'était transformée en une irritation plutôt qu'un simple ennui.

²⁸ L'appellation pour la mère chez les bengalis.

²⁹ L'appellation pour le père en bengali.

Avec l'instinct né de l'innocence, Shathi, même enfant, avait réalisé que lorsque Ma s'opposait à quelque chose c'en était la fin. D'une certaine manière cela avait rendu Baba plus mignon en dépit du fait que Shathi avait été conditionnée pour avoir peur de lui. Cela avait pris des années, de longues années après son mariage, pour que cette peur s'évapore et se condense en amour et respect. Un incident dont elle se souvient tendrement.

Elle était une étudiante de première année aux Beaux-arts. Un matin elle s'était précipitée dans la cuisine pour prendre une tasse de thé avant de quitter la maison. Baba était dans la cuisine debout devant la bouilloire bouillante. Il y avait une frêle qualité à propos de lui qui l'avait faite hésiter.

- Pas de cours aujourd'hui ? demanda-t-il avec douceur. Shathi n'avait jamais le temps pour le petit-déjeuner et était généralement levée et dehors sans que personne ne le réalisa.

- Il y a un examen. Mais c'est plus tard.

Baba la regarda pendant un moment, puis il quitta la cuisine avec sa tasse de thé.

Shathi n'avait pas réalisé qu'elle avait ouvert le réfrigérateur jusqu'au moment où elle fixait les restes de *chapatti*³⁰ de la nuit dernière. Elle en sortit deux, mit le pot du *pitha* avec un peu d'eau sur la cuisinière à gaz, et glissa les minces *chappatis* au-dessus de la perforation et les recouvrit d'un couvercle. La vapeur ramollirait le pain et le rendrait tendre et comestible. Bien que le pot du *pitha*³¹ devait servir à cuire à la vapeur les gâteaux de riz en forme de boulettes dont les Bangladeshis étaient fous, il avait une myriade d'autres usages. L'un consistait à transformer des *chappatis* rassis et durs en un semblant de leur ancienne nature.

Alors que Shathi attendait que le pain ramollisse, se demandant quoi d'autre chauffer, elle jeta un coup d'œil dans la salle à manger. Baba s'était affalé avec sa

³⁰ Le *chapati* est une sorte de pain qui est généralement fait de la farine de blé. Il est rond, fin et plat. Le *chapati* est fait sur une poêle rond en fer sans huile.

³¹ Une sorte de plat traditionnel fait de farine de riz et du sucre venant de la canne à sucre ou de la datte.

tasse de thé devant lui. Probablement froide désormais. Elle se demandait ce qu'il faisait de ses matinées, tout seul. Ma ne se levait que bien plus tard.

- L'omelette est presque prête, donc ne quitte pas la table. Les mots sortirent avant que Shathi ne les ait pensés. Elle ouvrit le réfrigérateur et prit une paire d'œufs et commença à couper les oignons.

-Tu vas être en retard, dit-il.

Shathi jeta un autre coup d'œil rapide. Son affaissement avait l'air un peu plus confortable.

Une fois que la nourriture fut prête, Shathi manœuvra talentueusement la porte de la cuisine avec son dos, tout en gardant en équilibre l'assiette de la chaude omelette aux oignons d'une main et l'assiette des *chapattis* fumants de l'autre. Elle plaça les plats sur la table et vint chercher un verre d'eau. Ma était très particulière à l'idée d'avoir toujours un verre d'eau de prêt avec sa nourriture. Quand Shathi revint avec l'eau, elle vit qu'il avait coupé l'omelette en petits bouts et qu'il était en train de déchirer le *chapatti* chaud avec sa main droite. Il plia l'œuf dans le pain et mis cette espèce de gros paquet dans sa bouche. Shathi mordit les mots - Attends, c'est chaud ! Il était l'aîné. Il devait le savoir. Ne lui avait-il déjà pas suffisamment dit ? - Attends que la nourriture soit froide. Elle ne va pas s'enfuir.

Son visage se tortilla à cause de la chaleur intense. Probablement du fait du goût aussi. Avait-elle oublié le sel, ou mit trop de piment vert ? Elle s'assit avec précaution sur le bord de la chaise. Il fit tourner la nourriture à l'intérieur de sa bouche, la refroidissant de sa respiration, comme elle flottait à l'intérieur, et l'avala ensuite. Il ne parla pas. Il était prêt avec la grande bouchée suivante avant que la précédente ne soit descendue. Presqu'en s'étouffant, il atteint l'eau. C'est pourquoi Ma disait toujours

- Aie un verre d'eau de prêt à chaque fois que tu manges.

Shathi regarda son père avec des sentiments mêlés. A ce moment il était loin d'être la personne effrayante dont un seul regard perçant avait l'habitude de transformer ses

jambes en gelée. Elle regarda son visage maigre, anguleux. Très différente de ce jeune visage rondelet qui souriait dans la grande photo monochrome pendue au mur de la chambre. L'homme aux cheveux sombres regardant le monde de derrière ses lunettes en plastique noir et carrées avait de l'assurance, et l'appareil photo avait capturé le léger sourire qui le reflétait. A côté, il y avait une autre photo d'une jolie fille, timide, regardant discrètement l'appareil. Qui étaient ces personnes ? Quand avaient-ils changé ?

Shathi était assise en face de son père et l'observait tranquillement pendant qu'il mangeait. Une tache d'œuf était collée sur le côté gauche de son menton, et une ligne d'huile brillante montra ce qu'était le chemin du décent. Des plaques de barbe mal rasée ressortaient sur son menton là où il avait manqué de se raser. Peut-être avait-il besoin d'un nouveau rasoir. Elle se demanda distraitemment qui lui achetait ses rasoirs. À la lumière du matin, les lignes dures sur son visage affaibli ressortirent.

Baba pencha la tête en essayant d'attraper le morceau d'oignon qui s'échappait de l'omelette dans sa bouche, et elle remarqua l'éclat sur sa tête là où les cheveux clairsemés, soigneusement coiffés en arrière, se séparaient. Une certaine conscience lui fit lever la tête à ce moment-là et leurs yeux se croisèrent. Shathi détourna les yeux d'un air coupable, mais pas avant d'avoir observé, du coin de l'œil, comment sa main s'était levée pour tenter de garder en place les mèches égarées. Une vague d'affection l'envahit et elle marmonna,

- Je vais t'apporter du thé chaud, alors qu'elle se retournait pour se glisser dans la cuisine.

Ses mains se démangeaient à l'idée de lisser la tâche brillante et son cœur dit :

- Ça va *baba*. C'est normal de perdre des cheveux. Ça arrive à tout le monde.

- Non, dit-il, en l'arrêtant. Attends je veux parler avec toi. Il semble que nous n'en ayons jamais le temps ces temps-ci.

Shathi s'assit avec hésitation, alors qu'il hésitait. La peur de son enfance lui revint. Qu'avait-elle fait maintenant ? Ses mouvements des derniers jours défilaient dans son esprit alors qu'elle attendait qu'il continue. Il se retourna pour vérifier la porte de la chambre- celle qui donnait sur le salon - et quelque chose dans son attitude lui dit

que Ma était levée. Shathi fit semblant d'être captivée par sa tasse de thé, mais les yeux de Ma devaient avoir vu les restes de l'omelette et du pain, car elle dit gentiment alors qu'elle passait en direction de la cuisine. - Comme c'est bien ; père et fille ayant une discussion en privé. Le ton de Ma était anormalement sucré. Shathi se rendit compte qu'ils avaient probablement l'air de deux enfants coupables. - Ne me laissez pas vous arrêter. Je me demandais seulement qui était venu si tôt le matin.

Shathi jeta un coup d'œil à sa montre.

- Je ferais mieux d'y aller. Je vais être en retard.

Rester ne ferait qu'empirer la situation et lui apporter plus d'embarras que de soutien.

Habitué qu'il était à travailler dix heures par jour, la retraite de Baba était plutôt un choc pour lui. Il avait perdu l'espace qui l'avait protégé de l'attention constante de Ma. Les tâches qui avaient occupé ses week-ends s'étendaient pour englober les autres jours de la semaine. Quand ils étaient à la maison, il lisait ou était occupé à polir des objets en cuivre et en argent. Il était du type qui ne pouvait rester désœuvré. Un jour, Shathi l'entendit dire d'un air fatigué,

- N'y a-t-il pas de fin à tout ça ?

Il était devenu ratatiné depuis, la transformation physique d'un état d'esprit. Il avait également perdu intérêt pour la plupart des choses. Le seul plaisir qui demeurerait semblait être les visites rendues par sa fille, mais depuis Shathi était mariée et trop occupée par sa nouvelle vie. Elle venait pour des visites hâtives mais il y avait toujours d'autres personnes alentour.

Pendant la semaine où il était à l'hôpital, elle avait tout laissé pour être à ses côtés, mais il était dans le coma et ignorait ce qui se passait autour de lui.

Ma était toujours bien habillée à la maison. Les amis de Shathi le remarquaient quelquefois, avec un peu de jalousie :

- La mère de Shathi est toujours à la maison. Elle n'a jamais besoin de s'habiller pour les visiteurs, peu importe quand vous venez.

La mère de Shathi le prit comme un compliment, sourit et le laissa passer. Elle aimait bien se soigner, mais il y avait une autre raison pour ce comportement. Le besoin de toujours être la plus belle possible. Elle l'avait hérité de sa mère, Nani³², la grand-mère maternelle de Shathi.

Nani avait trente-cinq ans, après avoir été mariée dans la joie depuis vingt ans, quand elle fit une fausse couche et tomba très malade.

Après avoir passé deux semaines au lit, elle fut brutalement ramenée à la réalité par son mari qui lui dit penser se marier une deuxième fois. De façon à ce qu'elle ait quelqu'un pour s'occuper d'elle, il avait tout précipité.

-Tu seras bien sûr la femme aînée et donc responsable de tout, avait-il fini de la consoler. La fille avec laquelle il pensait se marier était Bakul, une fille adolescente, la domestique qui vivait chez eux. Nani s'était traînée hors du lit le lendemain et était allée à la maison de sa mère avec ses deux enfants les plus jeunes, de cinq et trois ans. Sa mère parla avec le père de Nani et ils la renvoyèrent chez elle. Ce n'était pas le moment de laisser son mari seul; elle créerait seulement un vide. Nani avait été forcée d'avaliser sa fierté et de revenir volontaire chez son mari.

Cela avait été des moments difficiles. Elle allait chez un *pir*³³ après l'autre. L'un d'eux lui donna des paquets de papier tordus remplis de « grains de sucre bénis », pour mettre dans le *pan*³⁴ que son mari aimait tant prendre après son repas. Un autre lui donna un *tabeez*³⁵, une amulette qu'elle devait cacher dans son oreiller. Et elle pria tout le long. Combien avait-elle prié.

Quelque chose avait dû marcher car un jour, environ un mois plus tard, Nani alla à la cuisine et trouva que la jeune domestique n'était plus là. Elle jeta un bref coup d'œil aux objets de valeur de la maison en se demandant s'il manquait quelque chose. Tout semblait être à sa place. Elle vérifia sa boîte à bijoux qui contenait ses boucles

³² L'appellation pour la grande mère maternelle chez les musulmans bengalis.

³³ Un homme saint.

³⁴ Bétel.

³⁵ Ici, une amulette contenant des paroles saintes du Quran contre le mal.

d'oreilles et ses bagues en or. Cela aussi semblait intact. Puis elle se souvint des six bracelets en or que ses parents lui avaient donnés lors de son mariage. Elle les gardait cachés dans une vieille chaussette au coin de l'armoire sous une pile de vêtements. Elle fouilla frénétiquement tous les coins, et accepta finalement qu'ils avaient disparu.

Nani ressentit une gamme d'émotions : choc, colère, tristesse. Puis elle ressentit peu à peu un sentiment de calme. La femme ne reviendrait pas.

Nani ne regretta pas sa perte. Les choses revinrent lentement à un semblant de normalité, mais Nani avait appris sa leçon et s'était assurée que toutes les domestiques qu'elle emploierait à l'avenir étaient bien plus âgées, bien plus âgées qu'elle. Elle instilla le même principe à toutes ses filles.

Shathi entendait tout cela longtemps après son propre mariage et avait enfin compris la raison pour laquelle Nani prenait toujours un tel soin d'elle-même et s'habillait si bien, même à la maison. Au moment où le grand-père de Shathi était mort, c'était devenu une pratique habituelle.

Au début, le mariage de Shathi était heureux. Savourant les découvertes physiques de l'un et l'autre, il n'avait qu'additionné les avantages. Jeune, avide et naïve, elle investit tout dans son mariage et en attendit autant en retour.

Mais les choses ne tournèrent pas de cette façon. Elle l'avait accompagné chez ses parents et ses amis et ne se rendit pas compte qu'elle allait chez elle toute seule.

Shamrath aimait le jeu. Seulement, il n'appelait pas ça ainsi; « jouer aux cartes », ainsi disait-il. Elle se retrouvait seule à la maison chaque vendredi soir alors qu'il allait jouer avec ses copains. Parfois, si c'était une réunion de famille, il l'emmenait avec lui. Elle avait été heureuse de l'accompagner et même d'apprendre à jouer aux différents jeux. Elle passait des heures et des heures à distribuer les cartes, à former des mains, à jouer jusqu'à ce que les actions répétitives deviennent insupportables.

Elle avait essayé de s'adapter; et de s'adapter encore plus. Qu'est-ce qu'il y avait d'autre à faire ? Au Bangladesh, de bonnes femmes musulmanes se sont mariées et

sont restées mariées. En toute honnêteté Shathi ne pouvait pas blâmer son mari. Il n'avait pas changé. Mis à part son attention pour elle il était resté le même.

Elle accepta d'un soupir triste que c'était elle qui avait changé. D'une fille timide, naïve, conditionnée pour être discrète, elle était devenue sensible à ses goûts et à ses aversions, ainsi qu'à ses droits. Mais elle avait essayé, et les dix dernières années en étaient la preuve. Et les choses auraient probablement continué ainsi ne serait-ce...

Non, ça n'était pas un autre homme. En fait, il en fallu très peu. Juste le peu qu'il faut pour qu'une rose totalement fleurie se désintègre ou pour qu'un fruit mûr tombe. En fin de compte, il en avait fallu très peu.

C'était vendredi et elle attendait des invités pour le déjeuner : des amis de Shamrath qui étaient récemment revenus de l'étranger. Shamrath lui avait tout simplement dit la nuit précédente qu'ils seraient huit et lui avait demandé de cuisiner quelque chose de bon.

Le lendemain matin il faisait chaud et humide. Se sentant déprimée à l'idée de passer toute la matinée dans la cuisine étouffante, elle en était venue à une décision rapide. Elle achèterait du *biryani* en ville, probablement de chez Haji's Biryani.

Shathi achetait souvent des repas là-bas parce que cuisiner, ce qui ne l'avait jamais vraiment excitée, semblait maintenant une activité encore plus fatigante. Elle aurait été suffisamment heureuse avec un sandwich ou un fruit mais son mari avait besoin des repas véritables, cuisinés maison de préférence. Du riz et une soupe de lentille et une sorte de curry : de poisson ou de poulet ou de bœuf. Aussi régulièrement qu'un mouvement d'horloge. La seule variété autorisée était le *polao* ou le *biryani*. Ainsi, de temps en temps, elle faisait le trajet long de presque trente minutes – plus si le trafic était mauvais – de chez elle à Haji's Biryani³⁶ à Old Town³⁷.

Ce jour fatidique, elle était allée chercher quelques paquets de *biryani*³⁸. Les invitées étaient attendus pour le déjeuner et elle avait bien calculée le temps, mais le trafic

³⁶ Un ancien et célèbre restaurant de *biryani* à Dhaka

³⁷ La vieille partie de Dhaka

³⁸ Un plat fait avec du riz et du poulet ou de la viande ou du mouton et des épices différents

toujours grandissant de Dhaka avait été plus intimidant que d'habitude et c'était bien après 12h 30 qu'elle arriva chez Haji's Biryani.

Un des serveurs remarqua son regard tourmenté et s'approcha d'elle souriant. - Qu'est-ce que je peux faire pour *Aunty*³⁹?

Shathi fronça les sourcils. Il était habituel dans la culture asiatique d'appeler une femme inconnue *Sister* ou *Aunty* mais les gens l'appelaient souvent *Sister*. Quand était-elle devenue une *Aunty*, se demanda-t-elle. Elle le regarda avec froideur. Une innocente paire d'yeux brillants rencontrèrent les siens sans broncher pendant qu'il attendait de la servir.

Cachant son chagrin, elle dit :

- Je voudrais dix paquets, s'il vous plaît.

Il partit avant même qu'elle n'ait fini ses mots. Elle regarda autour d'elle alors qu'elle attendait. Les tables en bois doublant les allées menant à la cuisine étaient prises pour la plupart. Leurs occupants étaient tous des hommes. Ils s'arrêtèrent de manger et la regardèrent. Habillés en *pajama* et *kurta* blancs, en jeans et tee-shirts ou en *lungi*⁴⁰ *ganjee*⁴¹, leur regard posait la même question :

- Que fais-tu ici ?

Ses yeux cherchèrent instinctivement plus loin la cloison en tissu qui séparait la « zone familiale » du reste. Mais aujourd'hui, les rideaux étaient grands ouverts, et même ces sièges étaient occupés par des hommes. C'était vendredi. C'était incroyable que même pour quelque chose d'aussi élémentaire que de manger, les femmes soient exclues.

-Vous voici, *Aunty*.

³⁹ Tante, ici ce mot est utilisé par le serveur pour s'adresser à la protagoniste. À Dhaka, dans les restaurants locaux, les petits vendeurs et les serveurs s'adressent à une femme inconnue comme *aunty* et à une jeune fille comme *sister*.

⁴⁰ Une sorte de pagne en coton

⁴¹ Un sous-vêtement en coton sans manches pour la partie supérieure du corps porté par les hommes

Yeux Brillants était de retour et l'avait de nouveau appelé *Aunty*. Elle décida de laisser passer, consciente des regards curieux collés à elle, paya le caissier pour la nourriture, et partit.

Alors qu'elle attendait un rickshaw ses bras sentant déjà le poids des dix paquets de *biryani*, elle souhaita qu'ils aient une voiture. Ils auraient pu en acheter une maintenant ; ils auraient probablement pu si Shamrath avait cessait de jouer - Mais Shamrath ne jouait pas. Il « jouait aux cartes ».

Juste à ce moment elle aperçut un rickshaw vide tourner au coin de la rue.

- Combien pour aller à Ramna ?, demanda-t-elle.

Les yeux du chauffeur du rickshaw descendirent rapidement la rue et la remontèrent. Alors que ses yeux suivaient les siens, elle remarqua que tous les rickshaws étaient occupés. Leurs yeux se rencontrèrent.

- Cinquante takas, dit-t-il nonchalamment. C'était plus de deux fois le prix normal mais Shathi lui lâcha une réplique furieuse. Les muscles de ses bras tendus et des petits ruisseaux de sueurs descendant le long de ses tempes, elle reconnut son avantage et tituba dans le rickshaw.

Alors que le rickshaw s'avança, elle mit les paquets dans l'espace à côté d'elle. Les paquets bruirent. Elle aima la façon dont Hajibaba emballait la nourriture dans des feuilles séchées. Les feuilles brunes et fraîches, presque identiques, étaient placées les unes sur les autres et furent serrées avec des morceaux de brindilles pour former de petits bols. Une fois la nourriture empaquetée, un autre « bol en feuille » était placé au-dessus et l'ensemble était bien attaché. La pensée des jeunes garçons ou des jeunes filles, assis en intérieur à assembler les feuilles heure après heure, la fascinait. Elle espérait qu'il y ait aussi des filles - il y avait si peu d'emplois que les filles aient le droit de faire. Et ce n'était pas vraiment un travail. Elle aurait bien aimé faire quelque chose comme ça, quelque chose d'artistique. À une époque, ces paquets de feuilles étaient très courants au Bangladesh pour l'emballage de la nourriture à

emporter. Mais maintenant – les *jalis*⁴² ou les sacs en papier étaient tout ce que vous aviez. Hajibaba était probablement le seul restaurant à Dhaka qui avait toujours ces paquets en feuille.

Alors que le rickshaw se faufilait dans la circulation, elle laissa encore errer ses pensées. Peut-être que s'ils avaient eu des enfants...

Shathi fut brusquement ramenée au présent, alors que dans un soubresaut, son rickshaw cogna celui de devant et s'arrêta soudainement. Elle serra plus fort les paquets mais réalisa que c'était déjà trop tard, alors que deux paquets du milieu avaient glissé et atterri sur la route et que le riz jaune et les morceaux de viande bruns étaient éparpillés partout. Le chauffeur se retourna pour lui faire un grand sourire mais son expression changea et il laissa échapper une bordée d'injures quand le rickshaw derrière leur rentra dedans.

Agitée, elle se pencha en avant pour voir où ils étaient. Ils étaient devant le Chawk⁴³, le centre d'Old Town⁴⁴. On pouvait entendre de la musique forte venant des restaurants différents. Il semblait tous rivaliser les uns avec les autres. Les rickshaws étaient agglutinés en une masse désordonnée. Dans la cacophonie, Shathi écoutait la voix mélodieuse de Lata- une phrase d'une vieille chanson.

Le rickshaw s'avança et la voix s'estompa, mais elle était transportée dans son enfance – son père était en train de chanter la chanson pour sa mère. Elle devait avoir environ quatre ou cinq ans mais cette image était restée. Grand et beau avec une tignasse de cheveux noirs ; et sa jolie mère, rougissante et riant, prétendant échapper à son étreinte. Ils avaient beaucoup ri alors. Quand s'arrêta le rire ?

Elle essaya d'oublier l'image. Sa mort six ans auparavant était encore trop récente. Penser à lui la bouleversait – c'était trop tôt. Pourquoi les choses avaient-elles si mal tourné pour lui ? Pendant un instant, elle se vit à sa place.

⁴² Les sacs à provisions en filet de nylon

⁴³ Un carrefour

⁴⁴ La vieille partie de Dhaka.

La fête fut un succès. Les invités se régalerent du *biryani*, mais ils furent désolés qu'elle ait dû aller le chercher elle-même. -Vous auriez dû envoyer le chauffeur, dit quelqu'un. Si ses mouvements étaient légèrement automatisés, personne ne le vit ou le remarqua.

Il était dans le salon, en train de fumer, quand elle sortit avec la valise noire.

- Je pars, dit-elle.

Il eut l'air perplexe, puis ses yeux devinrent froids. Il ne dit rien alors qu'il mit délibérément son mégot dans le cendrier qui débordait déjà. Elle pouvait presque lire dans ses pensées :

- Où iras-tu ? Où peux-tu aller ?

Elle se retourna et quitta la maison, sachant que de toute façon, elle n'y reviendrait pas.

Maintenant que Shathi était assise dans le petit parc où elle avait voulu faire du jogging, elle respira profondément comme pour absorber les couleurs douces du coucher du soleil. Le soleil avait disparu et l'embrasement s'était assombri. La brise fraîche l'enveloppa. Elle regarda la valise noire à côté d'elle. Se souvenait-elle d'avoir emballer quelque chose de chaud ?

2.4 L'armoire

Grand-mère Meher était passionnée par les meubles. Elle en avait apportés quelques-uns de chez son père, Haji Wares Billah – un énorme lit à baldaquin en acajou sculpté de cygnes et de lotus parmi eux. Les nuits de pleine lune, les cygnes prenaient vie, étincelant de blancheur. Les nuits noires, ils ondulaient le long dans un calme bleu-acajou, et semblaient mouillés et brillants parmi les lotus. Lorsque son mari Sattar, marchand de chaussures en caoutchouc, ronflait au rythme de l'horloge et son bruyant tic-tac dans la chambre voisine, Meher serrait le bout de son oreiller,

fraîchement amidonné, et observait les cygnes se toiletter et se glisser à travers le feuillage. Chaque jour, elle passait un temps considérable, chiffon en main, à astiquer la fierté de ses objets exotiques en acajou, qui contrastaient sauvagement avec les autres objets dans la chambre. Il y avait une armoire en acier rose avec des portes béantes qui se convulsaient chaque fois qu'on l'ouvrait. Il y avait une télévision en noir et blanc usée, perchée sur une commode en formica que son fils cadet avait débarrassé de sa chambre lorsque la dot envoyée par ses nouveaux beaux-parents était arrivée. Au fond de la chambre se trouvait une coiffeuse que Meher avait également apportée après le décès de Haji Billah. Ses enfants auraient évidemment préféré acquérir quelques rickshaws⁴⁵ de leur grand-père mais ils savaient que leur mère était une esthète qui avait envie des choses auxquelles personne d'autre n'accordaient d'importance.

La coiffeuse, la *singaar*, comme leur mère l'appelait, était autrefois un meuble délicat. Il y avait des alcôves pour garder les produits de beauté: une pour le *surma*, la substance grise et poudreuse qui donne aux femmes un air étrange et mystérieusement froid. Il y avait une petite alcôve pour l'huile pour cheveux et une pour l'*alta*⁴⁶ que les femmes de la maison teignent leurs pieds avec. Une boîte à bijou ovale en laiton avait des épingles à cheveux, des boutons et quelques clés rachitiques qui ne servaient à rien. Les taches d'eau et les cicatrices de négligence avaient ravagé la pièce. Le dessus de la table était marqué par l'âge et les fleurs d'hibiscus gravées au-dessus avaient été ébréchées par endroits. Le miroir était tellement taché d'éclaboussures qu'il fallait un énorme effort d'imagination pour voir son reflet. Meher se moquait de se regarder dans le miroir ; il était tout à fait inutilisé ; elle n'avait plus besoin d'*alta* ou de *kohl*. Elle était belle d'une manière inexplicable - aucune de ses traits n'était parfait. Mais dans l'ensemble, elle avait toujours eu l'air d'être sûre et en bonne santé ; son teint ne s'était jamais fané et lorsque ses tempes ont commencé à montrer des signes de blanc, elle acquit un regard calme et respectueux, digne de la matriarche d'une famille étendue. Drapée de fins saris de

⁴⁵ Le rickshaw est un vélo de trois roues avec un chariot.

⁴⁶ Un liquide rouge

*beeti*⁴⁷ blancs rapportés de Pabna, Meher se tenait bien. Célèbre pour ses *chhaanar jelebis*⁴⁸, lorsqu'elle était assise devant un énorme chaudron de lait bouillant, elle était l'image de sérénité domestique. Et même si dans ses rêves elle voyait parfois des cygnes nager, elle était une femme tranquillement ordinaire, quand elle était réveillée. La coiffeuse avec ses fleurs d'hibiscus cassées et sa myriade de taches d'*alta* était dépoussiérée avec amour chaque jour. Ses bords fragiles lui rappelaient un rite de passage sans nom de la matière à la possession.

L'un de ces étranges après-midis, lorsque les petits-enfants ne voulaient pas d'elle ou que les domestiques se disputaient ailleurs ou que son mari était assis dans la véranda à regarder les nuages s'assembler - une mousson plus longue était toujours bonne pour les affaires - Meher se reposait contre son oreiller et regardait les meubles en bois chuchoter et se soulever de leur propre gré. Les feuilles de lotus tremblaient, les cygnes plongeaient, l'hibiscus se fanaient. Ces rêveries ne duraient pas longtemps. Dès que les bruits de fer et le battement rythmique des briques sur le chantier de construction d'à côté reprenaient, la sieste de Meher se terminait automatiquement. Les rues sinueuses que les planificateurs moghols avaient construites il y a près de quatre cents ans étaient devenues des allées confinées. Chaque jour, un parapet ou un toit, un balcon ou une corniche d'où on lançait des cerfs-volants tremblait, s'effondrait et cédait ainsi aux vicissitudes du temps. Tous les jours, les fils électriques et téléphoniques se multipliaient. Tous les jours, des maisons, qui avaient autrefois un air noble, disparaissaient, luttant contre la nature, la saleté et les rénovations modernes. Alors que les rickshaws fondaient et rejoignaient les voitures dans des embouteillages aveugles, le vieux Dhaka (Old Dhaka) poursuivait son existence au quadrillage arlequin. Il y avait ici quelque chose de vieux et friable, de tristes et beau. Et de nouveau de nombreuses choses étaient tape-à-l'œil et bruyantes, joyeuses et animées. La vivacité régnait ici. Alors que les enfants piétinaient la boue et sautaient par-dessus les égouts avant d'arriver à l'école, alors qu'une cacophonie de voix se mêlaient ensemble, le vieux Dhaka prenait vie, peu importe la situation. Situés

⁴⁷ Un type de sari en coton

⁴⁸ Un plat sucré

sur les rives d'une rivière boueuse, les vieux quartiers grisonnants de la ville n'ont jamais trouvé la vie ennuyeuse.

Bien qu'occasionnellement vous deviez vous souvenir dans quel siècle vous étiez – tant de siècles s'assemblaient dans le vieux Dhaka – il était difficile d'oublier l'heure qu'il était. Les canons du fort de Lalbagh n'avaient pas tonné au coucher du soleil depuis des siècles maintenant. Mais les cinq appels à la prière faisaient des trilles depuis les minarets gravés d'étoiles, invisibles derrière des rideaux de fils électriques, qui étaient fréquemment le perchoir des pigeons. Promenez-vous dans une soirée *qasida* pendant le ramadan, et le quartier d'Ahsan Manzil résonne de belles voix chantant des *ghazals* mélodieux et des paroles faisant l'éloge du Prophète. Meher écoutait depuis sa fenêtre, les hommes s'asseyaient en transe, la ferveur des *ghazals* se fondait dans la nuit. Pendant des siècles, les vieux quartiers avaient constitué l'artère commerciale de la ville - animés par des hommes d'affaires et des négociants et leur bengali brodé d'ourdou, scintillant à travers leur humour, luisant de *paan*⁴⁹. Les hommes d'affaires et négociants avaient maintenu la tradition; ils avaient perfectionné un style de vie inimitable. Leurs magnétoscopes braillaient mais leurs cœurs étaient tendres et honnêtes. Faites confiance à un *Dhakaiya*, un des habitants originaires de la vieille ville, pour être plus généreux que ce qui n'est pas bon pour lui, pour être plus bruyant que ce qui est nécessaire, faites confiance à un *Dhakaiya* pour commercer en plaisanteries et bon mots, afin de faire passer son souci sérieux de l'argent pour une éthique brillante. Remplis d'un sens zélé d'ascendance, les *Dhakaiyas*, célèbres pour leur amour de la pompe, leur étalage somptueux et leur hospitalité, mourraient plutôt que d'être surpassés. Toujours très bien habillés, le *Dhakaiya* adore faire ce que l'on est censé faire dans la vie – s'amuser !

Pour le quarantième anniversaire de mariage de Meher et Sattar, les enfants avaient prévu et élaboré un grand festin. Des chèvres avaient été achetées et engraisées à l'herbe jeune et fraîche. Le *ghee* pur provenait de Bikrampur, les sacs d'épices provenaient de Brahmanbaria Store et leur fils aîné avait obtenu du riz Basmati du Pakistan et du safran pur dans une boîte dorée scintillante envoyée par son beau-frère

⁴⁹ La feuille de bétel

qui travaillait à Riyad. La tente fut dressée sur le toit. Des hommes maigres, non nourris, en vêtements blancs non lavés avaient été engagés pour jouer l'orchestre. Il y avait un grand vacarme alors que les micros braillaient, que les chansons bruyantes des films résonnaient, que les enfants couraient dans les escaliers avec frénésie, que les dames bruissaient l'une près de l'autre comme des papillons dans leurs *saris* resplendissants. Les cuisiniers avaient passé toute la journée à cuisiner le biryani, du poulet rôti, du *rezala*⁵⁰ de mouton et du caillé frais. L'arôme a persisté pendant des jours - personne n'a pu toucher un savon ou une serviette qui ne sentait pas ce repas divin.

Sattar pouvait clairement se voir comme un marié vêtu d'un *sherwani*⁵¹ blanc, d'un *zari sehra*⁵² sur son visage, lorsqu'il s'était rendu chez Haji Billah il y a quarante ans pour épouser Meher. La nuit précédant le mariage ressemblait à hier. Ses amis et les membres plus jeunes de la famille élargie s'étaient amusés, mangeant des bonbons et des brochettes et mâchant du *paan*, et à chaque instant quelqu'un criait pour du thé. Les filles tenues à l'écart à l'intérieur riaient gaiement en faisant leurs tâches ménagères. Sattar n'était pas idiot. Étant un bel homme, il savait qu'un bon nombre de jeunes femmes des quartiers intérieurs sentaient que leurs espoirs avaient été déçus. À l'occasion de l'anniversaire de mariage, le mari de Meher avait timidement commandé une paire de bracelets en or, un petit gage, en considération des quarante années qu'il avait bien passé avec cette femme qui était une bonne épouse sous tous rapports- prévenante, peu exigeante et simple. Meher était un pilier de force, travailleuse, indéfectible en dévotion. Il n'a pas été difficile de la satisfaire non plus.

-Tu n'avais pas besoin de me donner les *balas*⁵³. Tu sais que je porte rarement ces choses.

⁵⁰ Un genre de curry en couleur blanche que les gens du sous-continent indien ont hérité des Moghols pendant leur règne.

⁵¹ Un manteau jusqu'aux genoux boutonné au cou, porté par des hommes d'Asie du Sud particulièrement pour le mariage

⁵² Une sorte de fil de couleur or ou argent

⁵³ Une sorte de bande solide circulaire en or porté au poignet comme bijou par les femmes de l'Asie du Sud

- Cela faisait longtemps que je ne t'avais pas donné quelque chose... qui sait quand je serai appelé par le Tout-Puissant, murmura-t-il aussi tendrement que possible.
- Je voudrais quelque chose à tout prix, interrompit Meher sans manière.
- Quoi ?, dit Sattar, amusé mais se sentant aussi légèrement pris au piège.
- Une armoire, une faite pour moi, quelque chose qui ne vienne pas d'un magasin.
- Une armoire, fit Sattar en écho, incapable de contenir son étonnement.
- Je veux quelque chose de... tellement beau que cela donnerait des larmes aux yeux.

La voix de Meher se mit à trembler.

- Cela ne devrait pas être un problème. dit Sattar avec générosité mais toujours sous le choc.

En quelques secondes, il avait esquissé ce qu'il a à faire. Il appellerait le charpentier, le vieux Tarakanath, demain, lui demanderait d'acheter du *sheelkoroy*⁵⁴ et de se mettre au travail. Sur une durée de deux semaines, il pouvait imaginer la salle encore plus encombrée avec l'inclusion de ce nouveau meuble.

- Appelle Tarakanath, je lui dirai ce que je veux, ajouta Meher, avec l'assurance d'une personne qui a été accoutumée à lire les pensées de Sattar depuis quarante ans.
- Quelle est toute cette histoire d'armoire?, demanda Sattar, d'un ton plaintif.
- Simplement quelque chose qui me donnerait le sentiment d'être complète. Meher se tourna de côté pour se préparer à dormir.

Tarakanath était un jeune garçon de quinze ans lors de la Partition quand il se retrouva à devoir marier cinq soeurs suite à la paralysie de son père. La pauvreté était un enseignant constant et, à force d'être pauvre, Tarakanath avait eu une éducation approfondie en matière d'humilité. Il n'avait aucune rancune ni aucun grief contre qui que ce soit. Avec ses joues creuses et pas rasées et ses yeux brillants et sombres, il avait pris sa propre part de responsabilités – il assumait la paralysie de son père, ses

⁵⁴ Le nom d'un arbre local en bengali, dont le bois est traditionnellement utilisé pour fabriquer des meubles chez les bangladeshis

accès de typhoïde, les emprunts croissants de sa famille, les dots de mariage pour ses sœurs, avec une humble mais intacte résolution. Mais aucun de ces fléaux n'avait été capable de flétrir la sève qui coulait dans ses doigts noueux - il savait comment scier, ciseler et tailler. Le bois était sa mère, disait-il avec satisfaction. Tarakanath avait été appelé de Chawkbazar. Il tenait un crayon derrière son oreille et écoutait avec les yeux humides de cataracte et d'un rhume-qui venait. Huit mois plus tard, l'armoire était finie. Les panneaux étaient ornés – il y avait un jardin extravagant avec des paons et des grenades. Les vignes étaient regroupées dans des couronnes. Elle lui avait demandé des fleurs de *dolonchampa*⁵⁵ le long de la bordure. L'armoire se tentait sur quatre pattes de lion exquises. Les panneaux latéraux étaient magnifiques avec des papillons et des libellules, évoquant vivement une calme soirée d'été. Meher reprenait son souffle chaque fois qu'elle passait pour vérifier le progrès du travail de Tarakanath - à mesure que les copeaux de bois s'accumulaient, qu'il sculptait lentement, le bois prenait vie.

L'armoire était un spectacle. Même la mère d'Aziz, qui venait tous les jours pour éponger le plancher, fixait son regard sur cette armoire avec étonnement. C'était comme si on regardait un bioscope. Elle se souvint que quand ils étaient petits, ils se dépêchaient chaque fois qu'ils entendaient la personne qui venait avec son bioscope jouer de la musique. Des enfants et même un hétéroclite groupe de vieux se rassemblaient et attendaient leur tour avec impatience.

Pour un *anna*⁵⁶, on pouvait jeter un coup d'œil dans la boîte : il y avait des diapositives qui montraient le Victoria Memorial de Calcutta, du Bridge sur la Tamise, du Taj Mahal, des fronts de mer à Mumbai, de Kedarnath-Boddinath, des crêtes des Himalayas et des Jardins de Shalimar. Pour la mère d'Aziz, l'armoire de Meher était ridiculement « étrange », au-delà du domaine de l'ordinaire. Meher avait passé des heures à arranger ses saris lavés par la *dhopa*⁵⁷, chatoyant avec leurs petites taches de paillète dessus. Elle passa des couches de blanc sur des couches de tapioca, les verts menthes allaient avec les bleus clairs et les jaunes pâles. Elle plia

⁵⁵ Le nom d'une fleur

⁵⁶ Six *paisa*, la monnaie bangladeshie

⁵⁷ La personne qui rend le service de lessive

soigneusement ses *garads*⁵⁸, les *benarsis*⁵⁹ et les saris ornés de *zari* que ses frères lui avaient donnés. Elle rangea son sac à main, sa boîte à bijoux, quelques bouteilles d'*attar*⁶⁰ de rose, quelques châles qu'elle utilisait en hiver. Et une *burkha* de couleur perle qu'elle utilisait rarement.

Quatorze mois plus tard, Meher souffrit d'une hémorragie fatale. Elle était restée trois semaines dans son lit d'hôpital, inconsciente. Sattar et ses enfants étaient inconsolables. Lorsqu'ils parlaient de leur chagrin aux amis, parents et voisins, ils utilisaient fréquemment des termes comme « ancre de la famille », « une cuisinière sans pareil », « l'oreille la plus douce », « la meilleure mère », « l'épouse la plus attentive ». Une fois que Meher fut enterrée et qu'un semblant de vie normale soit revenue au foyer de Sattar, quelqu'un suggéra discrètement qu'il était temps de partager les biens de Meher. Chacun de ses enfants recevrait un objet ou un souvenir pour se souvenir d'elle. Il était plus facile de diviser ses bracelets, ses *jhumkas*⁶¹, ses bagues et ses colliers. Les saris en coton allèrent droit au quartier de son père pour être distribués aux personnes dans le besoin. Les belles-filles partagèrent les saris plus fins entre elles. Sattar profita du lit jusqu'à sa mort. Avant longtemps, la famille déménagea des quartiers intérieurs de l'Ahsan Manzil pour s'installer dans un nouveau quartier de Dhaka - et le lit à baldaquin, la coiffeuse et l'armoire furent mis en vente.

2.5 Une femme ordinaire

La pensée de l'autre enfant lui venait toujours en tête à des moments inattendus: quand elle nettoyait le riz, balayait le sol ou moulait les piments rouges qui lui brûlaient ses mains. Au début, elle pensait à cela – à elle, mais elle avait été séparée du bébé si tôt qu'elle pensait rarement à elle comme étant le sien, d'autant qu'elle en

⁵⁸ Un type de tissu utilisé pour faire des saris et des vêtements

⁵⁹ Un type de sari en soie

⁶⁰ Une sorte de parfum

⁶¹ Une sorte de boucle à oreille

avait un autre accroché à ses maigres seins. Il y avait si peu de lait même pour cet enfant qu'il n'y en aurait jamais eu assez pour l'autre. Cet enfant, c'était un garçon. Les gens disaient que c'était mieux d'avoir des garçons. Ils s'occuperaient de vous pendant la vieillesse. Enfin, si les belles-filles le permettaient. Cet enfant qu'elle avait gardé était plus costaud. Il avait donc plus de chances de survivre.

Son premier enfant naquit un an après son mariage. Tous les ans, depuis cinq ans, elle avait donné naissance à des enfants. Mais aucun n'avait survécu plus d'un jour ou deux. Et elle pensa qu'elle aussi, comme Fatema, était maudite. Et puis, elle donna naissance à ces jumeaux. Tous deux étaient à peine un peu plus grands que les nourrissons morts auparavant. Combien de temps ces deux-la vont-ils vivre, se demanda-t-elle. Allaient-ils également mourir dans les deux jours comme les autres bébés ? Mais trois jours passèrent et ils étaient toujours en vie. Un seul des deux enfants semblait plus petit et plus faible que l'autre. Elle ressemblait à une vieille femme ridée. Bientôt, Abdul vint la voir, accompagné de deux hommes blancs. Et avant qu'elle ne réalise, il ne resta plus qu'un enfant.

Elle moulait les piments sans prendre de pause – *ghater ghat, ghat*. Le lourd rouleau de pierre moulait en pâte fine les cosses des piments rouges secs. Comme il était possible de moudre les piments sans réfléchir, il y avait du temps pour penser aux autres choses pour lesquelles on n'avait pas de temps en général. Il fallait asperger les piments d'eau et continuer à moudre – *ghater ghat, ghat* – et on voyait la peau rouge douce et fine comme du papier se fondre avec les graines de piment plates et jaunes pour former une pâte rouge. Une pause pour s'étirer le dos, quelques gouttes d'eau encore une fois et le rouleau commença à rouler sur la meule. Elle devra leur demander de faire piquer la meule une fois de plus. La surface lisse de la meule rend le travail difficile. Le symbole auspiceux du poisson au sommet n'était plus visible non plus. C'était vraiment trop lisse pour moudre les piments. La plupart des gens avaient commencé à acheter des piments en poudre mais il y en avait encore qui aimaient moudre leurs épices fraîches tous les jours. Ainsi, il y avait

encore du travail pour les femmes de ménage comme elle qui ne pouvaient pas travailler comme *bandha*.⁶²

Elle lava la meule et la remit à sa place, sous l'évier. Que ressentait-on quand on travaillait comme *bandha*, se demanda-t-elle, laisser son mari et ses enfants et rester chez les autres ? Au moins, ceux qui travaillaient comme *bandha* avaient un endroit sec pour dormir pendant la nuit. Dans la hutte, pendant les mois pluvieux d'*Ashar*⁶³ et de *Sraban*⁶⁴, tout était mouillé. Les vêtements, le plancher, tout. Le sol lisse et dur qu'elle enduisait d'un mélange de bouse de vache et de boue de sorte qu'il était presque aussi bon que celui de *Khalamma*⁶⁵, se transformait en une pâte boueuse et douce. Mais ceux qui travaillaient comme *bandha* dormaient à l'intérieur. Certains avaient même encore plus de chance. Comme Ali, par exemple, qui avait sa propre chambre à côté de la cuisine. Elle était petite, de la taille d'un *chowki*⁶⁶ étroit. Et lorsqu'il y avait des invités, leurs chauffeurs devaient y manger. Il devait donc la garder propre à tout instant, comme l'exigeait *Khalamma*. Mais Ali avait la possibilité de s'allonger dans cette pièce après ses journées de quatorze à seize heures de travail, à la différence d'autres employés qui ne pouvaient pas aller se coucher avant leurs employeurs, car on ne savait jamais quand les invités allaient partir ou qui voudrait entrer dans la cuisine pour demander un verre d'eau ou une tasse de thé.

Le paquet sur le sol remua. Avant même que les petits yeux ne s'ouvrent et que le bébé ne commence à hurler, elle le prit dans ses bras et découvrit son sein – le gardant couvert modestement avec le *anchal*⁶⁷, de sorte que la tête du bébé était dans le *anchal* et ne laissant paraître que le *kantha*⁶⁸ en lambeaux avec lequel elle couvrait ses membres fragiles. Elle avait promis à *Khalamma* que le bébé ne dérangerait personne. *Khalamma* ne l'entendrait jamais pleurer. L'allaitement apaisa le bébé, et il

⁶² Employés de maison, homme ou femme, qui travaillent et vivent chez leurs employeurs.

⁶³ Le premier mois de la mousson selon le calendrier bengali.

⁶⁴ Le dernier de mois de la mousson selon le calendrier bengali.

⁶⁵ *Khalamma*, en général, est l'appellation qui désigne la sœur de la mère chez les musulmans bengalis. Mais le terme est aussi utilisé par les femmes de ménage pour désigner leurs maitresses.

⁶⁶ Un chalit avec quatre pieds en bois.

⁶⁷ Partie du sari que l'on met sur l'épaule.

⁶⁸ Utilisé pour se couvrir, il est fait d'un tissu doux, souvent à partir de sari en coton bon marché.

ne fallut pas longtemps pour qu'il se rendormit, rassasié pour un temps. Elle le garda dans ses bras un moment de plus afin de s'assurer qu'il ne se réveillerait pas et ferait du bruit, puis le reposa sur le sol. Satisfaite de le voir endormi, elle étira doucement le *kantha* autour de son corps fragile pour lui faire croire qu'elle le tenait toujours à son sein. Elle avait de la chance de pouvoir amener l'enfant avec elle au travail, contrairement à Fatema qui avait dû laisser son bébé à la maison. Fatema ne pouvait pas abandonner son travail car son mari était paralysé et ne pouvait pas travailler. Et elle ne pouvait pas non plus emmener le bébé avec elle. Il fallait donner du lait en bouteille au bébé car Fatema ne pouvait pas toujours revenir l'allaiter. Et quand le bébé mourut, l'inspectrice de la santé publique lui dit que c'était le lait qui avait tué le bébé. Ensuite, le mari de Fatema mourut également. Il était vrai que, d'une certaine façon, Fatema était mieux maintenant sans un mari paralysé, mais quel genre de femme préférerait travailler plutôt que d'avoir une famille ? Et maintenant qui épouserait Fatema ? Une femme qui avait tué son mari et son enfant ? Une femme maudite ? Mais toutes les femmes n'étaient-elles pas maudites ? Non, pas toutes. Pas sa Khalamma. Tous les jours, elle portait un sari propre et des chaussures assorties. Et elle sentait bon tout le temps. Parfois, comme les roses. Ce devait être l'odeur du paradis.

Ali lui passa le poisson et lui expliqua qu'il fallait seulement l'écailler et vider la partie intérieure sans le couper. Khalamma voulait cuisiner un plat *bideshi*⁶⁹ avec ce poisson. Elle devait donc faire attention. Et laisser également la queue intacte. Surtout ne pas l'abimer. Une fois cuit, il garderait sa forme de poisson – seules ses écailles seraient dorées à l'aide des carottes. Parfois, quand elle nettoyait le poisson, elle en glissait un ou deux morceaux dans un nœud de son sari, mais elle ne pourrait pas le faire aujourd'hui, pensa-t-elle. Mais elle pouvait toujours garder la partie intérieure. Ils n'en avaient pas besoin. Même Ali se moquait d'elle, mais elle était sûre qu'il mangeait ça aussi avec plaisir chez lui. La graisse de poisson était particulièrement délicieuse quand elle était cuite avec le *sag*⁷⁰. Ali lui permettrait peut-être de prendre des feuilles de chou-fleur, qui étaient jetées d'habitude. Ces

⁶⁹ Étranger

⁷⁰ Un genre d'épinards

gens riches ne savaient pas comment cuisiner. Ils jetaient également la peau du poulet. On n'avait besoin de rien de plus qu'une pincée de sel, un peu d'huile, du curcuma et des piments pour préparer un repas délicieux avec la peau du poulet. Ils ne mangeaient jamais les pieds de poulet non plus. Le premier jour où elle était venue travailler, elle avait nettoyé les pieds et les avait mis avec les morceaux de poulet coupés et nettoyés. Ali l'avait grondée. Depuis ce jour-là, elle avait gardé les pieds à part, avec la peau, pour les rapporter chez elle. Après avoir enlevé les plumes avec attention, il y avait toujours assez de peau pour faire un plat suffisant pour deux repas.

Les vendredis étaient des mauvais jours parce que c'était le jour du marché hebdomadaire et tout devait être coupé, nettoyé et rangé dans le réfrigérateur. Khalamma faisait des va-et-vient dans la cuisine parce que c'était le jour où Khalu⁷¹ venait déjeuner. Et peu importe si le marché ouvrait tard, il devait déjeuner à une heure pile. Dans presque toutes les maisons, les hommes allaient à la mosquée pour les prières du vendredi, mais Khalu n'y allait pas. Les vendredis, elle avait mal au dos à force de découper et nettoyer et pouvait rarement rentrer chez elle avant la prière d'*asr*⁷². Cependant, le vendredi était aussi une bonne journée pour elle parce qu'elle pouvait ramener chez elle tous les restes, comme les légumes qui avaient été conservés dans le frigo et avaient fanés et séchés. Les vendredis étaient également les lendemains de fêtes [organisées chez Khalamma] et il y avait du *polao*⁷³ à gratter au fond du *hari*⁷⁴, en plus du *khobar*⁷⁵ que Khalamma gardait toujours pour elle. Il y avait des plats délicieux comme le *korma*⁷⁶ de poulet, ou du *kufta* de bœuf⁷⁷. Une ou deux fois, il y avait du *biryani*⁷⁸ et des morceaux de poulet cuit avec des amandes et

⁷¹ Khalu est, en général l'appellation pour le mari de la sœur de la mère chez les musulmans bengalis. Ce terme est aussi utilisé par les femmes de ménage pour s'adresser à leurs maîtres.

⁷² La prière de l'après-midi pratiquée chez les musulmans.

⁷³ Riz frit dans l'huile avec de la pâte d'oignon, d'ail et de gingembre.

⁷⁴ Une sorte de pot fait en argile ou en aluminium

⁷⁵ Nourriture

⁷⁶ Une manière de faire un plat en utilisant du lait.

⁷⁷ Un plat fait en Asie du sud.

⁷⁸ Un plat fait avec du riz et du poulet ou de la viande ou du mouton et des épices différents.

des raisins. Et bien sûr, il y avait toujours des desserts : *rosgullah*, *sandesh*, *ladoo*, *halwa*⁷⁹.

Les vêtements étaient déjà trempés dans un seau d'eau savonneuse. Elle avait appris cette nouvelle façon de faire la lessive de Khalamma. Quand Khalamma versa d'abord la poudre de savon dans le seau et lui dit de laver des vêtements, elle était perplexe. Comment laverait-elle les vêtements sans les froter avec du savon et les battre sur le *pucca*⁸⁰? Khalamma lui avait ensuite montré comment, avec l'eau pleine de savon, elle avait seulement besoin de froter les vêtements l'un contre l'autre. Il n'y avait pas besoin de les battre, il suffisait de les froter, froter, froter, les plonger encore une fois dans l'eau savonneuse et les mettre de côté. Une fois les vêtements blancs sortis de l'eau, il y avait encore quelques vêtements (rouge, jaune, bleu) qui, d'abord, devaient être gardés au sec à côté, puis trempés tour à tour rapidement dans l'eau afin que les couleurs ne déteignent pas sur les autres vêtements. Ensuite, elle pouvait jeter l'eau décolorée et remplir le seau avec de l'eau pour rincer les vêtements. Une fois, deux fois, trois fois, il fallait rincer jusqu'à ce que l'eau soit aussi claire que de l'eau fraîche. Puis elle essorait les vêtements avec force, excepté ceux en nylons. Ceux-là devaient être suspendus jusqu'à ce que toute l'eau soit égouttée et de manière à ce qu'ils ne soient pas fripés. Après cela, elle mangeait son *chapati*⁸¹ et buvait son thé chaud. C'était toujours un plaisir de boire du thé sucré et chaud. Deux cuillères de sucre dans le thé, même si Khalamma elle-même prenait toujours du thé sans sucre. Comment pouvait-on boire du thé sans sucre ? Elle grimaça à la pensée de boire du thé sans sucre à la façon de Khalamma.

Ali lui expliqua que Khalamma avait peur de grossir. Tous les *barolok*, les riches, avaient peur de grossir. C'est pour ça qu'elle n'ajoutait pas de sucre à son thé. Elle ne mangeait plus de riz ni de pommes de terre. Parfois, elle se mettait au régime, comme disait Ali. Ensuite, elle ne prenait plus que du thé et du pain grillé le matin et du concombre dans l'après-midi. Le soir, cependant, elle dînait avec Khalu mais

⁷⁹ Noms de dessert.

⁸⁰ Un long endroit solide et dur de forme carrée en ciment ou en argile pour battre les vêtements pendant le lavage.

⁸¹ Sorte de pain généralement fait de farine de blé. Il est rond, fin et plat et fait sur une poêle ronde en fer sans huile.

prenait seulement une cuillère de riz ou un *chapati*. Le genre de petit *chapati* qu'elle demandait à Ali de préparer pour la famille et non pas les gros *chapatis* qu'il préparait pour l'aide de cuisine et lui-même. Ils recevaient trois *chapatis* chacun. Elle en mangeait un, assise dans la cuisine, mais emportait les deux autres à la maison avec les restes de *bhaji* ou de *jhol*⁸². De cette façon, elle avait seulement besoin de préparer un pot de riz pour elle et son mari.

Parfois, elle se demandait si elle avait eu ce travail avant la naissance des bébés, elle n'aurait pas eu à donner sa fille en adoption. Mais dans tous les cas, elle n'aurait pas pu amener les deux enfants avec elle au travail. Elle en était sûre. Et puis, ce n'est qu'après la naissance des bébés qu'elle avait rencontré Abdul, venu avec les *bideshis*, les étrangers, et qui lui avait ensuite trouvé le travail chez Khalamma. Ali venait du même village qu'Abdul. C'est ainsi qu'Abdul avait appris que Khalamma cherchait une femme de ménage pour aider à la cuisine. Il l'avait accompagné chez elle et lui avait dit qu'il la connaissait bien, ce qui n'était pas vrai. Mais il devait le lui dire, sinon Khalamma ne l'aurait pas employée. Après ce jour-là, elle ne le revit jamais. Rahima lui dit qu'Abdul devait avoir gagné beaucoup d'argent des étrangers. Mais elle ne pouvait pas la croire. Pourquoi lui auraient-ils donné de l'argent et pas à elle ?

Elle ne savait pas si Abdul avait reçu de l'argent. Tout ce dont elle se souvenait, c'était que ces jours-là étaient de mauvais jours. C'était le moment où ils venaient d'arriver à Dhaka depuis leur village, car la rivière avait englouti le dernier morceau de leur terre. Elle frissonna en se souvenant de ces jours-là. Tout le monde leur avait dit qu'il était facile de trouver du travail à la ville et ils avaient cru ce qu'ils avaient entendu. Il y avait toujours des routes à construire ou à déconstruire, et des maisons aussi hautes que le ciel qui poussaient comme des champignons. Et si on ne trouvait pas de travail en tant qu'ouvrier, il y avait toujours des rickshaws⁸³ à tirer dans la ville. Parfois, les gens disaient qu'il y avait autant de rickshaws à Dhaka que de gens. Il était possible de garder tout son salaire, une fois déduite la somme due au

⁸² Le *bhaji* est une sorte de plat dans lequel les légumes sont finement hachés et ensuite légèrement frits dans l'huile. Le *jhol*, quant à lui, est un plat à base de légumes, de viande ou de poisson cuit en sauce.

⁸³ Vélo à trois roues avec un chariot attaché, pouvant transporter des personnes et des bagages. Le rickshaw est fait de bois, d'acier et de plastique.

*mahajan*⁸⁴. Les gens de la ville ne marchaient pas. Il y avait donc beaucoup d'argent à se faire en tirant un rickshaw. Mais tirer un rickshaw n'est pas facile. Ses jambes et ses bras lui faisaient mal et elle avait dû chauffer de l'huile de moutarde pour le masser. Ensuite, il avait eu la fièvre pendant trois jours et elle avait dû acheter des médicaments pour lui. Et puis pendant la mousson, personne ne voulait prendre le rickshaw car tout le monde restait à la maison. Il n'y avait pas de travail dans le bâtiment non plus et ils souffrirent de la faim. Et ils devaient payer pour le *chhapra*⁸⁵ - quelque chose qu'ils n'avaient pas prévu. Deux cents *takas*⁸⁶ pour un endroit à peine suffisamment grand pour eux pour y dormir la nuit. Et toujours cette pluie qui tombait et mouillait tout, transformant le sol en boue. Puis la fièvre était revenue, et il avait tant toussé qu'elle crut que ses yeux sortiraient de sa tête. Son corps était brûlant comme le feu, et elle avait prié pour qu'il ne meure pas. Elle avait promis de jeûner pendant sept jours s'il survivait. Elle jeûna donc et les bébés sortirent tôt, avant que les dix mois et les dix jours nécessaires à leur développement ne soient terminés.

Qu'est-ce qu'elle était affamée ! Et les deux bébés qui pleuraient ensemble suffisaient à la rendre folle. Elle ne connaissait personne qui avait eu deux bébés en même temps. Personne dans le quartier n'avait jamais vu une chose pareille et tout le monde était venu les voir. Les hommes blancs vinrent également lui rendre visite avec Abdul. L'homme à la barbe rouge lui avait expliqué - parfois lui-même mais quand elle ne comprenait pas la façon dont il parlait, Abdul lui expliqua que l'autre blanc voulait adopter son enfant si elle était d'accord, étant donné qu'elle en avait deux. L'homme voulait adopter un enfant bangladaise car il avait vécu longtemps au Bangladesh dans son enfance. Maintenant qu'il était adulte et que sa femme et lui ne pouvaient pas avoir d'enfant, ils voulaient en adopter un bangladaise. Abdul lui expliqua que l'homme blanc s'occuperait bien de l'enfant. Et puis, il fallait aussi qu'elle se rende compte qu'elle n'avait rien à manger elle-même. Comment pouvait-

⁸⁴ *Mahajan* est une personne dans un village qui prête de l'argent. Il désigne également le propriétaire de rickshaws à qui les tireurs doivent payer une location journalière.

⁸⁵ Sorte de hutte faite de paille, de plastique et de boue, que l'on trouve en milieu urbain. Elle est destinée aux pauvres venus des villages pour tenter leur chance à la ville.

⁸⁶ Nom de la monnaie du Bangladesh.

elle nourrir un enfant, encore moins deux ? Elle finit par accepter. Dieu, qui lui avait donné deux enfants qui avaient survécus, lui en redonnerait très certainement d'autres. L'homme blanc qui voulait adopter l'enfant dit qu'il amènerait sa femme le lendemain. Il voulait que l'enfant soit une surprise pour elle. C'est pourquoi il ne l'avait pas amenée ce jour-là. Il voulait d'abord voir l'enfant lui-même. Ils avaient déjà essuyé des déceptions auparavant.

Le lendemain matin, elle avait regardé sa petite fille pendant longtemps. Mais elle n'avait rien ressenti pour elle. Elle ne ressentait pas non plus du soulagement à l'idée de donner à sa fille un meilleur avenir. « L'Amirik »⁸⁷ était trop loin pour elle. Tout ce qu'elle en savait, c'était que ces hommes grands et roses venaient de là. Elle ne croyait pas Rahima qui lui avait dit que les noirs aussi venaient de là. Elle n'avait vu aucun « amirikain⁸⁸ » noir, seulement ces gens blancs-roses dans leurs voitures, conduites par des chauffeurs intelligents comme Abdul. Rahima lui avait dit que ce qu'elle faisait n'était pas bien et que Dieu serait en colère contre elle. En Amirik, on la ferait prier « Jéshu⁸⁹ ». Elle irait sûrement en enfer parce qu'elle avait laissé son enfant à des « chrétiens ». Mais l'Amirik et les chrétiens n'avaient pas beaucoup de sens pour elle. Tout ce qu'elle se rappelait, c'était sa faim incessante. Et s'il n'y avait pas eu Rahima pour lui donner quelques morceaux de nourriture, elle et ses bébés auraient été affamés.

Les deux hommes étaient venus le lendemain, accompagnés de la femme blanche. Elle semblait suffisamment vieille pour être la mère de l'homme. Elle avait les cheveux blancs et des rides autour des yeux. Elle était si mince qu'elle n'avait pas de sein ni de fesses. Son corps était aussi plat qu'un poisson séché. Ses bras étaient comme des tiges de jute et les grands bracelets ronds les rendaient encore plus fins. Tout le monde s'était rassemblé autour de leur *chhapra* pour regarder l'étrangère qui était venue emporter sa fille. L'homme à la barbe rouge lui expliqua qu'il y avait des papiers à signer. Si elle ne pouvait pas signer son nom, un *tip-shoi*⁹⁰ conviendrait

⁸⁷ Amérique

⁸⁸ Américains

⁸⁹ Jésus

⁹⁰ *Tip shoi* désigne l'impression du pouce qui sert de signature pour les analphabètes.

également. C'était simplement pour montrer que le bébé avait été volontairement donné en adoption par les parents et non pas volé ou enlevé. Certains papiers étaient en anglais, d'autres en bengali. La même chose était écrite sur les deux. Un pour les autorités du Bangladesh, l'autre pour les Américains.

La femme blanche tendit ses bras pour prendre l'enfant. En mettant sa fille mince et ridées comme une vieille dans les bras de la femme blanche, elle se rendit compte à quel point son bébé avait la peau sombre à côté de celle de la femme blanche. La femme remarqua qu'elle regardait ses bras et murmura quelque chose à son mari. L'homme pris l'enfant des bras de sa femme et le regarda fixement comme s'il n'avait jamais vu de bébé avant. La femme enleva ses bracelets dorés brillants et les glissa à ses poignets. Elle n'avait pas voulu prendre les bracelets. Elle ne vendait pas son enfant pour de l'or, mais parce qu'elle ne pouvait pas le nourrir. La femme montra des dents grises en souriant et lui tapota le bras.

Après le départ de la voiture, les gens continuèrent à se presser autour d'eux. Elle rentra dans son *chhapra* où il n'y avait désormais plus qu'un enfant qui dormait tranquillement, non perturbé par le départ de sa sœur qu'il ne connaîtrait jamais. L'enfant bougea et elle le prit dans les bras pour sentir qu'il était toujours là. Au moins un. C'était la preuve qu'elle était une mère à la différence de la *bideshini*⁹¹ qui, en dépit de tout son or, ne pouvait pas être mère. Les bracelets d'or brillaient sur sa peau foncée. Et malgré elle, elle se demanda combien ils pouvaient coûter. Assez pour nourrir la famille pendant dix ans, sans doute. Comment allait-elle faire pour garder les bracelets en sécurité des voleurs ? Après tout, le quartier entier avait vu la *bideshini* lui donner les bracelets. Elle enlèverait les bracelets la nuit et les attacherait au nœud de son sari, à la taille, de sorte que personne ne pourrait les voler sans la réveiller.

Quand Rahima rentra tard ce soir-là de son travail, elle lui montra les bracelets, un peu embarrassée et craignant que Rahima ne pense qu'elle avait vendu son bébé. Mais Rahima avait ri. Ils ne sont pas en or, avait-elle dit, mais en cuivre. Elle retira ses bras de Rahima. Non, elle n'avait pas vendu son bébé. Mais elle ne pouvait pas

⁹¹ Étrangère

croire qu'une *bideshini* porterait des bracelets en cuivre, et encore moins qu'elle donnerait du cuivre à une pauvre femme dont elle avait pris l'enfant. J'ai déjà vu de l'or, avait ajouté Rahima, si tu n'en as jamais vu toi, et je sais ce qui est de l'or et ce qui ne l'est pas. Viens avec moi chez l'orfèvre demain si tu ne me crois pas.

Et ainsi le jour suivant, elle alla avec Rahima chez l'orfèvre et essaya de lui vendre les bracelets. Mais l'orfèvre avait ri, oui, ri. Il ne demanda pas où elle avait volé les bracelets. Il n'achetait pas de cuivre, dit-il. Elle pourrait peut-être obtenir vingt *takas* du *bikriwala*⁹² pour les bracelets, peut-être même vingt-cinq en fonction de leur poids, mais pas de lui.

Elle soupira et but la dernière goutte de son thé. C'est donc ce que valait une fille bangladeshie. Deux bracelets de cuivre. Elle prit le garçon. Aurait-il valu quatre bracelets de cuivre, lui ?

Les cinq nouvelles traduites, passon au chapitre suivant qui abordera l'analyse des traductions que nous venons de faire.

⁹² Commerçant qui achète des objets d'occasion.

Chapitre 3

Représentation de la langue et culture en français

Le Bengali est la seule langue officielle du Bangladesh. L'anglais est la langue qui est largement utilisée dans le pays entier après le bengali. Bien qu'il existe encore des langues tribales au Bangladesh, ce pays est généralement considéré comme un pays monolingue. L'écriture en anglais est principalement pratiquée par les écrivains qui ont fait leurs diplômes en littérature anglaise ou en langue anglaise. À part ces écrivains, il y a rarement d'autres écrivains qui écrivent en anglais au Bangladesh. Les écrivaines des cinq nouvelles que nous avons choisies pour notre corpus, ont fait leurs études en anglais. Il y a aussi des écrivains de la diaspora bangladeshie qui écrivent en anglais. L'écriture bangladeshie d'expression anglaise veut dire tout genre d'écriture en anglais faite par les écrivains vivant au Bangladesh et les écrivains de la diaspora bangladeshie, dont la langue maternelle est le bengali.

By 'Bangladeshi Writing in English' (BWE), we generally mean the whole corpus of work of writers in Bangladesh and Bangladeshi Diaspora who write in English but whose mother tongue is Bengali.⁹³

Tous les deux groupes d'écrivains écrivent sur la vie et l'état contemporain du Bangladesh. Dans leur écriture, nous remarquons qu'ils écrivent sur la vie

⁹³Aksari, Rashid. "Bangladeshi Writing in English: The Emergence of a New Voice." *Litsearch*, 3, no. 4 (Oct 2013): p.2, https://www.academia.edu/5293082/Bangladeshi_writing_in_English , consulté le 8 mai 2021 à 20:00, New Delhi.

« Le terme 'Bangladeshi Writing in English' (BWE), veut dire l'ensemble du travail des écrivains bangladeshis et de la diaspora bangladeshie qui s'expriment en anglais mais dont la langue maternelle est le bengali. »

quotidienne au Bangladesh, la guerre d'indépendance et son effet sur la vie. Les écrivains d'expression anglaise aussi écrivent sur les mêmes sujets. En ce qui concerne l'écriture des écrivains de la diaspora bangladaise, on observe qu'ils décrivent la vie et les expériences des bangladeshis installés à l'étranger. Une grande partie de leurs œuvres représentent la vie et l'état des gens bangladeshis immigrés à l'étranger. Les lecteurs peuvent avoir une idée de la vie et des dilemmes des bangladeshis qui vivent dans les autres pays en tant qu'immigrants. De nos jours, l'écriture anglaise est particulièrement limitée à ces deux groupes d'écrivains et ils sont peu nombreux dans le monde. Dans ce chapitre, nous essayerons d'analyser la représentation de l'anglais du Bangladesh en français à l'aide des exemples tirés des traductions que nous avons faites.

Dans l'écriture en anglais, nous remarquons l'usage des mots bengalis. Les écrivains utilisent des mots bengalis dans leurs œuvres et parfois la traduction des expressions bengalis en anglais, ce qui donne à leurs écritures une couleur locale de la vie bangladaise. La langue et une œuvre écrite dans cette langue, toutes les deux sont des produits socioculturels. La traduction dans la langue cible doit garder la trace culturelle de la langue source. Si elle échoue à le faire, elle n'apportera rien de nouveau de la langue source à la langue cible. Examinons la citation suivante:

La traduction dans la langue-cible ne doit jamais complètement effacer le contexte culturel de la langue-source ; si elle le fait, la traduction a échoué puisqu'elle s'intègre entièrement dans les traditions littéraires de la langue-cible et ne lui apporte rien de nouveau.⁹⁴

Nous pouvons dire que la traduction d'une œuvre littéraire est aussi un produit socioculturel. Si on fait une observation des œuvres des auteurs différents, on peut voir que tous les auteurs littéraires écrivent à propos de leurs sociétés. L'image de la société se reflète dans toutes les œuvres des auteurs. La culture est un des éléments importants de la société et la littérature nous la raconte à travers des moyens linguistiques. La littérature représente la culture d'une société. Au cours du temps, chaque culture subit des changements, car la culture est un ensemble de procès, de

⁹⁴ Varga, Aron Kibédi. "Pragmatique de la Traduction." *Revue D'Histoire Littéraire De La France*, 97, no. 3 (May-June 1997) : p. 430. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/40533093, consulté le 21 avril 2021 à 11:30, New Delhi.

traditions, et de règles aux quels un individu s'adapte quand il fait partie de la société. Tous ces éléments changent avec le temps. De même, la littérature évolue au cours du temps. Dans ce chapitre, pour représenter l'anglais bangladaise, nous allons faire une étude analytique de la traduction des cinq nouvelles que nous avons traduites. Nous allons examiner quelques stratégies adoptées pour traduire le vouloir dire des écrivaines. Pour bien comprendre notre travail, nous l'avons divisé dans les catégories suivantes :

Mots d'adresse, mots liés au contexte des femmes: (emprunt et *footnoting*), mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh: emprunt et *footnoting*, noms des personnes, pronoms « tu » et « vous », variation au niveau de la langue, titres, influence de la langue et de la culture bengali sur l'écriture bengali d'expression anglaise et phrases longues.

3.1 Mots d'adresse

La langue est un outil de communication. Afin d'effectuer la communication dans la vie familiale et aussi dans la vie sociale, chaque langue a son propre code pour s'adresser aux gens. Les mots d'adresse nous aident à comprendre la manière dans laquelle une communauté particulière s'adresse l'une l'autre. Chaque mot d'adresse représente la position sociale du locuteur et du destinataire et la relation existante entre les deux dans un contexte donné, comme nous pouvons observer de la citation suivante:

Every address term reflects the social characters of the speaker, of the addressee or of the relation between them.⁹⁵

⁹⁵ Susanto, Djoko. "The Pragmatic Meanings of Address Terms Sampeyan and Anda." *Indonesian Journal of Applied Linguistics* (June 2014): p. 141, https://www.researchgate.net/publication/273526136_THE_PRAGMATIC_MEANINGS_OF_ADDRESS_TERMS_SAMPEYAN_AND_ANDA, consulté le 2 mai 2021 à 11:22, New Delhi. « Chaque mot d'adresse reflète les caractères sociaux du locuteur, du destinataire ou de la relation entre eux. »

Les mots d'adresse nous indiquent la proximité des personnes dans le cadre d'une relation familiale et sociale. Ils reflètent aussi l'hierarchie sociale et le statut social des personnes qui se communiquent. Lors de la traduction littéraire, nous avons remarqué que les mots qui désignent les liens de parenté ne trouvent pas souvent leurs équivalents dans les langues européennes. En bengali, les liens de parenté sont bien distincts. Nous avons un terme particulier pour chaque lien de parenté. Par exemple, nous appelons le frère du père *jaitha*, *kaka* ou *chacha* et le frère de la mère *mama*. Mais dans la culture européenne, il n'existe aucune distinction entre ces deux liens de parenté et ces deux termes sont exprimés par « oncle ». En bengali, il existe aussi les appellations de caresses pour les personnes plus jeunes comme *ma*, *mamoni*, *baba*, *babu* et ainsi de suite mais les équivalents n'existent pas en français. Nous allons diviser notre travail en deux catégories :

3.1.1 Catégorie familiale

3.1.2 Catégorie sociale

3.1.1 Catégorie familiale

Sous cette catégorie, nous allons mettre les mots d'adresse qui sont utilisés principalement parmi les membres de la famille et parmi les proches.

Exemple 1

Texte source: She had promised Khalamma that the baby would never disturb anyone. (*The Daily Woman*, p. 50)

Textes cible : Elle avait promis à Khalamma que le bébé ne dérangerait jamais personne. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page:

Khalamma, en général est l'appellation pour la sœur de la mère chez les musulmans bengalis. Mais ce terme est aussi utilisé par les femmes de ménage pour désigner leurs maitresses.

Exemple 2

Texte source: In most houses the men went to the mosque for Fridays prayers but Khalu didn't. (*The Daily Woman*, p. 52)

Textes cible : Dans presque toutes les maisons les hommes allaient à la

mosquée pour les prières du vendredi mais Khalu n'y allait pas. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page:

Khalu, en général est l'appellation pour le mari de la sœur de la mère chez les musulmans bengalis. Mais ce terme est aussi utilisé par les femmes de ménage pour s'adresser à leurs maitres.

Remarque sur les exemples 1&2 :

Dans ces deux exemples, nous avons décrit la culture musulmane bengalie au niveau de l'appellation dans le *footnote* et aussi comment on utilise les mêmes appellations dans les cas différents.

Exemple 3

Texte source: She had inherited this from *her* mother, Shathi's Nani. (*Sunset*, p.99)

Texts cible : Elle l'avait hérité de *sa* mère, Nani, la grand-mère maternelle de Shathi. (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page

Nani est l'appellation pour la grand-mère maternelle chez les musulmans bengalis.

Exemple 4

Texte source: It felt as though Abba was lying in an uncomfortable position, his toes digging into the mud wall for want of space. (*The Mosque-Yard Imam*, p14)

Texte cible : J'avais l'impression qu'Abba était allongé dans une position inconfortable, ses orteils s'enfonçant dans le mur de boue à la recherche d'un peu de place. (*L'imam de la mosquée*)

Note en bas de page :

Abba est l'appellation qui désigne en particulier le père chez les musulmans bengalis.

Exemple 5

Texte source: Baba looked at her for a moment, then left the kitchen with a cup of tea. (*Sunset* p.96)

Texte cible : Baba la regarda pendant un moment, puis il quitta la cuisine avec sa tasse de thé. (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Baba est l'appellation pour le père en bengali.

Exemple 6

Texte source: That's why Ma always said. "Have a glass of water ready, whenever you're eating." (*Sunset* p.97)

Texte cible : C'est pourquoi Ma disait toujours - Aie un verre d'eau de prêt à chaque fois que tu manges. (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Ma est l'appellation pour la mère chez les bengalis.

Remarque sur les exemples 3,4, 5 &6:

Les écrivaines des trois nouvelles choisies ont mis les premières lettres des mots d'adresses en majuscules. Tous les mots ont des équivalents en anglais. Mais en anglais, il existe un seul mot pour s'adresser aux grands parents maternels et paternels. Par contre, en bengali, les gens utilisent les mots d'adresse différents pour s'adresser à eux. Mais les auteures ont choisi de garder les mots en bengali en faisant leurs translittérations pour conserver la couleur locale dans leurs écritures. Nous avons suivi le vouloir dire des écrivaines et avons mis les mots exactes trouvés dans les textes sources avec des notes en bas de page. Dans les notes en bas de pages, nous avons mentionné deux phrases différentes selon l'usage : 1. l'usage chez les bengalis 2. l'usage chez les bengalis musulmans. Lorsque nous avons marqué un mot d'adresse comme un terme utilisé chez les bengalis musulmans, cela veut dire que ce terme est particulièrement utilisé par les bengalis musulmans et non pas par les autres. Par exemple, *Nani* est utilisé pour s'adresser à la grand-mère maternelle chez les bengalis musulmans, alors que chez les hindous, le terme *dida* est utilisé pour s'adresser à la même personne.

Exemple 7

Texte source: "Tell your Boroma that your father has gone to the next village for some work and when he returns we will be sure to return the rice." (*The Other Side of the Mirror* p.196)

Texte cible : - Dis à madame, la femme du chef que ton père s'est rendu au village voisin pour travailler et que lorsqu'il rentrera, nous serons sûrs de lui rendre le riz. (*L'autre côté du miroir*)

Remarque :

En général, le terme *Boroma* est utilisé pour s'adresser à la mère de grands parents. Mais ce mot est aussi utilisé pour s'adresser à quel qu'un avec du respect. Dans la

nouvelle, la protagoniste utilise ce mot pour désigner la femme du chef du village. Lors de notre traduction, au lieu de mettre ce même mot, nous avons paraphrasé ce mot comme « la femme du chef de village ».

3.1.2 Catégorie sociale

Cette catégorie comprend les mots d'adresse que les bangladeshis utilisent pour s'adresser à quelqu'un dans leur vie sociale.

Exemple 1

Texte source: One could keep all the money one earned after deducting what one had to pay to *Mahajan*. (*The Daily Woman*, p. 54)

Texte cible : On avait droit à garder tout l'argent qu'on gagnait après avoir payé la somme qu'il fallait payer à *Mahajan*. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page:

Mahajan est une personne dans un village qui prête de l'argent. Il désigne également le propriétaire de rickshaws à qui les tireurs doivent payer une location journalière.

Remarque

En générale, au Bangladesh, *Mahajan* est une personne dans un village qui prête de l'argent aux villageois à un taux d'intérêt élevé. Mais cette appellation est aussi utilisée pour la personne qui est le chef des affaires et de nos jours, une personne qui loue des *rickshaws* est aussi appelé *Mahajan*. En le payant le loyer tous les jours, les tireurs des *rickshaws* peuvent gagner de l'argent en tirant leurs *rickshaws*.

Exemple 2

Texte source: She had gone to one *pir* after another. (*Sunset*, p.100)

Texts cible : Elle allait chez un *pir* après l'autre. (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Un homme saint.

Remarque :

Provenant du persan, ce mot est devenu un mot bengali grâce à son utilisation pendant des siècles dans la langue bengali. Au soufisme, le rôle d'un *pir* est de

guider et d'instruire ses disciples sur le chemin du soufisme. Mais au Bangladesh, un *pir* n'a rien à voir avec le soufisme. Il est souvent considéré comme un homme saint chez les musulmans et il a beaucoup de connaissance du Quran et possède du pouvoir divin.

Exemple 3

Texte source: She remembered when they were tiny, they would rush whenever the *bioscope wallah* was heard playing his music. (*The Wardrobe*, p. 242)

Texte cible : Elle se souvint que quand ils étaient petits, ils se dépêchaient chaque fois qu'ils entendaient la musique jouer par la personne qui venait avec son *bioscope*. (*L'armoire*)

Remarque :

En Bengali, *wallah* est un suffixe mis souvent après les noms communs et désignent les professions des personnes comme *cha wallah*, qui veut dire la personne qui vend du thé. Ainsi *bioscope wallah* veut dire la personne qui montre le bioscope. Nous avons paraphrasé le mot *wallah* lors de la traduction.

Exemple 4

Texte source: One of the waiters saw her worried look and came towards her with a smiling face. "What would Aunty like?" (*Sunset*, p. 102)

Texte cible : Un des serveurs remarqua son regard tourmenté et s'approcha d'elle souriant. - Qu'est-ce que je peux faire pour *Aunty* ? (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Tante

Remarque:

En général dans le magasin ou dans le restaurant local, il est habituel d'appeler une femme inconnue *Sister* ou *Aunty*. *Sister* pour appeler les jeunes filles et *Aunty* pour appeler les femmes. Dans le texte, traduit nous avons mis le mot *Aunty* avec une note en bas de page.

Exemple 5

Texte source: "Sumi. Sumi...go and get some rice from the Boro Bari." Boro Bari was the village leader's house and they are kind enough to lend some rice once in while. (*The Other Side of the Mirror*, p.196)

Texte cible: - Sumi. Sumi ... va chercher du riz chez le chef du village. Ils avaient la gentillesse de lui prêter du riz de temps en temps. (*L'autre côté du miroir*)

Remarque :

Ici nous avons fait un peu de modification lors de la traduction. Dans la nouvelle, l'auteur a utilisé le mot bengali *Boro Bari* et ensuite l'a expliqué dans la deuxième phrase. Nous avons effacé le mot *Boro Bari* et mis la première partie de la deuxième phrase au lieu de ce mot pour amener les lecteurs français plus proche du texte.

Nous pouvons remarquer que dans les textes originaux, les écrivaines ont employées de nombreux mots d'adresse familiaux en bengali. Lors de notre traduction, nous avons essayé de garder le vouloir dire des auteures dans les textes traduits, en mettant les mots originaux dans les textes traduits avec une note en bas de page. Pour traduire les mots d'adresse de la catégorie sociale, nous avons quelque fois fait des modifications. Mais nous avons essayé de garder le sens original dans les textes traduits.

3.2 Mots liés au contexte des femmes : (emprunt⁹⁶ et footnoting)

Les cinq nouvelles choisies décrivent la vie des femmes du Bangladesh. Les femmes vivant dans les villes ainsi que dans les villages, font face à la domination des hommes dans leurs vies. Pour décrire leurs vies, leurs souffrances et leurs protestations contre le patriarce, les écrivaines utilisent parfois des mots particuliers. Ces mots particuliers expriment la condition de vie de ces femmes. Dans deux nouvelles de notre corpus, nous avons trouvé de tels mots. Par exemple,

Exemple 1

Texte source: black forehead (*The Daily Woman*, p.51)

Texte cible : maudite (*Une femme ordinaire*)

⁹⁶ Vinay, J.P, Darbelnet, *Stylistique Comparée de Français et de l'Anglais*, Paris : Didier, 1958. p. 47.

Note en bas de page :

Il n'y a aucune équivalence pour le mot *black forehead* en français. Cela veut dire, une personne qui est si malheureuse que rien de bon ne peut lui arriver. Donc nous l'avons traduit comme « maudite », un adjectif.

Remarque :

Ce mot est souvent utilisé pour parler des femmes qui sont considérées malheureuses par la société patriarcale. C'est un mot péjoratif et est utilisé pour humilier les femmes dans une société dominée par les hommes qui font les femmes responsables de tout ce qui ne va pas dans la famille.

Exemple 2

Texte source: *anchal* (*The Daily Woman*, p. 141)

Texte cible : *anchal* (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page: Une partie d'un sari que l'on met sur l'épaule.

Remarque :

Dans la littérature bengalie, le mot *anchal* n'est pas seulement considéré comme une partie d'un sari. En plus, c'est un symbole de l'amour de la mère pour son enfant. Nous remarquons que dans la nouvelle, l'auteure l'a utilisé pour nous décrire comment la mère a couvert son bébé avec son *anchal* quand elle l'allaitait.

Exemple 3

Texte source: I arrange the edge of my dupatta correctly on my head as I meet his face. (*The Mosque-Yard Woman*, p.16)

Texte cible : Je place le bord de mon *dupatta* comme il faut sur la tête alors que je rencontre son visage. (*L'imam de la mosquée*)

Note en bas de page :

Une sorte d'écharpe pour les femmes

Remarque :

Dupatta n'est pas seulement une partie de vêtement chez les femmes bangladeshis mais plutôt un moyen pour les femmes de se couvrir les corps et les têtes quand elles rencontrent les hommes ou les personnes âgées. Elles sont obligées de le faire pour montrer du respect envers eux.

Bien que nous ayons trouvé peu de mots particulièrement liés à la femme dans les nouvelles, nous avons essayé de conserver l'essence des textes originaux lors de la

traduction. Nous avons ajouté les notes en bas de page pour les lecteurs français. Nous savons que dans tous les cas, ces petites notes n'expliquent pas complètement l'importance de ces mots dans les textes aux lecteurs étrangers. Pourtant, les textes traduits réussissent à garder le vouloir dire des auteures. Les lecteurs peuvent saisir le sens de ces mots à partir de nos notes et du contexte.

3.3 Mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh: emprunt⁹⁷ et footnoting

L'image de la vie quotidienne du Bangladesh est un thème très commun dans la littérature du Bangladesh. Les mots particulièrement liés à la vie quotidienne d'un pays sont toujours différents de ceux des autres pays et il existe une grande différence entre la vie au Bangladesh et celle en France. Ce sous titre comprend les noms de plats, de vêtements locaux, de mots liés au climat local et à la vie quotidienne et ainsi de suite. Pourtant, nous avons essayé de traduire les mots en gardant la couleur locale et en respectant le génie de la langue française. Nous allons diviser cette catégorie en quelques parties: noms de plats, vêtements, noms de lieux et mots variés.

3.3.1 Noms de plats

Nous trouvons les plats traditionnels qui ne sont pas les équivalents dans la langue française. Lorsque nous avons trouvé tels genres de plats lors de la traduction, nous avons gardé les noms originaux et avons fait des notes en bas de page pour les lecteurs français. Voici quelques exemples:

Exemple 1

Texte source: And then she could have her *chapati* and hot tea. (*The Daily Woman*, p. 53)

Texte cible : Ensuite, elle pourrait avoir son *chapati* et du thé chaud. (*Une femme ordinaire*)

⁹⁷ Ibid

Note en bas de page :

Le *chapati* est une sorte de pain qui est généralement fait de la farine de blé. Il est rond, fin et plat. Le *chapati* est fait sur une poêle ronde en fer sans huile.

Exemple 2

Texte source: One she ate, sitting in the kitchen, but the other two she Took home with the left over *bhaji* or *jhol*. (*The Daily Woman* p.53)

Texte cible : Elle en a mangé un, assise dans la cuisine, mais les deux autres, elle les a emportés chez elle avec le *bhaji* ou le *jhol* qui restaient. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page :

Le *bhaji* est une sorte de plat dans le quel les légumes sont finement hachés et ensuite légèrement frits dans l'huile. En revanche le *jhol* signifie un plat de légumes, de viande ou de poisson cuit avec de la sauce; le plat cuisiné n'est pas complètement séché.

Remarque :

Ici, nous remarquons que le mot *pain* est l'équivalent littéral du *chapati* mais la manière de cuisson des deux est différente. De même, le mot *bhaji* et le mot *jhol* peuvent être traduits littéralement comme les légumes frits et la soupe aux légumes ou à la viande ou aux poissons mais les explications que nous avons données pour le *bhaji* et le *jhol* ci-dessus expliquent ces termes mieux, tout en créant un effet dans la langue cible.

Exemple 3

Texte source: Although the *pitha* pot was meant to steam the dumpling-like rice cakes Bangladeshis were so fond of..... (*Sunset*, p.96)

Texte cible : Bien que le pot du *pitha* doive servir à cuire à la vapeur les gâteaux de riz en forme de boulettes dont les Bangladeshis étaient fous..... (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Une sorte de plat traditionnel fait de farine de riz et du sucre venant de la canne à sucre ou de la datte.

Exemple 4

Texte source: Famous for her *chhaanar jelebis*, when she sat in front of a huge cauldron of boiling (*The Wardrobe*)

Texte cible : Célèbre pour ses *chhaanar jelebis*, lorsqu'elle était assise devant un énorme chaudron de lait bouillant.... (*L'armoire*)

Note en bas de page :

Un plat sucré et frite fait de fromage en grain.

Remarque sur les exemples 3&4 :

En général *pitha* est un plat sucré en motifs différents fait pendant l'hiver chez les bengalis. Les ingrédients principaux sont la farine du riz et le sucre fait de la canne à sucre ou de la datte. De même, *jelebi* est un plat sucré bien connu dans l'Asie du sud et l'Asie de l'ouest, généralement fait de farine. Pour le faire plus exotique et délicieux, les Bengalis utilisent le fromage en grain au lieu de la farine. Il n'y existe aucun équivalent pour ces deux plats en français. Donc, nous avons pris l'aide de l'emprunt et le *footnoting* pour les expliquer aux lecteurs en bref.

Exemple 5

Texte source: The cooks had spent the whole day cooking *biryani*, chicken roast, mutton *rezala* and fresh curd. (*The wardrobe*, p.247)

Texte cible : Les cuisiniers avaient passé toute la journée à cuisiner le *biryani*, du poulet rôti, du *rezala* de mouton et du caillé frais. (*L'armoire*)

Exemple 6

Texte source: Fridays were also the days after their parties, and there would be *polao* to be scrapped from the *hari*, in addition to the *khobar* that *Khalamma* always kept for her. Nice thing like chicken *korma* or beef *kupta*. Once or twice there had been *biriyani* and piece of chicken *musallam* with *badam* and *kishmish*. Of course there were always sweets. Especially *rosgulla* and *sandesh* and *lado*. And *halwa* (*The Daily Woman*, p. 52)

Texte cible: Les vendredis étaient également les lendemains des soirées. Il y avait du *polao* à gratter au fond du marmite, en plus de la nourriture que *Khalamma* gardait toujours pour elle. Il y avait des plats délicieux comme le *korma* de poulet, ou du *kofta* de bœuf. Une ou deux fois, il y a eu du *biryani* et des morceaux de poulet cuit avec des amandes et des raisins. Et bien sûr, il y avait toujours des desserts: *rosgullah*, *sandesh*, *ladoo*, *halwa*. (*Une femme ordinaire*)

Remarque :

Nous remarquons dans les deux exemples précédents que les noms des plats trouvés dans les textes choisis, n'ont pas d'équivalents dans la langue cible. Nous avons

essayé de faire de simples notes en bas de page pour les lecteurs français. Notre but était de faire comprendre les lecteurs qui n'ont aucune connaissance de ces plats. Nous avons traduit « mutton *rezala* » comme *rezala* de mouton et avons fait une petite note en bas de page pour le *rezala*. *Rezala* est un genre de curry en couleur blanche que les gens du sous-continent indien ont hérité des moghols pendant leur règne. Nous avons défini le *polao* comme « Riz frit dans l'huile avec de la pâte d'oignon, d'ail et de gingembre et d'autres épices » et le *biryani* comme « un plat fait avec du riz et du poulet ou de la viande ou du mouton et des épices différents ». Nous avons défini le mot *Korma*, comme « Une manière de faire un plat en utilisant du lait ».

3.3.2 Vêtements

Les vêtements ne sont pas seulement utilisés comme moyens pour couvrir le corps. Les vêtements d'une communauté particulière sont conçus selon le climat, les coutumes, et quelque fois même la religion des gens habitant le pays. Dans les nouvelles choisies, nous avons remarqué que souvent les vêtements relèvent de la métalinguistique : ils évoquent beaucoup de choses chez le lecteur et ils représentent la vie locale du peuple bangladais. Lors de notre traduction, nous n'avons pas toujours pu trouver les équivalents français des mots qui relèvent de cette sous-catégorie. Pour surmonter ce défi, nous avons fait des notes en bas de page pour les lecteurs du texte cible. Par exemple,

Exemple 1

Texte source: Sattar could clearly see himself as a bridegroom dressed in a white *sherwani*, a *zari sehra* over his face... (*The Wardrobe*, p.241)

Texte cible : Sattar pouvait clairement se voir comme un marié vêtu d'un *sherwani* blanc, d'un *zari sehra* sur son visage... (*L'armoire*)

Exemple 2

Texte source: Whether dressed in white *pajama* and *kurta*, jeans and T-shirts or *lungi ganjee* their gaze asked the same question: what are you doing here? (*Sunset*, p.102)

Texte cible : Habillés en *pajama* et *kurta* blancs, en jeans et tee-shirts ou en *lungi ganjee*, leur regard posait la même question : Que fais-tu ici ? (*Coucher desoleil*)

Exemple 3

Texte source: The men are all bearded and dressed in traditional outfits: Punjabi, *tupi* and cotton trousers that hang a little above their ankles. (*The Mosque Yard Imam*, p.15)

Texte cible : Tous les hommes sont barbus et portent de tenues traditionnelles : *tupi punjabi* et pantalons de coton qui descendent un peu au-dessus de leurs chevilles. (*L'imam de la mosquée*)

Remarque

Sherwani veut dire « un manteau jusqu'aux genoux boutonné au cou, porté par des hommes d'Asie du Sud, particulièrement pour le mariage » et *zari* est généralement « une sorte de fil de couleur or ou argent ». Autrefois, ce fil était particulièrement fait en or ou en argent. Dans le deuxième exemple, nous remarquons l'écrivaine de la nouvelle, *Sunset* a décrit une scène de restaurant où les serveurs portent des vêtements différents. *Lungi* est « une sorte de pagne en coton » et *ganjee* est « un sous-vêtement en coton sans manches pour la partie supérieure du corps porté par les hommes ». Comme il fait trop humide et chaud au Bangladesh, ces genres de vêtements sont plus confortables et sont en général portés par les hommes chez eux. Le troisième exemple nous donne l'image des vêtements que les musulmans (les hommes) bangladeshis portent particulièrement lorsqu'ils vont à la mosquée ou participent aux programmes religieux. En général, l'équivalent du mot *tupi* est « chapeau » en français. Mais dans cette phrase, l'écrivaine ne parle pas vraiment de chapeau; par contre, elle nous parle d'un chapeau particulier que les hommes musulmans du Bangladesh portent pendant certains événements religieux. Si, nous le traduisons tout simplement en français comme « chapeau », le terme perd son sens. Pour garder le sens original, nous avons gardé le mot original avec une note en bas de page.

3.3.3 Noms de lieux

Toutes les nouvelles choisies racontent la vie au Bangladesh en général et la vie des femmes bangladeshis au Bangladesh en particulier. L'histoire des nouvelles s'évolue au sein du Bangladesh. Dans les nouvelles, nous trouvons des références aux lieux ou aux endroits différents du Bangladesh ou nous pouvons dire plus précisément, aux

endroits différents de Dhaka. À part la nouvelle intitulée *The Other Side of the Mirror*, les quatre autres nous racontent la vie à Dhaka. Par exemple,

Exemple 1

Texte Source: Amrika was too far away for her to know anything about it. (*The Daily Woman*, p.55)

Texte cible : L'Amirik était trop loin pour elle. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 2

Texte Source: Unlike Swedish graveyards, this graveyard in Banani is remarkably colourful. (*The Mosque Yard Imam*, p.13)

Texte cible : Contrairement aux cimetières suédois, ce cimetière à Banani est une profusion de couleurs. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 3

Texte Source: Pure ghee came from Bikrampur, bags of spices came from Brahmanbaria Store... (*The Wardrobe*, p.240)

Texte cible : Le *ghee* pur provenait de Bikrampur, les sacs d'épices provenaient de Brahmanbaria Store... (*L'armoire*)

Exemple 4

Texte Source: There is village nearby called the Shaina. (*The Other Side of the Mirror*, p. 197)

Texte cible : Il y a un village voisin qui s'appelle Shaina. (*L'autre côté du miroir*)

Remarque :

Le premier exemple est tiré de la nouvelle qui nous raconte la vie d'une femme analphabète. Pour donner une bonne idée de la protagoniste, l'écrivaine de la nouvelle montre que la protagoniste est analphabète et appartient à l'échelle sociale inférieure de la société en la faisant prononcer mal certains mots. Dans l'exemple, nous trouvons le mot « Amerika », qui représente en fait l'Amérique en français ou « America » en anglais. Ici, l'écrivaine emploie « k » au lieu de « c » pour donner à son texte une couleur locale. Les villageois au Bangladesh, ont tendance à mettre l'accent sur l'alphabet « c » du mot « America ». Nous avons gardé le mot original dans notre texte traduit et dans la note en bas de page, nous avons mis le mot « Amérique ». Les autres noms des endroits des exemples précédents donnent aux lecteurs une image de Dhaka, le capital et la ville la plus ancienne du Bangladesh. Les écrivaines dans leur nouvelles gardent les noms de lieux en faisant la

translittération du bengali en anglais. Lors de notre traduction, nous avons aussi gardé les mots originaux.

3.3.4 Mots variés

Sous ce titre, nous avons rassemblé des mots qui donnent aux lecteurs un gout de la vie au Bangladesh, une vie qui est tout à fait différente de la vie française. Ces mots n'ont aucune équivalence en français. Voici les exemples :

Exemple 1

Texte source: Then they had to pay for the *chhapra*- something they had not reckoned with. (*The Daily Woman*, p. 54)

Textes cible : Alors ils devaient payer pour le *chhapra* - quelque chose d'imprévue. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page

Sorte de hutte faite de paille, de plastique et de boue, que l'on trouve en milieu urbain. Elle est destinée aux pauvres venus des villages pour tenter leur chance à la ville.

Remarque :

Le *chhapra* peut être traduit littéralement en anglais comme *a thached house* et en français comme 'une maison avec un toit en chaume'. Mais si nous traduisons ce mot littéralement, l'équivalent ne portera pas le sens que l'auteure a voulu lui donner: montrer les difficultés de la vie des gens qui vivent au-dessous du seuil de pauvreté. Les personnes qui habitent dans des *chhapra* utilisent des toilettes communes. Le *chhapra* existe particulièrement dans la ville et les gens qui viennent du village pour travailler à la ville vivent dans des *chhapra*, car ils sont peu chers par rapport aux autres types d'habitation.

Exemple 2

Texte source:a *tip shoi* would also be alright, if she couldn't sign hername. (*The Daily Woman*, p. 56)

Texte cible :si elle ne pouvait pas signer son nom, un *tip shoi* conviendrait également. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page :

Tip shoi désigne l'impression du pouce qui sert de signature pour les analphabètes.

Remarque :

Au lieu de signer les documents, les gens qui ne savent ni lire ni écrire mettent l'impression de leur pouce en utilisant de l'encre. Ce concept qui remplace une signature n'existe pas en France actuellement alors qu'il est toujours utilisé au Bangladesh. Cette réalité existe à cause du manque de l'éducation. Au Bangladesh, bien qu'il existe de nombreux gens illettrés, le nombre de femmes dépasse celui des hommes car elles sont souvent privées de l'alphabétisation par la société dominée par les hommes.

Exemple 3

Texte source:so there was still some work for daily women like her who could not work *bandha*. (*The Daily Woman*, p.50)

Texte cible :..... donc il y avait encore du travail pour les femmes de ménage comme elle qui ne pouvaient pas travailler comme *bandha*. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page :

Employés de maison, homme ou femme, qui travaillent et vivent chez leurs employeurs.

Remarque :

Nous aurions pu paraphraser ce mot *bandha* mais nous ne l'avons pas fait parce que l'auteure a utilisé ce mot exprès au lieu de « bonded labour ». Si nous remplaçons ce mot par « pratiquer le travail servile », la traduction manquera la couleur locale. En plus, c'est un mot très courant au Bangladesh et tout le monde en comprend le contexte. Ce mot s'utilise souvent dans le parler urbain comme rural et donc nous avons jugé nécessaire de le garder dans la traduction.

Exemple 4

Texte source: ... during the rainy months of *Ashar* and *Sraban*, everything got wet. (*The Other Side of the Mirror*)

Texte cible :.....pendant les mois d'*Ashar* et de *Sraban*, tout était mouillé. (*L'autre côté du miroir*)

Note en bas de page

Ashar et *Sraban* sont les noms de deux mois en bengali. Ce sont les mois de mousson où il pleut beaucoup.

Remarque :

En France, il existe quatre saisons: l'été, l'hiver, l'automne et le printemps. En revanche, dans le sous-continent indien il existe six saisons. La mousson est une de ces six saisons, inconnues en France à cause de la différence climatique et géographique. C'est pourquoi, pour comprendre facilement, nous l'avons expliqué brièvement avec une note en bas de page.

Exemple 5

Texte source: Another gave her a *tabeez* which she had to hide in the cotton of his pillow. And all this time she had prayed. (*Sunset*, p.100)

Texte cible : Un autre lui donna un *tabeez*, une amulette qu'elle devait cacher dans son oreiller. (*Coucher de soleil*)

Note en bas de page :

Ici, une amulette contenant des paroles saintes du Quran contre le mal.

Remarque :

Lors de la traduction, nous avons mis le même mot que l'auteure a utilisé mais avec une petite explication dans la même phrase. Nous avons aussi donné une note en bas de page en élaborant ce que l'auteur a voulu dire dans cette partie de la nouvelle.

Exemple 6

Texte source:*alta* for women of the house to dye their feet with. (*Wardrobe*, p.239)

Texte cible :..... l'*alta* que les femmes de la maison teignent leurs pieds avec. (*L'armoire*)

Note en bas de page :

Un liquide rouge

Remarque :

Il y a des années, il fut un temps où l'*alta* était régulièrement utilisée par les femmes et les jeunes filles. C'était un produit populaire pour décorer des pieds chez les femmes bengalies.

Exemple 7

Texte source:and only the ragged *kantha* she covered its frail limbs with was visible. (*The Daily Woman*, p.50)

Texte cible :....et ne laissant paraître que le *kantha* en lambeaux avec lequel elle couvrait ses membres fragiles. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page:

Utilisé pour se couvrir, il est fait d'un tissu doux, souvent à partir de sari en coton bon marché.

Remarque :

C'est un produit local chez les bangladeshis. En général les femmes le fait à la main

Exemple 8

Texte source: She could get maybe twenty *takas* from the *bikriwala*.....(*The Daily Woman*,p.57)

Texte cible : Elle pourrait peut-être obtenir vingt *takas* du *bikriwala* pour les bracelets..... (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page :

Petit commerçant qui achète des objets d'occasions.

Exemple 9

Texte source: The *Bideshini* held out her arms for the child. (*The Daily Woman*, p.56)

Texte cible: La femme blanche tendit ses bras pour prendre l'enfant. (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page :

Étrangère

Remarque :

Le mot *Bideshini* est un mot bengali qui veut dire « une personne étrangère » si on le traduit littéralement. Mais pour les personnes vivant au village, le mot décrit toujours une étrangère qui a la peau blanche. Nous savons que la narratrice de la nouvelle est une femme venant du village. C'est pourquoi, pour donner au texte traduit la couleur locale, nous avons employé le mot original avec une note en bas de page.

Exemple 10

Texte source: How was she to wash the clothes without rubbing them with soap and beating on *pucca*? (*The Daily Woman*, p. 52)

Texte cible : Comment laverait-elle les vêtements sans les froter avec du savon et les battre sur le *pucca* ? (*Une femme ordinaire*)

Note en bas de page:

Un long endroit solide et dur de forme carrée en ciment ou en argile pour battre les vêtements pendant le lavage.

Remarque :

La protagoniste de cette nouvelle est venue d'un village en ville pour gagner la vie avec son mari. Il est évident qu'il existe une différence entre les deux genres de vie. La discrimination à laquelle elle fait face tous les jours, en vivant dans une ville, est claire dans la nouvelle entière. Elle fait le ménage chez les autres et quand elle fait la lessive, elle remarque les gens de la ville ne battent pas leurs vêtements contre le *pucca* comme on faisait dans son village. Elle est étonnée de voir les gens de la ville qui font la lessive sans utiliser le *pucca*. Ce mot donne au texte une couleur locale plutôt qu'une couleur de la vie villageoise. Lors de notre traduction, nous avons mis le mot original dans notre texte traduit avec une note en bas de page.

Tous les exemples précédents tirés de la traduction des nouvelles choisies sont les images de la vie quotidienne au Bangladesh que nous avons essayé de garder dans les textes traduits pour les lecteurs français. Notre but est de garder le vouloir dire des auteures et à la fois de faire savoir la vie bangladeshie aux lecteurs français.

3.4 Noms des personnes

Chaque nom propre signifie un référent particulier. Dans la langue cible, les noms propres peuvent rester comme tels.

Les noms propres mono-référentiels, porteurs de la marque d'un référent unique, ne passent pas sous les fourches caudines de la traduction interlinguale - ils restent inchangés dans la langue cible.....⁹⁸

Les noms propres comprennent le nom d'une personne, d'un lieu ou d'une chose. Comme tout nom propre, le nom d'une personne commence par une lettre majuscule.

⁹⁸ Cuciuc, Nina. "Traduction culturelle : Transfert de culturèmes." *La Linguistique*, 47 (2011) : p. 139. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/41447772, consulté le 21 avril 2021 à 11: 32, New Delhi.

Parmi les cinq nouvelles, nous trouvons que les écrivaines de deux nouvelles ont donné des noms à leurs protagonistes. À part les protagonistes, nous avons trouvé quelques autres personnages avec des noms propres. Dans les textes traduits, nous n'avons pas changé ou modifié les noms propres.

Exemple 1

Texte source: Shanti wondered whose wedding it was bringing (*The Other Side of the Mirror*, p.195)

Texte cible : Shanti se demanda de quel mariage il pouvait bien s'agir. (*L'autre côté du miroir*)

Exemple 2

Texte source: Watching the blooms Shathi, would wish she had her paintbrush and canvas with her. (*Sunset*, p.94)

Texte cible : En regardant les fleurs, Shathi eut souhaité avoir son pinceau et ses toiles avec elle. (*Coucher de soleil*)

Exemple 3

Texte source: Babul, the driver, is walking along with me, with a tin of paint and a couple of brushes and scrubbers in his hand. (*The Mosque-Yard Imam*, p.13)

Texte cible : Babul, le chauffeur, marche avec moi, un pot de peinture et quelques pinceaux et tampons en main. (*L'imam de mosquée*)

Exemple 4

Texte source: Shamrath enjoyed gambling. (*Sunset*, p.101)

Texte cible : Shamrath aimait le jeu. (*Coucher de soleil*)

Exemple 5

Texte source: Ruku was the son of Hiram Khan, the owner of the local store. (*The Other Side of the Mirror*, p.196)

Texte cible : Ruku était le fils de Hiram Khan, le propriétaire d'un magasin du coin. (*L'autre côté du miroir*)

Remarque:

Tous les exemples précédents nous donnent une image de l'influence de la culture bengalie. Nous avons mentionné dans notre premier chapitre que le Bangladesh est un pays dont la population est majoritairement musulmane. La religion de plus de 90% des gens est l'Islam. En lisant les nouvelles, nous pourrions dire que presque tous les personnages de ces nouvelles sont musulmans. Pourtant, nous remarquons que les noms propres employés par les écrivaines ont une influence bengali plutôt qu'une influence religieuse : Shathi, Shamrath, Ruku, Shanti, Babul - tous ces noms

propres sont les noms bengalis alors que les noms comme Hiram Khan, Ali sont des noms arabes. C'est un fait intéressant que nous observons à travers l'écriture des écrivaines bangladeshies.

3.5 Pronoms « tu » et « vous »

En anglais, *you* est un pronom utilisé pour s'adresser à la deuxième personne. Par contre, il existe deux pronoms : « tu » et « vous » en français, *tumi* et *apni* en bengali. En français, le premier est utilisé pour s'adresser à quelqu'un de la famille ou un ami très proche et le second pour s'adresser à quelqu'un qu'on ne connaît pas très bien et avec qui on a une relation formelle. Nous devons faire la distinction entre «tu» et «vous». Cette distinction relève des signes sociolinguistiques. Les signes sociolinguistiques comprennent les variations phonologiques, grammaticales et lexicales existant entre les langues source et cible. Traduire des signes d'une langue en une autre langue peut être un travail complexe à cause des différences sociales des gens. Nous savons qu'il existe souvent des différences entre la langue source et la langue cible au niveau de la sémantique, du lexique etc. A propos des signes sociolinguistiques, Xinmu Zhan dit :

Dans le cas de deux langues, le cas où le traducteur convertit les signes d'une langue dans l'autre, le problème est encore plus complexe. Vu la différence dans la vie sociale, les signes linguistiques des deux langues, souvent, ne couvrent pas le même champ sémantique, les éléments lexicaux ne trouvent pas les mêmes référents d'une langue à l'autre.⁹⁹

Nous remarquons une similarité entre la langue française et la langue bengali lorsque nous parlons des pronoms utilisés pour la deuxième personne. Mais cette différence n'existe pas en anglais. Notre texte source étant écrit en anglais, cette différence n'y est pas reflétée non plus. L'usage de *tumi* et *apni* est fréquent en bengali et donc lors de notre traduction, nous avons réétabli ces deux pronoms. Nous avons essayé d'analyser chaque conversation qui comprend l'usage de *you* pour déterminer s'il

⁹⁹ Zhan, Xinmu. « Les signes sociaux et leur traduction. » *Meta*, 44, no 1 (mars 1999) : p. 114.

s'agissait de *tumi* ou de *apni*. Nous avons repéré la différence entre les conversations formelles ou familiales, la différence dans l'âge des locuteurs, leur statut social etc. Cette différenciation se fait donc du point de vue de la langue source.

Lorsqu'une conversation a lieu entre la protagoniste principale Shathi et son père dans la nouvelle *Sunset*, nous avons traduit *you* par « tu » en français, car cette conversation n'est pas formelle et a lieu entre un père et sa fille. Mais dans la même nouvelle, quand un des amis de son mari lui parle, nous remplaçons *you* par « vous », parce qu'au Bangladesh, ce genre de conversation est encore considérée formelle. Par exemple:

Exemple 1

Texte source: I will get you some tea. (Shathi parle à son père, *Sunset*, p.87)

Texte cible : Je vais t'apporter du thé. (*Coucher de soleil*)

Exemple 2

Texte source: You should have sent the driver (Un des amis de son mari parle à Shathi, *Sunset*, p.92)

Texte cible : Vous auriez dû envoyer le chauffeur. (*Coucher de soleil*)

Dans la nouvelle, *The Other Side of the Mirror*, nous trouvons une scène dans laquelle la protagoniste et son mari se parlent. Pour traduire *you*, ici nous avons choisi d'utiliser « tu ». Lors de la traduction de la nouvelle *The Moque-Yard Imam*, nous avons remplacé *you* par « vous » lorsque la conversation a lieu entre le chauffeur et la narratrice. Nous utilisons « vous », car cette conversation est considérée formelle. Observons deux exemples suivants:

Exemple 3

Texte source: Babul whispers, "The older one is the imam! I'm sure you have angered him". (Le chauffeur parle à la narratrice, *The Moque-Yard Imam*, p.16)

Texte cible : Le plus âgé, c'est l'imam ! -Je suis sûr que vous l'avez mis en colère, murmure Babul. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 4

Texte source: 'Why, you are back early. Have you got some good luck?' she asked, taking her husband's shirt from his hand. (Shanti parle à son mari, *The Other Side of the Mirror*, p.197)

Texte cible : -Tiens, tu es rentré tôt. As-tu eu de la chance ?, demanda-t-elle en prenant de sa main la chemise de son mari. (*L'autre côté du miroir*)

Nous avons remarqué qu'en anglais on utilise *you* pour s'adresser à une autre personne, sans prendre en considération son âge ou son statut social. Cette pratique n'existe ni en bengali ni en français. Nous utilisons les termes différents dans ces deux langues, en fonction de l'âge ou de la proximité de cette personne avec son locuteur. Lors de notre traduction, nous avons essayé de faire un équilibre entre les deux cultures différentes : la culture française et la culture bengali. Nous avons transmis *you* en tu ou vous en imaginant le contexte en bengali ou la façon dont les Bangladeshis s'adressent l'un l'autre dans les textes donnés.

3.6 Variation au niveau de la langue

La nouvelle *Sultana's Dream*, que nous avons inclus dans notre annexe comme point de référence, a été publiée en 1905 et quatre-vingt-onze ans après en 1996, *The Daily Woman* a été publiée. Les autres nouvelles choisies ont été publiées après 1996. *Sulatana's Dream* est considéré comme la première nouvelle en anglais écrite par une écrivaine musulmane en Asie du sud. Nous remarquons un grand écart de temps entre l'année de publication de *Sultana's Dream* et les autres nouvelles choisies. *Sultana's Dream* porte la trace de la colonisation dans son histoire, car elle était écrite pendant la période de la colonisation du sous-continent indien par l'empire britannique; *The Daily Woman*, en revanche, a été publiée quelques années après la naissance du Bangladesh, c'est-à-dire, en 1996. Bien que tous les deux auteurs soient Bangladeshis, nous trouvons un changement au niveau de la langue employée par les écrivaines dans les deux nouvelles. Dans la première nouvelle intitulée *Sulatana's Dream*, nous remarquons que l'auteure utilise peu de mots bengalis. Les mots comme *pardah*, *zenana*, *mardana* et ainsi de suite sont liés à la situation des femmes dans la société bangladeshie à cette époque-là et ces mots qui n'ont pas d'équivalents en français.

Dans la nouvelle intitulée *The Daily Woman*, l'auteure a utilisé beaucoup de mots bengalis en faisant la translittération en anglais. La nouvelle comprend des mots qui n'ont pas d'équivalents en anglais et aussi des mots qui ont des équivalents anglais.

L'auteure a préféré utiliser des mots régionaux pour donner à son œuvre une couleur locale. Elle n'écrit pas seulement sur les femmes mais aussi sur le folklore, car elle est bien connue surtout comme spécialiste de l'art folklorique. C'est pourquoi nous remarquons de nombreux mots bengalis dans son œuvre et pour traduire son œuvre, nous avons suivi les pas de l'auteure. Nous avons traduit quelques mots en français et nous avons expliqué les autres mots à travers des notes en bas de page. Par exemple,

Texte source: But people who worked *bandha* slept inside.

Texte cible : Mais les gens qui travaillaient comme *bandha* dormaient à l'intérieur.

Texte source: Khamma wanted it to be made into *bideshi* dish

Texte cible : Khamma voulait faire un plat étranger avec cela.

Texte source: The oil was particularly good to cook with *sag*.

Texte cible :L'huile était particulièrement bonne à cuire avec le *sag*.

Texte source:she could carry home all the *bashi* stuff.

Texte cible: elle pouvait porter toutes la nourriture qui n'est pas fraîche.

Dans les phrases précédentes, nous avons traduit les mots *bideshi* et *bashi* en français mais nous avons gardé les mots *sag* et *bandha* comme emprunts, avec les notes en bas de page, pour garder la couleur locale dans la version traduite. Nous avons essayé de faire une traduction mi-chemin entre sourcier et cibliste pour garder les lecteurs à la fois près de l'œuvre et près du vouloir dire de l'auteure.

Les écrivaines des quatre autres nouvelles de notre corpus ont aussi utilisé les mots bengalis dans leurs nouvelles, mais en une quantité inférieure par rapport à ceux utilisés par l'auteur de la nouvelle *The Daily Woman*.

Nous remarquons que les auteurs contemporains du Bangladesh utilisent des mots bengalis dans leurs écritures quand ils en éprouvent le besoin. Ces mots, dans certains cas, ont leurs équivalents en anglais et d'autres fois, leurs équivalents anglais n'existent pas.

3.7 Titres

Sous cette catégorie, nous allons analyser la traduction des titres des nouvelles de notre corpus. Le titre d'une œuvre donne à ses lecteurs une idée de son histoire. L'écrivain traduit son vouloir dire en utilisant un mot ou quelques mots ou parfois une petite phrase comme titre de son travail. Les nouvelles choisies portent les titres qui nous annoncent les histoires des nouvelles. On devine quelque fois l'histoire entière et quelquefois l'histoire partielle.

En effet, en occupant une position forte dans le texte, le titre exerce une profonde influence sur l'interprétation de l'intention de l'écrivain.¹⁰⁰

La citation ci-dessous nous explique que les titres des œuvres nous donnent un indice pour interpréter le vouloir dire des auteurs. Les titres aident à créer un intérêt chez le lecteur et donne une idée brève de l'œuvre aux lecteurs.

Le titre de la nouvelle, *The Mosque-Yard Imam*, est en parfaite corrélation avec les cultures occidentale (européenne) et orientale (musulmane). La nouvelle nous révèle la tolérance et le respect pour et envers les autres, à travers la représentation du personnage de l'imam d'une mosquée et la protagoniste. Cette qualité est présente dans toutes les cultures. La protagoniste de la nouvelle, prise entre ces deux cultures totalement différentes l'une de l'autre, se débrouille avec peu de difficultés. Au début, elle prend une position en faveur de la tolérance favorisée par l'occident, contre l'intolérance perçue de la société musulmane de l'Asie de Sud. Elle se prépare à protester contre l'imam qui avait fermé la tombe de son père. Plus tard, quand elle est en train de peindre la tombe de son père, elle craint que l'imam et ses compagnons, appartenant à la communauté religieuse, se moquent d'elle. Elle a une telle impression parce qu'ils font partie de la communauté conservatrice. La protagoniste pense que le comportement des prêtres chrétiens de l'occident aurait été plus tolérant. Contrairement à ce qu'elle croit, l'imam et ses compagnons la laisse seule, sans jamais exprimer un mot contre elle. Le dernier jour, l'acte de l'imam de réciter un poème devant la tombe de son père l'aide à comprendre que la culture

¹⁰⁰ Muradova, Larissa, « Les titres littéraires : problèmes de la traduction. » *Synergies Pologne*, n° 15 (2018) : p. 88, <https://gerflint.fr/Base/Pologne15/muradova.pdf>, consulté le 15 avril 2021 à 1: 20, New Delhi.

musulmane orientale respecte les différences d'opinion et les croyances fondamentales des autres, tout comme les prêtres chrétiens. La nouvelle tourne autour de la peur et de l'idée imaginaire que la narratrice porte contre l'imam de la mosquée jusqu'à la dernière partie de la nouvelle. C'est pourquoi nous avons traduit le titre de la nouvelle exactement comme le titre original, sans y apporter aucun changement.

The Other Side of the Mirror est l'histoire qui raconte la vie d'une femme pauvre d'un ton satirique. La nouvelle illustre la souffrance d'une femme mariée pour subvenir à ses besoins et à ceux de sa famille. Ils vivent dans une pauvreté rurale, vaste et impitoyable. La protagoniste de cette nouvelle lutte tous les jours pour vivre. Elle prend souvent de l'aide de la classe aisée du village. Mais elle est toujours une femme fière parce qu'elle ne cherche jamais rien de gratuit. En plus, elle est fière car son mari est un homme honnête et travailleur, et ne pense qu'à sa femme. Un jour, son illusion de la vie conjugale aimante se heurte contre une impasse lorsque son mari, sous prétexte de leur état de pauvreté, pense à se marier une deuxième fois avec une femme qui appartient à une famille aisée. Il se laisse prendre par l'avantage financier. Au lieu de s'opposer à la décision de son mari, elle choisit d'accepter sa situation difficile. Bien qu'elle excuse l'acte de son mari, elle ne peut pas mettre fin à la guerre qui fait rage dans son cœur. Elle s'efforce d'accepter la décision de son mari de se remarier comme un signe de sa bonté de cœur, se prépare pour sacrifier sa propre vie pour le bien être de sa famille, y compris celui de ses enfants. Elle essaye de croire que son mari va se marier pour leur bonté mais au fond de son cœur, elle garde une peur qui la fait se demander si son mari est fidèle ou pas. Mais elle n'est pas sûre à propos de la vraie raison derrière le deuxième mariage de son mari. C'est cette peur et incertitude qui reflète le titre original de la nouvelle *The Other Side of The Mirror*. Nous avons traduit le titre comme l'écrivaine a fait. Nous l'avons traduit littéralement comme *L'autre côté du miroir*.

Sunset signifie la fin d'un lien de parenté et le début d'un nouveau voyage. Comme un nouveau jour commence finalement après le coucher du soleil, la nouvelle évoque un nouveau chapitre qui commence dans la vie de la protagoniste. Mariée très jeune à

un joueur, Shathi, la protagoniste de la nouvelle, est toujours dominée par son mari. Son mariage ne lui donne aucune opportunité de se sentir en liberté. Bien que son mari n'ait pas été physiquement violent envers elle, il n'a jamais fait attention à ses préférences et a toujours essayé de la plier à sa guise et de la façonner selon son style de vie. Elle n'est pas traitée comme une épouse mais plutôt comme une aide ménagère pour cuisiner, nettoyer et soutenir chaque caprice et commande de dernière minute de son mari. Des parallèles peuvent être tirés entre sa vie et la vie conjugale de sa grand-mère. Sa grand-mère, pour sa part, n'a pas pu abandonner son mari, un homme de caractère douteux, à cause de ses enfants et des circonstances sociales de son époque. Sa grand-mère a dû souffrir en silence toute sa vie. Prenant des leçons de l'existence misérable de sa grand-mère, Shathi décide de mettre fin à sa misère et de sortir d'une vie conjugale oppressante, pour rechercher le bonheur, l'autonomie et la liberté. Nous avons traduit le titre en français comme « Coucher de soleil », qui est une traduction littérale mais les lecteurs français peuvent bien comprendre le sens du titre après avoir lu la nouvelle.

Le titre *The Wardrobe* symbolise la vie d'une femme au foyer appartenant à une société aisée et habitant dans le quartier le plus ancien de Dhaka. La vie de la protagoniste tourne autour de sa maison et des membres de sa famille dont elle s'occupe en tant que femme au foyer. Elle perd son identité parce qu'elle est une épouse dévouée et peu exigeante et une mère attentionnée et aimante. Après sa mort, sa famille se souvient d'elle seulement comme une cuisinière exceptionnelle et une personne qui prêtait une oreille attentive aux membres de la famille. Nous voyons dans la nouvelle que tout le monde l'oublie d'un coup dès qu'elle quitte le monde. Ils ne se souviennent d'elle qu'occasionnellement pour les services qu'elle leur avait donnés quand elle était vivante. C'est un peu comme l'histoire de l'armoire, qui avait été faite pour satisfaire les désirs de la protagoniste et décorée avec des motifs magnifiques en bois à l'extérieur. Une armoire est toujours nécessaire dans une maison pour son service - garder les vêtements et les objets de valeur soigneusement organisés dans ses plusieurs tiroirs. La protagoniste s'en est servie pour les mêmes raisons: garder ses objets. Nous savons que la seule valeur d'une armoire réside dans son utilité, peu importe son coût ou sa beauté. Dès que son propriétaire cesse

d'éprouver sa valeur et la considère inutile, il se débarrasse d'elle. Meher, la protagoniste de cette nouvelle fait face au même destin. Après sa mort, elle est vite oubliée par sa famille car elle n'est plus là pour les servir. Le titre de la nouvelle reflète l'importance de l'armoire et donc nous l'avons traduit mot à mot comme l'original.

Le titre original de l'autre nouvelle est *The Daily Woman*. Si nous traduisons littéralement, ce titre veut dire *La femme de ménage* en français. Ce texte a été écrit du point de vue d'une femme normale, une femme qui vient du monde ordinaire. Le choix de l'auteure est de montrer la vie quotidienne d'une pauvre femme ordinaire qui fait le ménage chez les autres. Dans la nouvelle entière, le personnage principal n'est pas défini par son travail, mais par sa situation de femme ordinaire et marginalisée. Dans la nouvelle, nous avons trouvé que sa langue est simple, les phrases sont souvent courtes et comprennent des mots bengalis avec un accent régional, tout ce qui peint le personnage dans la nouvelle. En donnant l'importance au contenu de la nouvelle, nous avons traduit le titre comme *Une femme ordinaire*.

Parmi les titres des cinq nouvelles, nous avons fait un changement seulement dans la traduction du titre de la nouvelle *The Daily Woman*.

3.8 Phrases longues

Les nouvelles choisies pour notre recherche sont écrites par les écrivaines du Bangladesh dont la langue maternelle n'est pas l'anglais. Toutes les écrivaines choisies ont fait leurs études en anglais et deux d'entre elles vivent en dehors du Bangladesh depuis de nombreuses années. Mais personne n'a pu éviter l'usage des phrases longues et complexes par peur de perdre leur lucidité. C'est un problème commun auquel les auteurs non anglophones sont souvent confrontés.

Exemple 1

Texte source: There was a battered black-and-white fuzzy television set perched on a Formica chest of drawers that Meher's youngest son had cleared out of his room when the dowry sent by his new in-laws arrived. (*The Wardrobe*, p.238)

Texte cible : Il y avait une télévision en noir et blanc usée, perchée sur une commode en formica que son fils cadet avait débarrassé de sa chambre lorsque la dot envoyée par ses nouveaux beaux-parents était arrivée. (*L'armoire*)

Dans l'exemple précédent, nous remarquons que cette partie de la nouvelle crée de la confusion chez les lecteurs. Les lecteurs peuvent facilement devenir confus quant aux objets que le fils de Meher veut jeter: est-ce qu'il jette le vieux poste de télévision ou la commode. Cette confusion est créée car l'auteur de la nouvelle a écrit cette partie en utilisant des phrases complexes. Dans notre traduction, nous avons gardé cette confusion. Nous avons donc traduit comme l'auteur l'a écrit dans sa nouvelle, sans apporter aucun changement.

Exemple 2

Texte source: I no longer subscribe to the notion that well-off people deserve more respect than unfortunate ones, I have learned to sport warm clothing to fend off the Nordic winters, and I keep my garden trimmed and pruned during summers so as not to annoy the neighbours. *The Mosque-Yard Imam*, p.11)

Texte cible : Je ne suis plus d'avis que les gens plus aisées méritent plus de respect que les pauvres. J'ai appris à porter des vêtements chauds pour me protéger contre l'hiver rigoureux de ce pays et dans le but de ne pas énerver mes voisins, je garde mon jardin taillé et élagué chaque été. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 3

Texte source: Unlike them, I have a country, into the very core of which I can physically drift, regardless of time and situation, a country where, without any effort, I can become one with its people, language and climate. (*The Mosque-Yard Imam*, p.11)

Texte cible : Contrairement à eux, j'appartiens à un pays au sein duquel je peux m'abandonner physiquement, quels que soient le temps et la situation. Un pays où, sans faire aucun effort, je peux m'intégrer avec ses habitants, sa langue et son climat. (*L'imam de la mosquée*)

Dans le cas des deux exemples précédents, lors de notre traduction, nous avons transformé la phrase longue en deux phrases simples sans changer le sens ou le vouloir dire de l'auteur.

Exemple 4

Texte source: Even before the tiny eyes opened and the mouth started its fine wail, she had scooped it up and uncovered her breast-all the time covering its modestly with her sari *anchal*, so that the head of the baby was inside the *anchal*, and only the ragged *kantha* she covered its frail limbs with was visible. (*The Daily Woman*, p.50)

Texte cible : Avant même que les petits yeux ne s'ouvrent et que le bébé ne commence à hurler, elle le prit dans ses bras et découvrit son sein. Elle le gardant couvert modestement avec le *anchal*, de sorte que la tête du bébé était dans le *anchal* et ne laissant paraître que le *kantha* en lambeaux avec lequel elle couvrait ses membres fragiles. (*Une femme ordinaire*)

Lors de la traduction de cette phrase donnée ci-dessus, nous avons divisé cette phrase longue en deux pour rendre la phrase plus lucide et facile à comprendre en français. Ainsi nous avons fait un peu de modification.

3.9 Influence de la langue et de la culture bengalis sur l'écriture bengali d'expression anglaise

Les nouvelles sont écrites en anglais. Les cinq nouvelles choisies décrivent la vie au Bangladesh en général et la vie des femmes en particulier, dans une société dominée par les hommes. Nous pouvons dire que les contextes des nouvelles sont basés sur la société du Bangladesh dont la langue est le bengali mais les écrivains utilisent l'anglais pour exprimer leurs pensées à travers leurs écritures. Ainsi, les écrivains donnent une image de la vie bangladeshie à travers l'anglais qui est toujours considéré comme une langue étrangère au Bangladesh. L'anglais et le bengali appartiennent à deux familles linguistiques différentes. Toutes les deux langues ont leurs propres vocabulaires, qui n'ont pas toujours leurs équivalents dans les deux langues. Pour exprimer leurs idées, les écrivains ont parsemé leurs nouvelles des mots bengalis, des fois pour créer un effet et des fois parce qu'il n'existe pas de mots pour exprimer certaines réalités en anglais. Les écrivains ont très souvent utilisé des mots bengalis malgré l'existence des équivalents en anglais, avec le seul but de faire les nouvelles imbiber la couleur locale. En même temps, nous trouvons aussi l'expression bengalie traduite littéralement en anglais dans leurs écrits, ce qui nous donne un aperçu de l'influence de la langue bengalie dans leurs écritures. Dans la partie qui suit, nous allons analyser l'influence de la langue bengali dans l'écriture des écrivains bangladeshies d'expression anglaise, en tirant les exemples des nouvelles choisies. Nous allons diviser notre analyse en deux parties:

- a) **Influence au niveau de la langue bengali**
- b) **Influence au niveau de la culture bengali chez les écrivaines**

a) **Influence au niveau de la langue bengali**

Nous allons analyser l'influence de la langue bengali dans l'écriture des écrivaines sous ce sous titre.

Exemple 1

Texte source: Everyone had told them how easy it was to get work in the *shahar*, and they believed. (*The Daily Woman*, p.54)

Texte cible : Tout le monde leur avait dit qu'il était facile de trouver du travail à la ville et ils avaient cru ce qu'ils avaient entendu. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 2

Texte source: Khamamma wanted it to be made into a *bideshi* dish. (*The Daily Woman*, p.51)

Texte cible : Khamamma voulait cuisiner un plat *bideshi* avec ce poisson. (*Une femme ordinaire*)

Nous remarquons que dans le premier exemple, l'auteure utilise le mot *shahar* dans sa nouvelle. Ce mot veut dire « ville » en français. *Shahar* est un mot bengali. Et dans le deuxième exemple, l'écrivaine utilise le mot *bideshi* pour dire «étranger» en français. La nouvelle nous décrit la vie d'une femme marginalisée et illettrée. Elle arrive d'un village et s'installe dans une ville avec son mari et fait le ménage chez les autres. Il est possible que l'auteur de cette nouvelle ait utilisé beaucoup de mots bengalis pour donner l'image d'une femme rurale qui ne parle que le bengali. D'autre part, l'usage du mot *Khamamma* dans la même phrase est une influence culturelle car chez les domestiques au Bangladesh, il existe une tradition d'appeler la femme de la maison *Khamamma*. Cette technique l'aide à ajouter de la couleur locale à la nouvelle. Mais pour rendre le texte facilement compréhensible aux lecteurs français, nous avons traduit quelques mots bengalis qui ont les équivalents en français.

Exemple 3

Texte source: And of course there were always sweets. Especially *roshgulla* and *Shandesh* and *ladoo*. And *halwa*. (*The Daily Woman*, p.52)

Texte cible : Et bien sûr, il y avait toujours des desserts: *rosgullah*, *sandesh*, *ladoo*, *halwa*. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 4

Texte source: get him to buy some sheelkoroy and get to work. (*The Wardrobe*, p.242)

Texte cible : ...lui demanderait d'acheter du *sheelkoroy* et de se mettre au travail. (*L'armoire*)

Exemple 5

Texte source: Trust a Dhakaiya, an original settler of the old city..... (*The Wardrobe*, p.240)

Texte cible : Faites confiance à un *Dhakaiya*, un des habitants originaires de la vieille ville..... (*L'armoire*)

Les trois exemples précédents tirés des nouvelles choisies nous prouvent que bien que l'anglais soit la langue dans laquelle les écrivaines écrivent leurs nouvelles, le contenu de leurs nouvelles est basé sur la vie bangladeshie. Pour décrire cette vie du Bangladesh et des bengalis, les auteures sont obligées de recourir aux mots bengalis qui n'ont pas d'équivalent en anglais. Dans le premier exemple, nous remarquons que l'écrivaine a utilisé les noms des desserts en bengali, car il n'y a aucun équivalent en anglais pour les traduire. Lors de la traduction en français, nous avons aussi gardé les noms originaux avec des notes en bas de page, en expliquant que ce sont les noms des desserts différents chez les bengalis. Dans le deuxième exemple, il s'agit du mot *sheelkoroy*, tiré de la nouvelle *The Wardrobe*. C'est le nom d'un arbre local en bengali, dont le bois est traditionnellement utilisé pour fabriquer des meubles chez les Bangladeshis. Nous ne pouvons pas éviter d'emprunter ce mot au texte original dans la traduction et avons mis une note en bas de page en expliquant qu'il est une sorte de bois utilisée pour faire les meubles. Dans le troisième exemple, nous voyons bien que l'auteur explique le mot *Dhakaiya* en anglais mais nous n'avons pas évité le mot *Dhakaiya* car c'est un terme employé pour dessiner une communauté particulière.

b) Influence au niveau de la culture bengali chez les écrivaines

Nous allons discuter la trace de la culture bengali dans les nouvelles choisies écrites par les écrivaines d'expression anglaise du Bangladesh.

Exemple 1

Texte source: But weren't all women black fore headed? (*The Daily Woman*, p.51)

Texte cible : Mais toutes les femmes n'étaient-elles pas maudites ?
(*Une femme ordinaire*)

Black fore head, cette expression provenant du Bengali *পোড়া কপাল* (*pora kopal*) signifie « une personne qui porte toujours des malheurs ». Le mot *pora* est brûlé et *kopal* est le front en français. Chez les bengalis, il y a une superstition que tout ce qui arrive à quelqu'un dans la vie est déjà écrite sur le front (qui signifie le destin) de cette personne et personne ne peut s'y échapper. Par conséquent, une personne qui a beaucoup de souffrance et de malheur dans la vie est considérée comme une personne qui a le *pora kopal*. Mais il n'y a aucune équivalence pour ce concept soit en anglais soit en français. C'est pourquoi l'auteur dans sa nouvelle le traduit comme *Black forehead*. Lors de notre traduction, nous l'avons traduite comme «maudit». Le mot « maudit » n'est pas le bon équivalent du mot *black forehead* ou le mot *pora kopal*. Le mot «maudit» peut donner le sens qui est proche du sens original.

Exemple 2

Texte source: ... when her husband sat in the verandah watching the clouds gather — a longer monsoon was always good for business... (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible : ...ou que son mari était assis dans la véranda à regarder les nuages s'assembler - une mousson plus longue était toujours bonne pour les affaires... (*L'armoire*)

Clouds gather est une expression littéralement traduite du bengali en anglais. En bengali, le mot *মেঘ জড়ো হওয়া* (*Megh joro hoya*) signifie l'arrivée de la pluie et dans la littérature bengali, cette expression est utilisée souvent pour monter le sentiment profond de peur, ou de tristesse inconnue. Mais en anglais, il signifie souvent l'arrivée d'un danger grave climatique. Nous remarquons qu'il y a une énorme différence entre l'usage de la même expression dans les deux langues différentes. Dans la nouvelle, cette expression nous dit l'arrivée de la saison de mousson qui est bonne pour l'affaire des chaussures en caoutchouc. Cette idée n'évoque aucun signe de danger. Lors de notre traduction, nous avons fait une traduction mot à mot, car il n'y a pas d'équivalent pour cette expression en français.

Exemple 3

Texte source: For the anniversary, Meher's husband had shyly ordered a pair of gold bangles..... (*The Wardrobe*, p.241)

Texte cible : À l'occasion de l'anniversaire de mariage, le mari de Meher avait timidement commandé une paire de bracelets en or..... (*L'armoire*)

Au Bangladesh, il y a une différence entre le bangle et le bracelet. Dans la nouvelle, l'auteure a traduit le mot *বালা* (*bala*) en *bangles*. Les *bangles* (*bala*) viennent toujours en paires mais les bracelets ne sont pas portés en paires, au contraire, les Bangladeshis portent un seul bracelet à un moment donné. Les femmes portent des bracelets à un poignet. Mais quand il s'agit de *bangles* (*bala*), les femmes les portent traditionnellement aux deux poignets. Bien que l'auteur dans sa nouvelle ait d'abord employé le mot *bangles*, plus tard pour mieux faire comprendre les lecteurs, elle emploie aussi le mot *bala*.

Exemple 4

Texte source: But poverty has same picture, a huge void, an ugly monster crying out, Wants, wants and wants...!(*The Other Side of the Mirror*, p. 195)

Texte cible : Mais la pauvreté présente la même image, un vide énorme, un monstre laid toujours hurlant : des besoins, des besoins, des besoins ...! (*L'autre côté du miroir*)

Dans l'exemple précédent, nous remarquons l'usage de réduplication « wants, wants and wants » qui est très fréquent dans la langue bengali. D'autre côté, nous ne voyons l'usage de la réduplication ni en anglais ni en français. Dans cette phrase, nous remarquons l'influence du bengali sur la langue anglaise utilisée par des écrivaines bangladeshies. Lors de notre traduction, pour être fidèle à l'auteur, nous l'avons traduit mot à mot. Cette traduction n'a ni changé le sens de l'original ni donné au texte un air étrange, un air de l'autre. Bien que l'usage de la réduplication ne soit pas familier aux lecteurs français, ils peuvent deviner sans aucune difficulté ce que l'auteur veut dire dans son texte.

Exemple 5

Texte source: Here at least her vicious cycle of poverty had not yet reached its gnawing teeth. (*The Other Side of the Mirror*, p. 196)

Texte cible : Au moins dans ce domaine, le cercle vicieux de sa pauvreté n'avait pas encore pris toute sa mesure. (*L'autre côté du miroir*)

La phrase ci-dessous porte une expression *gnawing teeth* pour décrire la cruauté de la pauvreté. L'auteur de cette nouvelle a essayé de traduire une expression utilisée en bengali *দারিদ্রের করাল গ্রাস* (*Daridrer koral grash ; poverty awful devouring*) - A poverty that is awful and devouring. Le mot *দারিদ্রের* représente *poverty* en anglais et *pauvreté* en français dans la phrase précédente. Si nous faisons une traduction littérale, *করাল*, veut dire *awful* et *গ্রাস* peut être traduit comme *devouring* en anglais. L'auteur veut transmettre cette expression à ses lecteurs mais faute de la possibilité de traduire les mots exacts en anglais, l'auteur fait une traduction proche du sens de l'original. Traduire cette expression bengalie mot à mot aboutirait à une expression dépourvue de sens en anglais. Lors de la traduction, nous avons aussi fait un changement pour faire le lecteur français comprendre facilement ce que l'auteur a voulu dire dans sa nouvelle.

Exemple 6

Texte source: Indeed were they not floating aimlessly in a sea of wants?
(*The Other Side of the Mirror*, p. 198)

Texte cible : En effet, ne flottaient-ils pas sans but dans un océan de besoins? (*L'autre côté du miroir*)

Sea of Wants est la traduction de l'expression bengali *অভাবের সাগর* (*obhaber shagor ; Sea of scarcity*). L'auteur a remplacé *অভাব* par le mot *wants* et a traduit *সাগর* comme *sea* en anglais. Il l'a fait parce qu'il n'y a aucun équivalent de cette expression en anglais. Dans la langue bengali ce genre d'expressions est souvent utilisé dans la littérature pour décrire une situation économique misérable. Nous avons fait une traduction littérale de cette expression. Bien que les lecteurs français ne soient pas familiers avec cette expression, quand ils lisent la nouvelle, le contexte leur expliquera le sens de cette expression ou ils arriveront à deviner le sens que l'auteur a donné à l'expression dans sa nouvelle.

Exemple 7

Texte source: Why had she been strutting like a proud peacock all these days? (*The Other Side of the Mirror*, p. 198)

Texte cible : Pourquoi s'était-elle pavanée comme un paon fier toutes ces années? (*L'autre côté du miroir*)

En bengali, le paon est le symbole de la fierté. Les auteurs s'en servent souvent dans leur écriture pour décrire la fierté d'un personnage. Les paons sont considérés comme l'une des plus belles créations pour leurs plumes colorées et extraordinaires. Et on pense également qu'ils sont l'un des animaux les plus fiers du monde pour leur beauté. Dans la phrase, l'écrivaine a utilisé cette expression *strutting like a proud peacock* pour nous faire comprendre comment Shanti, le personnage central de la nouvelle se sent comme épouse unique d'un bon homme, la femme la plus heureuse du monde. Cette expression est souvent utilisée par les écrivains bengalis pour montrer la fierté de quelqu'un dans une manière satirique. Nous avons fait une traduction littérale en français, comme l'auteur a fait. L'auteur l'a traduit directement en anglais du bengali. Nous croyons que les lecteurs français peuvent deviner le sens de cette phrase et le vouloir dire de l'auteur quand ils liront cette partie de la nouvelle.

Exemple 8

Texte source: And also because he is connected to me, being a Bangladeshi, a full-blooded Bangladeshi, as I am. (*The Mosque-Yard Imam*, p.18)

Texte cible : Aussi parce que nous sommes liés quelque part ; comme moi, il est aussi Bangladeshi, un véritable Bangladeshi. (*L'imam de la mosquée*)

A full blooded Bnagladeshi, veut dire qu'une personne dont les parents et les ancêtres sont tous bangladeshis. En bengali, cette expression est শতভাগ খাঁটি বাঙালি (*Shotobhag khati Bangali*). Si nous la traduisons littéralement du bengali en anglais, cette expression deviendra *hundred percent pure Bengali* et en français « un Bangladeshi à cent pour cent ». Mais ni les Anglais ni les Français n'utilisent ce genre d'expression dans leurs langues. C'est pourquoi l'auteur l'a modifié à *full blooded Bangladeshi* pour adapter l'expression à la langue anglaise. Lors de notre traduction, nous l'avons traduit comme « un véritable Bangladeshi » pour que cette expression s'adhère au génie de la langue française.

Exemple 9

Texte source:she could no longer ignore the ring of people, mostly young girls and boys selling soft drinks and peanuts and the ever-present *tokais*, surrounding her. (*Sunset*, p.94)

Texte cible : ...elle ne pouvait plus longtemps ignorer la ronde des gens, principalement de jeunes filles et garçons vendant boissons non-alcoolisées et cacahuètes et les *tokais* toujours présents, l'environnant.
(*Coucher de soleil*)

টোকাই (*Tokai*) est le personnage de dessin animé le plus ancien du Bangladesh. C'est une création de Rafiqun Nabi dans les années soixante-dix. Le *Tokai* est un gamin qu'on pourrait trouver dans les rues. Ils ont moins de dix ans. Ce n'est pas seulement un personnage simple, mais c'est aussi celui qui décrit les sentiments des gens sur la situation politique et socio-économique actuelle du pays. En fait, le mot *tokai* est devenu le synonyme des enfants qui trainent dans les rues au Bangladesh. *Tokais* représente les enfants qui ramassent les objets jetés dans la poubelle au bord de la route et gagnent de l'argent en les vendant aux acheteurs qui les recyclent et les rendent utilisables. Il n'existe aucun équivalent de ce mot en anglais. C'est pourquoi l'auteur a utilisé ce mot original mais n'a donné aucune explication à son propos. Lors de notre traduction, nous avons aussi gardé le mot original, en donnant une brève note en bas de page.

Exemple 9

Texte source: One gave twisted paper packets of 'blessed sugar grains'.....(*Sunset*, p.100)

Texte cible : L'un d'eux lui donna des paquets de papier tordus remplis de 'grains de sucre bénis'..... (*Coucher de soleil*)

Blessed sugar grain, ce groupe de mots n'explique pas clairement ce que l'auteur veut dire dans son texte. À part les lecteurs bengalis, il est difficile pour les autres à comprendre le vouloir dire de l'auteur. Provenant de la langue bengali, le mot চিনি পড়া (*Chini pora* ; *sugar read*) est utilisé pour dire « grain de sucre béni ». En français, *chini* est « le sucre » et *pora* est le verbe « lire ». L'Islam ne nie pas l'existence de la magie noire et pour éviter l'influence de la magie noire, les musulmans bengalis se tournent parfois vers les hommes saints et les personnes qui ont une connaissance approfondie du Coran. Ils lisent les vers spécifiques du Coran et soufflent sur le sucre apporté par leurs clients. Les musulmans du Bangladesh croient que si une personne sous l'influence de la magie noire mange ce sucre, elle en sortira. C'est pourquoi l'auteur l'a traduit en anglais comme *Blessed sugar grain* dans sa nouvelle car il n'y a aucun équivalent pour cette expression en anglais. Nous

avons aussi fait une traduction littérale pour traduire cette expression de l'anglais en français.

Notre analyse précédente nous montre que l'influence de la langue bengali et la culture bengali sont plus ou moins évidents dans les écritures d'expression anglaise des écrivaines bangladeshies. Bien que les écrivaines choisissent l'anglais comme langue pour exprimer leur vouloir dire, le contexte tournent autour de la vie des femmes bangladeshies. Pour décrire la vie du Bangladesh, il est impossible d'éviter l'influence de la langue et culture bengalis dans nos textes choisis. C'est pareil quand il s'agit de la traduction de ces textes.

Pour mener notre analyse, nous avons suivi le travail de Zhan Xinmu. Selon Zhan Xinmu, dans un texte littéraire, nous pouvons trouver les signes sociaux. Les signes sociaux d'une œuvre littéraire représentent la culture d'une communauté particulière. Les signes sociaux qui appartiennent à une communauté, représentent souvent l'aspect de « l'autre » pour la communauté de lecteurs cibles. Ces signes deviennent des signes incompréhensibles pour la communauté cible. Lorsqu'un texte littéraire est traduit, le traducteur fait face aux défis de les traduire dans une autre langue et nous n'avons pas fait exception à ce défi non plus. Zhan Xinmu a divisé les signes sociaux en trois catégories : les signes sociolinguistiques, les signes idiomatiques et les signes des mœurs.

Les signes sociolinguistiques étudient les variations que nous pouvons trouver au niveau de grammaire, de lexique et de phonologique entre le texte source et le texte cible. Par exemple, sous la catégorie « pronom tu et vous », nous avons montré comment l'usage de « you » varie en bengali et en français et comment nous avons surmonté ce défi lors de la traduction en fonction de la familiarité entre les personnages.

Les signes des mœurs se concentrent sur les coutumes, les nourritures, les vêtements etc., qui se trouvent dans un texte source. Ici, le fait intéressant est que les nouvelles sont écrites en anglais, une langue qui est très différente du bengali et appartient aussi à une culture différente. Bien que l'anglais soit la langue la plus utilisée dans le monde entier, il n'a pas réussi à combler la lacune culturelle qui existe par rapport au

bengali. Nous avons remarqué que dans les nouvelles, il y a des mots bengalis utilisés par les écrivaines qui n'ont aucun équivalent en anglais. Parmi ces mots bengalis, nous avons trouvé des mots qui appartiennent aux signes des mœurs et nous les avons mis dans les catégories : « Mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh : emprunt et *footnoting* » et « noms des personnes ».

Sous la partie intitulée, « Influence au niveau de la culture bengali chez les écrivaines », nous avons mis les expressions et leurs traductions que nous avons trouvées dans les textes choisis. D'après Zhan Xinmu, les expressions trouvées dans un texte littéraire sont considérées comme les signes idiomatiques et nous ne pouvons pas trouver leurs équivalents dans une autre langue. C'est un des caractères socioculturels d'une langue.

Comme conclusion, nous pouvons dire que dans ce chapitre nous avons examiné notre traduction par rapport aux particularités de langue et de culture bangladeshies. Nous avons d'abord présenté les stratégies que nous avons employées pour surmonter les défis posés par la langue. Nous avons tenté de produire une traduction compréhensible et en même temps une traduction qui transmet le vouloir dire des écrivaines. Pour faire notre analyse, nous avons divisé ce chapitre en catégorie différentes. Lors de notre traduction, nous avons trouvé les mots d'adresse utilisés au niveau familial et au niveau social. Dans notre chapitre, nous les avons discutés séparément sous la catégorie, « Mots d'adresses ». Ensuite, sous la catégorie « Mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh : emprunt et *footnoting* » nous avons présenté les noms de plats, de vêtements, de lieux, et de mots variés. Puis, sous la catégorie intitulée, « Mots liés au contexte des femmes: (emprunt et *footnoting*) » où nous avons repéré les mots des textes choisies liées à la femme. Sous la catégorie « Pronoms tu et vous », nous avons fait une analyse de l'usage des pronoms « tu » et « vous » en bengali, en anglais et en français. Sous la catégorie intitulée « Variation au niveau de langue », nous avons choisi une des premières nouvelles écrite en anglais par une écrivaine bengali comme point de référence pour montrer comment au fil du temps l'usage des mots bengalis s'est augmenté dans l'écriture des

écrivaines d'expression anglaise du Bangladesh. Nous avons aussi discuté notre stratégie de traduire les titres des nouvelles sous une catégorie séparée.

Par la suite, la catégorie « Phrases longues » montre comment les écrivaines choisies pour notre recherche ne peuvent pas éviter d'écrire de longues phrases et comment nous avons essayé de surmonter ce défi lors de notre traduction.

À la fin, nous avons aussi analysé la traduction des termes culturels. Dans la catégorie « Influence de la langue et culture bengalis sur l'écriture bengali d'expression anglaise », nous avons essayé de montrer comment la langue et la culture bengalis ont exercé leur influence sur l'écriture des écrivaines choisies en tirant des exemples des nouvelles traduites.

Ainsi nous avons essayé de représenter les particularités de l'anglais bangladeshi et de la culture bangladeshie en français, en tirant les exemples des textes traduits dans ce chapitre. Nous avons traduit les textes écrits en anglais mais leur contexte est basé sur la vie au Bangladesh. Les textes sont pleins de mots qui donnent aux lecteurs une connaissance de la vie au Bangladesh. Les lecteurs peuvent savoir comment la vie des villageois au Bangladesh dépend de la saison, et comment les pauvres sont obligés de migrer dans les villes pour gagner de l'argent; les lecteurs peuvent aussi avoir une idée des termes que les Bangladeshis utilisent pour s'adresser l'un l'autre, décrire leurs vêtements, leur nourriture et ainsi de suite. Lors de notre traduction, nous avons essayé de garder les mots particuliers qui donnent aux textes un air bangladeshi à l'aide des notes en bas de page. Ces mots n'ont pas souvent d'équivalence en français. Mais nous avons aussi gardé certains mots de l'original comme tels bien qu'ils aient des équivalents en français pour informer les lecteurs français de la vie des bangladeshis. Il est aussi vrai que les notes en bas de page donnent seulement de petites explications bien qu'il y ait des mots compliqués dans les textes comme *anchal*, *Dhakaiya*, etc. qui méritent plus d'une petite explication. Ce sont les mots qui représentent le mode de vie au Bangladesh. Il ne sera pas possible pour les lecteurs français de comprendre l'importance de ces mots dans la vie des Bangladeshis à moins qu'ils aient une connaissance profonde de cette vie. Nous avons voulu en fait susciter la curiosité des lecteurs français et les provoquer à

se renseigner sur la vie des gens qui font l'objet de ces nouvelles. L'explication incomplète ou plutôt l'incompréhension créée chez les lecteurs est une des stratégies que nous avons utilisée pour les encourager à faire plus de recherche sur la culture bangladeshie. Quand nous avons trouvé des phrases longues, qui risquent de confondre les lecteurs français, nous avons coupé ces phrases en deux. Nous avouons que nous n'avons pas hésité à légèrement modifier les phrases mais nous avons fait tout l'effort pour garder le sens de l'original. Les mots comme *Boro Bari*, *Boroma* etc., ont perdu leur essence quand nous les avons modifiés ou paraphrasés lors de notre acte de traduire, mais notre version permet aux lecteurs de les comprendre à l'aide du contexte quand ils lisent la traduction. Nous n'avons pas voulu remplir les textes traduits de *footnotes*, un acte qui risque de les faire perdre l'intérêt dans la lecture. Ainsi nous avons essayé d'adopter une approche mi-chemin entre la traduction sourcière et cibliste. Nous avons tenté de susciter l'intérêt des lecteurs et de garder le vouloir dire des auteures. Les expressions trouvées dans les textes originaux sont principalement traduites du bengali en anglais par les écrivaines et nous les avons traduites en français. Dans ce chapitre, nous remarquons que la traduction est faite deux fois au niveau de la langue : la première fois par les écrivaines lors de leur écriture en anglais et la deuxième fois par nous en français, par le biais de la traduction en français.

Passons maintenant au dernier chapitre de notre recherche.

Chapitre 4

Représentation des femmes bangladeshies en français

Ce quatrième chapitre de la thèse examine comment les femmes sont représentées dans les nouvelles anglaises et comment cette représentation des femmes est traduite en français. A cette fin, nous examinerons la vie des femmes et le rôle qu'elles jouent dans la société bangladeshie à l'aide des exemples tirés des nouvelles choisies de notre corpus et leurs traductions. Toutes les nouvelles décrivent la vie des femmes vivant dans une société patriarcale. Ces femmes bangladeshies vivent dans un monde dominé par les hommes. Pour des raisons d'analyse, nous avons divisé ce chapitre en dix catégories. Tout d'abord, nous présenterons la catégorie, ensuite nous proposerons des exemples pour justifier la catégorisation et enfin, nous examinerons comment la femme est représentée en français. Chaque catégorie représente des aspects différents de la vie des femmes, et s'appuient sur les histoires des nouvelles choisies pour notre recherche. Parmi les cinq nouvelles choisies, trois nouvelles représentent la vie des femmes dans des familles aisées et les autres racontent la vie des femmes marginalisées au Bangladesh.

4.1 Variations au niveau du thème

Un thème littéraire signifie l'idée principale ou le sens caché derrière une œuvre littéraire. Le thème d'une œuvre littéraire tourne principalement autour de ses personnages, de ses dialogues et de son intrigue. Le thème peut porter une morale ou un message. Une œuvre littéraire peut avoir plus d'un thème. Dans ce cas, le thème

central peut refléter l'image de la société ou de la vie avec d'autres sous-thèmes. Le thème reflète principalement la croyance, le point de vue d'un écrivain dans son œuvre et l'analyse d'un thème consiste à identifier ce que l'auteur veut dire à travers son écriture. L'analyse des thèmes comprend l'étude du concept, de la pensée, de l'avis ou de la croyance exprimé par un écrivain dans son écriture. Le thème transmet un message, une remarque ou un aperçu qu'un auteur offre à ses lecteurs. Examinons la citation suivante:

Analysis of theme involves working the concept, thought, opinion or belief that the author expresses. It is very common (and helpful) to consider theme when analyzing another aspect of literature rather than on its own. The theme of a work is the main message, insight, or observation the writer offers.¹⁰¹

Cette partie examine les thèmes principaux des nouvelles choisies de notre corpus. Les cinq nouvelles choisies pour notre recherche comprennent les thèmes qui décrivent les aspects différents de la vie des femmes dans un pays où la domination des hommes est remarquablement visible dans tous les domaines de la vie des femmes. Le thème principal des nouvelles vise la vie des femmes au Bangladesh en général. Afin d'illustrer le thème principal, les auteurs créent des sous thèmes qui évoquent la vie des femmes dans la ville et le village, leur situation économique, leur vie mariée etc. Dans l'écriture des écrivains d'expression anglaise du Bangladesh, nous remarquons que les écrivains présentent une variété de thèmes : l'image de la société bangladeshie, l'histoire politique du pays, les événements contemporains, la vie de la diaspora etc. Alors que l'écriture des écrivaines contemporaines se

¹⁰¹ Davis, Dr. "How to Write an Analysis of Theme", *Teaching College English*, <http://teachingcollegeenglish.com/2007/08/10/how-to-write-an-analysis-of-theme>, consulté le 27 février, 2021 à 18:35 à New Delhi.

« Quand on parle de l'analyse du thème, il s'agit de travailler sur le concept, la pensée, l'opinion ou la croyance exprimés par l'auteur. Il est très courant (et utile) de considérer le thème lors de l'analyse d'un autre aspect de la littérature. Le thème d'une œuvre comprend le message principal, l'aperçu ou l'observation que l'écrivain offre. »

concentre surtout sur la vie des femmes. Elles écrivent en particulier sur les sujets quotidiens de la vie. Dans cette partie, nous allons analyser les thèmes évoqués dans les cinq nouvelles et leur traduction.

Les cinq nouvelles choisies ne nous donnent pas seulement des images différentes de la vie des femmes mais elles nous donnent également des idées générales sur la vie quotidienne au Bangladesh. Pour le comprendre bien, nous allons parler des thèmes différents abordés par les auteures dans leurs nouvelles.

Le protagoniste de *The Mosque-Yard Imam*, tente d'équilibrer sa vie dans deux cultures complètement différentes : suédoise et bangladeshie. Elle trouve que la culture suédoise est une culture plus tolérante par rapport à la culture bangladeshie. Ses peurs imaginaires d'un imam constituent l'essentiel de cette nouvelle. Nous allons parler de quelques exemples séparément pour bien comprendre les thèmes de cette nouvelle.

Exemple 1

Texte source: Texte source: But the fact is that the colour of my skin still gives me away as a foreigner, even before I open my mouth. (*The Mosque-Yard Imam*, p.11)

Texte cible : Mais il est aussi vrai que la couleur de ma peau me trahit toujours et révèle le fait que je suis une étrangère, même avant que j'ouvre la bouche. (*L'imam de la mosquée*)

D'une part, elle hésite à exprimer ses sentiments et ses pensées en Suède parce qu'elle est immigrée là-bas et d'autre part, bien qu'elle ait parfaitement le droit d'exprimer ce qu'elle croit dans son pays natal, la société bangladeshie ne la comprend pas. Mais ses croyances et ses pensées vont à l'encontre de celles dont font l'expérience les gens du Bangladesh, de sorte qu'elle éprouve des difficultés pour communiquer avec la population majoritaire du Bangladesh.

Exemple 2

Texte source:I wish reincarnation were true. Then my father would be around again, maybe as a Swedish child, if not a Bengali one. (*The Mosque-Yard Imam*, p.13)

Texte cible : je veux que la réincarnation soit vraie. Si la réincarnation était vraie, mon père reprendra vie alors, et même s'il n'est pas réincarné comme un enfant bengali, il sera réincarné peut-être comme un enfant suédois. (*L'imam de la mosquée*)

La nouvelle nous raconte l'amour immense d'une fille pour son père décédé et cet amour évolue au fur et à mesure que le récit progresse. La nouvelle décrit la première visite de la narratrice au Bangladesh après la mort de son père. Son amour pour son père décédé la fait se demander pour un instant si son père reviendrait à ce monde à travers la réincarnation.

Exemple 3

Texte source: My mind suffers a sudden volte-face. It's a book of poetry by the renowned Bengali poet Kazi Nazrul Islam. (*The Mosque-Yard Imam*, p.20)

Texte cible : Soudainement, mon esprit se voit complètement bouleversé. C'est un livret de poésie écrit par le célèbre poète bengali Kazi Nazrul Islam. (*L'imam de la mosquée*)

Quand elle visite la tombe de son père pour la première fois, elle devient triste en voyant la condition de la tombe et décide de la peindre en blanc. Mais la convention sociale au Bangladesh ne permet pas aux femmes de peindre les tombes et pour cette raison, elle a peur que l'imam désapprouve cet acte. Le cimetière est un endroit public et les femmes n'y travaillent pas. Peindre les tombes est un travail réservé aux hommes. Elle ressent donc une peur imaginaire envers l'imam. Sa peur imaginaire est provoquée par la pensée conventionnelle enracinée dans la société patriarcale. Mais tout son dilemme prend fin alors qu'elle voit l'imam réciter un poème écrit par un poète bengali célèbre, connu pour sa pensée et son écriture laïques.

The Other Side of the Mirror, écrite par Tulip Chowdhury, décrit la vie d'une femme Shanti, épouse d'un agriculteur et mère de deux enfants. Sa vie est une lutte sans cesse contre la pauvreté. Afin de subvenir aux besoins de Shanti et de ses enfants, son mari est tenté d'épouser une riche veuve d'un autre village. L'angoisse mentale à laquelle elle fait face au sujet du deuxième mariage de son mari, constitue la majeure partie de cette nouvelle. Analysons deux exemples tirés de la nouvelle:

Exemple 4

Texte source: Life holds up different pictures at the various stages of life. But poverty has the same picture, a huge void, an ugly monster crying out, 'Wants wants wants...!' (*The Other Side of the Mirror*, p. 195)

Texte cible : La vie présente des images variées aux diverses étapes de la vie. Mais la pauvreté présente la même image, un vide énorme, un monstre laid toujours hurlant: des besoins, des besoins, des besoins ... !
(*L'autre côté du miroir*)

Exemple 5

Texte source: Shanti could hardly grasp what he was talking about at first. Voices seem to be shouting to her. She heard voices telling her that this marriage would bring money into her home. (*The Other Side of the Mirror*, p.198)

Texte cible : Au début Shanti pouvait à peine comprendre ce qu'il disait. Des voix semblaient lui hurler dessus. Elle entendit des voix lui dire que ce mariage apporterait de l'argent à la maison. Une autre voix semblait pourtant crier qu'elle perdrait la dignité d'être la seule épouse de son mari. (*L'autre côté du miroir*)

Nous remarquons comment Shanti, le personnage principal de la nouvelle passe son jour luttant contre l'obscurité de la vie. Pour elle, il s'agit de la lutte pour la dignité plutôt que la lutte contre la pauvreté. Dans le premier exemple, nous observons la vie de Shanti et sa lutte constante contre la pauvreté. La nouvelle raconte la vie d'une femme pauvre et les défis auxquels elle se confronte à cause de la pauvreté dans sa vie quotidienne. Elle nous donne également une idée de la vie au village et de l'influence patriarcale sur la vie des femmes. Pourtant, parmi toutes les peines de sa vie, c'est le manque de dignité qui la fait sentir peu chanceuse. Elle comprend qu'elle ne peut même pas retenir son statut de femme unique. En lisant la nouvelle, nous remarquons que la décision au sujet du mariage est toujours prise par les hommes. Le mari de Shanti décide de se marier sans penser aux sentiments de sa femme. Il ne comprend pas que ce mariage aurait un effet bouleversant sur sa femme, surtout lorsqu'elle était fière de son statut jusqu'à là, en dépit de la pauvreté accablante. C'est pareil au père de la veuve qui décide de la marier avec un homme qui est déjà marié, sans tenir compte de son opinion à elle.

Sunset, décrit la vie d'une femme, Shathi qui vient de mettre fin à son mariage, en choisissant de garder son identité individuelle après un mariage en difficulté. Elle se souvient que sa mère et sa grand-mère n'ont jamais tenté de conserver leurs identités et que la vie des femmes en général est une lutte constante. Examinons quelques exemples:

Exemple 6

Texte source: Shathi had led a protected life but received a good education. Her parent had not worried about what she studied as long as she got a degree, hoping that would ensure a good marriage.”(*Sunset*, p. 95)

Texte cible : Les parents de Shathi lui avaient donné une bonne éducation mais le carcan de protection autour d'elle avait été assez solide. Ils avaient voulu qu'elle obtienne un diplôme qui lui assurerait un bon mariage. (*Coucher de soleil*)

Exemple 7

Texte source: Good Muslim women in Bangladesh got married and stayed married.”(*Sunset*, p.101)

Texte cible : Au Bangladesh, de bonnes femmes musulmanes se sont mariées et sont restées mariées. (*Coucher de soleil*)

Nous observons que la protagoniste, Shathi est une personne naïve et calme. Elle se marie avec une personne choisie par ses parents. Ses parents la marie même avant qu'elle termine ses études. Lors de son mariage, elle est en première année de licence. Mais, pour ses parents, son mariage est plus important que son éducation. L'écrivaine ne mentionne pas si elle termine ses études après son mariage. Avant son mariage, elle étudie les beaux-arts et adore peindre. Après son mariage, Shathi essaye de garder sa passion pour la peinture et consacre du temps à peindre mais son mari ne la soutient pas. Mécontente avec le comportement de son mari, elle essaye tout de même de sauver son mariage. C'est parce que, d'après la pensée traditionnelle au Bangladesh, les bonnes femmes restent toujours mariées, quoi qu'il arrive dans leur vie à cause d'un mauvais mariage. Elle attend patiemment dix ans en espérant que sa situation s'améliorera et que sa vie avec son mari deviendra plus intéressante.

La souffrance de la grand-mère de Shathi est une autre partie brève mais importante de cette nouvelle. Après avoir vécu quinze ans heureusement avec son mari, une réalité cruelle la frappe quand son mari décide de se marier avec une jeune fille pour la deuxième fois. En voici un exemple:

Exemple 8

Texte source: Nani had been thirty-five when, after fifteen years of being happily married she had a bad miscarriage and been quite ill. After spending two weeks in bed, she had been rudely brought to her senses by her husband telling her that he was thinking of marrying a second time. (*Sunset*, p.99)

Texte cible : Nani avait trente-cinq ans, après avoir été mariée dans la joie depuis quinze ans, quand elle fit une fausse couche et tomba très malade.

Après avoir passé deux semaines au lit, elle fut brutalement ramenée à la réalité par son mari qui lui dit penser se marier une deuxième fois.
(*Coucher de soleil*)

Nous trouvons aussi que la grand-mère de Shathi avait également subi les conséquences d'un mauvais mariage tout au long de sa vie. Elle ne pouvait pas sortir de ce mariage car ses parents ne voulaient pas qu'elle le fasse et sans le consentement de ses parents, elle n'osait pas mettre fin à son mariage. Donc, elle était obligée de sacrifier le respect de soi pour sauver son mariage. Cette nouvelle nous donne une image de comment les femmes font face à leurs mariages difficiles de génération en génération. La nouvelle nous décrit aussi comment la pensée patriarcale influence souvent la pensée des femmes.

The Wardrobe, dépeint la vie monotone d'une femme au foyer vivant à *Old Dhaka*. Meher passe toute sa vie à être une bonne mère, une bonne épouse, une bonne cuisinière, etc. Elle s'occupe toujours de tous les besoins des membres de sa famille. Mais dans toute la nouvelle, nous ne trouvons personne qui fait un effort à la comprendre ni à lui parler ou passer du temps avec elle. Elle possède une grande passion pour les meubles antiques qu'elle garde dans sa chambre. Pour elle, les motifs de ses meubles: cygnes, fleurs, lions, paons constituent son monde dans lequel elle flâne quand elle a le temps. Parfois elle passe toute la nuit en les regardant et les imaginant vivants. Discutons l'exemple suivant:

Exempel 9

Texte source: She spent considerable time each day, rag in hand, polishing the pride of her mahogany exotica, which contrasted wildly with the other objects in the room. (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible : Chaque jour, elle passait un temps considérable, chiffon en main, à astiquer la fierté de ses objets exotiques en acajou, qui contrastaient sauvagement avec les autres objets dans la chambre.
(*L'armoire*)

Pour lutter contre le sentiment de vide auquel elle fait face presque toujours, elle fait ce qu'elle aime. Elle passe toujours un temps considérable en époussetant ses meubles antiques dans sa chambre. Quand elle est décédée, il ne reste plus rien de ses souvenirs. Ses fils vendent tous ses meubles et ses mémoires sont vite effacées de leur pensée.

La nouvelle nous donne aussi une image de la vie du vieux quartier de Dhaka (*Old Dhaka*). *Old Dhaka* est la plus ancienne partie de Dhaka actuel. C'est un endroit trop surpeuplé avec des rues toujours encombrées. Pourtant, les habitants de ce quartier sont uniques et connus pour leur mode de vie pompeux. En voici un exemple:

Exemple 10

Texte source: Filled with a zealous sense of ancestry, the Dhakaiyas, famous for their love of pomp, lavish display and hospitality, would rather die than be outdone. Dressed to the nines in finery, the Dhakaiya loves doing what one was meant to do in life — enjoy! (*The Wardrobe*, p.240)

Texte cible : Remplis d'un sens zélé d'ascendance, les *Dhakaiyas*, célèbres pour leur amour de la pompe, leur étalage somptueux et leur hospitalité, mourraient plutôt que d'être surpassés. Toujours très bien habillés, le *Dhakaiya* adore faire ce que l'on est censé faire dans la vie – s'amuser! (*L'armoire*)

La nouvelle nous décrit aussi la partition de l'Inde quand l'auteure nous raconte le personnage de Tarakanath, le charpentier qui fait l'armoire de Meher. La famille de Tarakanath décide de ne pas quitter le Bengale de l'est (Bangladesh actuel) lors de la partition de l'Inde, à la différence de nombreuses familles hindous qui s'installent dans le Bengale d'ouest. Il était un jeune garçon lors de la partition, mais est obligé d'assumer la responsabilité de sa famille quand son père tombe malade. En voici un exemple:

Exemple 11

Texte source: Tarakanath was a young lad of fifteen during the Partition when he found himself in charge of marrying off five sisters following his father's paralysis. (*The Wardrobe*, p.242)

Texte cible : Tarakanath était un jeune garçon de quinze ans lors de la Partition quand il se retrouva à devoir marier cinq sœurs suite à la paralysie de son père. (*L'armoire*)

Nous pouvons dire que *The Wardrobe* se concentre sur l'effet de la solitude dans la vie d'une femme et de la manière dont elle essaie de la surmonter en imaginant un monde à elle. La nouvelle nous donne également l'image de la vie dans le vieux Dhaka. Elle nous présente aussi l'image de la partition de l'Inde en 1947.

La nouvelle intitulée *The Daily Woman* nous raconte une histoire particulière des femmes qui vivent au-dessous du seuil de pauvreté. Cette histoire tourne autour d'une femme analphabète qui fait le ménage chez les autres. Dans l'histoire entière, nous ne

trouvons pas le nom du personnage principal. La narratrice décrit la vie, les craintes, et les pensées du personnage principal qui reflètent celles des autres femmes comme elle. Par exemple:

Exemple 12

Texte source: Every year for the last five years - she had been married one year before the first one was born - she had given birth. Not one had lived beyond a day or two. And she had thought she too, like Fatema, was cursed.”(*The Daily Woman*, p.49)

Texte cible : Elle était mariée un an avant la naissance de son premier enfant. Tous les ans, depuis cinq ans, elle a donné naissance aux enfants. Mais aucun n'a survécu pour plus d'un jour ou deux. Et elle pensa qu'elle aussi comme Fatema, était maudite. (*Une femme ordinaire*)

Ces phrases nous expliquent bien la souffrance des femmes dans une société patriarcale où si un couple n'a pas d'enfant ou leur enfant meurt après sa naissance, la femme est considérée comme un être maudit. Dans cette nouvelle, nous voyons que la protagoniste est obligée de donner un de ses enfants, des jumeaux, à un couple étranger en adoption parce que son mari et elle, ils sont incapables de nourrir et de garder leurs enfants, car ils ne gagnent pas assez pour s'occuper d'eux. Ils donnent un de leurs enfants à un couple américain qui veut l'adopter et l'emmenner aux Etats-Unis avec eux. Discutons les exemples suivants:

Exemple 13

Texte source: She had looked at the girl child for a long time the next morning. But she had felt nothing in her heart for the child. She did not even feel a sense of relief that the child would have a future. (*The Daily Woman*, p.55)

Texte cible : Le lendemain matin, elle avait regardé sa petite fille pendant longtemps. Mais elle n'avait rien ressenti pour elle. Elle ne ressentait pas non plus du soulagement à l'idée de donner à sa fille un meilleur avenir. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 14

Texte source: The man with red beard explained that there were some papers to be signed-a *tip shoi* would also be alright. (*The Daily Woman*, p.56)

Texte cible : L'homme à la barbe rouge lui expliqua qu'il y avait des papiers à signer. Si elle ne pouvait pas signer son nom, un *tip-shoi* conviendrait également. (*Une femme ordinaire*)

Toutes les phrases précédentes nous décrivent la vie d'une femme pauvre et analphabète qui a accepté sa souffrance sans poser de question. Elle n'a pas d'émotion envers sa fille à cause de sa situation difficile. Elle est tellement pauvre

qu'elle ne peut même pas nourrir ses enfants. Elle ne s'inquiète pas de l'avenir du bébé qu'elle a donné au couple américain. Tout ce dont elle se souvient, c'est la souffrance qu'elle a ressentie lors de sa grossesse. La nouvelle nous présente l'image d'une pauvre villageoise analphabète qui vient en ville avec l'espoir de trouver une meilleure vie. La nouvelle nous montre comment elle lutte sans cesse contre toutes les difficultés afin de rendre sa vie ainsi que la vie des membres de sa famille meilleure. La nouvelle nous explique également comment elle perçoit la discrimination et comment elle réagit contre cette discrimination socio-économique et le patriarcat répandus autour d'elle.

Après avoir analysé les thèmes que contiennent les nouvelles choisies, nous pouvons dire que lors de la traduction, nous avons pu conserver tous les thèmes pour les lecteurs français. Les nouvelles sont écrites en anglais par des écrivaines bangladeshies contemporaines. La langue d'expression est l'anglais mais les nouvelles décrivent la vie des femmes vivant au Bangladesh. L'anglais n'est utilisé que comme moyen d'expression pour exprimer le vouloir dire des écrivaines bangladeshies. Nous avons parlé à deux écrivaines de notre corpus et avons appris qu'elles donnent plus de priorité aux femmes dans leurs écritures puisqu'elles sont des femmes elles-mêmes. Le message qu'elles transmettent et la façon dont elles le font sont plus ou moins pareils à ce que font les autres écrivaines du Bangladesh qui écrivent en bengali. La description de la vie des femmes au Bangladesh et de leurs expériences dans une société patriarcale est un sujet qui passionne les écrivaines en particulier, quel que soit leur langue d'expression.

À part le sujet des femmes, les lecteurs trouvent parfois aussi les hommes comme protagonistes dans les nouvelles écrites par les femmes. Les écrivaines d'expression anglaise et bengali, toutes les deux, traitent les sujets variés dans leur écriture, mais à partir de 1971 et pendant quelques décennies après, le sujet portant sur la guerre d'indépendance du Bangladesh préoccupe tous les écrivains, qu'ils soient hommes ou femmes. Le choix de l'anglais comme langue d'expression est un phénomène assez récent, et il n'y a toujours pas beaucoup d'écrivains qui choisissent cette langue pour exprimer leurs pensées. Evidemment, il y a très peu d'écrivaines qui choisissent

d'écrire en anglais. Il est pourtant vrai que dans la période contemporaine, nous avons trouvé au moins cinq écrivaines, qui pour leur part, ont essayé de représenter tous les côtés de la vie des bangladeshies et de la vie au Bangladesh.

On pourrait dire que malgré de nombreuses différences, les cultures anglaise et française sont plus proches que les cultures bangladeshie et française. Cette différence engendre énormément de problèmes de traduction. Bien que les auteures s'expriment en anglais, les thèmes exploités sont enracinés dans la culture bangladeshie et donc posent une difficulté de compréhension en plus. En tant que traductrice, pour faciliter la compréhension des lecteurs français et pour préserver la couleur locale du Bangladesh, nous avons essayé de prendre un mi-chemin en équilibrant notre approche entre les approches sourcière et cibliste.

4.2 **Représentation de la souffrance mentale des femmes**

La souffrance des femmes ne comprend pas seulement la souffrance à laquelle elles sont confrontées en raison de la violence physique contre elles par leurs maris ou les autres hommes. Elle comprend également la souffrance qu'elles subissent souvent au niveau mental. Généralement, la souffrance mentale à cause de l'abus verbal est une infraction pénale mais la souffrance provoquée par le comportement des gens ignorants, la pensée stéréotypée etc., n'attirent pas l'attention qu'elle mérite, ni de la part de la loi ni de la part des autorités responsables. Les écrivaines, pour leur part, ont essayé de peindre l'angoisse à laquelle les femmes sont confrontées dans leurs vies en raison de la pauvreté ou du fait qu'elles ne sont que des femmes.

The Other Side of the Mirror est la nouvelle d'une femme, Shanti. Elle vit dans un village avec son mari et ses enfants. Son mari est agriculteur. Mais à cause de la mauvaise récolte, sa famille souffre et passe du temps difficile pendant quelques années. Son mari rend visite aux villages voisins pour travailler et Shanti reste chez elle avec leurs enfants. Tout en vivant une vie difficile, sa seule consolation est d'avoir un bon mari qui ne s'est pas marié deux fois, comme faisait les hommes en général. Chaque fois qu'elle se sent triste en pensant que son mari est incapable de

s'occuper bien d'elle et de leurs enfants, elle se soulage en disant qu'il est au moins un mari fidèle.

Exemple 1

Texte source: Is the rich man's daughter beautiful? she asked through tear-filled eyes. All of a sudden she seemed to see her husband in a new light. She still wanted to believe in his goodness and wanted to believe that what he was about to do was for their own good, for their children's sake. (*The Other Side of the Mirror*, p.198)

Texte cible : La fille du riche est-elle belle ? demanda-t-elle, les yeux remplis de larmes. Tout d'un coup, elle sembla voir son mari sous un nouveau jour. Elle voulait toujours croire en sa bonté et croire que ce qu'il était sur le point de faire était pour leur propre bien, pour le bien de leurs enfants. (*L'autre côté du miroir*)

Mais son monde se bouleverse lorsque son mari annonce la décision qu'il a pris au sujet de son deuxième mariage avec une veuve d'une famille aisée du village voisin. D'une part, elle est malheureuse en pensant qu'elle est sur le point de perdre son statut d'épouse unique à cause de sa pauvreté et d'autre part, elle doute si son mari la trompe en donnant des excuses sur leur situation économique. Ainsi, elle éprouve une terrible angoisse mentale mais ne peut pas contester la décision de son mari.

Sunset, nous raconte la vie d'une femme qui s'appelle Shathi, venant d'une famille aisée. Shathi se retrouve mariée à l'âge de dix-neuf ans avec un homme choisi par ses parents. Dans la nouvelle, nous trouvons Shathi assise sur un banc dans un parc et pensant à son mariage dont elle vient de sortir, et aux souvenirs de ses parents décédés.

En pensant à son mariage, elle se souvient également de la mauvaise phase du mariage de sa grand-mère et de la souffrance à la quelle elle a fait face pendant ces jours. Nous remarquons que Shathi est très jeune, une petite fille quand ses parents la marient avec un homme qui est dix ans plus âgé qu'elle. Mais la différence d'âge entre les deux n'est pas une préoccupation majeure pour ses parents, car le futur marié est beau et a un emploi bien rémunéré. D'après sa mère, Shathi n'est pas la seule à se marier avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle, car il y a une différence de onze ans même entre ses parents. Examinons quelques exemples:

Exemple 2

Texte source: In the beginning Shathi's own marriage had seemed to work. (*Sunset*, p.101)

Texte cible : Au début, le mariage de Shathi était heureux. (*Coucher de soleil*)

Exemple 3

Texte source: It was she who had changed: from a naive shy girl, conditioned to be non-assertive, one sensitive to her likes and dislikes as well as to her rights. (*Sunset*, p.101)

Texte cible : C'était elle qui avait changé. D'une fille timide, naïve, conditionnée pour être discrète, elle était devenue sensible à ses goûts et à ses aversions, ainsi qu'à ses droits. (*Coucher de soleil*)

Bien que Shathi se soit mariée à l'âge de dix-neuf ans, au fil du temps, elle finit par évoluer. Elle prend conscience de ses droits, de son choix. Elle essaie pendant dix ans de faire réussir son mariage. Mais quand elle découvre que son mari ne fait aucun effort à faire durer leur mariage, elle décide d'en sortir, contrairement à ce qu'avait fait sa grand-mère. La vie de Shathi et de sa grand-mère est une représentation de toutes les femmes en général. Au Bangladesh, la société est largement contrôlée par les hommes et la décision relative au mariage d'une fille est prise par sa famille, particulièrement les hommes. Les femmes mariées sont censées continuer leur vie conjugale quoi qu'il arrive. Observons la citation ci-dessous :

We found that Bangladesh society was largely controlled by men, and marriage was often forced on women. Women often were blamed for any mishap in the family and married women were under social and emotional pressure to keep the marital relationship going even when painful.¹⁰²

The Wardrobe nous peint la vie d'une femme qui s'appelle Meher. Elle vient d'une famille remplie de beaucoup de personnes - ses fils, ses petits enfants, ses belles filles et elle est la maîtresse de sa famille. Elle s'occupe de tout et de tout le monde. Dans la nouvelle, nous trouvons que même si elle a une grande famille, elle ne parle

¹⁰² Islam, M.M., N. Jahan et M.D. Hossain. "Violence against women and mental disorder: a qualitative study in Bangladesh." *Tropical Medicine and Health*, 2018,

<https://doi.org/10.1186/s41182-018-0085-x>, consulté le 21 avril 2021 à 8:00, New Delhi.

« Nous avons remarqué qu'en général la société bangladeshie était contrôlée par les hommes, et ceux-ci leur imposaient le mariage. Les femmes étaient souvent accusées de tous les malheurs passés dans la famille et l'obligation sociale et émotionnelle obligeait les femmes mariées de supporter la relation conjugale même lorsque celle-ci devenait pénible. »

pas beaucoup. Elle passe son temps libre à nettoyer ses vieux meubles. Elle aime regarder le motif des meubles qui comprend principalement des images d'oiseaux, d'animaux et de fleurs. Elle imagine que ces animaux, oiseaux et fleurs sont tous vivants. La nouvelle représente la souffrance à laquelle une femme fait face quand elle se trouve seule, tout en vivant dans une famille nombreuse et comment elle essaye de la surmonter. Examinons deux exemples suivants:

Exemple 4

Texte source: And even though in her dreams she sometimes saw swans swimming, in her waking hours she was a sedately ordinary woman. (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible : Et même si dans ses rêves elle voyait parfois des cygnes nager, elle était une femme tranquillement ordinaire, quand elle était réveillée. (*L'armoire*)

Exemple 5

Texte source: ...when her husband sat in the verandah watching the clouds gather — a longer monsoon was always good for business — Meher reclined against her pillow and watched the wooden things whisper and heave of their own volition. The lotus leaves trembled, the swans dipped, the hibiscus wilted. (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible : ...que son mari était assis dans la véranda à regarder les nuages s'assembler - une mousson plus longue était toujours bonne pour les affaires - Meher se reposait contre son oreiller et regardait les meubles en bois chuchoter et se soulever de leur propre gré. Les feuilles de lotus tremblaient, les cygnes plongeaient, l'hibiscus se fanaient. (*L'armoire*)

Nous remarquons que Meher crée son propre monde imaginaire pour trouver du réconfort. Elle erre dans ce monde chaque fois qu'elle a du temps pour elle-même. Elle est attirée par la nature, qui se reflète dans les motifs de ses meubles préférés. La nature ici représente la liberté. Après avoir lu cette nouvelle, nous remarquons que son mari et sa famille ne l'ont jamais compris. Elle passe sa vie en servant sa famille en silence. Sa famille considère son amour pour les meubles comme une simple fascination. Sa famille n'essaye pas de comprendre sa situation, ses envies et ses attentes.

The Daily Woman, nous décrit principalement la vie des femmes marginalisées du Bangladesh et l'influence de la société patriarcale sur leurs vies. Le personnage central qui fait le ménage chez une femme riche est en train de penser de sa vie et de la vie de Fatema (un autre personnage) et de comparer parfois sa vie (ici nous

parlons de la vie du personnage central) avec celle de sa maitresse. Elle est mariée pendant cinq ans et elle a accouché des enfants trois fois mais aucun ne survit pour plus d'un jour ou deux après leur naissance. Mais à la fin, elle donne naissance aux jumeaux, un garçon et une fille, qui ont réussi à survivre mais comme elle n'a pas de ressources pour les élever, elle fait un couple américain adopter un de ses enfants. Elle leur donne sa fille, car tout le monde lui dit qu'elle doit garder son fils. Selon eux, les fils sont meilleurs que les filles parce que les fils sont obligés par la société de s'occuper de leurs parents et les filles n'ont pas cette obligation.

Exemple 6

Texte source: There had been so little milk for even this one that she had none to spare for the other. (*The Daily Woman*, p.49)

Texte cible : Il y avait si peu de lait maternel même pour celui -ci, qu'elle n'en avait pas pour l'autre. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 7

Texte source: This one was a boy. Everyone said, boys were better. They look after you in your old age, they said. (*The Daily Woman*, p.49)

Texte cible : Celui-ci était un garçon. Tout le monde dit que les garçons étaient meilleurs. Ils s'occuperont de vous quand vous serez vieux, disaient-ils. (*Une femme ordinaire*)

Nous remarquons que la femme n'arrive pas à nourrir au sein ses enfants car elle souffre de la malnutrition elle-même. C'est pourquoi il n'y a pas assez de lait pour nourrir ses jumeaux. Elle choisit de garder son fils avec elle parce que les autres lui conseillent de le faire et elle l'accepte. Nous voyons la représentation de la discrimination à laquelle les femmes font face depuis leur naissance. Toutes les conversations présentées ci-dessous se passent dans la tête de la protagoniste de cette nouvelle. Elle veut justifier sa décision de donner sa fille en adoption. Elle aurait pu donner son fils mais elle a choisi de donner sa fille par rapport au fils. La décision la fait sentir coupable mais la protagoniste essaye toujours de nier ce sentiment. Ce dilemme crée de la peine mentale dans sa vie.

Nous pouvons dire que les écrivaines des nouvelles choisies représentent la souffrance auxquelles les femmes font face souvent dans leur vie; toutefois on ne peut pas se plaindre car celles-ci ne relèvent d'aucun crime commis par l'homme mais tout simplement de la pensée de la société.

4.3 Solitude

Les protagonistes des nouvelles choisies nous décrivent les aspects différents de la vie des femmes vivant dans la société du Bangladesh. Le Bangladesh est un pays où un grand nombre de femmes vivent toujours leurs vies comme femmes au foyer après leur mariage. De nombreuses femmes passent leurs vies entières comme femmes au foyer et s'occupent des membres de leur famille. En réalité, le travail qu'elles font et les heures qu'elles consacrent au travail ménager et à la famille devraient contribuer à faire augmenter la croissance de l'économie nationale, mais elles ne sont pas payées pour leur travail. Comme elles ne reçoivent pas de salaire et que c'est une coutume de la société créée par les hommes depuis l'antiquité, la contribution des femmes à leur famille reste largement inconnue et sous-estimée. N'étant pas évaluées pour leur travail ni reconnues pour leur contribution à l'économie, les femmes au foyer ont le sentiment d'être inutiles et laissées seules. Au Bangladesh, plus de 95 pourcent des femmes travaillent dans le secteur informel. Comme le salaire est bas et le travail des femmes ménagères n'est jamais évalué, la contribution économique des femmes bangladeshies est sous estimée.

In Bangladesh, 95.4 percent of women work in the informal sector. Since wages are low in the informal sector and non-existent in the household, the economic contribution of women is misrepresented.¹⁰³

La citation ci-dessus nous donne l'image de la vie des femmes bangladeshies qui s'occupent de leurs familles mais leur contribution n'a aucune valeur. Les extraits suivants tirés des nouvelles choisies nous représentent la vie des femmes qui ne gagnent pas d'argent et s'occupent de leurs familles mais leur effort ne leur apporte pas le respect qu'elles méritent. À cause du manque de reconnaissance et du respect, elles se sentent souvent seules dans leur vie.

¹⁰³ Sadat, Syed Yusuf. "The value of a woman's time." *Daily Star*, 9 September 2018, <https://www.thedailystar.net/opinion/economics/news/the-value-womans-time-1631038>, consulté le 24 février 2021 à 21:35, New Delhi.

« Au Bangladesh, 95,4 pour cent des femmes travaillent dans le secteur informel. Puisque les salaires dans le secteur informel sont bas et puisque la femme ne touche pas au salaire en tant que femme au foyer, sa contribution à l'économie est mal représentée. »

La protagoniste de la nouvelle *Sunset*, se marie lorsqu'elle est étudiante de première année en beaux-arts. Ses parents choisissent le futur mari pour elle. C'est un homme charmant avec un bon salaire, mais lui, il a dix ans de plus qu'elle. Sa mère ne s'inquiète pas de la différence d'âge entre eux car elle s'est également mariée avec un homme beaucoup plus âgé qu'elle et a passé de nombreuses années avec lui heureusement, sans problèmes. Au début, tout marche bien. Au fil du temps, Shathi commence à se retrouver seule dans tous les aspects de sa vie : qu'il s'agisse du jogging ou de la visite de famille ou des proches. Pourtant, quand il s'agit de visiter les amis de son mari, il va sans dire qu'elle doit l'accompagner. Examinons les exemples suivants:

Exemple 1

Texte source: Shamrath had joined her in the beginning but gradually she had come alone. And now she perceived how alone she had been all along. (*Sunset*, p.101)

Texte cible : Au début Shamrath l'avait rejointe, mais dernièrement elle y était allée seule. Et maintenant elle percevait combien elle avait été seule tout ce temps. (*Coucher de soleil*)

Exemple 2

Texte source: Young, avid and naive, she had given everything to the marriage and expected as much in return. She had accompanied him to the houses of his relatives and friends. But she had gone alone to hers." (*Sunset*, p.101)

Texte cible : Jeune, avide et naïve, elle investit tout dans son mariage et en attendit autant en retour. Mais les choses ne tournèrent pas de cette façon. Elle l'avait accompagné chez ses parents et ses amis et ne se rendit pas compte qu'elle allait chez elle toute seule. (*Coucher de soleil*)

Étant donné qu'elle était jeune fille, naïve et douce, elle a investi tout son cœur dans sa nouvelle vie conjugale. Elle attend à ce que son mari fasse les mêmes efforts pour la rendre heureuse. Au fil du temps, elle apprend que c'est elle seule qui fait tous les efforts et que son mari n'y pense pas même. Elle est la seule à tout sacrifier pour leur mariage et son mari Shamrath, n'est pas prêt à changer ses habitudes. Depuis le début, il se dispose des mêmes habitudes. Il a l'habitude de jouer aux cartes avec ses amis et va seul aux parties de cartes. Il ne lui demande jamais de l'y accompagner et donc Shathi ne profite même pas de ces rencontres et de ces parties pour passer son temps. En plus, lors qu'ils jouent aux cartes, tout le monde est si occupé avec le jeu qu'ils jouent pendant des heures et des heures sans se parler.

The Wardrobe, est une nouvelle qui tourne autour de la vie de Meher, femme au foyer vivant dans le vieux quartier de Dhaka. En tant que femme au foyer idéale d'une famille aisée, elle a fait tout son devoir envers sa famille, pendant toute sa vie. Elle ne s'attendait à rien en retour et personne ne savait jamais ce qu'elle voulait dans sa vie. Tous les jours, après avoir fini tous ses travaux ménagers, elle passait beaucoup de temps à nettoyer et à épousseter ses meubles. Parmi ces meubles, trois lui tenaient au cœur : une armoire qu'elle avait réclamée à son mari lors de la fête de leur quarantième anniversaire de mariage, un lit à baldaquin et un coiffeur qu'elle a reçus de son père. Examinons quelques exemples:

Exemple 3

Texte source: "A wardrobe, one made for me, not something from a shop."

"A wardrobe", Sattar echoed, unable to contain his astonishment.

"I want something ... so beautiful that it makes one's eyes water." Meher's voice began to quiver. (*The Wardrobe*, p.241)

Texte cible : - Une armoire, une faite pour moi, quelque chose qui ne vienne pas d'un magasin.

- Une armoire, fit Sattar en écho, incapable de contenir son étonnement.

- Je veux quelque chose de... tellement beau que cela donnerait des larmes aux yeux ».La voix de Meher se mit à trembler. (*L'armoire*)

Meher dit à son mari qu'elle veut une armoire à elle, une armoire belle, faite sur mesure, à son gré. Quand le mari accepte sa demande, elle donne des instructions au charpentier, et lui explique comment elle veut qu'il fasse l'armoire. Nous remarquons qu'elle donne des instructions en détail, portant sur les motifs à dessiner sur l'armoire et quand elle est faite, on voit qu'elle est décorée des motifs de fleurs, de jardins, de paons, de papillons, de vignes, de libellules. Le dessin sur l'armoire est celui de la nature, une nature agréable et inclusive. L'armoire se repose sur quatre pattes de lion exquises, qui représentent la nature et aussi son désir de la liberté. Meher est une représentation des millions de femmes bangladeshies qui n'ont jamais eu l'appréciation et la reconnaissance qu'elles méritent mais qui ne peuvent pas rassembler le courage d'élever la voix. Pour se sentir mieux, elles s'abandonnent souvent à des produits matériels comme Meher qui a une fascination pour les meubles. Elle n'a pas seulement la fascination pour les meubles, elle a aussi une profonde admiration pour la nature qui se reflète dans ses propres motifs créés pour décorer sa nouvelle armoire.

Nous pouvons dire que les écrivaines des deux nouvelles intitulées *The Wardrobe* et *Sunset*, ont bien montré la solitude dans la vie de leurs protagonistes. Elles nous ont aussi raconté comment les deux protagonistes réagissent différemment contre leur solitude. Meher essaye de se débrouiller en passant beaucoup de temps à épousseter ses meubles préférés. Pour éviter le sentiment d'être seule, elle erre chaque fois elle a du temps pour elle-même dans son monde imaginaire, jusqu'à sa mort. Elle erre dans le monde qu'elle a créé à l'aide de son imagination, des motifs d'animaux et de fleurs de son lit et de son armoire. D'autre part, Shathi décide de quitter son mariage de dix ans car elle se rend compte que ce mariage ne lui donne qu'un fort sentiment de solitude et un titre de femme mariée.

4.4 Crise d'identité

Sous ce sous titre, nous allons examiner comment les trois écrivaines choisies pour notre recherche présentent les images des femmes qui souffrent de la douleur, en cherchant leur propre identité. Elles se sentent qu'elles ne sont pas considérées comme les êtres humains aux yeux des hommes. Elles cherchent à créer leurs propres identités dans un monde qui les place toujours derrière les hommes, en deuxième position, la position de servitude. Bien que la citation ci-dessous parle des écrivaines du vingtième siècle, elle est appropriée pour parler des écrivaines de nos jours aussi car elles écrivent souvent pour trouver leurs propres identités, à la base de leurs expériences de vie, soit directes soit indirectes.

Twentieth-century women writers express the experience of their own identity in what and how they write, often with a sense of urgency and excitement in the communication of truths just understood. Often they communicate a consciousness of their identity through paradoxes of sameness and difference-from other women, especially their mothers; from men; and from social injunctions for what women should be, including those inscribed in the literary canon.¹⁰⁴

¹⁰⁴ Gardiner, Judith Kegan. "On Female Identity and Writing by Women." *Critical Inquiry*, 8, no. 2 (1981) : p. 354. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/1343167, consulté le 18 avril 2021 à 20:34, New Delhi.

« Les écrivaines du vingtième siècle expriment l'expérience de leur propre identité à travers les sujets qu'elles choisissent et la façon dont elles s'expriment, souvent accompagnée d'un sentiment d'urgence et d'enthousiasme dans la communication des vérités récemment comprises. Elles partagent souvent la conscience de leur identité à l'aide des paradoxes de ressemblances et de différences par rapport aux

La narratrice de la nouvelle *The Mosque Yard Imam*, est d'origine bangladeshie, mais vit en Suède depuis de nombreuses années. Elle est mariée à un Suédois. Elle se rend régulièrement au Bangladesh. Comme elle vit en Suède qui est un pays de l'occident, elle pense comme un occidental. Elle se rend compte que la façon dont elle reconnaît la réalité est différente de la façon dont les autres Bangladeshis la reconnaissent. Parlons de l'exemple suivant:

Exemple 1

Texte source: My occidental mind rides on my Eastern tongue, expressing itself both in private and public. I find myself openly distinguishing between justice and injustice, right and wrong, my words rendering an alien aura to my native skin. (*The Mosque-Yard Imam*, p.12)

Texte cible : Ma langue orientale, dirigée par mon esprit occidental, s'exprime aussi bien en privé qu'en public. Je parle publiquement de la justice et de l'injustice, du bon et du mauvais ; ce que je dis vêtit ma peau colorée d'un teint de « l'autre ». (*L'imam de la Mosquée*)

Nous remarquons que la narratrice fait toujours face à des problèmes, tout en essayant de trouver un équilibre entre les deux pays complètement différents. Elle a la nationalité suédoise et y vit depuis de nombreuses années, mais sa couleur de peau la fait toujours sentir qu'elle est étrangère. Quand elle visite son pays natal, sa pensée diffère de celle de ses anciens compatriotes et elle ne peut pas souvent s'accorder avec ces derniers. Elle fait face à une crise d'identité dans sa vie en basculant entre deux mondes et deux genres de vie différents l'un l'autre. Elle apprécie la vie suédoise mais elle ne peut pas nier le fait qu'il existe toujours une différence entre une suédoise native et une suédoise immigrée. Bien qu'elle parle bien le suédois, elle est toujours considérée comme une étrangère, même avant qu'elle commence à parler, basée sur la couleur de sa peau. Il est vrai que la pensée suédoise a eu un effet sur elle et l'a rendue plus consciente de ses droits en tant qu'être humain ; c'est cette même pensée qui insiste sur l'importance des êtres humains plutôt que des femmes. Mais quand elle essaye de l'appliquer au Bangladesh, elle fait face aux remarques critiques de la part de sa famille et de ses amis qui y habitent.

autres femmes, particulièrement leurs mères, aux hommes et aux injonctions sociales qui déterminent le comportement des femmes, y compris celles qui sont inscrites dans le canon littéraire. »

Shanti, le protagoniste de la nouvelle intitulée *The Other Side of the Mirror* nous décrit la vie d'une femme qui lutte toujours dans sa vie pour s'occuper de sa famille. Bien qu'elle ne travaille pas pour gagner de l'argent, elle fait tout ce qu'elle peut faire pour aider son mari et sa famille. Mais dans la nouvelle entière, elle est incapable de comprendre sa propre valeur, sa valeur en tant qu'un être humain et trouve sa valeur dans le fait qu'elle est la seule épouse de son mari, surtout d'un mari qui est bon et fidèle, et ne bat jamais sa femme. Voici un exemple:

Exemple 2

Texte source: Shanti could hardly grasp what he was talking about at first....Yet another seemed to cry out that she would be losing the dignity of being the only wife of her husband. Why had she been strutting like a proud peacock all these days? Wasn't it because of her husband? (*The Other Side of the Mirror*, p.198)

Texte cible : Au début Shanti pouvait à peine comprendre ce qu'il disait....Une autre voix semblait pourtant crier qu'elle perdrait la dignité d'être la seule épouse de son mari. Pourquoi s'était-elle pavanée comme un paon fier toutes ces années ? N'était-ce pas grâce à son mari ? (*L'autre côté du miroir*)

Un jour, son mari revient du village voisin et lui dit qu'il a décidé de se marier avec une femme venant d'une famille riche et lui explique qu'il a décidé de le faire pour la seule raison de pouvoir soutenir Shanti et ses enfants financièrement. Il ajoute que la richesse de la femme avec qui il compte se marier l'aidera à assurer ce soutien. Ce mariage, selon lui, les aidera à mener une meilleure vie. D'abord elle ne peut pas croire ce qu'elle entend. Elle se sent humiliée par la pensée du deuxième mariage de son mari mais elle n'ose rien dire contre la décision de son mari. En outre, elle sait qu'ils ont besoin d'argent pour vivre. Mais jusqu'à là, la seule raison de son respect de soi, de sa fierté, de sa raison d'être, était le fait d'être la femme unique de son mari. Ce statut risque de disparaître maintenant avec la décision que son mari vient de prendre. Elle a peur de perdre sa dignité, sa seule possession. Cette pensée lui apporte des larmes aux yeux et la fait réfléchir qu'elle a vécu avec fierté toutes ces années sans argent et sans luxe tout simplement parce qu'elle avait cette dignité valable. Cette dignité lui avait donné son identité et maintenant, le manque de cet aspect risquait de la priver de son identité.

L'auteur de la nouvelle intitulé *The Wardrobe*, nous raconte comment une femme passe toute sa vie en s'occupant des autres membres de sa famille. Nous remarquons que Meher est une femme calme qui assume sa responsabilité familiale en silence. Elle mène sa vie en toute simplicité. Les seules choses qui l'intéressent sont les meubles. Elle passe un temps considérable tous les jours en admirant et en époussetant les meubles. De nombreux meubles qu'elle possède sont décorés de fleurs et d'animaux différents. Nous pouvons dire que la présence de nature est évidente et nous savons que la nature symbolise aussi la liberté pour elle. Tout au long de sa vie et même après sa mort, elle est connue comme « l'ancre de la famille », « une cuisinière sans pareil », « l'oreille la plus douce », « la meilleure mère », « l'épouse la plus attentive ». Sa propre identité n'existe pas et n'a jamais existé. Le sentiment de Meher pour les meubles n'est pas tout simplement une fascination. Pour elle, son lit, sa coiffeuse et son armoire sont plus que les meubles. Ils représentent des objets qui l'abritent du monde réel. Ils offrent un moyen de se soulager de sa solitude. Par exemple:

Exemple 3

Texte source: After Meher was buried and a semblance of normal life returned to the Sattar household, someone demurely suggested it was time to divide Meher's belongings.Before long, the family moved out of the precincts of Ahsan Manzil to a newer part of Dhaka — and the four-poster, the dressing-table and the wardrobe went on sale. (*The Wardrobe*, p.243)

Texte cible : Une fois que Meher fut enterrée et qu'un semblant de vie normale soit revenue au foyer de Sattar, quelqu'un suggéra discrètement qu'il était temps de partager les biens de Meher..... Avant longtemps, la famille déménagea des quartiers intérieurs de l'Ahsan Manzil pour s'installer dans un nouveau quartier de Dhaka - et le lit à baldaquin, la coiffeuse et l'armoire furent mis en vente. (*L'armoire*)

En observant cette partie de la nouvelle, nous pouvons dire que les objets matériels et leurs motifs tirés de la nature constituent le monde de Meher. Ils sont son propre monde. Dans ce monde, elle passe son temps, cherche sa liberté, et sa propre identité. Sa famille ne comprend jamais l'importance de ces objets dans sa vie. C'est pourquoi après sa mort, ils distribuent tous ces objets parmi eux-mêmes et avant de quitter le quartier, ils vendent son lit à baldaquin, la coiffeuse et l'armoire.

Nous avons remarqué dans les exemples précédents comment les protagonistes luttent tous les jours en cherchant leur identité pour survivre. Dans la nouvelle *The Wardrobe*, nous voyons comment la protagoniste Meher construit son monde imaginaire avec sa passion pour les meubles. Ainsi Shanti, la protagoniste de *The Other Side of the Mirror* cherche son identité d'être une seule épouse de son mari. La narratrice de la nouvelle, *The Mosque- Yard Imam* essaye de se débrouiller entre deux cultures différentes et en faisant cela, elle souffre souvent une crise d'identité.

4.5 Pauvreté et son effet sur la vie des femmes

Le Bangladesh est un pays en développement. Malgré une croissance économique rapide, il y a de nombreuses personnes qui vivent encore au dessous du seuil de pauvreté. En raison de la discrimination fondée sur le sexe, les femmes souffrent davantage de la pauvreté. Ce sont elles qui mangent les derniers à la maison, sont privées des soins de santé et d'éducation. Elles ont des options limitées pour travailler à l'extérieur. Beaucoup restent à la maison et s'occupent de leurs familles, certains travaillent chez les autres et nombreuses sont celles qui travaillent actuellement dans le secteur de l'habillement (garments industry) au Bangladesh. Certains finissent par être victimes d'exploitation sexuelle. Lorsque les femmes sont pauvres, leurs droits sont les moins protégés. Elles font face à des obstacles qui peuvent être difficiles à surmonter. L'effet de la pauvreté met souvent les femmes dans un état difficile. À travers l'analyse des nouvelles choisies, nous allons remarquer l'impact de la pauvreté sur la vie des femmes dans le contexte du Bangladesh.

The Other Side of the Mirror et *The Daily Woman*, sont deux nouvelles qui se concentrent sur la vie des femmes vivant en dessous du seuil de pauvreté. La protagoniste de la première nouvelle représente la vie des femmes pauvres du village et la dernière nous décrit comment les femmes venant du village à la ville pour avoir une meilleure vie luttent tous les jours contre la pauvreté. Shanti, le personnage central de la première nouvelle vit dans un village avec sa famille. Son mari est agriculteur et son revenu dépend de la production agricole. Dans la nouvelle, nous remarquons qu'à cause des problèmes climatiques, Shanti et sa famille ne peuvent

pas produire assez puisque la récolte est mauvaise depuis les cinq années précédentes. Pour gagner de l'argent, son mari va dans les autres villages et cherche du travail. Dans l'absence de son mari, Shanti est seule à s'occuper de leurs enfants. Dans les exemples suivants, nous allons remarquer comment Shanti lutte tous les jours contre la pauvreté. Nous allons aussi remarquer son angoisse mentale et son sacrifice dans sa vie personnelle à cause de la pauvreté. Analysons deux exemples:

Exemple 1

Texte source: It was difficult to think up excuses every time she failed to keep her word and return the things she had taken from her neighbours. (*The Other Side of the Mirror*, p.196)

Texte cible : Il était difficile de chercher des excuses chaque fois qu'elle échouait à tenir sa parole et à rendre les choses empruntées à ses voisins. (*L'autre côté du miroir*)

Exemple 2

Texte source: Indeed, were they not floating aimlessly in a sea of wants? Had they finally got a boat to take them ashore?..... Marrying into a rich family of course would bring them some relief even if it meant her own husband! (*The Other Side of The Mirror*) (*The Other Side of the Mirror*, p.198)

Texte cible : En effet, ne flottaient-ils pas sans but dans un océan de besoins ? Avaient-ils finalement trouvé un bateau pour les emmener jusqu'au rivage ?..... Bien sûr, s'unir à une famille riche les soulagerait, même si c'était au prix de son propre mari! (*L'autre côté du miroir*)

En lisant les phrases précédentes, c'est évident que le mari de Shanti est la seule personne qui fait vivre la famille. Mais il ne reste pas souvent avec sa famille. Il cherche du travail qui l'oblige d'aller dans les autres villages. Pendant son absence, Shanti prend la responsabilité pour s'occuper d'elle-même et de ses deux enfants. Elle se trouve souvent sans argent et emprunte des choses différentes à ses voisins car elle ne gagne pas d'argent. La situation devient encore plus pitoyable quand elle est obligée d'emprunter des choses fréquemment à ses voisins sans avoir les moyens de les rendre plus tard. Elle se croit riche et digne du respect seulement parce qu'elle est la seule femme de son mari. En plus, son mari est un bon homme. Mais sa vie se bouleverse quand elle apprend que son mari veut se marier avec une veuve riche, une femme qui a la possibilité d'aider Shanti et ses enfants avec son argent. Il se peut que ce mariage améliore l'état économique de Shanti et de ses enfants. Bien qu'elle

sache qu'elle va perdre sa fierté et sa dignité à cause de sa pauvreté, elle n'y peut rien, sauf vivre avec des larmes aux yeux.

La nouvelle intitulée, *The Daily Woman* nous raconte la vie des femmes qui vivent une vie marginalisée. La narratrice est la protagoniste mais elle raconte aussi la vie d'une femme comme elle, lors qu'elle compare sa vie avec celle de l'autre femme. Toutes ces deux femmes sont victimes de la pauvreté mais souffrent de façons différentes l'une et l'autre. La narratrice fait le ménage chez les autres et mènent une vie difficile. Dans cette situation, elle donne naissance à des jumeaux cinq années après son mariage; ni elle ni son mari sont capables de nourrir et d'assurer une bonne vie à leurs enfants parce qu'ils n'ont jamais assez à manger. Donc, ils font un choix et décident de donner leur fille en adoption aux étrangers. De l'autre côté, le personnage qui s'appelle Fatema est obligée de vivre loin de son nouveau-né parce qu'elle est obligée de travailler chez une famille riche et n'a pas droit de garder son nouveau-né avec elle, au lieu du travail. Examinons deux exemples:

Exemple 3

Texte source: The child stirred and she picked it up, just to feel it was there. One at least." (*The Daily Woman*, p.56)

Texte cible : L'enfant bougea et elle le prit dans les bras pour sentir qu'il était toujours là. Au moins un.» (*Une femme ordinaire*)

Exemple 4

Texte source: The baby had to be given a bottle because Fatema could not always come back to feed it. And when the baby died, the health worker said the milk had killed the baby." (*The Daily Woman*, p.51)

Texte cible : Il fallait donner du lait en bouteille au bébé car Fatema ne pouvait pas toujours revenir l'allaiter. Et quand le bébé mourut, l'inspectrice de la santé publique lui dit que c'était le lait qui avait tué le bébé. (*Une femme ordinaire*)

Nous remarquons ainsi que les deux femmes dans la nouvelle font face à la souffrance à cause de la pauvreté. Fatema et la narratrice, toutes les deux, perdent leurs bébés car elles sont incapables de s'occuper d'eux. Le bébé de Fatema meurt parce qu'elle ne peut pas l'allaiter à cause de son travail, un travail qu'elle ne peut pas quitter car son mari est paralysé. La narratrice aussi perd son bébé parce qu'elle décide de le donner en adoption. Mais elle se sent un peu mieux en pensant qu'elle a au moins un enfant avec elle. C'est la preuve qu'elle est une mère.

Nous pouvons voir dans les exemples précédents comment les femmes bangladeshies souffrent à cause de la pauvreté dans leur vie. Shanti, la protagoniste de la nouvelle, *The Other Side of the Mirror* devrait accepter le deuxième mariage de son mari car elle est incapable d'aider son mari économiquement. Fatema, un personnage de la nouvelle, *The Daily Woman* est blâmée pour la mort de son mari malade et son nouveau né car elle ne peut pas s'occuper d'eux à cause de son travail. Un travail qu'elle est obligée de faire pour vivre. La protagoniste de cette nouvelle elle-même travaille chez les autres et a donné sa fille en adoption car son mari et elle, ils étaient incapables de s'occuper de deux enfants à la fois.

4.6 Patriarcat

Le mot « patriarcat » veut dire « la règle du père ». Le patriarcat était un system social dans lequel l'homme le plus âgé d'une famille possède le droit de prendre toutes les décisions familiales. Mais au présent, l'utilisation de ce mot n'est pas limitée au contexte de la famille. Il fait référence à toute forme de domination imposée par les hommes sur les femmes à la maison ou dans la sphère publique. En Asie du sud, nous l'appelons *pitrasatta* en hindi, *pidarshahi* en urdu et *pitritantro* en bengalie. Remarquons la citation suivante:

The word patriarchy literally means the rule of the father or the “patriarch”, and originally it was used to describe a specific type of “male-dominated family”-the large household of the patriarch which included women, junior men, children, slaves and domestic servants all under the rule of this dominant male. Now it is used more generally to refer to male domination, to the power relationships by which men dominate women, and to characterise a system whereby women are kept subordinate in a number of ways. In South Asia, for example, it is called pitrasatta in Hindi, pidarshahi in Urdu and pitratontro in Bangla.¹⁰⁵

¹⁰⁵ Bhasin, Kamla. “What Is Patriarchy?” *Kali for Women*, 1993, New Delhi, <https://dullbonline.wordpress.com/2017/08/30/what-is-patriarchy-by-kali-for-women-1993-new-delhi-kamla-bhasin/>, consulté le 28 février 2021 à 11:30, New Delhi.

« Le mot patriarcat veut dire littéralement le règne du père ou du “patriarche”. Ce terme était utilisé autrefois pour signifier un genre spécifique de “famille dominée par les hommes”- une grande famille du patriarche comprenant des femmes, des jeunes hommes, des enfants, des esclaves et des domestiques, en fait tout le monde qui se soumettait à la domination du père. Maintenant, ce mot est utilisé plus généralement, pour indiquer la domination des hommes, les rapports de force qui autorisent les hommes à dominer les femmes, et enfin la catégorisation d'un système selon lequel les

Même les femmes influencées par la pensée patriarcale et qui veulent l'imposer sur d'autres femmes sont considérées comme membres du système patriarcal. Nous avons choisi cinq nouvelles écrites par cinq écrivaines du Bangladesh en anglais pour notre recherche. Les cinq nouvelles décrivent la vie des femmes vivant dans une société où les hommes dominant tout. Étant des femmes, les écrivaines ont écrit de la vie des femmes et de leurs expériences à la maison et à l'extérieur dans la société bangladaise. Dans cette partie, nous allons voir comment les écrivains ont peint le système, en racontant la vie de leurs protagonistes dans leurs nouvelles.

La nouvelle intitulée *The Mosque-Yard Imam*, tourne autour de la visite de la narratrice dans son pays natal et de sa peur imaginaire pour l'imam. Sa peur imaginaire, qui est le thème principal de la nouvelle, est le résultat des pensées patriarcales. Elle vit en Suède depuis de nombreuses années. Mais elle est née au Bangladesh et a vécu ici jusqu'à son émigration en Suède. Après avoir vécu longtemps en Suède, elle a du mal à s'adapter au Bangladesh. Le Bangladesh est l'un des pays de l'Asie du Sud où l'injustice et la discrimination sont encore fortement visibles. La narratrice vient visiter son pays, sa mère et ses connaissances. C'est sa première visite après la mort de son père. Elle veut visiter la tombe de son père. Quand elle le fait, elle trouve que la tombe de son père est petite et ignoble bien que son père soit un homme célèbre et respecté dans le pays. Elle se sent mal et pense à remédier à la situation. Elle veut rendre la tombe plus attirante et un lieu qui correspondrait à la hauteur de son père. Pour la rendre plus belle, elle décide de peindre la tombe de son père elle-même.

Exemple 1

Texte source: First he told me that, as a woman, I shouldn't even be dreaming of painting the tomb myself in a public burial ground. When I questioned why, as I really didn't understand him, he became utterly furious and refused to drive me anywhere. (*The Mosque-Yard Imam*, p.14)

femmes restent subordonnées de plusieurs manières. En Asie du Sud, par exemple, on l'appelle pitrastta en hindi, pidarshahi en ourdou et pitratontro en bengali. »

Texte cible : Tout d'abord, il m'a dit qu'en tant que femme, je dois abandonner cette idée d'aller peindre la tombe dans un cimetière public. Comme je ne le comprenais pas, je lui ai demandé pourquoi. Il s'est mis en colère et a refusé carrément d'être mon chauffeur. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 2

Texte source: Although I am aware that his behaviour is a reflection of his mind, I can't help feeling that his mindset is the product of what he has seen and heard since his birth, a mindset so different from that of the West. (*The Mosque-Yard Imam*, p.18)

Texte cible : Je sais bien que son comportement est une réflexion de ses pensées, mais je ne peux pas m'empêcher de penser que des choses qu'il a vues et entendues depuis sa naissance définissent son état d'esprit, un état d'esprit qui est nettement différent de ce qu'on trouve dans l'Occident . (*L'imam de la mosquée*)

La partie la plus importante de la nouvelle commence après qu'elle prend la décision de rendre la tombe de son père un peu plus belle. Une femme ne prend jamais la décision de peindre la tombe de son père au Bangladesh. Donc, elle trouve que sa décision est contre la pratique courante du pays. La seule personne qui peut l'aider est Babul, son chauffeur. Mais Babul fait de son mieux de la convaincre d'abandonner sa décision. Lorsque la narratrice lui demande pourquoi il est contre sa décision, il n'arrive pas à se justifier. Il est évident que la raison derrière cette tentative est la pensée patriarcale enracinée dans son esprit depuis son enfance. Il l'a héritée de ses ancêtres et de l'environnement qui l'entourait. Tout ce qu'il sait, c'est qu'elle ne peut pas peindre la tombe dans un cimetière public parce qu'elle est femme. Alors que la narratrice rencontre l'imam de la mosquée située à côté du cimetière, elle commence à imaginer des réactions qui sont le pur reflet de l'effet du patriarcat. Dans son esprit, elle fait une image de l'imam, un homme qui ne peut pas se tenir au-delà du patriarcat. Elle joue avec lui dans son cerveau. Mais en réalité, l'imam ne lui dit rien, ne lui interdit pas de peindre la tombe. Dans la dernière partie de la nouvelle, elle est choquée lorsque l'imam sort un livre et en récite un poème en hommage à son père, ce qui ne ressemble pas au caractère traditionnel d'un imam d'une mosquée. L'imam n'avait pas la pensée du patriarcat qui est très courant chez les autres imams au Bangladesh. C'était la peur de la narratrice créée par la société qui l'a influencée à penser que tous les imams sont remplis des pensées discriminantes envers les femmes. Cela nous montre que tous les hommes n'ont pas

toujours la pensée patriarcale et qu'ils peuvent être mal jugés à cause de la pensée de la majorité.

Dans la nouvelle *The Other Side of the Mirror*, nous remarquons que la protagoniste Shanti vit dans un village avec son mari et ses deux enfants. Elle est si pauvre que sa famille n'a pas assez à manger quelques jours. Pour surmonter les difficultés financières et pour assurer un meilleur avenir pour sa femme et ses enfants, son mari décide de se marier une deuxième fois avec une femme riche. Il pense qu'il arriverait à soutenir cette famille avec la richesse de sa deuxième femme. Il prend sa décision sans consulter sa femme. Sa femme en revanche, est fière de son mariage, de son mari qu'elle ne partage avec aucune autre femme malgré sa situation économique faible. C'est seulement dans la dernière partie de la nouvelle qu'elle fait face à la réalité. Parlons des exemples suivants:

Exemple 3

Texte source: Evidently the leader spoke very well about me. It happens that the farmer has a widowed daughter whom he wants to marry off again to a good man. (*The Other Side of the Mirror*, p. 197)

Texte cible : Le chef a visiblement très bien parlé de moi. Il se trouve que le fermier a une fille veuve et qu'il veut la marier de nouveau à un homme bon. (*L'autre côté du miroir*)

Exemple 4

Texte source: You should have seen the farmer's grand house filled with expensive furniture. And the food they eat! They live like kings! I think I should accept the offer. Don't you think so, too? (*The Other Side of the Mirror*, p.198)

Texte cible : Tu aurais dû voir la grande maison du fermier remplie de meubles onéreux. Et la nourriture qu'ils mangent ! Ils vivent comme des rois ! Je pense que je devrais accepter l'offre. N'es-tu pas d'accord avec moi ? (*L'autre côté du miroir*)

Shanti se sent bien chaque fois qu'elle se rappelle qu'elle a de la chance d'avoir une bonne personne comme son mari. Ce sentiment lui donne de l'énergie de lutter contre toutes les obscurités de sa vie. Mais un jour, elle apprend que le chef de son village demande à son mari de se marier avec une veuve riche. Nous pouvons dire que ni Shanti ni la riche veuve n'ont aucun droit de décider ce qu'elles veulent dans la vie parce qu'elles sont femmes. Elles n'acceptent que ce que les hommes de leurs familles décident pour elles. D'une part, Shanti n'a pas d'autre choix que d'accepter le

second mariage de son mari. D'autre part, la veuve n'a pas vraiment droit de refuser de devenir la deuxième épouse d'un homme marié. Toutes les deux sont obligées d'accepter leurs destins, car elles sont interdites de prendre leurs propres décisions.

La protagoniste de la nouvelle *Sunset* s'appelle Shathi. La nouvelle tourne autour de son souvenir et de l'état actuel de sa vie. Elle se marie alors qu'elle n'a que dix-neuf ans. Même si le père n'est pas content de la différence d'âge entre Shathi et son mari, il n'est pas contre l'idée de la marier tôt. Ses parents donnent plus d'importance à son mariage qu'à son éducation. Selon la narratrice, la raison pour laquelle ils lui ont donné une bonne éducation était pour trouver un bon mari pour elle. À un moment donné de la nouvelle, Shathi peut trouver un lien entre sa vie et la vie de sa grand-mère. Elle se rend compte que le patriarcat a une influence non seulement sur la vie de sa grand-mère mais sur sa vie également. L'écart d'âge entre sa grand-mère et elle n'a aucune influence sur l'idée du patriarcat et ne remédie pas à la situation secondaire des femmes. Le patriarcat exerce son influence non seulement dans la vie quotidienne des femmes mais s'étend également à toutes les activités dans tous les recoins de la société. En voici quelques exemples:

Exemple 5

Texte source: Nani had been thirty-five when, after fifteen years of being "happily married she had a bad miscarriage and been quite ill. After spending two weeks in bed, she had been rudely brought to her senses by her husband telling her that he was thinking of marrying a second time. (*Sunset*, p.99)

Texte cible : Nani avait trente-cinq ans, après avoir été mariée dans la joie depuis quinze ans, quand elle fit une fausse couche et tomba très malade. Après avoir passé deux semaines au lit, elle fut brutalement ramenée à la réalité par son mari qui lui dit penser se marier une deuxième fois. (*Coucher de soleil*)

Exemple 6

Texte source: Shamrath casually told her the night before that there would be eight of them and to cook something nice. (*Sunset*, p. 102)

Texte cible : Shamrath lui avait tout simplement dit la nuit précédente qu'ils seraient huit et lui avait demandé de cuisiner quelque chose de bon. (*Coucher de soleil*)

Exemple 7

Texte source : It was amazing that even in something as basic as eating, women were left behind. (*Sunset*, p.103)

Texte cible : C'était incroyable que même pour quelque chose d'aussi

élémentaire que de manger, les femmes soient exclues. (*Coucher de soleil*)

Toutes les phrases précédentes nous donnent les images différentes du patriarcat dans la vie au Bangladesh. Premièrement, la grand-mère de Shathi a trente-cinq ans lorsqu'elle tombe malade après une fausse couche. À cette époque-là, elle est mariée depuis quinze ans. Deux semaines depuis qu'elle tombe malade, son mari annonce qu'il veut se marier pour la deuxième fois. Dans ce cas, l'excuse qu'il donne est qu'elle est faible et a besoin de quelqu'un pour la soigner et pour s'occuper d'elle. Pour cette raison, il lui dit qu'il a choisi une jeune fille, une adolescente qui travaillait chez eux. L'annonce de cette nouvelle choque la grand-mère de Shathi et la fait sortir du lit. En ce qui concerne sa propre vie, Shathi veut renoncer à son mariage et se libérer de son mari, mais ses parents ne sont pas d'accord avec elle. Comme elle ne travaille pas et n'est pas économiquement indépendante, elle est obligée de rentrer chez son mari. Nous pouvons voir comment les femmes sont traitées dans une société dominée par les hommes. Dans le cas de la grand-mère de Shathi, on se rend compte que quand elle ne peut pas servir son mari pendant quelques jours, elle devient indigne, de sorte que même les vingt ans de service qu'elle a mis sont oubliés dans un instant. La situation est pareille après plusieurs années, quand c'est le tour de Shathi. Après de nombreuses années passées en tant que femme, Shathi est également confrontée à l'effet de la pensée patriarcale. Son mari se soucie de moins en moins de ce que Shathi veut dans sa vie. Il considère Shathi comme une personne obligée de remplir tous ses souhaits et ses désirs même avant qu'il les exprime. Shathi remarque que même dans les lieux publics, par exemple dans les restaurants, les femmes ne sont pas aussi loin de l'effet du patriarcat. Dans un restaurant où elle va souvent manger, il y a un endroit séparé, réservé aux femmes. Il faut pourtant préciser ici que tous les restaurants au Bangladesh actuel ne suivent pas cette pratique. Pourtant, il en existe certains où on suit toujours cette pratique de ségrégation.

Meher, la protagoniste de la nouvelle *The Wardrobe*, a consacré toute sa vie à son mari et à ses enfants. Elle est travailleuse et calme. Elle s'intéresse beaucoup aux meubles antiques et les accumule dans sa chambre. D'ailleurs, c'est son seul intérêt dans la vie. Bien qu'elle ait consacré toute sa vie à sa famille, plus particulièrement à

son mari, elle ne lui a jamais rien demandé en échange. La famille organise une grande fête pour célébrer leur quarantième anniversaire de mariage. Le mari de Meher lui offre une paire de bracelets en or comme un petit souvenir de son service en tant qu'épouse dévouée. Par exemple:

Exemple 8

Texte source: Meher was a pillar of strength, hard-working, unswerving in devotion. She had not been difficult to please either. (*The Wardrobe*, p.241)

Texte cible : Meher était un pilier de force, travailleuse, indéfectible en dévotion. Il n'a pas été difficile de la satisfaire non plus. (*L'armoire*)

Exemple 9

Texte source: Sattar enjoyed the bed until he died. (*The Wardrobe*, p.243)

Texte cible : Sattar profita du lit jusqu'à sa mort. (*L'armoire*)

Nous remarquons aussi qu'après la mort de Meher, son mari jouit du confort de son lit jusqu'à son dernier jour. Le lit aux motifs de cygne et de lotus était si proche du cœur de Meher lorsqu'elle était en vie. Elle passait des heures après des heures à regarder le cygne et à l'imaginer qu'il était en vie et nageait librement. La pensée de son mari que Meher n'est pas exigeante et qu'il est très facile de lui plaire sont les images d'une pensée patriarcale. Dans la nouvelle, nous ne trouvons aucune partie où son mari ou ses enfants essaient de comprendre son sentiment, son désir. Après sa mort, pendant quelques jours, ils se souviennent de tout ce qu'elle a fait pour eux tout au long de sa vie solitaire. Mais cela ne dure que quelques jours et ensuite, ils s'occupent de leur vie et distribuent tous ses biens. C'est pitoyable de voir qu'une femme qui a servi sa famille pendant des années est oubliée peu après sa mort. Même pour son mari, son lit n'est considéré que comme un endroit confortable pour dormir jusqu'à son dernier jour. L'émotion de Meher envers ses biens est complètement ignorée par sa famille.

La nouvelle intitulée *The Daily Woman*, nous raconte la vie d'une femme pauvre venue d'un village à la ville avec son mari pour gagner de l'argent. Elle nous raconte aussi la vie des autres femmes autour d'elle en général. Nous remarquons les traces de la pensée patriarcale au début de la nouvelle. La nouvelle commence avec la scène dans laquelle elle se souvient de sa fille qu'elle avait donnée en adoption à un couple

américain car elle n'avait pas les moyens de garder ses deux enfants avec elle. En ce qui concerne le choix de l'enfant à garder, elle a choisi de garder son fils et non pas sa fille parce que la coutume sociale l'encourage à le faire : d'habitude, les fils s'occupent des parents alors que les filles ne sont pas obligées de le faire. En plus, en ce qui concerne cette nouvelle, le fils est en meilleure santé que la fille. En voici quelques exemples:

Exemple 10

Texte source: Everyone said boys were better. They would look after you in your old age. (*The Daily Woman*, p. 49)

Texte cible : Les gens disaient que c'était mieux d'avoir des garçons. Ils s'occuperaient de vous pendant la vieillesse. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 11

Texte source: Also this one had been bigger. More chance of survival. (*The Daily Woman*, p. 49)

Texte cible : Il avait donc plus de chances de survivre. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 12

Texte source: So that was what Bangladeshi girl child was worth. She picked up the boy. Would he have been worth four brass bangles? (*The Daily Woman*, p. 57)

Texte cible : C'est donc ce que valait une fille bangladeshie. Deux bracelets de cuivre. Elle prit le garçon. Aurait-il valu quatre bracelets de cuivre, lui? (*Une femme ordinaire*)

Nous avons remarqué qu'au début de la nouvelle, la protagoniste réfléchit sur ce que les autres lui disent. Ils sont d'avis qu'un fils est mieux qu'une fille car il s'occuperait de ses parents pendant leur vieillesse. Elle ne peut pas oublier cet avis qui continue à lui venir à l'esprit et enfin elle finit par accepter ce conseil. Ensuite elle se rappelle la mauvaise santé de sa fille. À la fin de la nouvelle, nous voyons que la narratrice ne cesse de comparer la valeur de sa fille et de son garçon. Nous remarquons que la pensée patriarcale qu'un fils vaut mieux qu'une fille est enracinée même dans la tête des femmes pauvres et rurales, vivant au dessous du seuil de pauvreté.

Un peu plus loin dans la nouvelle, dans la maison dans laquelle la protagoniste est employée comme femme de ménage, la maitresse de la maison est également victime

du patriarcat. Bien qu'elle appartienne à une famille aisée, elle n'est pas à l'abri de l'effet du patriarcat. Voyons un exemple:

Exemple 13

Texte source: Fridays were bad days, because that was when the weekly bazaar came and everything had to be cut and cleaned and put away in the cold box. Khalamma would be rushing in and out of the kitchen because that was the day Khalu would have lunch, and no matter how late the bazaar came he had to have it by one o'clock. (*The Daily Woman*, p.142)

Texte cible : Les vendredis étaient des mauvais jours parce que c'était le jour du marché hebdomadaire et tout devait être coupé, nettoyé et rangé dans la grande boîte froide. *Khalamma* faisait des va-et-vient dans la cuisine parce que c'était le jour où *Khalu* venait déjeuner. Et peu importe si le marché ouvrait tard, il devait déjeuner à une heure pile.

Cette partie de la nouvelle nous expose à certaines pratiques prévalentes dans ce pays : le week-end commence à partir du vendredi ; les gens font leurs courses de la semaine le weekend. Khalamma aussi fait les courses le vendredi et elle doit mettre beaucoup de temps à couper, nettoyer et ranger les légumes et les autres comestibles dans le frigo. Dans un tel cas, il est possible que l'heure du déjeuner soit reportée. Mais malheureusement, vendredi est aussi le jour où le maître de la maison, c'est-à-dire, son mari, déjeune à la maison. Donc sa femme est obligée de lui servir le déjeuner à une heure pile en dépit de tout son travail supplémentaire.

Nous pouvons remarquer que les cinq nouvelles portent les traces du patriarcat. Cette notion n'est pas seulement répandue par les hommes, elles sont aussi enracinées et diffusée par les femmes, car les femmes sont également élevées autour de cette idée de patriarcat depuis leur naissance. Et parfois, les femmes généralisent l'idée et considèrent que tous les hommes sont les représentants de cette idée. C'est parce que, les femmes sont témoins de la domination des hommes dans tous les domaines de la vie.

4.7 Représentation de la femme qui se soumet au patriarcat

Les femmes ne répondent pas toujours de la même manière au patriarcat existant dans la société en question. Dans un pays comme le Bangladesh, de nombreuses femmes se soumettent encore silencieusement au patriarcat sans élever la voix.

Depuis des siècles, les femmes du Bengale de l'est (le Bangladesh actuel) ont vécu une vie strictement dominée par les hommes. Les femmes sont enseignées par leurs familles et la société qu'elles devraient obéir aux hommes, plus particulièrement à leurs pères ou à l'homme le plus aîné de la famille jusqu'à leur mariage et ensuite à leurs maris. Les femmes dans une société dominée par les hommes sont obligées de donner plus de priorité aux besoins des hommes, en sacrifiant leurs désirs et dépendent toujours des hommes.

...in a male-dominated society, women are submissive to men's needs, restrained about their own desires, dependent on, and deferent to, men.¹⁰⁶

Parmi les cinq nouvelles choisies, les auteures de quatre nouvelles montrent leur protestation contre la norme sociale acceptée en ce qui concerne la condition des femmes. Elles montrent comment la plupart des femmes acceptent leurs conditions et se soumettent aux hommes. Les écrivaines dans leurs nouvelles écrivent comment les femmes sont habituées à la pensée influencée par la société dominée par les hommes.

La nouvelle intitulée *The Other Side of the Mirror*, nous raconte la vie et la misère d'une femme appelée Shanti. Elle vit dans un village avec sa famille. Elle est l'épouse d'un fermier et mère de deux enfants. La qualité de leur vie dépend de la récolte. Une bonne récolte leur assure une vie sans difficulté. Mais en raison de différents phénomènes naturels, une bonne récolte ne se produit pas pendant plusieurs années. En conséquence, ils luttent toujours pour survivre. Son mari va d'un village à un autre à la recherche d'un emploi et elle s'occupe de leur maison et de leurs enfants. Elle a une fille de six ans. Pourtant, elle s'inquiète du mariage de cette fille dès maintenant. Elle pense qu'il ne reste plus beaucoup de temps pour sa fille à grandir. Elle aurait bientôt douze ou quatorze ans, l'âge auquel on marie les filles du village. Voici les exemples:

¹⁰⁶ Liddle, Joanna et Rama Joshi. *Daughters of Independence: Gender, Caste and Class in India*. London : Zed Books, 1986. p. 180.

« ...dans une société dominée par les hommes, les femmes se soumettent aux besoins des hommes, maîtrisent leurs propres désirs, restent dépendantes des hommes et font preuve d'une grande déférence envers les hommes. »

Exemple 1

Texte source: Shanti had watched television programmes in the landlord's house about the evil effects of early marriages but it was quite impossible to avoid this village rule because no one would marry a girl who was too old according to villagers. (*The Other Side of the Mirror*, p. 195)

Texte cible : Shanti avait chez le propriétaire regardé des émissions à la télévision à propos des conséquences néfastes des mariages précoces mais il était tout à fait impossible d'éviter cette règle du village car personne n'épouserait une fille considérée comme trop vieille par les villageois. (*L'autre côté du miroir*)

Exemple 2

Texte source: She continued to look at her husband, still feeling proud that she had a father for her children. (*The Other Side of the Mirror*, p. 198)

Texte cible : Elle continua de regarder son mari, toujours fière d'avoir un père pour ses enfants. (*L'autre côté du miroir*)

Selon les villageois, si une fille du village franchit la limite d'âge décidée selon les pratiques prévalentes du village, ses parents auraient du mal à la marier, car personne ne voudrait épouser une fille trop âgée. C'est la raison pour laquelle, malgré la connaissance des mauvais effets du mariage précoce, tout le monde marie leurs filles très tôt. Personne n'ose toucher à cette pratique. Cela va sans dire que dans une société dominée par les hommes, toutes ces pratiques sont établies par les hommes. Et les femmes sont souvent obligées de se mettre d'accord car elles ne gagnent pas et dépendent des hommes de la famille à chaque étape. C'est pourquoi, lorsque le mari de Shanti pense au deuxième mariage, elle accepte sa décision avec un cœur brisé. Elle essaie de se consoler en pensant que bien qu'elle ne soit peut-être pas l'épouse unique de son mari, ses enfants auraient au moins leur père. C'est ainsi que Shanti, la protagoniste de la nouvelle, s'abandonne à l'influence du patriarcat sans dire un mot.

Shathi, le personnage principal de la nouvelle *Sunset*, se retrouve mariée avant l'âge de vingt ans avec un homme de dix ans plus âgé qu'elle. Au début, son père n'est pas d'accord avec l'écart d'âge entre eux, mais il n'est pas contre son mariage à cet âge. Au contraire, la mère de Shathi n'est ni contre l'écart d'âge entre Shathi et son futur mari, ni est-elle inquiète de l'idée de marier sa fille si tôt. Sa mère justifie sa position en disant que le père de Shathi a également onze ans de plus qu'elle et qu'elle s'est également mariée à l'âge de seize ans. Ici nous voyons que la mère de Shathi, étant

une femme elle-même, n'est pas prête à comprendre l'importance de l'éducation pour Shathi. Observons la citation ci-dessous:

Patriarchal oppression, moreover, is not always a matter of men oppressing women; rather, it is often women who impose and enforce gender-based restrictions upon themselves and other women within the family.¹⁰⁷

Nous voyons que Shathi fait face à la même expérience vécue par sa mère. Bien qu'elle soit une femme elle-même, la mère de Shathi ne peut pas bien guider sa fille pour mener une meilleure vie par rapport à la sienne. Son expérience dans la vie ne lui permet pas de penser à une carrière pour sa fille et à son indépendance économique. Elle n'essaie même pas d'imaginer des problèmes auxquelles Shathi pourrait faire face. Analysons les exemples suivants:

Exemple 3

Texte source: Ma, Shathi's mother, had been sixteen when she had married, young by today's western standards but of the "right age" for Bangladeshi girls a couple of decades ago. (*Sunset*, p.95)

Texte cible : La mère de Shathi, Ma, avait seize ans lorsqu'elle avait été mariée, jeune par les standards occidentaux d'aujourd'hui mais au «bon âge» pour les filles bangladeshies il y a deux décennies.

Exemple 4

Texte source: She liked looking after herself but there was another reason as well. A compulsion to always look her best. She had inherited this from *her* mother, Shathi's Nani. (*Sunset*, p.99)

Texte cible : Elle aimait bien se soigner, mais il y avait une autre raison pour ce comportement. Le besoin de toujours être la plus belle possible. Elle l'avait hérité de *sa* mère, Nani, la grand-mère maternelle de Shathi.

Selon sa mère, ce qui est important, c'est que Shathi est légèrement plus âgée qu'elle-même quand elle s'est mariée et que le futur mari de Shathi a un bon travail dans une banque. Ce genre de pensée reflète la façon dont les femmes embrassent souvent le patriarcat elles-mêmes. Nous remarquons également que la grand-mère de

¹⁰⁷ Jakson, E. "Women's Role in Maintaining and/or Resisting Patriarchy." *Feminism and Contemporary Indian Women's Writing*. London: Palgrave Macmillan, 2010. p-[Women's Role in Maintaining and/or Resisting Patriarchy | SpringerLink](#), consulté le 10 avril 2021 à 18:00, New Delhi.

« L'oppression patriarcale, de plus, n'est pas toujours le cas où les hommes oppriment les femmes; En revanche, il s'agit aussi des cas où les femmes imposent et appliquent des restrictions sexistes sur elles-mêmes et sur les autres femmes de la famille. »

Shathi n'était pas non plus heureuse dans sa vie mariée. Bien que le grand-père de Shathi justifie sa décision de se marier une deuxième fois en disant que sa future femme s'occuperait de sa grand-mère actuelle qui est tombée malade, sa grand-mère comprend bien la vraie intention de son mari. Ce qui la surprend quand même, c'est que son mari choisit une adolescente comme femme et en plus, cette fille fait la tâche ménagère chez eux. Mais enfin, le mariage n'a pas lieu. Pourtant, la grand-mère fait toujours de son mieux pour se faire belle. Elle passe cette habitude de se faire belle et de s'habiller bien à ses filles.

Meher, une femme vivant dans la vieille partie de Dhaka connue comme *Old Dhaka* est le personnage principal de la nouvelle, *The Wardrobe*. La nouvelle tourne autour de la vie de Meher. Meher est la maîtresse d'une famille nombreuse : son mari, ses fils, ses belles-filles et ses petits-enfants. Par nature, elle est une personne calme et tranquille qui fait tout son devoir en silence. Elle n'a jamais rien demandé en retour. Nous pouvons voir que dans la nouvelle, l'auteur dépeint Meher comme une femme au foyer idéale et cette image correspond parfaitement à l'image d'une femme au foyer idéale définie par la société dominée par les hommes. Elle reçoit de nombreux compliments de la part de son mari et de sa famille après sa mort: « ancre de la famille », « une cuisinière sans pareil », « l'oreille la plus douce », « la meilleure mère », « l'épouse la plus attentive ». En voici deux exemples:

Exemple 5

Texte source: Famous for her *chhaanar jelebis*, when she sat in front of a huge cauldron of boiling milk, she was a picture of domestic serenity. (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible : Célèbre pour ses *chhaanar jelebis*, lorsqu'elle était assise devant un énorme chaudron de lait bouillant, elle était l'image de sérénité domestique. (*L'armoire*)

Exemple 6

Texte source: ...forty years he had spent with a woman who was by all accounts a good wife dutiful, undemanding and simple. (*The Wardrobe*, p.239)

Texte cible :quarante années qu'il avait bien passé avec cette femme qui était une bonne épouse sous tous rapports– prévenante, peu exigeante et simple. (*L'armoire*)

Tous les compliments qu'elle a reçus après sa mort viennent de la pensée du patriarcat. De son vivant, elle fait tout pour bien servir sa famille. Elle garde toujours son sentiment de solitude, son désir, en elle-même. Elle ne les partage jamais avec personne. En plus, personne dans sa famille n'essaye jamais d'apprendre ce qu'elle ressent ou ce qu'elle veut dans sa vie. Lors de leur célébration du quarantième anniversaire de mariage, son mari lui montre sa gratitude en lui offrant une paire de bracelets en or. Cette fois, elle demande une garde-robe faite pour elle au lieu des bracelets en or. Dans toute la nouvelle, nous remarquons que Meher accepte tout sans argumenter et essaie de trouver du réconfort dans son monde imaginaire. Sans comprendre ce que Meher aimerait comme cadeau, son mari décide de lui donner un bijou d'or, car il croit que ce cadeau lui plaira. Cette pensée de donner des bijoux comme cadeau reflète de nouveau la trace patriarcale.

Exemple 7

Texte source: Not one had lived beyond a day or two. And she had thought she too, like Fatema, was cursed. *The Daily Woman*, p.49)

Texte cible : Mais aucun n'a survécu pour plus d'un jour ou deux. Et elle pensa qu'elle, aussi comme Fatema, était maudite. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 8

Texte source: A woman who killed her husband and child? A black forehead woman? But weren't all women black foreheaded. (*The Daily Woman*, p.51)

Texte cible : Une femme qui avait tué son mari et son enfant ? Une femme maudite ? Mais toutes les femmes n'étaient-elles pas maudites ? (*Une femme ordinaire*)

Les phrases précédentes tirées de la nouvelle *The Daily Woman* nous montrent comment les femmes elles-mêmes se soumettent aux hommes et croient que c'est normal. Ici, Fatema se présente comme une victime de cette société dominée par les hommes. Elle doit travailler pour la survie de sa famille parce que son mari est paralysé et elle a un bébé. Elle ne peut pas prendre soin de son bébé car elle doit aller travailler; son mari ne peut pas travailler, elle n'a donc aucune autre option. À cause de cela, quand son bébé meurt, tout le monde dit qu'elle est la personne qui l'a tué. Cette attitude de la société prouve que la société vit encore sous l'ombre de la pensée patriarcale. À côté de Fatema, sa patronne Khalamma est également soumise à la société dominée par les hommes. Bien que l'auteur l'ait présentée comme une femme

moderne, elle est toujours sous l'emprise de cette société. Dans la nouvelle, nous voyons que le vendredi, elle doit préparer le déjeuner pour son mari avant une heure, même si elle est prise avec le travail ménager toute la matinée ; il ne se soucie de rien; la seule chose qu'il sait est que c'est le jour où il ne travaille pas et donc il doit se régaler du déjeuner tranquillement, à une heure pile.

Nous pouvons remarquer en analysant les exemples tirés des nouvelles choisies comment un grand nombre de femmes du Bangladesh se soumettent au patriarcat pendant des années. Souvent elles ne pensent pas même de prendre leur position contre le patriarcat. Elles acceptent tout dans leur vie silencieusement. Dans les exemples précédents, nous remarquons que tout le monde fait Fatema responsable de la mort de son mari et de son bébé et l'appelle une femme maudite. Étant aussi une femme, la narratrice de *The Daily Woman* est d'accord avec cette pensée patriarcale qui fait les femmes toujours responsables de tous les maux qui se passent dans la famille. De la même façon, dans une autre nouvelle, Shathi ne pense même pas qu'elle doit reporter le mariage de sa jeune fille au lieu de lui imposer le mariage. Bien que Shanti, le personnage principal de la nouvelle *The Other Side of the Mirror* sait que c'est une infraction pénale de marier une fille qui a moins de dix-huit ans, elle défie la règle du village. De l'autre côté, Meher de la nouvelle *The Wardrobe*, sert sa famille en silence toute au long de sa vie. Toutes ces femmes représentent des centaines de femmes bangladeshies actuelles, des femmes qui acceptent toutes les règles créées par les hommes, sans les remettre en question.

4.8 Voix contre le patriarcat

Dans la partie précédente nous avons discuté la vie des femmes qui acceptent la domination des hommes dans leur vie, tirant des exemples des nouvelles. Au Bangladesh, il existe aussi des femmes qui n'hésitent pas à relever leur voix pour leur droit et leur liberté. Dans cette partie, nous allons parler de deux nouvelles où les protagonistes prennent des mesures contre la domination des hommes.

La narratrice de la nouvelle intitulée, *The Mosque-Yard Imam* est Bangladeshi et

Suédoise. Elle rend visite parfois à ses parents et à ses amis. La nouvelle commence par sa première visite au Bangladesh après la mort de son père. Pendant sa visite, elle va voir la tombe de son père pour la première fois. Après avoir visité sa tombe, elle devient triste parce que la tombe est tellement petite qu'elle ne correspond pas à la dignité de la personne enterrée. Tout à coup, elle décide de la peindre en blanc elle-même pour la rendre plus digne. Mais, au Bangladesh, on n'apprécie pas du tout une femme qui se donne la tâche de peindre une tombe, surtout dans un cimetière public. Son chauffeur essaye de son mieux de l'arrêter mais n'y réussit pas. Examinons quelques exemples:

Exemple 1

Texte source: And that's what I have come to do today. I shall paint them white. White and bright. (*The Mosque-Yard Imam*, p.14)

Texte cible : Et c'est justement pour le faire que je suis ici aujourd'hui. Je me décide de les peindre en blanc. En un blanc vif. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 2

Texte source: I didn't know what to do, but something, some deep-rooted Bengali instinct, told me that even if I managed to get the stuff myself, I couldn't visit the graveyard alone and do the job.... (*The Mosque-Yard Imam*, p.15)

Texte cible : Je ne savais pas quoi faire, mais quelque chose, un instinct bengali profondément enraciné, m'a dit que même si je réussissais à acheter les choses dont j'avais besoin sans aucune aide, je ne pourrais pas me rendre seule au cimetière pour effectuer ce travail (*L'imam de la mosquée*)

Son immense amour pour son père l'encourage à ignorer la pensée patriarcale d'une société largement dominée par les hommes. Nous pouvons dire que son amour pour son père ainsi que ses pensées ont évolué depuis qu'elle a commencé à vivre en Suède. Mais elle se rend compte aussi qu'elle a besoin d'un homme à côté d'elle. Elle décide donc d'emmener Babul avec elle. Au début, Babul n'accepte pas de l'accompagner. Il lui dit directement de ne pas s'engager à peindre la tombe de son père parce que la société bangladeshie ne l'apprécierait pas. Lorsqu'il ne réussit pas à la convaincre en lui expliquant pourquoi une femme ne devrait pas peindre une tombe dans un cimetière public, il commence à donner des excuses pour éviter de l'accompagner. Mais enfin il accepte et il l'accompagne.

Shathi, la protagoniste de la nouvelle *Sunset* se retrouve mariée avant de passer son adolescence. Étant une jeune fille naïve et ignorante de la réalité, au début, elle semble contente de sa vie mariée. Mais au fil du temps, elle se rend compte qu'elle seule fait de son mieux pour faire durer le mariage ; son mari, au contraire, ne fait rien du tout. En revanche, il est accro au jeu de cartes. C'est la raison pour laquelle ils n'arrivent pas à acheter une voiture malgré le fait qu'il gagne assez bien. Analysons les deux exemples suivants:

Exemple 3

Texte source: In all honesty Shathi could not blame her husband. He had not changed. Except for his attention to her he had remained the same. (*Sunset*, p.101)

Texte cible : En toute honnêteté Shathi ne pouvait pas blâmer son mari. Il n'avait pas changé. Mis à part son attention pour elle, il était resté le même. (*Coucher de soleil*)

Exemple 4

Texte source: She turned around and left the house, knowing that no matter what, she would not return. (*Sunset*, p.105)

Texte cible : Elle se retourna et quitta la maison, sachant que de toute façon, elle n'y reviendrait pas. (*Coucher de soleil*)

Nous remarquons aussi dans la nouvelle que Shathi se souvient de ce qu'elle a entendu de la vie de sa grand-mère : comment sa grand-mère endure les mauvaises phases de son mariage. À un moment donné, sa grand-mère quitte la maison de son mari et va chez ses parents. Mais elle doit revenir chez son mari, en abandonnant toute sa fierté et son respect car ses parents ne lui permettent pas de rester chez eux. Shathi essaie également de s'adapter à cette vie mariée pendant dix ans. Il lui est possible de continuer à sacrifier son respect de soi et son identité, mais elle décide de se sauver plutôt que le mariage. C'est parce que, selon elle, ce mariage ne lui donne que le titre d'une femme mariée et rien d'autre.

Tous les exemples ci-dessus nous montrent comment les deux protagonistes luttent contre le patriarcat. Shathi, la protagoniste de *Sunset* sort d'un mariage de dix ans qui ne lui a donné qu'un titre d'être marié. Et dans l'autre nouvelle, nous voyons la lutte de la protagoniste contre la pensée stéréotypée de la société.

4.9 Discrimination socioéconomique

La discrimination socioéconomique est une condition sociale où un individu fait face à la discrimination dans la société à cause de son état économique faible. Cela existait depuis des siècles. Mais au fil du temps, avec l'urbanisation et l'industrialisation, elle a pris une position forte dans le monde entier. Le Bangladesh est un pays en développement. Autrefois, le pays était un pays agricole et avec du temps, il cherche à devenir un pays plus avancé économiquement et socialement. Au fil du temps, le changement économique et l'urbanisation ont eu lieu au Bangladesh. Avec ce changement, la division des classes basée sur le revenu est devenue une des critères pour mesurer la position d'une personne dans la société. Dans les exemples suivants nous allons voir l'expérience des femmes face à cette discrimination.

The Mosque-Yard Imam, nous présente l'image du Bangladesh enracinée dans l'esprit de la protagoniste. Une partie de cette image est vraie et l'autre partie est imaginaire. Son imagination émerge également de la conséquence de la société patriarcale. La nouvelle commence par l'expression de l'émotion par la narratrice concernant son pays natal et le pays où elle vit actuellement. Son idéologie et sa vie quotidienne diffèrent de celles des autres au Bangladesh. En voici deux exemples:

Exemple 1

Texte source: My eight-year-old niece Mita tells me that a wealthy woman like myself shouldn't be chitchatting with domestic servants the way I do. (*The Mosque-Yard Imam*, p. 12)

Texte cible : Ma nièce Mita, qui a huit ans, me dit qu'une femme riche comme moi ne devrait pas bavarder avec les domestiques comme je le fais. (*L'imam de la mosquée*)

Exemple 2

Texte source: Our driver Babul gets upset when I make him stop the car to buy clusters of bananas from a roadside fruit vendor, only to dole them out to the beggar children by my father's graveyard. (*The Mosque-Yard Imam*, p. 12)

Texte cible : Notre chauffeur Babul s'énerve lorsque je lui demande d'arrêter la voiture près d'un marchand de fruits au bord de la route pour acheter des grappes de bananes, afin de les distribuer aux enfants qui mendient à côté du cimetière de mon père (*L'imam de la mosquée*)

Sa nièce qui n'a que huit ans lui conseille de ne pas parler avec les domestiques. Selon sa nièce, les riches ne discutent pas avec les domestiques. Dans cette partie de

la nouvelle, nous remarquons que les gens sont jugés par leur statut socio-économique. Même une fille de huit ans est guidée par ce genre de pensée. Nous voyons également que le conducteur du narrateur est également sous l'influence de la conscience de classe sociale. Il s'énerve alors que la narratrice arrête la voiture pour distribuer les bananes aux pauvres enfants qui se trouvent dans la rue, près du cimetière de son père.

Shanti, la protagoniste de la nouvelle *The Other Side of the Mirror* mène sa vie avec son mari et ses enfants dans un village. Son mari est agriculteur. Depuis quelques années, ils n'ont pas réussi à produire de bonnes récoltes en raison d'un climat défavorable. Donc, pour gagner la vie, son mari cherche de l'emploi dans plusieurs villages. En conséquence, il ne reste pas souvent à la maison. Shanti s'occupe de leur maison et de leurs enfants toute seule pendant son absence. Par exemple:

Exemple 3

Texte source: *Boro Bari* was the village leader's house and they are kind enough to lend some rice once in while. (*The Other Side of the Mirror*, p.196)

Texte cible : Le *Boro Bari* était la maison du chef du village et ils avaient la gentillesse de lui prêter du riz de temps en temps. (*L'autre côté du miroir*)

Elle est femme au foyer et donc ne gagne pas d'argent. Son mari est la seule personne dans la famille qui gagne. Mais quand il n'est pas à la maison et quand tout l'argent qu'il lui a donné est épuisé, elle a besoin d'en emprunter à ses voisins. Parmi eux, l'une est *Borobari*, le voisin qui est aussi le chef du village. *Boro Bari* signifie la maison la plus respectée du village, en termes d'argent et aussi en termes de respect social parmi tous les villageois. La différence de statut socio-économique entre les deux familles montre la discrimination.

La nouvelle intitulée, *The Daily Woman* nous raconte principalement la vie des femmes qui vivent sous le seuil de pauvreté et se battent pour mener leur vie quotidienne. Le personnage principal de la nouvelle fait le ménage chez les autres. Elle donne naissance à des jumeaux mais ne peut pas garder tous les deux enfants avec elle. Elle donne sa petite fille en adoption à un couple étranger et garde son garçon. Avec son mari et ses enfants, elle se déplace à la ville pour gagner de l'argent. Mais ils

sont incapables de s'occuper d'eux-mêmes et de leurs jumeaux. Leur revenu ne suffit pas à répondre à leurs besoins. Elle devient ménagère dans une famille riche. Comme ils n'ont pas assez à manger, elle essaie d'apporter chez elle les restes et les produits jetés par sa patronne chaque fois qu'elle en a l'occasion. La femme de la maison lui donne toujours les restes. C'est une image de la discrimination sociale. Mais l'image la plus intéressante est qu'Ali qui travaille également dans cette maison, se moque souvent d'elle parce qu'elle a l'habitude d'emporter les restes. Ali est aussi domestique dans cette maison riche, mais il a un poste supérieur. Il vit dans cette maison et a une petite chambre à lui. Il est également venu du village. En voici un exemple :

Exemple 4

Texte source: Even Ali scoffed at her for eating what she was sure he ate with relish back at home. (*The Daily Woman*, p. 51)

Texte cible : Même Ali se moquait d'elle, mais elle était sûre qu'il mangeait ça aussi avec plaisir chez lui. (*Une femme ordinaire*)

Nous pouvons remarquer qu'Ali et elle, tous les deux, sont venues du même niveau social. Mais comme il gagne plus et mène une vie plus aisée qu'elle, il semble oublier ses jours passés. Parfois il la gronde ou se moque d'elle quand elle emporte les restes avec elle. Ici, nous voyons une image de discrimination socio-économique parmi eux. Son comportement envers la protagoniste reflète une image de la discrimination socioéconomique.

Tous les exemples précédents nous donnent la description de la discrimination sociale subie par les personnages des nouvelles choisies. Nous voyons comment la hiérarchie économique influence le comportement des gens. On est jugé selon sa situation économique dans la société. La question de richesse est enracinée même dans le cerveau d'une petite fille de huit ans.

4.10 Représentation de Dhaka, le capital du Bangladesh

Dhaka est la capitale et la plus grande ville du Bangladesh. Dhaka est l'un des pays les plus peuplés du monde. Construit au XVIIe siècle, Dhaka était autrefois la capitale du Bengale pendant le règne des moghols. De nos jours, l'image est

totallement différente de celle du passé. En raison de l'urbanisation énorme, il y a des bâtiments à plusieurs étages partout. En raison de la construction des bâtiments, nous pouvons constater que de nombreuses routes sont endommagées et les autres sont en cours de reconstruction. Étant une ville surpeuplée, Dhaka fait face à un embouteillage insupportable. En voici deux exemples:

Exemple 1

Texte source: There were always roads to be broken or built, and houses high as the sky, sprouting like frog umbrellas after the rains. (*The Daily Woman*, p. 54)

Texte cible : Il y avait toujours des routes à construire ou à déconstruire, et des maisons aussi hautes que le ciel qui poussaient comme des champignons. (*Une femme ordinaire*)

Exemple 2

Texte source: Guests were expected for lunch and she timed herself well, but the ever-increasing traffic of Dhaka had been more daunting than usual and it was well after 12:30 when she reached Haji's biriyani (*Sunset*, p. 102)

Texte cible : Les invitées étaient attendus pour le déjeuner et elle avait bien calculée le temps, mais le trafic toujours grandissant de Dhaka avait été plus intimidant que d'habitude et c'était bien après 12h 30 qu'elle arriva chez Haji's Biryani. (*Coucher de soleil*)

Nous avons retrouvé les traces de ces images dans les nouvelles choisies. Dans la nouvelle intitulée *The Daily Woman*, la protagoniste dont le nom est inconnu est venu d'un village pour gagner plus d'argent. À travers ses yeux, nous voyons que cette ville est pleine de gratte-ciels et de routes endommagées. L'autre nouvelle, *Sunset*, décrit le mariage gênant de Shathi et de son choix de vivre sa vie. Dans la nouvelle, nous remarquons que lorsqu'elle va acheter de la nourriture pour les invités de son mari, elle fait face à un long embouteillage sur son chemin.

Dhaka, le capital du Bangladesh donne l'abri à plus de vingt millions de gens. C'est une des villes la plus surpeuplée au monde. Dans l'écriture des écrivains bangladeshis, les lecteurs trouvent souvent le nom de cette ville dans des contextes différents. Cette ville qui possède une histoire de plus de trois cent ans, est également témoin à de nombreux changements historiques et politiques. Les exemples donnés ci-dessus nous donnent une description de l'état actuel de cette ville.

4.11 Représentation des femmes bangladeshies dans les traductions

Nous nous sommes donnés la tâche d'étudier la représentation des femmes bangladeshies en français parce que toutes ces nouvelles ont comme protagonistes des femmes. Ces cinq nouvelles, écrites par les femmes, présentent les femmes de toutes sortes : femmes riches et pauvres, femmes éduquées et analphabètes, femmes jeunes et vieilles, femmes intelligentes et naïves, femmes indépendantes et dépendantes...Mais le fil conducteur de toutes ces nouvelles est que chacune de ces femmes souffre. Elle souffre à cause des pratiques discriminatoires présentes dans la société. L'objectif de nos auteurs était de montrer la situation réelle de ces femmes qu'on observe dans la vie quotidienne. Certaines de ces auteures nous ont avoué qu'elles ont écrit sur la condition des femmes parce qu'elles étaient femmes elles-mêmes et qu'elles avaient la responsabilité de faire savoir la condition des femmes bangladeshies. Ce qu'elles n'ont pas dit, c'est que la majorité des femmes au Bangladesh arriverait à s'identifier avec au moins une des protagonistes représentées dans ces nouvelles. Etant donné que le sujet des femmes passionait les auteures et qu'elles se donnaient comme objectif la représentation d'une gamme de femmes, nous avons pensé que ce sujet est digne d'analyse. Surtout, en tant que traductrice, nous aimerions réfléchir sur la représentation des femmes bangladeshies dans la traduction française.

La représentation de la réalité dans la traduction rapprocherait les lecteurs français des auteures, de la culture et des femmes bangladeshies. Mais comment transmettre cette réalité bangladeshie aux lecteurs français qui sont éloignés géographiquement de ces gens-là et qui ignorent la culture source ? La vraie représentation des femmes, pose-t-elle des défis aux traducteurs ? Si oui, comment la traduire ? L'acte de traduction nous a fait penser aux différents aspects de la représentation de la femme. Repérer ces aspects et pouvoir analyser les moyens utilisés pour relever le défi est une idée que nous avons décidé d'explorer afin d'examiner la représentation des femmes bangladeshies en français. Nous avons analysé en détail comment les écrivaines ont choisi de représenter leurs personnages féminins à travers les réalités de vie dont elles parlent, à savoir, la pauvreté, la crise d'identité, la solitude, le

patriarcat, la souffrance mentale etc. Nous nous sommes efforcés de transmettre la réalité comme telle en français. Etant donné que la plupart de ces réalités sont aussi des réalités universelles, nous avons réussi à esquisser une vraie représentation des femmes bangladeshies en français.

Comme nous avons dit dans le chapitre précédent, ce parcours n'a pas été facile, surtout quand il s'agissait des défis culturels. Nous avons suivi les auteures en ce qui concerne la présentation des personnages féminins dans les nouvelles. Nous avons traduit la peine, la peur et l'angoisse des femmes. Nous avons aussi traduit les maux sociaux qui écrasent les femmes sous leur poids féroce. En même temps, nous n'avons pas oublié de traduire le désir, l'ambition et l'espoir des femmes bangladeshies. Le monde « différent » que nous avons créé en français attirera l'attention du lecteur français et le fera réfléchir sur les différences et les similitudes qui existent entre son monde et cet « autre » monde. Bien qu'il n'ait pas été facile de s'éloigner de l'approche cibliste pour traduire cette représentation des femmes bangladeshies en français, nous avons essayé de nous servir de certaines stratégies de traduction expliquées dans le chapitre trois comme l'emprunt et les notes en bas de page, la paraphrase et l'explication, la traduction littérale et les expressions idiomatiques pour proposer une traduction équilibrée. Nous sommes sûrs aussi que cette représentation des femmes bangladeshies provoquera la curiosité des lecteurs français et les encouragera à connaître plus sur le Bangladesh et la littérature bangladeshie.

En guise de conclusion, nous pouvons dire que dans ce chapitre, nous avons essayé de décrire comment les nouvelles choisies pour notre recherche partagent les thèmes de souffrance des femmes mais différent au niveau de la protestation des femmes contre la domination des hommes. Dans les cinq nouvelles choisies, les femmes font face aux mauvaises pratiques de la société, mais ces pratiques varient.

Quant à la traduction, nous avons essayé de garder tous les aspects de la vie des femmes que les écrivaines ont décrit dans leurs nouvelles. Notre traduction de cinq nouvelles en français nous a aidé à montrer aux lecteurs français la vie des femmes bangladeshies. La traduction n'était pas facile à faire parce que, située dans deux

continents différents, la mode de vie au Bangladesh et celle en France est différente et cette différence pose des difficultés au niveau de la traduction.

No two languages are ever sufficiently similar to be considered as representing the same social reality. The worlds in which different societies live are distinct worlds, not merely the same world with different labels attached.¹⁰⁸

Deux langues ne peuvent jamais être si similaires qu'elles représenteraient la même réalité sociale. Les sociétés différentes existant dans le monde sont la représentation de plusieurs mondes différents les uns des autres. Nous avons essayé de montrer un monde à un autre, avec toutes les similitudes et différences. Afin de représenter la vie des femmes du Bangladesh aux lecteurs français à travers la traduction des cinq nouvelles, nous avons essayé de garder le vouloir dire des écrivaines dans la mesure du possible. En même temps, nous avons aussi essayé de retenir l'intérêt des lecteurs cibles en évitant de trop compliquer le texte d'arrivée. Passons maintenant à la conclusion de la recherche.

¹⁰⁸ Sapir, Edward. *Culture, Language and Personality*, Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1949. p.69.

« Il n'y a jamais deux langues suffisamment similaires qui peuvent représenter la même réalité sociale. Les mondes dans lesquels vivent les sociétés différentes sont les mondes distincts et non pas tout simplement le même monde avec des étiquettes différentes. »

Conclusion

Nous sommes arrivées à la fin de notre recherche. Cette partie finale et conclusive essayera de résumer toutes les idées que nous avons mises en avant lors de notre recherche, tout en rappelant l'objectif de notre étude, l'hypothèse ainsi que les questions de recherche pertinentes à notre travail. Notre thèse intitulée, «Traduire les écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise: défis et stratégies» présente la traduction de quelques nouvelles choisies écrites par les écrivaines bangladeshies d'expression anglaise, ce qui nous sert également comme corpus d'étude pour le travail analytique.

Comme nous venons de le dire, nous avons choisi cinq nouvelles écrites par cinq écrivaines différentes. Le fil conducteur important entre ces nouvelles est qu'elles sont toutes écrites par les femmes bangladeshies en anglais. Il convient de se rappeler ici que l'écriture en anglais par les Bangladeshis, surtout par les femmes bangladeshies est un phénomène récent et émergent au Bangladesh. Le va-et-vient fréquent fait par les écrivaines entre l'anglais et le bengali investit ces œuvres de leurs caractéristiques particulières. En outre, l'acte de traduction qui positionne l'anglais comme langue source et le français comme langue cible, nous mène à constater que cette étude est unique car c'est la première fois que la littérature bengali contemporaine d'expression anglaise se voit se traduire en français. Un autre aspect commun parmi ces nouvelles est qu'elles se concentrent uniquement sur la vie des femmes bangladeshies, et il va sans dire qu'elles mettent en relief la position

défavorisée des femmes. Nous pouvons donc dire que notre travail de recherche fait une contribution importante à faire connaître la littérature bangladeshie contemporaine d'expression anglaise au monde français et francophone. En outre, par le biais de la traduction, elle fait les lecteurs s'identifier avec la situation des femmes au Bangladesh et aux problèmes auxquels elles font face, car les femmes partout dans le monde sont plus ou moins condamnées à une place secondaire dans la société,

Le travail de traduction est un travail plein de défis car l'anglais n'est pas la langue maternelle des écrivaines et donc elles emploient une langue qui varie de l'anglais britannique ou américain. D'ailleurs, la langue employée par ces écrivaines porte les caractéristiques de la langue bengali et de la culture du Bangladesh, en plus des mots et des expressions bengalis ou bangladeshis. Le but majeur de ces écrivaines est de montrer la vie des femmes au Bangladesh, parsemé de références subtiles à la condition des femmes. En tant que traductrice, nous avons trouvé la traduction de ces nouvelles en français une tâche particulièrement difficile à cause de l'usage de cette langue hybride par les écrivaines. Nous avons aussi noté que la compréhension des thèmes abordés par ces écrivaines était également importante pour pouvoir réaliser une traduction juste et compréhensible.

Notre but était de traduire la manière dans laquelle les écrivaines bangladeshies comprennent et par la suite, présentent la vie des femmes vivant au Bangladesh et d'analyser comment ces images ont été traduites en français. Etant donné que toutes les nouvelles décrivent la condition des femmes, nous avons choisi deux nouvelles qui décrivent la vie des femmes vivant au-dessous du seuil de pauvreté et trois autres qui parlent de la vie des femmes appartenant aux familles aisées, pour montrer que les problèmes des femmes ne se limitent pas à leurs situations économiques.

Voici l'hypothèse de notre travail: **Traduire les écrivaines bangladeshies d'expression anglaise pose un double défi: les écrivaines écrivent en anglais qui n'est pas leur langue maternelle; elles abordent des sujets liés aux femmes, à leur souffrance et à leur désir de se libérer de la société dominée par les hommes bangladeshis.** À part les difficultés qui sont posées par la traduction en français de

l'écriture de ces femmes qui écrivent en anglais sur des questions relatives aux femmes, nous essayerons aussi de montrer comment ces écrivaines se distinguent des autres écrivaines du Bangladesh qui écrivent en bengali.

Il y a des questions qui émanent surtout de notre hypothèse : 1. Peut-on dire que la langue employée par ces écrivaines est déjà une traduction de leurs idées et de leurs pensées conçues dans leur langue maternelle, le bengali, et donc pose des problèmes supplémentaires au traducteur ? 2. Quelles pourraient être les différentes manières dans lesquelles les nouvelles choisies, écrites par des écrivaines bangladeshies sur des thèmes sociaux et des questions liées à la vie des femmes du pays, peuvent être traduites en français ? 3. En transmettant le message des auteurs, dans quelle mesure le traducteur peut-il retenir la couleur de l'original spécifique au Bangladesh ? 4. Est-ce que l'écriture des écrivaines d'expression anglaise diffère de celle des écrivaines qui écrivent en bengali ?

Pour examiner notre hypothèse et pour répondre aux questions de recherche, nous avons divisé notre étude en quatre chapitres.

Le premier chapitre intitulé « L'écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise » aborde l'écriture des écrivaines bangladeshies, suivie par l'écriture des écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise. Nous avons commencé notre étude en discutant la scission du Bengale et l'émergence du Bengale oriental en bref. La compréhension de cet événement nous a aidé à mener notre étude sur la littérature du Bangladesh. Nous avons aussi constaté que pour des raisons historiques et géographiques, il est impossible de séparer la littérature du Bangladesh de la littérature bengali de l'Inde. Mais nous avons essayé de limiter notre étude en nous focalisant sur l'écriture des écrivaines du Bengale de l'est ou du Bangladesh actuel. La première scission du Bengale en 1905, la deuxième scission du Bengale en 1947, l'émergence du Bangladesh sous le nom du Pakistan de l'est et enfin la naissance du Bangladesh en 1971 ont tous eu leurs effets sur la littérature du Bangladesh. La politique langagière adoptée par le Bangladesh à partir de 1947 jusqu'à 1971 et la nouvelle politique langagière adoptée par le pays à partir de 1971

ont aussi orienté les écrivains Bangladeshis à choisir leurs thèmes et leurs langues d'expression.

Ensuite nous avons discuté l'éducation des femmes bengalis, particulièrement des femmes du Bengale de l'est et de leur écriture dès le dix-huitième siècle. Nous avons remarqué lors de notre étude que nous avons accès à peu d'informations sur l'éducation des femmes du Bengale de l'est au XVIIIe siècle. Il existait toujours un système d'instruction à la maison pour les filles, mais seulement pour les filles qui appartenaient aux familles aisées. Il n'y avait pas d'école pour les filles. Pour faire cette étude, nous avons dû nous concentrer sur l'état d'éducation des femmes musulmanes et sur celui des écrivaines musulmanes du Bengale en particulier, car les musulmans constituent la majorité de la population du Bengale oriental.

Nous avons présenté quelques écrivaines musulmanes et leur écriture, et quelques écrivaines bangladeshies qui s'expriment en bengali. Nous avons remarqué qu'à partir de 1971, ces écrivaines écrivent sur la guerre d'indépendance et ses effets sur la vie des femmes bangladeshies.

Par la suite, nous avons parlé de la position de la langue anglaise dans le contexte bangladeshi. Nous avons présenté les raisons qui sont responsables pour la position arriérée de l'emploi de l'anglais parmi la population bangladeshie. Les Bangladeshis sans aucun doute, sont derrière les autres pays de l'Asie de sud (particulièrement l'Inde et le Sri Lanka) en matière d'apprentissage de l'anglais. En étudiant l'écriture des écrivaines Bangladeshis d'expression anglaise, nous avons remarqué que le nombre d'écrivaines d'expression anglaise sont peu nombreux par rapport à celui des écrivaines qui écrivent en bengali. Ces écrivaines ont réussi à comprendre diverses questions liées à la vie des femmes dans leurs écritures. Nous avons également remarqué que les deux groupes d'écrivaines - les écrivaines qui écrivent en anglais et celles qui écrivent en bengali - écrivent sur des sujets similaires. Toutes les deux écrivent sur la vie des femmes au Bangladesh, la guerre d'indépendance de 1971, les effets de la guerre sur la vie des femmes, la vie quotidienne des Bangladeshis, etc.

Le deuxième chapitre intitulé, « Traductions des nouvelles choisies », comprend la traduction des nouvelles choisies en français. Cet acte de traduction nous a aidé à employer la méthodologie proposée par James S Holmes « Descriptive Translation Studies » et à étudier la traduction en tant que « processus » ou « Process Oriented Descriptive Translation Studies ». En ce qui concerne la traduction, nous nous sommes appuyés sur l'approche *sourcier cibliste* proposée par Jean Ladmiral.

Nous avons aussi essayé de trouver les caractéristiques spécifiques de l'anglais parlé au Bangladesh et nous avons conclu que l'anglais bangladeshi utilisé par les écrivaines a ses particularités qui rendent la traduction difficile. Pourtant, nous n'avons pas pu confirmer l'existence de « l'anglais bangladeshi » sur le modèle de « l'anglais indien ». Afin d'étudier les problèmes de traduction, nous avons identifié des thèmes portant sur les problèmes posés par la langue dans le troisième chapitre intitulé, « Représentation de la langue et culture en français » : mot d'adresse, mots liés au contexte des femmes, mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh: emprunt et *footnoting*, variation au niveau de la langue, titres, pronoms « tu » et « vous », phrases longues, influence de la langue et la culture bengalis sur l'écriture bengali d'expression anglaise et ainsi de suite. Dans la catégorie, « mots d'adresse », nous avons divisé notre discussion en deux parties: catégorie familiale et catégorie sociale. La catégorie familiale comprenait les appellations que les Bangladeshis utilisent pour s'adresser à l'un l'autre chez eux. Nous avons trouvé des exemples pour montrer comment traduire les mots d'adresse dans les situations où les gens s'adressent à leurs parents, à leurs grands parents et aux autres. La deuxième catégorie comprenait les appellations utilisées généralement parmi les gens dans la société bangladeshie. Nous avons aussi essayé de séparer les mots qui sont particulièrement liés aux femmes dans la société bangladeshie sous la catégorie intitulée « Mots liés au contexte des femmes (emprunt et *footnoting*) ». Sous le sous-titre « Mots qui représentent la vie quotidienne du Bangladesh : emprunt et *footnoting* », nous avons essayé de parler et d'expliquer des mots qui évoquent la couleur locale et la vie quotidienne au Bangladesh. Nous avons gardé les mots bengalis ou anglais utilisés par les écrivaines car leurs équivalences n'existent pas en français. Pour faire comprendre ces mots étrangers aux lecteurs français, nous avons

mis des notes en bas de page avec l'explication du sens de ces mots. La catégorie « Variation au niveau de la langue », nous montre particulièrement à quel point les écrivains utilisent des mots bengalis dans leur écriture. Afin de comparer l'utilisation des mots bengalis dans les nouvelles contemporaines et les nouvelles anciennes, nous avons pris le cas d'une nouvelle écrite en 1905 en anglais par Rokeya Shakawat Hossain (née à Rangpur qui est un district du Bangladesh actuel et décédée à Kolkata avant la partition du Bengale), une écrivaine musulmane bengali. Cette nouvelle est considérée comme la première nouvelle en anglais écrite par une écrivaine musulmane bengali. Dans sa nouvelle, elle n'a utilisé que quelques mots ourdous qui n'ont pas d'équivalent en anglais. Mais de nos jours, nous observons que les écrivaines ont tendance à utiliser des mots bengalis qui ont également des équivalents en anglais. Dans la catégorie, « Titres », nous avons expliqué comment nous avons traduit les titres des nouvelles. Un piège qui se pose lorsqu'on traduit les idées exprimées dans une autre langue, comme font ces écrivains, est que les écrivains finissent par construire des phrases longues, parfois difficiles à comprendre. Ces problèmes font l'objet de la catégorie, « Phrases longues ». A l'aide des exemples tirés des nouvelles, nous avons montré comment les écrivaines bangladeshies d'expression anglaise construisent des phrases longues qui causent de la confusion chez les lecteurs et comment relever ce défi dans la traduction. La catégorie intitulée « Influence de la langue et la culture bengalis sur l'écriture bengali d'expression anglaise », examine comment la langue et la culture bengalis ont exercé leur influence sur l'écriture des écrivaines bangladeshies d'expression anglaise. Nous avons fait cette étude en deux catégories: Influence au niveau de la langue bengali et Influence au niveau de la culture bengali chez les écrivaines. Lors de notre recherche, nous avons remarqué que la langue bengali influence l'écriture des femmes d'expression anglaise, car ces écrivaines pensent d'abord en bengali et puis traduisent leur écriture en anglais. Elles ne peuvent pas l'éviter car leur première langue est le bengali et l'anglais n'est qu'une langue seconde acquise. En plus, elles se plongent dans la langue et culture bangladeshies, ce qui fait les écrivaines traduire leurs pensées en anglais. Pour les Bangladeshis, il n'est pas possible de s'échapper à l'influence de la langue et culture bangladeshis. Pour faire notre analyse, nous nous

sommes aussi suivis du travail de Zhan Xinmu dans lequel il a expliqué les signes sociaux reflétés dans les textes littéraires et leurs traductions.

Le quatrième chapitre intitulé, « Représentation des femmes bangladeshies en français » aborde le rôle des femmes dans la société bangladeshie et la manière dans laquelle les femmes représentées par les écrivaines sont traduites en français. Le chapitre nous donne des images différentes de la situation des femmes bangladeshies. A l'aide des exemples tirés des nouvelles traduites, nous avons montré comment traduire les expériences variées que les femmes bangladeshies ont eu dans leurs vies. Pour faciliter notre étude, nous avons divisé notre chapitre en quelques sous parties comme les suivantes: variations au niveau du thème, représentation de la souffrance mentale des femmes, solitude, crise d'identité, patriarcat, pauvreté et son effet sur la vie des femmes, discrimination socioéconomique, présentation de Dhaka, la capitale du Bangladesh et ainsi de suite. La catégorie, « Variations au niveau du thème » décrit les thèmes trouvés dans les cinq nouvelles choisies pour notre recherche. Le thème principal des nouvelles est la vie des femmes au Bangladesh. Parmi les cinq nouvelles, trois nouvelles nous racontent la vie des femmes venant des familles aisées et les autres nous décrivent la vie des femmes pauvres. Dans quatre nouvelles, nous trouvons la précision de Dhaka, quelquefois accompagnée de la description de la vie dans cette ville ou des activités qui y ont lieu. La sous-partie intitulée « Représentation de la souffrance mentale », nous explique la souffrance que toutes les protagonistes subissent au niveau mentale. Les autres catégories nous montrent les images de l'effet du patriarcat dans la vie des protagonistes des nouvelles choisies et la crise d'identité à laquelle les protagonistes font face dans leurs vies. Nous avons remarqué pendant notre étude que les écrivaines choisies ont fait la description des luttes différentes auxquelles les femmes bangladeshies ont dû faire face dans leurs vies quotidiennes. Toutes sortes de souffrance auxquelles elles font face ne sont pas toujours visibles aux autres parce qu'elles essayent de cacher leur tristesse des autres. Nous avons parlé à deux écrivaines de notre corpus et avons appris qu'elles donnent plus d'importance aux femmes dans leurs écritures puisqu'elles sont des femmes elles-mêmes.

Au bout de cette description, nous pouvons dire que la traduction des écrivaines bangladeshis d'expression anglaise nous a donné une occasion d'examiner ces deux défis : Premièrement, le défi de la langue et deuxièmement le défi de la culture. Nous avons constaté que les nouvelles contiennent des mots bengalis et parfois les traductions littérales des expressions bengalis en anglais. Les écrivaines ont utilisé les deux groupes de mots bengalis, ceux qui ont des équivalents anglais et ceux qui n'en ont pas. En plus, nous avons découvert qu'elles écrivent parfois des phrases longues et complexes qui sont compliquées à comprendre. Dans ce cas, nous avons coupé ces phrases en deux en conservant le sens original.

Le travail d'un traducteur n'est pas facile. Un traducteur ne doit pas traduire les mots, il doit plutôt traduire les idées d'un texte. Le traducteur doit surmonter les difficultés et aussi découvrir toutes les solutions possibles qui pourraient transmettre le message de l'auteur et en même temps garder l'essence de la langue source. Le traducteur joue le rôle de porte-parole de l'auteur.

Le traducteur transmet le message de l'auteur au lecteur. Parallèlement, il transmet aussi le message de la langue source dans la langue cible. Lors de la traduction, le traducteur doit suivre le style de l'auteur dans la mesure du possible mais, il ne doit pas oublier de faire comprendre les lecteurs cibles. Il doit faciliter la compréhension du texte traduit. En même temps, le texte traduit ne doit pas être un texte étrange, un texte qui ne présente que «l'autre». Un tel texte risquerait de perdre ses lecteurs. Le but principal d'un traducteur est de produire le même effet sur le lecteur de la traduction que l'œuvre originale a produit sur son lecteur. Dans notre thèse, nous avons essayé de montrer cet aspect de la traduction littéraire.

La transmission du message d'une œuvre littéraire d'une langue dans une autre n'est pas facile. Mais le traducteur construit un pont entre les deux cultures. Autrement dit, la traduction est la transmission des idées d'une langue à une autre. Le traducteur trouve des équivalents au niveau des concepts plutôt qu'au niveau de la langue.

Nous avons traduit et analysé la traduction de cinq nouvelles écrites par les écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise en français. Bien qu'elles soient des nouvelles, nous avons fait face à de nombreux défis au niveau de

la culture et de la langue. Au milieu de notre travail, nous avons remarqué un grand décalage culturel entre le bengali et le français, car géographiquement les deux pays se situent très loin l'un l'autre.

Après avoir terminé l'analyse de notre étude, nous pouvons conclure que: 1) Traduire les nouvelles écrites par des écrivaines bengalis pose un double défi : un défi au niveau de la langue et un défi au niveau du contenu.

2. L'anglais que ces écrivaines bangladeshies utilisent n'est pas leur langue maternelle. Elles écrivent dans une langue qui est une langue étrangère pour elles et elles traduisent constamment leurs pensées du bengali en anglais.

3. Dans leurs écrits, elles se concentrent sur des sujets spécifiques aux femmes au Bangladesh et peut-être de quelques autres pays d'Asie du Sud. Si la description du combat des femmes dans une société patriarcale et leur volonté de se libérer de la domination des hommes sont des thèmes universels, la manière dont ces thèmes sont décrits et les spécificités culturelles qui s'y rattachent rendent leur traduction difficile, notamment parce que les lecteurs français ne connaissent pas ces spécificités.

4. Nous avons également constaté qu'il n'y a pas beaucoup de différence entre les sujets traités par les écrivaines bangladeshies, qu'elles écrivent en bengali ou en anglais. La langue semble être la seule différence.

5) Le style d'écriture des écrivaines contemporaines est différent. Elles écrivent des phrases longues et compliquées, elles utilisent beaucoup de mots bengalis et de termes spécifiques à la communauté. Elles traduisent souvent des expressions bengalis en anglais.

Toutes ces constatations valident notre hypothèse. Enfin, nous aimerions dire que la traduction littéraire rapproche deux mondes différents, deux langues et deux cultures différentes. Nous découvrons de nouvelles personnes et leurs littératures. Nous commençons à soutenir et à apprécier les personnes différentes de nous et ainsi nous cultivons le respect pour les autres.

Dans notre travail il existe toujours certaines limitations. Nous aurions pu comparer l'écriture des écrivaines contemporaines du Bangladesh d'expression anglaise avec les autres écrivaines de l'Asie du sud qui écrivent en anglais ou nous aurions pu faire une étude comparative entre les écritures sur les femmes écrites par des écrivains et celles écrites par des écrivaines dans le contexte du Bangladesh. Un entretien avec toutes les cinq écrivaines aurait été plus enrichissant pour notre recherche, mais malheureusement nous n'avons pas pu le faire. Malgré ces limitations, notre recherche pourrait ouvrir un nouveau chemin pour les autres qui travailleraient sur l'écriture bangladeshie d'expression anglaise.

Bibliographie

Sources primaires

Ara, Dilruba Z. "The mosque-yard Imam." *Detached Belonging*. Dhaka: UPL, 2009, reprint 2016. 11-20.

Chowdhury, Tulip. "The Other Side of the Mirror." *From the Delta*. Ed. Niaz Zaman. Dhaka: UPL, 2005, reprint 2010. 195-198.

Khan, Razia Sultana. "Sunset." *Palki and Other Tales of Seduction*. Dhaka: Ankur Prokashoni, 2012. 94-105.

Mannan, Nuzhat Amin. "The Wardrobe." *Galpa*. Ed. Niaz Zaman. Dhaka: writers.ink, 2005, reprint 2010. 238-243.

Zaman, Niaz. "The Daily Woman." *The Dance and Other Stories*. Dhaka: UPL, 1996. 49-57.

Sources secondaires

Sur la langue et la traduction

Livres

Alam, Fakrul et Ahsanuzzaman Ahmed, eds., *Translation Studies: Exploring Identities*. Dhaka: writers.ink, 2015.

Baker, Mona. *Translation and Conflict: A narrative account*. London & New York: Routledge, 2006.

---. *In Other Words: A course book on translation*. London & New York: Routledge, 2nd ed, 2011.

Bassnett, Susan. *Translation Studies*. London: Routledge, 3rd ed, 2002.

Hatim, Basil et Inan, Mason. *Translator as Communicator*. London & New York: Routledge, 1997.

Ladmiral, J.-R. *Sourcier ou cibliste : Les profondeurs de la traduction*. Paris : Les Belles Lettres, 2015.

---. *Traduire : théorèmes pour la traduction*. Paris: Petite bibliothèque Payot, 1979.

Lefevre, André. *Translation, Rewriting and the Manipulation of Literary Fame*. London: Routledge, 1992.

---. *Translating Literature Practice & Theory in a Comparative Literature Context*. New York: MLAA, 1992.

- Mounin, George. *Les belles infidèles*. Paris: Cahier du Sud, 1955.
- . *Les problèmes théoriques de la traduction*. Paris: Gallimard, 1963.
- Munday, Jeremy. *Introducing Translation Studies: Theories and Application*. London & New York: Routledge, 2001.
- Pym, Anthony. *Exploring Translation Theories*. London & New York: Routledge, 2010.
- Robinson, Douglas. *Becoming a Translator*. London & New York: Routledge, 2012.
- Saphir, Edward. *Culture, Language and Personality*. Berkeley, Los Angeles: University of California Press, 1949.
- Simon, Sherry. *Gender in Translation, Cultural Identity and The Politics of Transmission*. London & New York: Routledge, 1996.
- Venuti, Lawrence. *The Translator's Invisibility: A History of Translation*. London & New York: Routledge, 1995.
- , ed., *The Translation Studies Reader*. London & New York: Routledge, 2000.
- . *The Scandals of Translation: Towards an Ethics of Difference*. London & New York: Routledge, 1998.
- . *The Translator's invisibility: A History of Translation*. London & New York: Routledge, 2nd ed, 2008.
- Vinay, J.P et Darbelnet. *Stylistique Comparée de Français et de l'Anglais*. Paris: Didier, 1958.

Articles

- Chesterman, Andrew. "The Name and Nature of Translator Studies." *Hermes: Journal of Language and Communication Studies*, no.42 (2009): 13-22.
- Holmes, James S. "The Name and Nature of Translation Studies." *International Journal of Translation*, III, no.1&2 (Dec-Jan 1991): 67-80.
- Ladmiral, Jean-René. "Comment peut-on être sourcier ? Critique du littéralisme en traduction." *Meta*, 62, numéro 3 (9 décembre 2017): 538-551.
- . « Sourcier et cibliste » *Revue d'esthétique*, no.12 (1986) : 169-173.
- Xinmu, Zhan. « Les signes et leur traduction. » *Meta*, 44, no. 1(March 1999) : 110-120.

Sur l'étude et l'écriture des femmes

Livres

Liddle, Joanna et Rama Joshi. *Daughters of Independence: Gender, Caste and Class in India*. London: Zed Books, 1986.

Tharu, Susie et K Lalita. eds., *Women Writing in India 600 B.C to The Present, Volume II: The twentieth Century*. New Delhi: Neil O'Brien, Oxford University Press, 1993.

Yagello, Marina. *Les mots et les femmes : Essai d'approche sociolinguistique de la condition féminine*. Paris: Payot, 1978.

Article

Hossain, Saika. "Reading Between the Lines: The Writings of the Bengali Muslim Women in Colonial Bengal." *Pratidhwani the Echo*, VII (July 2018): 266-277.

Sur l'écriture en anglais

Livres

Zaman, Niaz. ed., *Discourses Across Borders*. Dhaka: writers.ink, 2008.

Zaman, Niaz, Shawkat Hussain, Ferdous Azim, Kaiser Haq et Syed Manzoorul Islam, eds., *Other Englishes: Essays on Commonwealth Writing*. Dhaka: UPL, 1991.

Articles

Banu, Rahela. "Bangladeshi English; A new 'variety'?" *Journal of The Institute of Modern Languages*, Dhaka: University of Dhaka (June 2000): 53-68.

---. "Linguistics Imperialism: The Bangladesh Case." *Journal of The Institute of Modern Languages*, Dhaka: University of Dhaka, 17&18 (June 2005): 29-49.

Kabir, Jackie, "Interview with Niaz Zaman." *Asiatic*, 12, no.1 (June 2018) : 144-153.

Quayum, Mohammad A et Md Mahmudul Hasan. "Introducing Bangladeshi Writing in English: Emergence to the Present." *Asiatic*, 12, no. 1(June 2018): 1-8.

Sur l'écriture des écrivaines du Bangladesh

Livres

Akhtar, Shaheen et Moushumi Bhowmik, eds., *Women in Concert: An Anthology of Bengali Muslim Women's Writings 1904-1938*. Kolkata: Stree, 2008.

---, eds., *Zanana Mahfil Banglai Muslim Lekhikader Nirbachito Rochona 1904-1938*. Dhaka: UPL, 1998.

Ara, Dilruba Z. *A List of Offences*. Dhaka: UPL, 2006.

---. *Blame*. Dhaka: UPL, 2015.

---. *Detached Belonging*. Dhaka: UPL, 2009.

Basu, Purabi. *Sera Dosh Golpo*. Dhaka: Anyaproskash, 2016.

Begum, Maleka et Azizul Syed Haque. *Ami nari: Tinsho Bochhorer Narir Itihash*, Dhaka: UPL, 2004.

Begum, Maleka. *Joutuker Sanskriti*. Dhaka: UPL, 2006.

Chowdhury, Tulip. *Loving & Mother: A collection of Poetry*. Dhaka: Prokriti, 2019.

Chowdhury, Tulip et Andrew Eagle. *April*. Dhaka: Bengal Lights Books, 2015.

Hossain, Selina. *Golpo Shomogro*. Dhaka: Somoy Prokash, 2010.

Ibrahim, Nilima. *Ami Birangona Bolchhi*. Dhaka: Jagotrik Prokashoni, 1998.

Imam, Jahanara. *Ekattorer Dinguli*. Dhaka: Shandhani Prakashoni, 1996.

---. *Galpa Shomogro*. Dhaka: Mouli Prokashoni, 2005.

Islam, Mahmuda. *Naribadi Chinta o Narir Jibon*. Dhaka: J.K.S. Publication, 2006.

Khan, Razia Sultana. *Palki and Other Tales of Seduction*. Dhaka: Ankur Prokashoni, 2012.

Nasrin, Taslima. *Lajja*. Kolkata: People's Book Society, 2002.

Zaman, Niaz, ed., *A Divided Legacy: The Partition in Selected Novels of India, Pakistan and Bangladesh*. Dhaka: UPL, 1999.

---. *Bosha Bhaat to Biryani: The Legacy of Bangladeshi Cuisine*. Dhaka: writers.ink, 2012.

---. ed., *From the Delta*. Dhaka: UPL. 2005.

---. ed., *New Age Short Stories*, Dhaka: writers.ink, 2006.

- . *Didima's Necklace and Other Stories*, Dhaka: writers.ink, 2005.
- . ed., *Selected Short Stories from Bangladesh*, Dhaka: UPL, 1998.
- . *Grandmother and The Tiger*. Dhaka: UPL, 2005.
- . *Kamal's Ekushey*. Dhaka: writers.ink, 2015.
- ed. *New age short stories*. Dhaka: writers.ink, 2006.
- *The Art of Kantha Embroidery*. Dhaka: The University Press Limited, 1981.
- . *The Boy Who Loved Balloons*. Dhaka: UPL, 2004.
- . *The Baromashi Tape*. Dhaka: writers.ink, 2011.
- . *The Crooked Neem Tree*. Dhaka: writers.ink, 2006.

Thèses

Khan, Md. Faizullah. “La représentation de l’Inde dans les traductions des nouvelles de Premchand.” PhD thesis, CFFS, Jawaharlal Nehru University, 2014.

Samanthi H, M M Jayawardena. “La flore et la faune dans les proverbes cinghalais et français : une étude comparée.” PhD thesis, CFFS, Jawaharlal Nehru University, 2011.

Sitographie

Ahmed, Sharbari Zohra. “Searching for a home in the world: Why Bangladesh's fiction writers are isolated”. *Scroll.in*, 14 May, 2016,

<https://scroll.in/article/808111/searching-for-a-home-in-the-world-why-bangladeshs-fiction-writers-are-isolated>, consulté le 28 avril 2018 à 16:34, New Delhi.

Ahmed, Syed Jamil J. “The ‘Non-dit’ in the Zenana: representations of Muslim women in Islamic canonical texts, the neo-colonial imagination and a feminist response from Bangladesh.” *Inter Asian Cultural Studies*, vol.7 (3), 2006, pp. 431-455,

<http://www.tandfonline.com/loi/riac20> , consulté le 8 février 2017 à 21:20, New Delhi.

Aksari, Rashid. “A Brief History of Bangladeshi Writing in English.” *The Missing Slate*, 1 October, 2015,

<http://themissingplate.com/2015/10/01/a-brief-history-of-bangladeshi-writing-in->

[english/](#) , consulté le 27 avril 2018 at 22:30, New Delhi.

Aksari, Rashid. "Bangladeshi Writing in English: The Emergence of a New Voice." *Litsearch*, 3, no. 4 (October 2013): 1-5,

https://www.academia.edu/5293082/Bangladeshi_writing_in_English , consulté le 8 mai 2021 à 20:00, New Delhi.

Aksari, Rashid. "How are Bangladesh's English writers doing?" *Daily Observer*, 29 March 2015,

<http://www.observerbdt.com/2015/03/29/80582.php>, consulté le 28 avril 2018 à 4:28 2018, New Delhi.

Alam, Fakrul. "In the streets of Dhaka." *Mirror*, 15 October 2015,

<http://himalmag.com/english-language-literature-bangladesh/>, consulté le 27 avril 2018 à 23:34, New Delhi.

Ara, Dilruba Z. <http://dilrubazara.com/biography/>, consulté le 3 février 2020 à 11 :18, New Delhi.

Becker, Mary. "Patriarchy and Inequality: Towards a Substantive Feminism", University of Chicago Legal Forum, Issue 1, (1999): 21-88,

<https://chicagounbound.uchicago.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=1266&context=ucf> , consulté le 18 février 2021 à 6:24, New Delhi.

Bhasin Kamla. "What Is Patriarchy?" *Kali for Woman* (1993),

<https://dullbonline.wordpress.com/2017/08/30/what-is-patriarchy-by-kali-for-women-1993-new-delhi-kamla-bhasin/>, consulté le 28 février 2021 à 11:30, New Delhi.

Chowdhury, Farah Deeba. "Theorising Patriarchy: The Bangladesh Context." *Asian Journal of Social Science*, 37, no. 4 (2009): 599-622. *JSTOR*,

www.jstor.org/stable/23655003, consulté le 20 avril 2021 à 11: 32, New Delhi.

Chowdhury, R. et A. H, Kabir. "Language wars: English education policy and practice in Bangladesh." *Multilingual Education* (2014),

<https://doi.org/10.1186/s13616-014-0021-2>, consulté le 28 avril 2018 à 17:17, New Delhi.

Chowdhury, Zeenat Rezwana. "Begum Sufia Kamal, as I knew her." *Daily Star*, 20 June, 2019,

<https://www.thedailystar.net/opinion/tribute/news/begum-sufia-kamalas-i-knew-her-1759429>, consulté le 22 novembre 2020 à 1:37, New Delhi.

Cuciuc, Nina. "Traduction culturelle : Transfert de culturèmes." *La Linguistique*, 47, (2011) : 37–150. *JSTOR*,

www.jstor.org/stable/41447772, consulté le 21 avril 2021 à 11: 32, New Delhi.

- Davis, Dr. "How to Write an Analysis of Theme." *Teaching College English*, <http://teachingcollegeenglish.com/2007/08/10/how-to-write-an-analysis-of-theme>, consulté le 27 février, 2021 à 18:35 à New Delhi.
- De, Amalendu. "The Social Thoughts and Consciousness of the Bengali Muslims in the Colonial Period." *Social Scientist*, 23, no. 4/6 (April-June1995): 16-37. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/3520213, consulté le 15 Mars 2021 à 9:30, New Delhi.
- Gardiner, Judith Kegan. "On Female Identity and Writing by Women." *Critical Inquiry*, 8, no. 2 (1981): pp. 347–361, www.jstor.org/stable/1343167, consulté le 18 Avril 2021 à 20:34, New Delhi.
- Henitiuk, Valerie. "Translating Woman: Reading the Female through the Male." *Meta*, 44, no.3 (1991): 469–484, <https://doi.org/10.7202/003045ar>, consulté le 21 mars 2021 à 21:50, New Delhi.
- Hoque, Mofidul. "Her journey toward freedom." *Dhaka Tribune*, 15 July 2018, <https://www.dhakatribune.com/magazine/arts-letters/2018/07/15/sufia-kamal-her-journey-toward-freedom>, consulté le 22 novembre 2020 à 5:50, New Delhi.
- Islam, Mohammad Nurul et Hashim Azirah. "Historical Evolution of English in Bangladesh." *Journal of Language Teaching and Research*, 10, no. 2 (March 2019): 247-255, <http://dx.doi.org/10.17507/jltr.1002.05>, consulté le 15 mars 2021 à 12:20, New Delhi.
- Islam, M.M., N. Jahan et M.D. Hossain. "Violence against women and mental disorder: a qualitative study in Bangladesh." *Tropical Medicine and Health*, 1 March 2018, <https://doi.org/10.1186/s41182-018-0085-x>, consulté le 21 avril à 8 :00, New Delhi.
- J. Erling, Elizabeth, Philip Seargeant et Mike Solly, "English in rural Bangladesh: How is language education perceived as a resource for development in rural communities?" *English Today*, 3, no.4 (December 2014): 15-21, [S0266078414000352jra.15..21 \(cambridge.org\)](https://doi.org/10.1017/S0266078414000352jra.15..21), consulté le 28 avril 2018 à 17:27, New Delhi.
- Jakson, E. "Women's Role in Maintaining and/or Resisting Patriarchy." *Feminism and Contemporary Indian Women's Writing*, London: Palgrave Macmillan, 2010 111-140, [Women's Role in Maintaining and/or Resisting Patriarchy | SpringerLink](https://www.springerlink.com/10.1007/978-1-4020-9111-1_11), consulté le 10 avril 2021 à 18:00, New Delhi.
- Janson, Rebecca. "Six Women Writers from Bangladesh: An Introduction." *Journal of South Asian Literature*, 23, no. 1 (Spring 1988): 151-153. *JSTOR*, http://www.jstor.org/stable/40873036?seq=1#page_scan_tab_contents, consulté le 8

July 2018 à 21:50, New Delhi.

Kabir, Ekram. "Is English a failed language in Bangladesh?" *Dhaka Tribune*, 7 July 2017,

<https://www.dhakatribune.com/opinion/op-ed/2017/07/07/english-failed-language-bangladesh/>, consulté le 27 avril 2018 à 23:40, New Delhi.

Kent, Charles W. "What Is Literature? An Attempt at a Definition." *The Sewanee Review*, 3, no. 3 (May 1895): 307-313. *JSTOR*,

https://www.jstor.org/stable/27527848?seq=2#metadata_info_tab_contents, consulté le 6 mars 2021 à 9:36, New Delhi.

Khan, Razia Sultana. "One cold in South Dakota." *Dhaka Tribune*, 14 March 2020,

<https://www.dhakatribune.com/magazine/arts-letters/2020/03/14/one-cold-night-in-south-dakota>, consulté le 1 mai 2020 à 9:58, New Delhi.

Khan, Razia Sultana. "The legacy" *Dhaka Tribune*, 1 June 2019,

<https://www.dhakatribune.com/magazine/arts-letters/2019/06/01/the-legacy>, consulté le 1 mai 2020 à 10:30, New Delhi.

Khan, Razia Sultana. "Good wife and Other Tales of Seduction." *University of Nebraska-Lincoln*, 2007,

<https://digitalcommons.unl.edu/dissertations/AAI3355627/>, consulté le 1 mai 2010 à 10: 55, New Delhi.

Muradova, Larissa. « Les titres littéraires: problèmes de la traduction. » *Synergies Pologne*, n° 15 (2018) : 87-98,

<https://gerflint.fr/Base/Pologne15/muradova.pdf> , consulé le 15 avril 2021 à 1: 20, New Delhi.

Ratul, Faruque. "Celebrating of Women Born with Artist Razia Sultana Khan." *Dhaka Tribune*, 29 February, 2020,

<https://www.dhakatribune.com/showtime/2020/02/29/celebrating-of-women-born-with-artist-razia-sultana-khan>, consulté le 1 mai 2020 à 11:20, New Delhi.

Rahman, Marzia. "Bangladeshi Women Writers." *Daily Star*, 8 March 2015,

<http://www.thedailystar.net/bangladeshi-women-writers-33912> , consulté le 9 février 2017 à 8:30, New Delhi.

Riaz, Ali. "Constructing Outraged Communities and State Responses: The Taslima Nasreen Saga in 1994 and 2007." *South Asia Multidisciplinary Academic Journal*, 2008,

<https://doi.org/10.4000/samaj.1262>, consulté le 1 avril 2021 à 11:20, New Delhi.

Sadat, Syed Yusuf. "The value of a woman's time." *Daily Star*, September 9 2018,

<https://www.thedailystar.net/opinion/economics/news/the-value-womans-time-1631038> , consulté le 24 février, 2021 à 21:35 à New Delhi.

Sen, Samita. “Abolishing English in schools: implications for higher education in West Bengal.” *Journal Inter-Asia Cultural Studies*, 16, Issue 2 (2015): 269-281, <https://www.tandfonline.com/doi/full/10.1080/14649373.2015.1037084?src=recsys&> , consulté le 27 avril 2018 à 22:00, New Delhi.

Shook, David. “Bangladesh on the World Stage: An Introduction.” *World Literature Today*, 2013, <https://www.questia.com/magazine/1P3-2974222131/bangladesh-on-the-world-stage-an-introduction>, consulté le 9 février 2017 à 9:00, New Delhi.

Shook, David. “English-Language Literature Finds Its Place in Bangladesh.” *Huffpost*, 20 November 2012, https://www.huffingtonpost.com/david-shook/englishlanguage-literatur_b_216351.html, consulté le 28 avril 2018 à 17:02, New Delhi.

Shihab, Karobi. “Paintings celebrating womanhood.” *New Age*, 1 March 2020, <https://www.newagebd.net/article/100937/paintings-celebrate-womanhood>, consulté le 1 mai 2020 à 11:45, New Delhi.

Sidiqui, Shehjad. “Bangladeshis Writings: A Historic View.” *An International Multidisciplinary Journal*, 2, Issue 6 (Dec 2016 – Jan 2017): 1-7, <http://puneresearch.com/media/data/issues/58e35b5570218.pdf>, consulté le 28 avril 2018 à 10:30, New Delhi.

Singh, Shanu. “Top 10 Rising Authors of Bangladesh.” *Your Article Library*, <http://www.yourarticlelibrary.com/countries/bangladesh/top-10-rising-authors-of-bangladesh-with-pictures/34392/>, consulté le 9 February 2017 à 9: 30, New Delhi.

Susanto, Djoko. “The Pragmatic Meanings of Address Terms Sampeyan and Anda.” *Indonesian Journal of Applied Linguistics* (June 2014): 140-155, [https://www.researchgate.net/publication/273526136 THE PRAGMATIC MEANINGS OF ADDRESS TERMS SAMPEYAN AND ANDA](https://www.researchgate.net/publication/273526136_THE_PRAGMATIC_MEANINGS_OF_ADDRESS_TERMS_SAMPEYAN_AND_ANDA), consulté le 2 mai 2021 à 11:22, New Delhi.

Tuli, Mehnaaz Pervin. “Bangladeshi writers' stake in English literature.” *Financial Express*, 30 November 2017, <https://today.thefinancialexpress.com.bd/print/bangladeshi-writers-stake-in-english-literature-1511877809>, consulté le 28 juillet 2018 à 16:40, New Delhi.

Varga, Aron Kibédi. “Pragmatique de la Traduction.” *Revue D'Histoire Littéraire De La France*, 97, no. 3 (May-June 1997) : 428–436. *JSTOR*, www.jstor.org/stable/40533093 , consulté le 21 avril 2021 à 11:30, New Delhi.

Wijayanti, Nurvita. "Male Victimization of Women Covered in Society's Expectation in Razia Sultana Khan's Seduction." *Neliti*, 2017, <https://www.neliti.com/publications/268153/male-victimization-of-women-covered-in-societysexpectation-in-razia-sultana-kha>, consulté le 1 mai 2020 à 12:30, New Delhi.

Wilson, Claire. "Dhaka Literary Festival | Bringing the best of Bangladesh literature to the world", <https://culture360.asef.org/magazine/dhaka-literary-festival-bringing-best-bangladeshi-literature-world>, consulté le 27 juillet 2018 à 23:15, New Delhi.

http://en.banglapedia.org/index.php/Kamal_Begum_Sufia, consulté le 23 novembre 2020 à 2:30 New Delhi.

https://books.google.co.in/books/about/Visible_Invisible_and_Beyond.html?id=3KG2oAEACAAJ&redir_esc=y, le 21 mars 2021 à 11 : 35, New Delhi.

<https://www.britannica.com/place/Bangladesh/The-British-period-c-1700-1947>, le 21 janvier 2021 à 21:27, New Delhi.

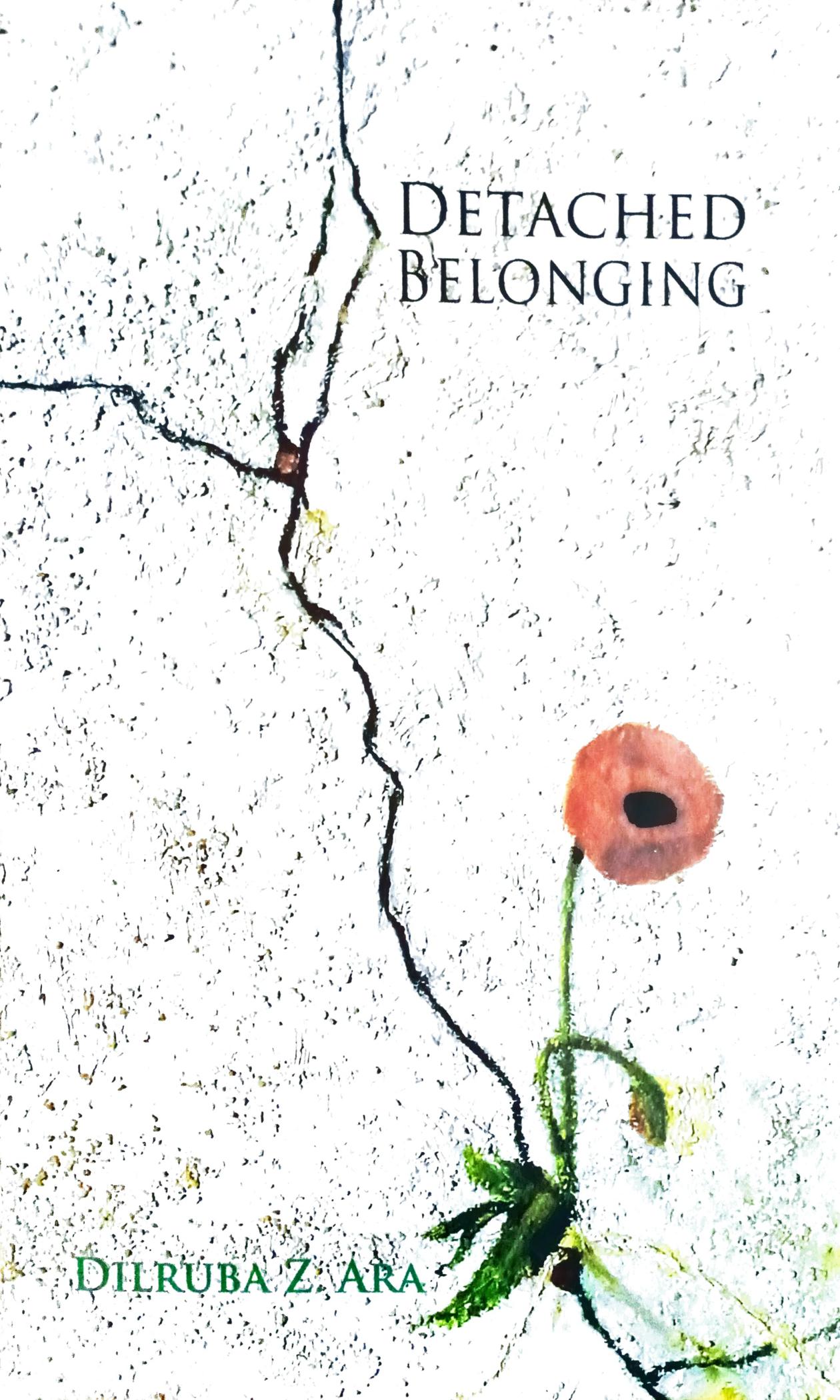
<https://www.meforum.org/73/taslima-nasrin-they-wanted-to-kill-me> , consulté le 14 novembre 2020 à 4:40, New Delhi.

<https://www.poemhunter.com/sufia-kamal/biography/> , consulté le 23 novembre 2020 à 1 :30, New Delhi.

Dictionnaires

<http://www.larousse.com/en/dictionarie/french-english>
<http://www.wordreference.com>

Annexe



DETACHED
BELONGING

DILRUBA Z. ARA

DETACHED BELONGING

Dilruba Z. Ara



University Press Limited

The University Press Limited
Red Crescent House, Level 6
61 Motijheel C/A, Dhaka 1000, Bangladesh
Phone: (88 02) 9565441, 01917733741
E-mail: info@uplbooks.com.bd
Website: www.uplbooks.com.bd

First published, November 2016

Copyright © The University Press Limited, 2016

All rights are reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means without prior permission in writing from the publisher. Any person who does any unauthorized act in relation to this publication may be liable to criminal prosecution and civil claims for damages.

Cover design: Navid Christensen
Cover artwork and twelve drawings: Dilruba Z. Ara

ISBN 978 984 506 243 5

Published by Mohiuddin Ahmed, The University Press Limited, Dhaka. Book design by Ashim K. Biswas and produced by Abarton, 354 Dilu Road, Moghbazar, and printed at the Akota Offset Press, 119 Fakirapool, Dhaka, Bangladesh.

The Mosque-Yard Imam



For various reasons, patriotism is an emotion that becomes very palpable when one lives abroad. This emotion has grown in me too, since I left Bangladesh, my native land. I've now spent more than half of my life in Sweden. I'm married to a bona fide Swedish man, I work here, I do my reading and writing here, I inhale Swedish air, I teach Swedish, I speak Swedish in my daily life. But the fact is that the colour of my skin still gives me away as a foreigner, even before I open my mouth. In the beginning, this awareness of being conspicuously different used to make me feel very uncomfortable. I would try to be invisible, by becoming both deaf and dumb. But as time went by, I began to accept my status as a foreigner, and at the same time to realise the value of having a country with which I could identify: a country of my own. For sure, my circumstances are better than that of the refugees, who are countryless. Unlike them, I have a country, into the very core of which I can physically drift, regardless of time and situation, a country where, without any effort, I can become one with its people, language and climate.

But what about my mind? After all these years abroad, it must have acquired features that have got nothing to do with Bangladesh. For example, I like to take long promenades in the forest, I enjoy an assortment of cheeses, I keep three alarm clocks so as not to miss any appointments, and I have a notebook where I write down my daily agenda. I no longer subscribe to the notion that well-off people deserve more respect than unfortunate ones, I have learned to sport warm clothing to fend off the Nordic winters, and I keep

my garden trimmed and pruned during summers so as not to annoy the neighbours. In other words, yes, my immigrant mind has acquired some of the basic virtues of a good Swedish citizen. A good Swedish citizen is a conformist, one who follows laws and regulations, fits into patterns set by other good citizens. A good Swedish citizen fights for her rights, but only within her own social sphere, an aficionado of peace; she avoids exposure to the vulnerability outside it, where the smiling mask may be cruelly torn away. Then again, it's not difficult to be peace-loving in a fair country like Sweden, as it is not often that one feels one's rights being violated. I am not referring to the Swedish labour market or academic world, where things still need to be improved for the benefit of qualified women. Nor am I referring to the rights of refugees, or of unwanted immigrants, or of a citizen with a non-Swedish surname. I am referring to the fairness that average Swedish people strive to practise in their everyday lives. I am referring to the fairness that Sweden has on display.

Bangladesh is different. In Bangladesh, it is not easy to be peace-loving; the society is not even fairly unfair; it is conspicuously unfair! Hence, already after a few days in Bangladesh, my mind, coloured by fair Sweden, begins to voice thoughts that are not compatible with my language or persona. My occidental mind rides on my Eastern tongue, expressing itself both in private and public. I find myself openly distinguishing between justice and injustice, right and wrong, my words rendering an alien aura to my native skin. Yet, I don't try to be a conformist here. Blinded by my own colour, deafened by the fluency of my tongue, I neither hear nor see the alien mind that both generates my words and lives under my native skin. I only know that I have every right to utter my thoughts in my country. It's my birthright. It's my skin colour's right. It's the right of the language in which my voice feels most comfortable.

My mother disapproves of my total disrespect for my sybarite relatives. My eight-year-old niece Mita tells me that a wealthy woman like myself shouldn't be chitchatting with domestic servants the way I do. Our driver Babul gets upset when I make him stop the car to buy clusters of bananas from a roadside fruit vendor, only to dole them out to the beggar children by my father's graveyard. My friends call me European when I criticise them for not being punctual.

Despite this growing air of censure, I have been returning to Bangladesh every year. During my early years in Sweden, I would come because I was homesick. Then I would come for no apparent reason. Once or twice I came to attend my siblings' weddings or similar family reunions, but mostly I suppose I was coming to experience this feeling of totally belonging to a nation, of effortlessly becoming invisible. In recent years, I came to tend to my father, who was lying on his deathbed. During all these visits, I never paid much heed to the impact of my behaviour on my surroundings, as it never crossed my mind that I was behaving out of Bengali character, and perhaps also because it was only my friends and family who were subjected to my non-standard conduct.

This particular morning as I'm walking towards my father's grave, I'm not thinking of that either. I'm not thinking at all that I'm about to do something that a woman wouldn't do in Bangladesh. I'm not thinking that I'm about to do something that might be regarded as an act of transgression. Instead, I'm thinking of death. I'm thinking how I can now feel death breathing down my neck. As long as my father was alive, he was a shield between death and me. Now that he's gone, death has come closer to me. One day, I too will be gone, making death breathe down my children's necks. It seems death has an ever-lasting life, unlike everything else.

I wonder what happens to the soul: does it have an ever-lasting life, too? Does it leave a body and then wait for the right moment to inhabit another in another woman's womb? I shake my head — the very thought is profane. There is no such thing as reincarnation in Islam, but at this moment, walking towards my father's grave, I wish reincarnation were true. Then my father would be around again, maybe as a Swedish child, if not a Bengali one. Maybe as my next-door neighbour's baby in Sweden. That family is expecting their second child. The thought sends a happy shudder through me.

Babul, the driver, is walking along with me, with a tin of paint and a couple of brushes and scrubbers in his hand. Unlike Swedish graveyards, this graveyard in Banani is remarkably colourful. The graves are rectangular and framed with multicoloured stones and blooming

plants. There are shrubs, chirping birds, boughs heavy with flowers, and visitors and grave keepers. As epitaphs, there are poems, rhymes, letters, and lines from Quranic verses, carved on the gravestones and on the squat walls around the graves. Some new graves are still under mounds of freshly turned soil. Some are sparsely covered with incipient grass, a soft shade of green against the dark soil. So is my father's, he being dead only one month.

His grave is the last one in the last row. As my father was a celebrated author, He was supposed to be buried in Mirpur, in the Government Graveyard for the Intellectuals, but my mother wanted the grave near our house. From the beginning, the authorities had said that the available piece of land was not sufficient for a tall man like my father, but my architect brother-in-law had taken out his measuring tape to convince them that the piece was just large enough.

I had felt depressed on my first visit to the grave. It not only looked undignified, with its temporary walls of cane, but also small. Small for Abba. It felt as though Abba was lying in an uncomfortable position, his toes digging into the mud wall for want of space. I had trembled with powerlessness. Today too, I tremble. I close my eyes, hold my joined palms close to my heart and whisper some verses from the Quran. It takes a while before my heart calms down. I can't do anything to expand the size of the grave, but I can do something to improve the cane walls around the grave. And that's what I have come to do today. I shall paint them white. White and bright.

It has taken me a week to convince Babul to take me to a hardware shop to get the paint and necessary tools for performing the work. I could tell he didn't want to. He came up with a range of excuses. First he told me that, as a woman, I shouldn't even be dreaming of painting the tomb myself in a public burial ground. When I questioned why, as I really didn't understand him, he became utterly furious and refused to drive me anywhere. The next day, when I broached the subject again, he said he was feeling poorly and needed a day off. When he showed up a day later, he said he had no idea where one could get such stuff. He was a driver, not a mason, et cetera.

I didn't know what to do, but something, some deep-rooted Bengali instinct, told me that even if I managed to get the stuff myself, I couldn't visit the graveyard alone and do the job: I needed a male by my side, and Babul was the only available male who could give me the time. After some thinking, I threatened him. I said that I would take the car out myself and drive in Dhaka's mad traffic, and if something should happen to me it would be his fault. Babul looked into my eyes, and knowing me, figured out that I meant what I said. So, he shook his head like an exasperated father and gave in.

The grave is along the boundary wall on the opposite end of the cemetery, and to reach it we walk along the main pathway dividing the area, and then we take the last causeway on our right and pick our way between two rows of graves. We reach a point where we have to stop and then leave the causeway to walk between two graves on our left — one of which is neat and tidy, the other extravagantly uncared for. As we walk, Babul informs me that the whole family of the latter live abroad, so the appointed grave minder neglects it.

We climb up to the delta-shaped piece of land along one of the longer sides of Abba's rectangular sleeping space, and it is just about large enough for us to be able to stand side by side and work. We commence at once. We separate the four frames from around the grave and lean them against the wall that runs along one side of the space to disappear somewhere beyond my sight. I take up a scrubber and instruct Babul in what he should do. Babul does his work, scowling and pouting his bulging dark lips under his moustache. He doesn't speak a word.

We have the morning sun on our backs. At first it feels gently warm and comforting, but after a while I can feel the heat creeping into my flesh through my salwar, kamiz, and dupatta. As time passes it becomes intense. Perspiration breaks out and rolls down my spine, but I keep on working diligently. Having cleaned one of the trellises, I turn to pick up the container of paint. I see a gathering of a few men of various ages, standing on the walkway across the dual graves — the neat and the un-neat one. The men are all bearded and dressed in traditional outfits: punjabi, tupi, and cotton trousers that hang a little above their ankles.

Babul whispers, "The older one is the imam! I'm sure you have angered him."

I give Babul a murderous glare, and start painting. The brush moves fervently on the slim strips of cane and continues sputtering colour on the brick wall behind. I don't care a fig about the imam, standing only a grave's distance behind me, but I care about the wall. It irritates me that I'm spattering paint on the communal wall. I should have brought some plastic to protect it. When I tell Babul what I'm feeling, he simply says that I'm not in Sweden. Behind me the imam walks back and forth with his disciples on the red-bricked aisle. I feel their collective scowl on my back, I hear their whispers, but I keep on painting, sputtering dots of white on the red wall and getting angrier with myself.

Done with one frame, I clean the wall and start on another frame. When I'm through with this one, I discover to my total dismay that the first one has already sucked in much of its new colour and is looking a mishmash of green and white. It doesn't take me long to realise that the canes are unprocessed and full of sap beneath the coat of paint. I look at Babul and he says that we should leave the trellises after giving each a single coat and then come back tomorrow.

For the first time, I agree with him and start collecting our tools. We pick our way in between the graves and reach the causeway; I climb onto it. The imam separates himself from his followers and stands aside facing me. I arrange the edge of my dupatta correctly on my head as I meet his face. It has been a long time since I met an imam at such close quarters. He reminds me of my childhood, when I used to take Quran lessons in a mosque in Ajimpura. He reminds me of the imam of that mosque. His body is as scrawny and small, he has a slight hunch to his back, and his face has the same kind of confidence. As I read that face, I wonder what gives all imams or preachers this kind of strength! What makes them believe that they are better than us, we who have not devoted our lives to religious vocation? I can see that he wants me to explain myself, but he doesn't know what to say, as he has never seen a woman grave-painter before. The other men stand in a clump, gazing at me and the imam taking each other in. I don't smile. Neither does he. I forget that I'm not in Sweden. He remembers that it's his domain. We both keep our heads high.

The sun is now in my eyes, I can't keep them from flickering no matter how severely I command them to stay still. The situation begins to both infuriate and embarrass me. I slowly become aware of a dispute in my heart: shall I declare peace by lowering my eyes, or shall I keep on defying him by squinting into his eyes? I know for certain that his mind is intellectually limited, and his behaviour towards me is only underlining what I have always thought of mullahs in general. Fanatically self-righteous. I wonder why he doesn't start a commotion, resisting me vocally. Why this quiet disdain? What is he seeing in me? A rebel? An immodest woman? Or just someone who has lost her mind and not worth his divine words? In that case, he should have better things to do than waste his time like this! After a minute's inner dispute, I decide to walk away without showing any sign of capitulation. I hear myself muttering, "It's my father's grave, and no one can stop me from painting it. No one. I have all the right in the world to be here and to honour my father the way I wish —"

Babul's words penetrate my soliloquy: "That's the oldest daughter of the family, she lives abroad, you see."

I know that Babul is giving them excuses for my atypical manners, and is hoping for the imam's compassion, if not his understanding. I walk quickly. I don't look at the rows of graves on either side to read the epitaphs or to admire their colours. I don't halt to inhale the scent of seasonal flowers. I don't lend my ears to birds to let their songs entertain them. I don't think of the life of the soul. Nor of death. I walk past the narrow trail and get onto the main pathway. The graveyard is big, so it takes me a while to get to the gate. I go out and wait for Babul to come and open the car door for me. When I climb into the car I keep my silence and Babul keeps his. He starts the engine and the car jolts off. I see in the mirror that the imam is standing in the middle of the gateway to the graveyard, his face as hard as stone, his eyes following the car.

Next morning, when Babul shows up, I ask him to take out the car immediately. I want to have the fences done before the sun gets too hot. Of course I recall the episode from yesterday and feel discouraged. But I have started the work and I will finish it. No one is going to scare me away from doing it. If the imam is not brave enough to voice his

displeasure, what can his silence do to me? Without words he is just a puppet. I steel myself and change into my white set of salwar, full-sleeved kamiz, and wrap my head with the dupatta. As I slip my feet into my outdoor sandals, my mother looks at me and says, "You should consider yourself lucky that we live in this area."

We reach the graveyard. As we are quite early, the usual beggars are not yet there by the gate. The flower-vendors are likewise absent. A couple of pie dogs are sitting leisurely under a tree. A few crows are walking on the dusty ground. When I enter the gate and walk past the small mosque on my left, I see the imam. He sees me, too, and at once gets to his feet, neglecting the crowd sitting around him. He follows Babul and me all the way to the dual graves, where we leave the aisle to approach the trellises leaning against the wall. I resume working and so does Babul.

The imam begins to walk back and forth on the causeway. I wonder what might be passing through his mind. Although I am aware that his behaviour is a reflection of his mind, I can't help feeling that his mindset is the product of what he has seen and heard since his birth, a mindset so different from that of the West. A priest in the West would never neglect his own office to pester a daughter trying to honour her deceased father. He would have the civility to maintain his position. He would evoke respect from his parishioner, not disdain. I wish the imam behaved as properly as a priest in a graveyard in the West. Then I could be proud of him. I want to be proud of him, because he is the imam of my father's eternal resting place. He is the watcher of my father's grave. And also because he is connected to me, being a Bangladeshi, a full-blooded Bangladeshi, as I am. I wish he could see himself with my eyes. It disquiets me that I can't hold him in respect. Suddenly he reminds me of those elements of Bengali society which will always embarrass me on behalf of my fellow countrymen. I shake my head, what's the matter with me? Who am I to misprize this man only because I have sipped Western air? What do I want? What do I expect of a man from one of the poorest countries in the world? Who has given me the right to judge him? Who can prove that I am better than he is? A feeling of loneliness sweeps over me. I look up and see

the hot sky. I feel the hot air. I ask Babul to take out the flask of cold water and the paper cups we brought with us.

The imam is now standing still, just opposite me across the twin graves. The blazing sun shines on him, sweat gleaming on his face. Babul asks if he can offer him a cup of water. I nod and wipe away the beads of sweat on my forehead and take up the brush again; Babul walks between the graves with the paper cup filled with cool water.

The same scene repeats itself for a few days. Occasionally the imam watches me alone; occasionally he has some people with him. But they no longer scowl, and all of them seem to be waiting for the refrigerator-cool water Babul serves them with a broad smile on his tiny face.

The fourth day, determined to finish off the work, I go to the graveyard very early and work doggedly for a couple of hours. The cool morning turns warm and then hot. Very hot. My clothes are drenched with sweat. I keep on working, ignoring the escalating heat, and the alternating hot and cold feeling on my skin. I only give in when I realise that I'm getting a bad headache. Babul collects the things. I take stock of my work: one more coat of paint and then I will be satisfied. When I reach the aisle, I face the imam again. His face seems softer. He stands aside. As usual, we part in silence.

In the evening I come down with a fever. I am laid up for a few days. I feel restless, as I'm not yet done with the frames, and I'm to leave for Sweden shortly. The first morning when I find myself somewhat on the mend, I get ready to go and finish off my work. As the car approaches the graveyard, I find the imam by the gate. Arms stretched out, he is holding the bars of the huge gate, his white clad body pressed flat against the grids, his bearded face sticking out from in between two black bars. He sends me back to Sweden instantly; he reminds of the scarecrows in the wheat fields. This image irritates me beyond imagination. "God damn it," I think, "why can't he act like an awe-inspiring man? He is supposed to be a symbol of Islam in Bangladesh. If he behaves like this, how shall the non-Muslims respect him, when I can't?" I look away.

He leaves the bars, pushes open the gate and stands aside. It occurs to me that he has been waiting for my return. I wonder why. I give him a nod of recognition and, surprising me, he puts his right palm on his chest and nods. Well-bred Muslim men have greeted me in the same manner on other occasions. I feel shaky. Something melts within me. As I begin walking, I notice that he is not following me, but keeping pace with me. He walks along one edge of the path, I along the other.

Having given the fences the final coat of colour, Babul and I adjust them around Abba's grave. I attach a sign saying that it's newly painted. Then we take a step back to take in the sight. The grave now looks nice with its verdant grass in the middle and the white fence around it. Abba would be pleased. He loved beauty. We now pray in silence for his soul. When we are done, we collect our things and pick our way back to the aisle. The imam, who has been standing there, suddenly moves, and before we understand what he is doing, he walks past us and takes the same track back to Abba's grave. Babul and I now stand in the aisle looking at him in wonder. He roots himself by the head of the grave and takes out a miniature book from his pocket. I mistake it for a copy of the holy Quran, but when he starts reading it aloud, I become petrified with shock. My mind suffers a sudden volte-face. It's a book of poetry by the renowned Bengali poet Kazi Nazrul Islam. The imam is reading a poem in honour of my father, my late father, who was an author himself. The imam's voice is lovely as he recites the poem with all his passion. All other sounds die away. The grave keepers stop working, grave visitors halt. I listen to him, spellbound. I can't move. I can't help feeling that a moment like this is worth a thousand moments of disquiet. I wait for him to come back and talk to me.

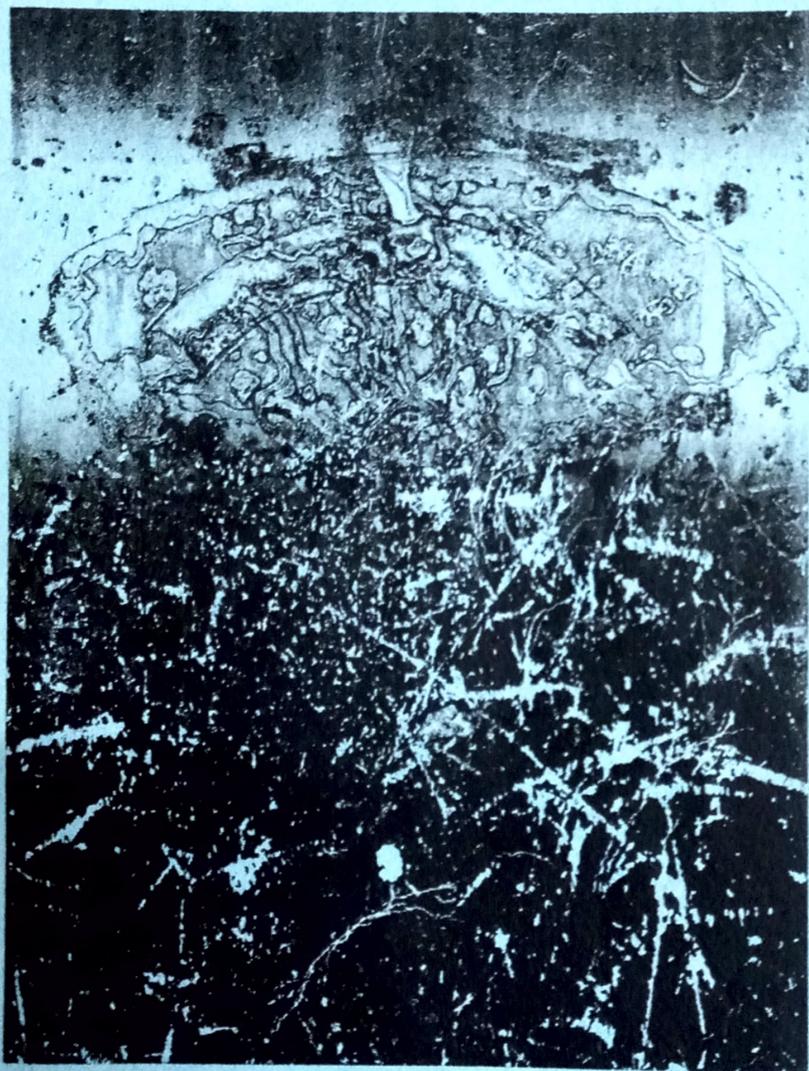
He comes, but he doesn't talk. We walk side by side, first on the causeway and then on the broad bricked path that bisects the graveyard. The sun is on our faces. When I'm about to climb into the car, I look into his eyes and say, "Please forgive me, if I have offended you!"

He shakes his head and speaks a line from Kazi Nazrul Islam: "There is a father sleeping in the mind of every child."



From the Delta

English Fiction from Bangladesh



Edited by Niaz Zaman

From the Delta

English Fiction from Bangladesh

Edited by
Niaz Zaman

 The University Press Limited

The University Press Limited

Red Crescent House

61 Motijheel C/A

P. O. Box 2611

Dhaka 1000

Bangladesh

Fax : (88 02) 9565443

E-mail: upl@bangla.net

Website: www.uplbooks.com

Second impression 2010

First published 2005

Copyright © The University Press Limited 2005

Copyright in the stories remain vested with the authors

All rights are reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means without prior permission in writing from the publisher. Any person who does any unauthorised act in relation to this publication may be liable to criminal prosecution and civil claims for damages.

Cover etching by Kalidas Karmakar

Cover design by Ashraful Hassan Arif

ISBN 978 984 506 004 2

Published by Mohiuddin Ahmed, The University Press Limited, Red Crescent House, Dhaka 1000, computer design by Ashim K. Biswas, produced by AMS Enterprise, printed at Akota Offset Press, 119, Fakirapool, Dhaka, Bangladesh.

The Other Side of the Mirror

Tulip Chowdhury

“Life holds up different pictures at the various stages of life. But poverty has the same picture, a huge void, an ugly monster crying out, ‘Wants, wants and wants ...!’ It never seems to end ...” Shanti, the mother of two children was telling herself. She often reminded herself of this truth. It was just a part of her never-ending chain of poverty. Living as the wife a farmer, she had been through happier days when they had good crops and the year used to run on their own harvest. But for the last five years, the monsoon rains had been either too long or they had had long dry spells. Either way their harvest was at stake and that meant they had to buy their food round the year.

High up on the tree a yellow bird was calling out loudly. Yellow birds are believed to call when there is to be a wedding. Shanti wondered whose wedding it was bringing. She smiled secretly as she thought of how one day her six-year-old daughter Sumi would grow up into a young lady and would have to be married off. She could well imagine how days would fly and her daughter would reach out to life. Girls were married around twelve or fourteen in the villages. Shanti had watched television programmes in the landlord’s house about the evil effects of early marriages but it was quite impossible to avoid this village rule because no one would marry a girl who was too old according to the villagers.

“Maybe our neighbourhood Lakhi is getting married! And if that is so, it means a little feast ahead!” Shanti thought wistfully.

As she went on wondering what lay ahead, two black crows started calling out ominously. The spark of light that had been touched by the yellow bird seemed to dissolve in darkness at the hidden evil in the crows cawing.

A gust of cool air blew in reminding her that winter was not far away. And it brought in more foreboding thoughts. Although the sky was brilliant with the late autumn sunshine, she could imagine the

coming bleak, cold winter days. It meant hard days without sufficient warm clothes. God, why did the cold days have to come? It only brought more troubles for her,

Shanti had been resting under the shade of the mango tree before getting started on the day's cooking. She remembered that there was no rice at home. That meant borrowing again! She called out to her daughter, "Sumi. Sumi ... go and get some rice from the Boro Bari."

Boro Bari was the village leader's house and they were kind enough to lend some rice once in while.

Sumi, sitting in the veranda of their house, asked, "Will they allow us to borrow? We didn't return the last rice."

Shanti sat still momentarily, reflecting on the possibility of not having any meals. She could picture her two children sitting down with empty plates. Tears moistened her eyes and she had an idea.

"Tell your Boroma that your father has gone to the next village for some work and when he returns we will be sure to return the rice." Boroma was the leader's wife who was rather kind towards Shanti. After all, rice cakes in winter days were not made without her help.

It was difficult to think up excuses every time she failed to keep her word and return the things she had taken from her neighbours. At times she felt angry at her husband for not being able to provide them with adequate food and clothing. But then she told herself that at least she had a good man, a man who had not married for the second time, a man who did not beat her and, most important of all, had not been unfaithful to her. Shanti knew that if her husband had ever been to any of the places where unfaithful men went she would have heard the rumours. The villagers, though a small community, were certainly very fast in catching up on the latest gossip.

Shanti sighed. Despite her sorrows about life's unfairness, she felt proud to be the only wife of a good man. Her clothes might be worn out and her larder might be empty, at least she could hold her head high when it came to family matters. Here at least her vicious cycle of poverty had not yet reached its gnawing teeth. Just then Manik, Shanti's four-year-old son, came running to ask for some sweets.

"Where can I get sweets all of a sudden?" she asked her son as she lovingly hugged his frail little body. He had been in better health when she had been breast-feeding him. But now with the little food she managed to put in his plate, he had grown much thinner.

Manik looked at his mother for a while and then asked, "Where did Ruku get his sweet? I just saw him eating it." Ruku was the son of

Hiram Khan, the owner of a local store. They were quite well off with the store running well.

"They bought it from the sweet shop but I don't have the money to buy it for you." Looking at her son's crestfallen face she added, "Maybe when your Baba comes, he will get it for you."

"Why don't you have money? Ruku's mother gave the sweets to him!"

Shanti wished that she had an answer for her son's question. And indeed why didn't they have money? Wasn't what she had or did not have the Lord's will? Did she have any other consolation? Maybe she could hold on to a ray of hope, hope that makes people endure the most bleak days of their life. Maybe some day things would change and maybe she would have enough to eat and have good clothes to wear.

Hearing footsteps on the dry leaves, Shanti looked up to find her husband Kutubuddin walking towards her. She was surprised, for he was due to be back the next day. He looked sort of happy. Maybe he had got some money! Shanti's hopes spread wings, filling her heart with happiness. Her husband's smiling face touched her with its radiance and she smiled back.

"Why, you are back early. Have you got some good luck?" she asked, taking her husband's shirt from his hand.

"Wait, let me rest and then I have something to tell you," he said, settling down on a low broken bench that served as a sitting place for the whole house.

"There is village nearby called the Shaina. I went to do some work there for a rich farmer. The farmer has sons in Saudia Arabia who send him money and they are so rich!" He was looking intently at his wife as he began talking. Shanti listened with anticipation, getting more hopeful every moment. She knew about that look on her husband's face; this rare light was there when there was some real good news.

In the meantime Sumi came back with the rice. Kutubuddin stopped until his daughter moved away. He then continued, "It seems that the farmer knew our local leader and had been told about me. Evidently the leader spoke very well about me. It happens that the farmer has a widowed daughter whom he wants to marry off again to a good man."

Here Kutubuddin stopped. He looked for a long while at the open, honest face of his wife. His own hard, honest features took on a grim look. He sighed as he continued, "The farmer wants me to marry his

daughter and in return he will send me to Saudia Arabia. Imagine how much money I could earn once in the country of the Saudis. It's all money. You should have seen the farmer's grand house filled with expensive furniture. And the food they eat! They live like kings! I think I should accept the offer. Don't you think so, too?"

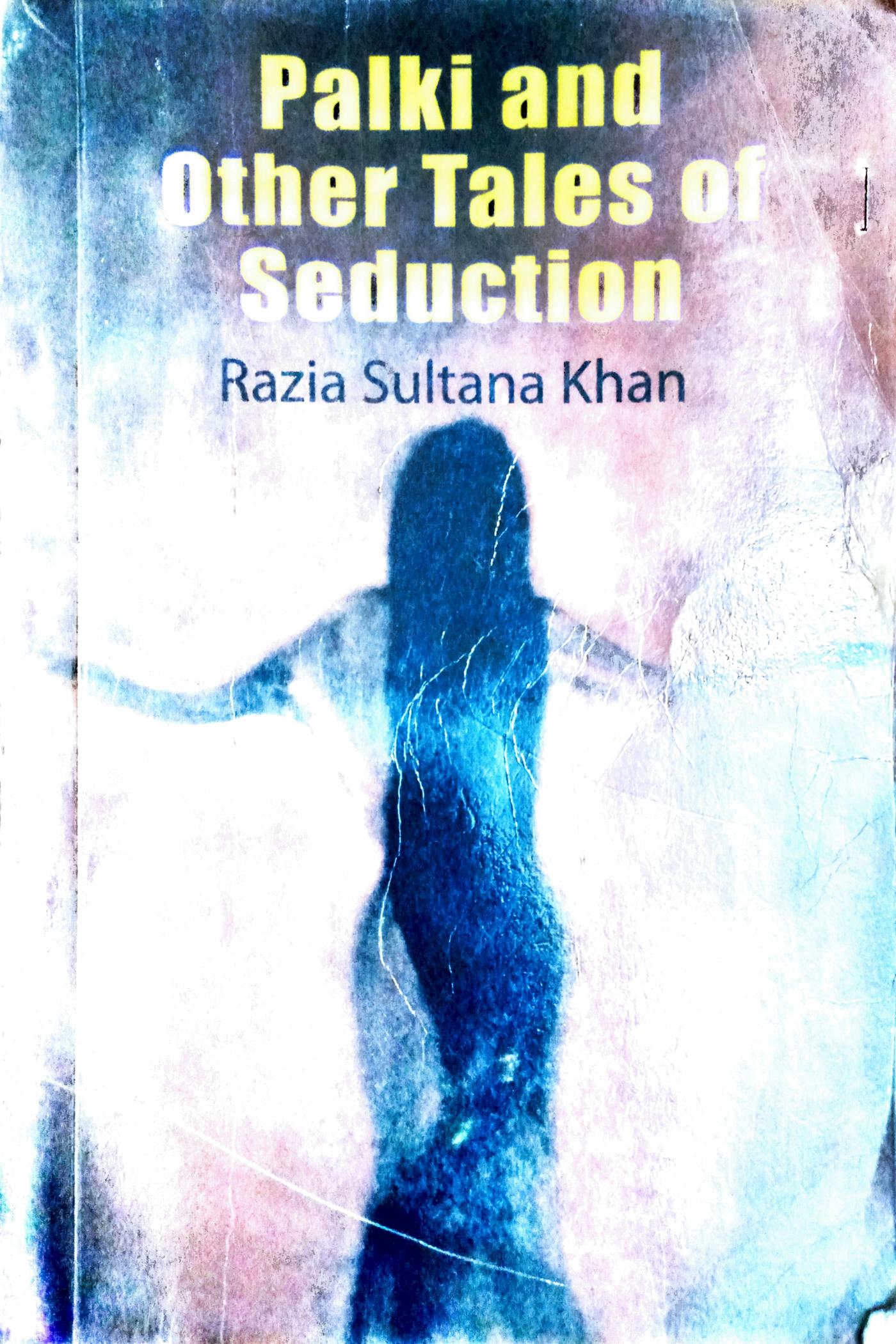
Shanti could hardly grasp what he was talking about at first. Voices seem to be shouting out to her. She heard voices telling her that this marriage would bring money into her home. Yet another seemed to cry out that she would be losing the dignity of being the only wife of her husband. Why had she been strutting like a proud peacock all these days? Wasn't it because of her husband? Yet, at the back of her mind she thought of the poverty, thought of all that they needed and didn't have. Indeed, were they not floating aimlessly in a sea of wants? Had they finally got a boat to take them ashore? She gave a short laugh and yet her eyes filled with tears. Marrying into a rich family of course would bring them some relief—even if it meant her own husband!

"Is the rich man's daughter beautiful?" she asked through tear-filled eyes. All of a sudden she seemed to see her husband in a new light. She still wanted to believe in his goodness and wanted to believe that what he was about to do was for their own good, for their children's sake. She continued to look at her husband, still feeling proud that she had a father for her children. Kutubuddin went on talking about how rich his prospective in-laws were and how well off Shanti and the children would be if only he could enter that rich house!

Shanti sat there listening to her husband, trying to picture happier days, days when her children would have their plates full. She felt glad, as if some heavy weight had been lifted from her shoulders, and yet there was an unbearable pain in her heart. Somewhere deep down in her soul she felt a soft tremble, as if somebody was stealing something. She thought of the call of the yellow bird. Indeed news of some wedding had come and she could also hear the ominous call of the crows. A puzzled expression settled on her eyes. Indeed life could be perplexing! How poverty played its vicious games!

Palki and Other Tales of Seduction

Razia Sultana Khan



Palki and Other Tales of Seduction

Razia Sultana Khan



Ankur Prakashani

First published : 2012

Copyright : Razia Sultana Khan

Cover design : Razia Sultana Khan

Published by
Ankur Prakashani
38/4 Banglabazar, Dhaka 1100
Phone: 7111069, 9564799

Printed at
Impression Printing House
22 Alamganj Lane, Dhaka 1204
Phone: 7440936

ISBN 984 464 319 8

Price : Tk. 180.00

Sunset

THE sky was a scream of blazing color: red, purple, orange, yellow. Every time the sun set, a different combination went into play. *No two skies were ever the same* mused Sathi. She looked down, overpowered by the beauty of the sky, and her glance fell on the little black suitcase beside her.

The park where Shathi sat was a few blocks from her apartment. She had been excited when they had found the new apartment near the park. *I'll be able to jog every morning*, she had thought. In the beginning Shamrath had joined her, but lately she had been coming alone. And now she perceived how alone she had been all along.

In the light of the setting sun, the pond in front of her looked deep and mysterious. A flash caught her eyes as a tiny object flicked out from a spiral of waves and a gauzy dragonfly plummeted into the water. The ripples formed rings around the watery grave, rings that expanded until they blended into the whole.

There was a stretch of lotus leaves with sepals so tight they hid the vivid pink and magenta inside. They only bloomed for the morning sun and some mornings there was more red than green as the flowers ran riot over the leaves. Watching the blooms Shathi, would wish she had her paintbrush and canvas with her. Once she had actually lugged her art paraphernalia to the site. It had taken a while to set up the whole thing and by the time she was ready she could no longer ignore the ring of people, mostly young girls and boys selling soft drinks and peanuts and the ever-present *tokais*, surrounding her. Although they kept a respectable

distance whispering among themselves so as not to disturb her, she had been too aware of them to get much painting done. That effort was sitting at home, tucked away unfinished, behind a bookshelf.

After her marriage Shathi had tried to keep up her one passion, but their one-bed apartment did not allow for much space. She worked in the living room but the bother of putting everything away after each painting session was too much. One day, she had left her stuff in a corner of the room meaning to work on it the next day, and while Shamrath had not said anything, he had made a point of sitting outside on the balcony that evening. After that she made sure she put everything away well before he got home.

Shathi's parents had given her a good education but the protective boundary round her had been quite solid. They had wanted her to get a degree which would ensure a good marriage. What she studied did not matter. They had been quite happy with their choice of a son-in-law. Shamrath was a junior executive in a bank and expected to move up fast. He was good looking and could be charming – when he choose to be. Both her parents had fallen for him.

Shamrath was ten years older than Shathi, but that had not bothered her mother. She did not believe age mattered with men. Shathi's father had not been too pleased about the age difference but had been silenced when her mother triumphantly pointed out the eleven-year difference between *their* ages. And they had been together now for, what, twenty years? The point that he wanted a different life for his daughter, he kept to himself. At nineteen, Shathi had found herself a married woman.

Shathi's mother, Ma, had been sixteen when *she* had married, young by today's western standards but of the "right age" for Bangladeshi girls a couple of decades ago. Tall and slim, with a grace that caught people's eyes wherever she went, she was definitely a beauty. Her new husband saw the look in their eyes and squared his shoulders and walked a little taller.

Ma's girlish exuberance and bubbly nature fascinated him in the beginning but gradually wore him down. He hoped she would grow out of it as she got older, and only years later did he realize that it was not her immaturity that made her behave the way she did. It was her nature.

Baba had indulged Ma in the beginning of their marriage, but gradually the indulgence had turned to irritation than simple boredom.

With the instinct born of innocence, Shathi, even as a child, had realized that when Ma opposed something that was the end of it. Somehow this had made Baba more endearing despite the fact that Shathi had been conditioned to be afraid of him. It had taken years, long years after her marriage, for that fear to evaporate and condense into love and respect. One incident she recalled fondly.

She was a first year Fine Arts student. One morning she had rushed into the kitchen to get a cup of tea before leaving the house. Baba was in the kitchen standing in front of the boiling kettle. There was a frail quality about him that made her hesitate.

"No class today?" he asked mildly. Shathi never had time for breakfast and was usually up and out without anyone realizing it.

"There's an exam. But that's later."

Baba looked at her for a moment, then left the kitchen with his cup of tea.

Shathi didn't realize she'd opened the fridge until she was staring at the leftover *chapattis* from last night. She took two out, put the *pitha*-making utensil on the gas cooker with some water and, sliding the thin *chapati* on top of the perforation, covered it with a lid. The steam would soften the bread and make it tender and edible. Although the *pitha* pot was meant to steam the dumpling-like rice cakes Bangladeshis were so fond of, it had a myriad of other uses. One was to turn stale, hard chapattis into a semblance of their former selves.

As Shathi waited for the bread to soften, wondering what else to heat, she peeped into the dining space. Baba sat slumped with

his cup of tea in front of him. Probably cold by now. She wondered what he did, all alone in the mornings. Ma didn't get up till much later.

"The omelet's almost done, so don't leave the table." The words were out before Shathi had thought them through. She opened the fridge and took out a couple of eggs and started chopping onions.

"You'll be late," he said.

Shathi sneaked another quick look. His slump looked a little more comfortable.

Once the food was ready, Shathi skillfully maneuvered the kitchen door with her back, while balancing the plate of hot onion omelet on one hand and the plate of steaming *chapatis* on the other. She placed the platters on the table and went to get a glass of water. Ma was very particular about always having a glass of water ready with the food. When Shathi returned with the water, she saw that he had cut the omelet into bite-size pieces and was tearing up the hot *chapati* with his right hand. He folded the egg into the bread and popped the somewhat large bundle into his mouth. Shathi bit off the words "Wait, it's hot!" He was the older one. He should know. Hadn't he said that to her often enough? "Wait for the food to cool. It's not going to run away."

His face squirmed with the intensity of the temperature. Probably the taste too. Had she forgotten the salt, or put in too much green chilli? She sat down cautiously on the edge of the chair. He moved the food around in his mouth, cooling it with his breath, as it floated inside, and then swallowed it. He didn't speak. He was ready with the next large mouthful before the previous one was down. Almost choking, he reached for the water. That's why Ma always said. "Have a glass of water ready, whenever you're eating."

Shathi watched her father with mixed feelings. At this moment he was a far cry from the fearful person whose one piercing look used to turn her legs to jelly. She took in his thin, angular face. Very, very different from that young rotund face that

smiled back in the big monochrome picture hanging on the wall of the bedroom. The dark-haired man looking back at the world from behind square, black-rimmed plastic glasses had confidence, and the camera had captured the slight smile which reflected that. Next to it was another picture of a beautiful, shy girl demurely looking at the camera. Who were these people? When had they changed?

Shathi sat opposite her father, quietly watching him as he ate. A blob of egg stuck to the left side of his chin, a line of shiny oil showing its path of descent. Patches of unshaven hair on his chin stood out where he had missed. Maybe he needed a new razor. She wondered vaguely who bought his razors. In the morning light the harsh lines on his sunken face stood out.

Baba bent his head, trying to catch a piece of onion escaping from the omelet in his mouth, and she noticed the shine on his head where the thinning hair, carefully combed back, had parted. Some awareness made him look up at that moment and their eyes met. Shathi looked away guiltily but not before she took in, from the corner of her eye, how his hand went up to try to coax the straying strands into place. A wave of tenderness shot through her and she mumbled, "I'll get you some hot tea," as she turned to slip into the kitchen. Her hands itched to smooth the shiny spot and her heart said, "It's ok, Baba. It's ok to lose hair. It happens to everyone."

"No," he said, stopping her. "Wait. I want to talk to you. We never seem to have time nowadays."

Shathi sat down tentatively, as he hesitated. Her childhood fear surfaced. What had she done now? Her movements of the last few days scrolled through her mind, while she waited for him to continue. He turned to check the bedroom door – the one that opened into the living room – and something in his demeanour told her that Ma was up. Shathi pretended to be engrossed in her cup of tea, but Ma's eyes must have taken in the remnants of the omelet and bread, because she said sweetly as she passed on her way to the kitchen. "How nice; father and daughter having a cozy

chat." Ma's tone was unnaturally sweet. Shathi realized, they probably did look like two guilty children! Ma concluded with, "Don't let me stop you. I was just wondering who had come so early in the morning."

Shathi stole a look at her watch. "I'd better go. I'll be late." Her stay would only worsen the situation and cause him more embarrassment than support.

Used to working ten hours a day, Baba's recent retirement had come as rather a shock. He had lost the space that cushioned him from Ma's constant attention. The chores that had occupied his weekends expanded to engulf the remaining days of the week. When they were at home he was either reading or busy polishing the brassware and silver ware. He was the type who could not sit idle. One day Shathi overheard him say in a tired voice, "Isn't there an end to all this stuff?"

By that time he had become shriveled, a physical realization of a state of mind. He had also lost interest in most things. The only pleasure that remained seemed to be his daughter's visits, but by then Shathi was married and too involved in her new life. She came in for cursory visits but there would always be other people around.

During the week that he was in hospital she had left everything to be at his side, but he had been in a coma and unaware of what was happening around him.

Ma always dressed up at home. Shathi's friends sometimes remarked on that, albeit a little enviously: "Shathi's mother is always 'at home.' She never has to dress for visitors no matter when you go." Shathi's mother took it as a compliment, smiled and let it pass. She liked looking after herself but there was another reason as well. A compulsion to always look her best. She had inherited this from *her* mother, Shathi's *Nani*.

Nani had been thirty-five when, after twenty years of being "happily married," she had a miscarriage and been quite ill. After

spending two weeks in bed, she had been rudely brought to her senses by her husband telling her that he was thinking of marrying a second time. So she would have someone to look after her, he had hastened to all.

"Of course, you would be the senior wife and be in charge of everything," he had further consoled her. The girl he was thinking of marrying was Bakul, the teen-aged live-in maid.

Nani had dragged herself out of bed the following day and gone to her mother's house with the two youngest children, five and three. Her mother had consulted with Nani's father and they had sent her back. Now was not the time to leave her husband alone; she would just be creating a vacuum. Nani had been forced to swallow her pride and go back to Nana unbidden.

Those had been difficult times. Nani had gone to one *pir* after another. One gave twisted paper packets of 'blessed sugar grains,' which she was told to put in the *pan* which he was so fond of having after his meal. Another gave her a *tabeez*, an amulet which she had to hide inside his pillow. And all this time she had prayed. How she had prayed!

Something must have worked because one day, about a month later, Nani went into the kitchen to find the maid gone. She passed a cursory glance over the expensive items in the house wondering if anything was missing. Everything seemed to be in place. She checked her jewel box which contained her gold earrings and rings. That too seemed untouched. Then she remembered the six gold bangles her parents had given her on her marriage. She kept them hidden in an old sock in one corner of the cupboard under a pile of clothing. She searched all corners frantically, and finally accepted that they were gone.

Nani felt a gamut of emotions: shock, anger, sadness. Then gradually a sense of calm. The woman would not be back.

Nani did not regret her loss. Things slowly went back to a semblance of normalcy but Nani had learnt her lesson and made sure that all the female hired help she employed in future were older, much older than herself. She ingrained the same principle

in all her daughters.

Shathi had heard all this long after her own marriage and had finally understood why Nani always took such good care of herself and dressed so well, even at home. By the time Shathi's grandfather had died, it had become a habit.

In the beginning Shathi's marriage was a happy one. Delighting in their physical discoveries of each other, they had only added up the plusses. Young, avid and naïve, she had given everything to the marriage and expected as much in return.

But things didn't work out that way. She had accompanied him to the houses of his relatives and friends and failed to notice that she was going to hers alone.

Shamrath enjoyed gambling. Only he didn't call it that; "playing cards" is what he did. Every Friday evening found her alone at home while he went with his buddies to play. Sometimes, if it was a family gathering, he would take her. She had been happy to accompany him and even learnt to play the different games. She spent hours and hours dealing cards, forming hands, playing along until the repetitive actions became unbearable.

She had tried to adjust; and adjust some more. What else was there to do? Good Muslim women in Bangladesh got married and stayed married. In all honesty Shathi couldn't blame her husband. He had not changed. Except for his attention to her he had remained the same.

She accepted with a sad sigh that it was she who had changed. She'd changed from a naïve shy girl, conditioned to be non-assertive, to one sensitive to her likes and dislikes as well as to her rights. But she had tried, and the last ten years were a witness to that. And things would probably have continued in that state had not ...

No, it had not been another man. Actually it had taken very little. Just like it takes very little for a full-blown rose to disintegrate or a ripe fruit to drop. In the end it had taken very little.

It was Friday and she was expecting guests for lunch: a few

of Shamrath's friends who had recently arrived from abroad. Shamrath casually told her the night before that there would be eight of them and to cook something nice.

The next morning was warm and humid. Feeling depressed at the thought of spending the whole morning in the stuffy hot kitchen, she had come to a quick decision. She would get some *biryani* in town, probably from Haji's Biryani.

Shathi often got meals from there because cooking, which had never really excited her, now seemed even more tiresome. She would have been happy enough with a sandwich or some fruit but Samrath needed regular meals, preferably home-cooked. Rice and lentil soup and some sort of a curry: fish or chicken or beef. As regular as clockwork. The only variety allowed would be *polao* or *biryani*. So once in a while she would take the long ride of almost 30 minutes – more, if the traffic was bad – from her house to Haji's Biryani in Old Town.

On that fateful day she had gone to pick up some packets of *biryani*. Guests were expected for lunch and she had timed herself well, but the ever-increasing traffic of Dhaka had been more daunting than usual and it was well after 12:30 pm when she reached Haji's Biryani.

One of the waiters saw her harried look and slid up to her with a smile. "What would Auntie like?" *Apu*

Shathi frowned. It was customary in Asian culture to refer to a strange woman as "Sister" or "Auntie" but people usually referred to her as "Sister." When had she graduated to "Auntie" she wondered. She gave him a cold stare. An innocent pair of bright eyes met hers unflinchingly while he waited to serve her.

Hiding her chagrin, she said, "I'd like ten packets, please."

He was gone before the words had left her mouth. She looked around as she waited. The basic wooden tables lining the aisles leading to the kitchen were mostly taken. The occupants were all men. They stopped eating and gazed at her. Whether dressed in white *pajama* and *kurta*, jeans and T-shirts or *lungi ganjee* their gaze asked the same question: What're you doing here?

Her eyes instinctively searched for the cloth partition which divided the “family quarters” from the rest. But today the curtains were wide open, and even these seats occupied by men. It was Friday. It was amazing that even in something as basic as eating, women were left behind.

“Here you are, Aunty.” Bright Eyes was back and he had called her “Aunty” again. She decided to let it pass, aware of the curious eyes glued to her, paid the cashier for the food, and left.

As she waited for a rickshaw her arms already feeling the weight of the ten packets of *biryani*, she wished they had a car. They should have been able to buy one by now; they probably would have if Shamrath stopped gambling – but then Shamrath didn’t gamble. He “played cards.”

Just then she spied an empty rickshaw turning the corner of the street.

“How much to go to Ramna?” she asked.

The rickshaw driver’s eyes drifted down the street, then up. As her eyes followed his, she noticed that all rickshaws were occupied. Their eyes met.

“Fifty taka,” he said nonchalantly. It was more than twice the actual cost but Sathi bit off an angry retort. Her arm muscles stretched taut and rivulets of sweat pouring down her temples, she acknowledged his advantage and staggered into the rickshaw.

As the rickshaw moved forward, she adjusted the packets in the space beside her. The packets rustled. She liked the way Hajibaba’s packed the food in dry leaves. The crisp brown leaves, almost identical, were placed one on top of another and caught with bits of twigs to form little bowls. Once packed with the food, another “leaf bowl” was placed on top and the whole tied secure. The thought of boys or girls sitting indoors hour after hour dovetailing the leaves into each other fascinated her. She hoped there were girls too – there were so few jobs girls were allowed to do. And this was not really a job. She would quite have liked doing something like this, something artistic. Once these leaf parcels had been very common in Bangladesh, for packing food for take-

aways. But now – all you got were *jalis* and paper bags. Hajibaba's was probably the only restaurant in Dhaka which still had these leaf packets.

As the rickshaw weaved its way through the traffic she allowed her thoughts to ramble again. Perhaps if they had had children. . .

Shathi was rudely brought back to the present as, with a jolt, her rickshaw hit the one in front and came to a sudden stop. Her hold on the packets tightened, but too late she realized, as two packets from the middle slid out and landed on the road and the yellow rice and brown pieces of meat lay scattered all around. The driver turned to grin at her but his expression changed and he let out a flurry of curses as the rickshaw behind rammed into them.

Flustered, she craned forward to see where they were. They were in front of the Chawk, the centre of Old Town. Loud music could be heard coming from different restaurants. They all seemed to be competing with each other. Rickshaws were huddled in an unruly mass. In the cacophony Shathi tuned in to the melodious voice of Lata – a line from an old song.

The rickshaw moved on and the voice faded, but she was back in her childhood – her father was singing the song to her mother. She must have been about four or five but that picture had stayed. Tall and handsome with a shock of black hair; and her beautiful mother, blushing and laughing, pretending to evade his embrace. They had laughed quite a lot then. When had the laughter stopped?

She tried to shut out the picture. His death six years ago was still too recent. Thinking of him unsettled her – it was too soon. Why had things gone so wrong for him? For a moment she saw herself in his place.

The party was a success. The guests enjoyed the *biryani* but were appalled that she had gone and gotten it herself. "You should have sent the driver," someone said. If her movements

were a bit automated no one noticed or remarked on it.

He was in the living room, smoking, when she came out with the black suitcase.

"I'm leaving," she said.

He looked puzzled, then his eyes turned cold. He said nothing as he deliberately put out his cigarette end in the already overflowing ashtray. She could almost read his thoughts: "*Where will you go? Where can you go?*"

She turned around and left the house, knowing that no matter what, she would not return.

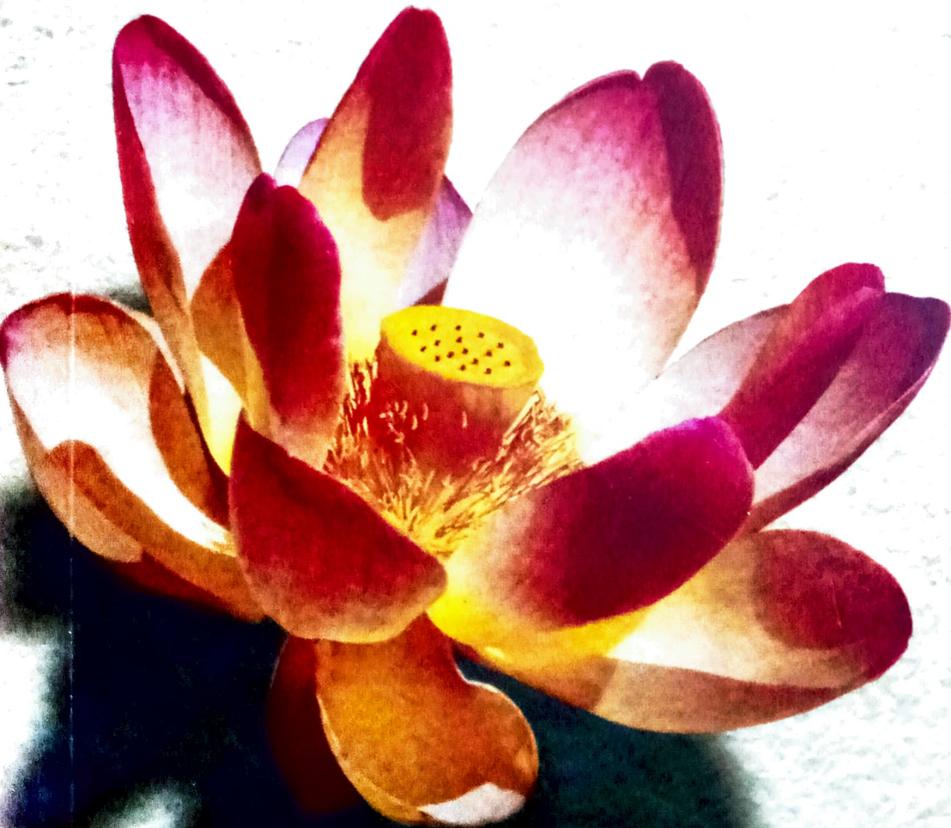
Now as Shathi sat in the little park where she had wanted to go jogging, she breathed in deeply as if to absorb the muted colors of the sunset. The sun had vanished and the glow had darkened. The cool breeze wrapped around her. She looked at the little black suitcase beside her. Has she remembered to pack something warm?



Galpa

Short Stories by Women
from Bangladesh

Edited by Firdous Azim & Niaz Zaman



GALPA

SHORT STORIES BY WOMEN FROM BANGLADESH

Edited by

Firdous Azim and Niaz Zaman

 **Rachana**

writers.ink

writers.ink

Concord Tower Suite 803

113, Kazi Nazrul Islam Avenue

Dhaka 1000, Bangladesh

Tel: 880-2-9335607

e-mail: naz@accessel.net; writers.ink@accessel.net

website: writersinkbd.com

International edition Saqi Books 2005

First Bangladesh edition 2006

Second Bangladesh edition 2007

Reprint 2010 & 2012

©Copyright for the original stories and translations rests with individual authors and translators

©Copyright for this edition, Firdous Azim and Niaz Zaman

Cover design: Eleanor Rose

ISBN 984-32-2931-2

Published by Niaz Zaman, writers.ink, Dhaka, Bangladesh

Printed at Momin Offset Presss

9 Nilkhet, Babupura, Dhaka 1205, Bangladesh

NUZHAT AMIN MANNAN

The Wardrobe

Grandmother Meher had a thing for furniture. She had brought a few pieces from her father Haji Wares Billah's house – among them a huge mahogany four-poster carved with swans and lotuses. On moonlit nights the swans came out alive, gleaming white. On pitch-dark nights, they rippled along a mahogany-blue stillness, looking wet and lustrous among the lotuses. When her husband Sattar, a rubber-shoes merchant, was snoring in time with the clock ticking noisily in the adjoining room, Meher would be clutching at the ends of her freshly starched pillow, watching the swans preen and glide through the foliage. She spent considerable time each day, rag in hand, polishing the pride of her mahogany exotica, which contrasted wildly with the other objects in the room. There was a pink steel almirah with yawning doors that convulsed every time it was wrenched open. There was a battered black-and-white fuzzy television set perched on a Formica chest of drawers that Meher's youngest son had cleared out of his room when the dowry sent by his new in-laws arrived. In the furthest end of the room was a dressing-table that Meher had also brought after Haji Billah passed away. Her children would have clearly preferred some of the contingent of rickshaws their

grandfather owned – but they knew their mother was an aesthete, who fancied things that no one else valued.

The dressing-table, the *singaar*, as their mother referred to it, was once a dainty piece. There were recesses for vanities, one for *surma*, the grey, powdery substance that made women look foreign and mysteriously remote. There was a little recess for hair oil and one for *alta* for women of the house to dye their feet with. An oval brass trinket saver had hairpins, a few buttons and a few scrawny-looking keys that did not belong to anything. Water stains and pocks of neglect had ravaged the piece. The table-top was stamped with age, and the hibiscus flowers etched on it had chipped and worn away in places. The mirror was speckled with splotches so bad that it required a huge leap of imagination to see a reflection of oneself. Meher did not care to inspect herself in the mirror; it stood blatantly unused; she no longer had use for *alta* or kohl. She was beautiful in an inexplicable way – not one feature she had was perfect. But on the whole she had always looked secure and healthy, her complexion never faded and when her temples began to show signs of white, she achieved a calm, dignified look, befitting the matriarch of a sprawling family. Draped in fine white *beeti* saris, fetched from Pabna, Meher held herself well. Famous for her *chhaanar jelebis*, when she sat in front of a huge cauldron of boiling milk, she was a picture of domestic serenity. And even though in her dreams she sometimes saw swans swimming, in her waking hours she was a sedately ordinary woman. The dressing-table with its broken hibiscus flowers and myriad careless *alta* stains on it was lovingly dusted each day. Its frail edges reminded her of an unnamed rite of passage from material to possession.

On the odd afternoon when the grandchildren happened not to want her or the servants took their bickering elsewhere or when her husband sat in the verandah watching the clouds gather – a longer monsoon was always good for business – Meher reclined against her pillow and watched the wooden things whisper and heave of their own volition. The lotus leaves trembled, the swans dipped, the hibiscus wilted. These reveries did not last long. As soon as the clanking of iron and the rhythmic battering of bricks in the construction site next door resumed, Meher's siesta would automatically end. The serpentine streets the Mughal planners had made nearly four hundred years ago had now reduced to claustrophobic

alleys. Every day a parapet or rooftop or a balcony or a cornice to fly kites from trembled, crumbled and gave in to the vicissitudes of time. Every day, electric and telephone wires multiplied. Every day once noble-looking houses sank, fighting nature, filth and modern renovations. As rickshaws hurtled and joined cars in blind jams, Old Dhaka went on with its criss-crossed harlequin existence. Here something was old and crumbly, sad and beautiful. And then again many things were brash and loud, merry and bustling. Vivacity reigned here. As children trampled mud and skipped over drains on their way to school, as a cacophony of voices melted together, Old Dhaka came to life – no matter what. Standing on the banks of a slushy river, the city's greying old quarters never found life dull.

Even though occasionally you had to remind yourself which century you were in – so many centuries held together in Old Dhaka – it was hard to miss what time of the day it was. The cannons at sunset in Lalbagh Fort had not boomed for centuries now. But the five prayer calls went trilling from star-etched minarets, invisible behind curtains of live electric wires that were frequently roosts for pigeons. Stroll into a *qasida* soiree during Ramadan, and the precincts of Ahsan Manzil boomed with fine voices singing melodious *ghazals* and lyrics in praise of the Prophet. Meher listened from her window, the menfolk sat in a trance, the fervour of the *ghazals* melted into the night. For centuries, the old quarters had been the commercial artery of the city – kept alive by sowdaggers and beparis with their Urdu-laced Bangla scintillating through their *paan*-glistening humour. The beparis and sowdaggers had maintained tradition; they had perfected an inimitable lifestyle. Their VCRs blared but their hearts were soft and decent. Trust a Dhakaiya, an original settler of the old city, to be more generous than is good for him, to be more boisterous than he need be, trust a Dhakaiya to trade in banter and witticisms, to make his seriousness about money look like a shining ethos. Filled with a zealous sense of ancestry, the Dhakaiyas, famous for their love of pomp, lavish display and hospitality, would rather die than be outdone. Dressed to the nines in finery, the Dhakaiya loves doing what one was meant to do in life – enjoy!

For Meher and Sattar's fortieth wedding anniversary, the children had planned an elaborate banquet. Goats were bought and fattened on fresh young grass. Pure ghee came from Bikrampur, bags of spices came

from Brahmanbaria Store and their eldest son had got Basmati rice from Pakistan and pure saffron in a glittering golden box dispatched by his brother-in-law who worked in Riyadh. The marquee went up on the roof. Wiry-looking, unfed men in unwashed whites were hired to play the band. There was a mighty commotion as mikes blared, sonorous film songs boomed, children ran up and down the stairs in a frenzy, ladies swished past one another like butterflies in their resplendent saris. The cooks had spent the whole day cooking *biryani*, chicken roast, mutton *rezala* and fresh curd. The aroma lingered for days – no one was able to touch a cake of soap or a towel that did not smell of that divine meal.

Sattar could clearly see himself as a bridegroom dressed in a white *sherwani*, a *zari sehra* over his face, when he had gone to Haji Billah's house forty years ago to wed Meher. The night before the wedding seemed like yesterday. His friends and younger members of the extended family had enjoyed themselves, eating sweets and kebabs and chewing *paan*, and every now and then someone hollered for tea. The girls sequestered indoors laughed gaily attending to their chores. Sattar was no fool. Being a good-looking bloke, he knew quite a few of the young ladies of the inner quarters felt that their hopes had been dashed. For the anniversary, Meher's husband had shyly ordered a pair of gold bangles, a small token, considering he had fared well during the forty years he had spent with a woman who was by all accounts a good wife – dutiful, undemanding and simple. Meher was a pillar of strength, hard-working, unswerving in devotion. She had not been difficult to please either.

'You needn't have given me the *balas*. You know I hardly wear these things.'

'It's been a while since I gave you something ... who knows when I will be called by the Almighty,' Sattar murmured as tenderly as possible.

'I'd like something very much,' Meher cut in unceremoniously.

'What?' Sattar said, amused but also slightly trapped.

'A wardrobe, one made for me, not something from a shop.'

'A wardrobe,' Sattar echoed, unable to contain his astonishment.

'I want something ... so beautiful that it makes one's eyes water.'

Meher's voice began to quiver.

'That shouldn't be a problem,' said Sattar generously but still in some shock.

In the matter of seconds he had sketched out what he had to do. He would call the carpenter, Old Tarakanath, tomorrow, get him to buy some *sheelkoroy* and get to work. In two weeks' time he foresaw the room crowded still further with the inclusion of this new piece of furniture.

'Call Tarakanath, I will tell him what I want,' Meher added, with the poise of one who had been accustomed to reading Sattar's mind for forty years.

'What is all this wardrobe business?' Sattar asked querulously.

'Just something that makes you feel complete.' Meher turned on her side preparing to go to sleep.

Tarakanath was a young lad of fifteen during the Partition when he found himself in charge of marrying off five sisters following his father's paralysis. Poverty was a constant teacher and, by dint of his poverty, Tarakanath had had an extensive education in humility. He held no grudges or grievances against anyone. With sunken, unshaven cheeks and bright dark eyes he took on his share of troubles – he bore his father's paralysis, his bouts of typhoid, the family's mounting loans, the wedding dowries for his sisters, with a humble but unbroken resolve. But none of these scourges had been able to wither the sap that flowed into his knotty fingers – he knew how to saw and chisel and carve. Wood was his mother, he said with satisfaction. Tarakanath had been summoned from Chawkbazar. He held a pencil behind his ear and listened with his eyes moist with cataract and an approaching cold. Eight months later the wardrobe was done. The panels were ornate – there was an extravagant garden with peacocks and pomegranates. Grapevines clustered in wreaths. She had asked for *dolonchampa* flowers to be done in the border. The wardrobe rested on four exquisite lion paws. The side panels were stunning with butterflies and dragonflies, briskly wafting about reminding one of a calm summer evening. Meher had drawn her breath in every time she had passed by to check on Tarakanath's progress – as the shavings of the wood grew, as he whittled slowly, the wood rose to life.

The wardrobe was a spectacle. Even Aziz's Ma who came daily to mop the floors stared at it with wonderment. It was like watching a bioscope. She remembered when they were tiny, they would rush whenever the bioscope *wallah* was heard playing his music. Children and even a motley group of elders would gather and impatiently wait their turns.

For an *anna* one got to peep inside the box – there would be slides rolling of Calcutta's Victoria Memorial, of the Bridge over the Thames, of the Taj Mahal, of waterfronts in Mumbai, of Kedarnath-Boddinath, the Himalayan crests and the Shalimar Gardens. To Aziz's Ma, Meher's wardrobe was preposterously 'foreign' beyond the realm of the ordinary. Meher had spent hours arranging her *dhopa*-washed saris shimmering with speckles of *abrok* on them. She put layers of white on top of layers of tapioca, the mint greens went with the light blues and pale yellows. She carefully folded her *garads*, the *benarsis* and the zari-embellished sarees her brothers had given her. She stowed away her purses, her jewellery box, a few bottles of rose attar, a few pieces of shawls that she used in winter. And a pearl-coloured *burkha* she seldom got around to using.

Fourteen months later, Meher suffered a fatal haemorrhage. She had lain in the hospital bed for three weeks, unconscious. Sattar and his children were inconsolable. When they spoke of their grief to friends, relatives and neighbours, they frequently used words like 'bedrock', 'an incomparable cook', 'the gentlest ear', 'the best mother', a 'most attentive wife'. After Meher was buried and a semblance of normal life returned to the Sattar household, someone demurely suggested it was time to divide Meher's belongings. Each of her children would get a piece or memento to remember her by. It was easier to divide her bangles, *jhumkas*, rings and chains. The cotton saris went to her father's *mahallah* to be distributed among the needy. The finer saris the daughters-in-law divided among themselves. Sattar enjoyed the bed until he died. Before long, the family moved out of the precincts of Ahsan Manzil to a newer part of Dhaka – and the four-poster, the dressing-table and the wardrobe went on sale.

THE DANCE
AND OTHER STORIES



NIAZ ZAMAN

**THE DANCE
AND OTHER STORIES**

NIAZ ZAMAN

 **University Press Limited**

The University Press Limited
Red Crescent Building
114 Motijheel C/A
P. O. Box 2611
Dhaka 1000
Bangladesh

Fax: 880 2 867547

First Published 1996

© University Press Limited

Cover designed by Suraiya Choudhury

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means without prior permission in writing from the publisher. Any person who does any unauthorized act in relation to this publication may be liable to criminal prosecution and civil claims for damages.

"The Dance" was published in *Prizewinning Asian Fiction: An Anthology of Prizewinning Short Stories from Asia* (1996) appeared in *She* and "A S

ISBN 984 05

Published by Mohiuddin Ahmed, The University Press Limited, Dhaka. This book has been set in Times New Roman by MNS Computer Printers, Dhaka. Designer: Babul Chandra Dhar. Printed at the Laminators, Gandaria, Dhaka, Bangladesh.

THE DAILY WOMAN

The thought of the other child would come at odd times. Like when she was picking the rice, or sweeping the floor, or grinding the red chillies that made her hands smart. At the beginning she had thought of it—her, really, but the child had been taken so early from her that she rarely thought of it as her—when the little one who remained strained at her thin breasts. There had been so little milk for even this one, that she had none to spare for the other. This one was a boy. Everyone said, Boys were better. They would look after you in your old age, they said. That is, if the daughters-in-law let them. Also this one had been bigger. More chance of surviving.

Every year for the last five years—she had been married one year before the first one was born—she had given birth. Not one had lived beyond a day or two. And she had thought that she too, like Fatema, was cursed. And then, she had the two together. Together, they were only a little bigger than the little ones who had died. How long would these two live, she had wondered. Would they too die after two days as the other little ones had? But three days passed and they were still there. Only one had seemed smaller and weaker than the other. More like a wrinkled old woman. Then the two white men had come to see her with Abdul. And almost before she realized it, there was only one child left.

She did not pause as she ground the chillies. Ghat ghat, ghat ghat. The heavy stone roller smoothed the dry, red pods into paste. One did not have to think when one ground chillies, so one could think about the other things one had no time for.

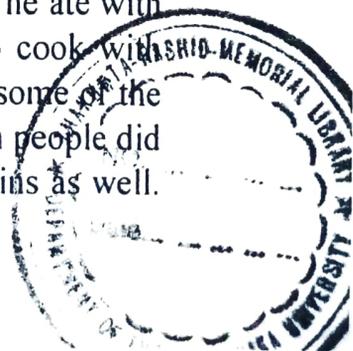
A few dabs of water, and then off again, ghat ghat, ghat ghat, as the soft, red, paper-thin skins melted into the flat, yellow seeds and merged to form red paste. A pause to stretch her back, and then another dab of water, and the roller started going back and forth on the smooth grindstone. She must tell them to have the stone pricked once more. The pockmarks all over had disappeared. The auspicious fish design on top had also completely faded out. It was really too smooth to grind the chillies. Most people had started buying powdered chillies, but there were some who liked their spices ground fresh every day, so there was still some work for daily women like her who could not work *bandha*.

She washed the grindstone. Put it back in its place under the sink. What was it like to work *bandha*, she wondered. Leave husband and children and remain in other people's houses? At least for people who worked *bandha* there was a dry place to sleep in at night. In the hut, during the rainy months of *Ashar* and *Sraban*, everything got wet. One's clothes, one's floors—everything. The smooth, hard floor, that she smeared with a mixture of cowdung and mud so that it was almost as nice as Khamma's floor, turned to muddy paste. But people who worked *bandha* slept inside. There were some even luckier. Like Ali, who got a room all to himself, next to the kitchen. It was small, just big enough for a narrow *chowki*, and when there were guests, the drivers would be given food in his room, so he was expected to keep it clean and just as Khamma wanted it. But Ali could stretch out there after his fourteen- or sixteen-hour duty—not like some others who could not go to sleep until everyone had gone to sleep, because one never knew when the guests would leave or who would want to come into the kitchen for a glass of water or a cup of tea.

The bundle on the ground stirred. Even before the tiny eyes opened and the mouth started its fine wail, she had scooped it up and uncovered her breast—all the time covering it modestly with her sari *anchal*, so that the head of the baby was inside the *anchal* and only the ragged *kantha* she covered its frail limbs with was visible. She had promised Khamma that the baby

would not disturb anyone. Khalamma would never hear it cry. The nursing soothed the baby, and it was hardly a moment or two before it went back to sleep, its hunger satisfied for the moment. She let it hang on a moment longer to make sure it would not wake up and fuss the moment she put it back on the ground. Satisfied that it was asleep, she put it back, smoothening the soft *kantha* round the frail body so that it would think it was still being held to her breast. She was fortunate that she could bring the child to work with her. Not like Fatema who had to leave her baby at home. Fatema had not been able to give up her job with a paralyzed husband who couldn't work. And she hadn't been able to bring the baby with her to work. The baby had to be given a bottle because Fatema could not come back always to feed it. And when the baby died, the health worker had said the milk had killed the baby. And now Fatema's husband too was dead. It was true that in a way Fatema was better off without a paralyzed husband, but what woman would rather work than have a family? And who would marry Fatema now? A woman who had killed her husband and child? A black foreheaded woman? But weren't all women black foreheaded? Well, not all. Not her Khalamma. Every day a fresh sari and shoes the same colour as her sari. And she smelled nice all the time. Sometimes like roses. What Paradise must smell like.

Ali handed her the fish and explained that it had only to be scaled and its insides cleaned out. Not cut. Khalamma wanted it to be made into a *bideshi* dish, so she must be careful with it. And leave the tail whole. Be sure not to nick the tail the slightest bit. After it was cooked it would look like a fish—only its scales would be golden because of the carrots. Occasionally, when she had cleaned the fish, she had slipped a piece of fish or two into her waist knot, but she wouldn't be able to today, she thought. But the insides she could keep. They never had any use for it. Even Ali scoffed at her for eating what she was sure he ate with relish back home. The oil was particularly good to cook with. *sag*, made it special. Perhaps Ali would let her have some of the cauliflower leaves which they threw away. These rich people did not know how to cook. They threw away chicken skins as well.



One hardly needed anything more than a pinch of salt, a dab of oil and two pinches of *haldi* and chillies to make a tasty meal out of chicken skins. They never ate the feet either. The first day she had come to work, she had cleaned the feet and put them in with the cut and cleaned chicken. Ali had scolded her. Since that day she had kept the feet aside with the skins to take home with her. After removing the feathers carefully, she had enough skin to make into a dish for two meals.

Fridays were bad days, because that was when the weekly bazaar came and everything had to be cut and cleaned and put away in the cold box. Khalamma would be rushing in and out of the kitchen because that was the day Khalu would have lunch, and no matter how late the bazaar came he had to have it by one o'clock. In most houses the men went to the mosque for Friday prayers, but Khalu didn't. On Fridays her back hurt with all the cutting and cleaning and she could rarely make it home before *asr* prayers. But Friday was also a good day for her. Because she could carry home all the *bashi* stuff, like the old vegetables that had been kept in the *freez* and gone a little stale and dry. Fridays were also the days after their parties, and there would be *polao* to be scraped up from the *hari*, in addition to the *khabar* that Khalamma always kept for her. Nice things like chicken *korma*, or beef *kupta*. Once or twice there had been *biryani* and pieces of chicken *musallam* with *badam* and *kishmish*. And of course there were always sweets. Especially *roshgulla* and *shandesh* and *laddoo*. And *halwa*.

The clothes were already soaking in a pail of warm, soapy water. She had learned this new way of washing from Khalamma. When Khalamma had first poured the soap powder into the pail and told her to wash, she had been perplexed. How was she to wash the clothes without rubbing them with soap and then beating them on the *pucca*? Then Khalamma had shown her how the water was full of soap and all she had to do was to rub the clothes against themselves or each other. There was no need to beat the clothes, just go rub, rub, rub, dip once more in the soapy water and keep aside. After the white clothes were all out of the soap water there were a few more clothes—red, yellow,

blue—that had to be kept dry and then dipped one by one quickly into the water so that the colours did not run into other clothes. Then she could throw away the discoloured water and fill the bucket with clean water to rinse the clothes. Once, twice, thrice, so that there was no more soap left in the water and the water seemed as clean as fresh water. Then squeeze all dry, all of them, except the lynol ones. Those had to be hung until the water had all dripped and then hung out smoothly so that there were no wrinkles on them. And then she could have her *chapati* and hot tea. It was always a pleasure to have sweet, hot tea. Two spoons of sugar in the tea—though Khalamma herself always had tea without any sugar. How did they drink tea without sugar? She grimaced at the thought of the sugarless tea that Khalamma drank.

Ali explained to her that Khalamma was afraid of getting fat. All *barolok* were afraid of getting fat. That's why she did not have sugar with her tea. Nor rice nor potatoes. Sometimes she would go on what Ali called diet. Then she would have nothing but tea and *tosht* in the morning and cucumber in the afternoon. At night, however, she would eat with Khalu—a spoon of rice only, however, or one *chapati*, the small *chapati* she had Ali make for the table not the big, fat ones that Ali made for the kitchen help and himself. They were allowed three of the *chapatis* with their tea. One she ate, sitting in the kitchen, but the other two she took home with the leftover *bhaji* or *jhol*. In that way she only needed to cook a pot of rice for him.

Sometimes she wondered whether, if she had this job when the babies were born, she would have given the little one away. But she could not have brought both with her to work. Of that she was sure. And then it was only after the babies were born that she had met Abdul when he came with the *bideshis* and afterwards got her the job at Khalamma's place. Ali was from the same village as Abdul. That is how Abdul had known that Khalamma was looking for a daily woman to help in the kitchen. He had come with her and told Khalamma that he knew her—though he really didn't. But he had to say it otherwise Khalamma would not have given her the job. And after that day she had

never seen him again. Rahima had told her that Abdul must have got a lot of money from the *bideshis*. But she could not believe it. Why would they give the money to him and not to her?

She didn't know whether Abdul had got money, all she remembered was that those had been bad days. The days that they had first come to Dhaka from the village because the river had taken away the last bit of their land. She shivered remembering those days. Everyone had told them how easy it was to get work in the *shahar*, and they had believed what they heard. There were always roads to be broken or built, and houses high as the sky, sprouting like frog umbrellas after the rains. And if one didn't get work as a day labourer, there were always rickshaws to pull in the city. Sometimes people said there were as many rickshaws in Dhaka city as there were people. One could keep all the money one earned after deducting what one had to pay to the *mahajan*. People in town didn't walk. So there was a lot of money in pulling rickshaws. But rickshaw pulling hadn't been easy. His legs and arms had ached and she had to heat mustard oil and rub him down. And then he had fever for three days and she had to buy medicine for him. And during the rains no one wanted rickshaws, because everyone stayed home and there was no building either and they starved. Then they had to pay for the *chhapra*—something they had not reckoned with. Two hundred for a place hardly big enough for the two of them to sleep in at night. And always the rain coming down, making everything wet, making the floor into mud. Then the fever had come back, and he had coughed until she thought his eyes would jump out of his head. His body had felt like fire, and she had prayed that he wouldn't die. She had promised that if he lived she would fast seven days so she had fasted and the babies had popped out before the ten months and ten days that babies took to be ready were over.

How hungry she had been, and the two babies crying together were enough to make her go mad. No one she knew had ever had two babies together. No one in the *para* had seen two babies together and everyone had come to see her and the babies. The white men had also come with Abdul to see her. The man with

the red beard had explained to her—sometimes himself, but when she could not understand the way he spoke, Abdul had explained that the other white man wanted to take her child, if she would give it up seeing she had two. The man wanted to take a Bangladeshi child because he had stayed many years in Bangladesh as a child. Now that he was grown up, and his wife and he could not have children, they wanted to adopt a Bangladeshi child. Abdul explained to her that the white man would look after the child well. Then too she must realize that she had nothing to eat herself. How could she feed one child, let alone two? So she had said yes. God who gave her two children who lived would give again some other day. The white man who wanted the child said he would bring his wife the next day. He wanted the child to be a surprise to her. That is why he had not brought her. He wanted to see the child first himself. They had been disappointed earlier.

She had looked at the girl child for a long time the next morning. But she had felt nothing in her heart for the child. She did not even feel a sense of relief that the child would have a future. Amrika was too far away for her to know anything about it. All that she knew about it was that these tall, pinkish-white people came from there. She didn't believe it when Rahima told her that black people also came from there. She had seen no black Amrikun. Only these pinkish white people in their big cars, driven by smart drivers like Abdul. Rahima told her that she was doing a bad thing, and God would be angry with her. In Amrika they would make her child pray to Jishu. She would surely go to hell because she let her child go with kristans. But Amrika and kristan did not make much sense to her. All she could remember was how hungry she had been all the time, and if it had not been for the scraps of food that Rahima gave her at that time surely she herself would have starved and the babies too.

The two men had come the next day, and the white woman with them. She looked old enough to be the man's mother. White hair and wrinkles near her eyes. And thin. No breasts. Or behind. Flat as a dried fish. Her arms were like jute stalks, and the big

round bangles made them look even thinner. Everyone gathered round their *chhapra* to look at the *bideshini* who had come to take her little one away. The man with the red beard explained that there were some papers to be signed—a *tip shoi* would also be all right, if she couldn't sign her name. Just to show that the baby had been voluntarily given up by the parents, not stolen or kidnapped. Some papers were in English, some in Bengali. The same thing in both. One for the authorities in Bangladesh, one for the Amrikuns.

The *bideshini* held out her arms for the child. As she put the thin wrinkled old woman into the white woman's arms, she had thought how dark her little one looked next to the white woman's skin. The woman saw her looking at her arms and muttered something to her husband. The man took the child from his wife, and stared at it as if he was seeing a baby for the first time. The woman took off her shiny golden bangles and slipped them onto her wrists. She had not wanted to take the bangles. She was not selling her child for gold. But because she could not feed it. The woman bared her gray teeth in a smile and patted her arms back.

After the car drove away, the people continued to crowd around them. She went back inside her *chhapra* where there was only one little figure now, sleeping peacefully, undisturbed by the departure of the sister he would never know. The child stirred and she picked it up, just to feel it was there. One at least. Proof that she was a mother, not like the *bideshini*, who, despite all her gold, could not be a mother. The golden bangles glistened against her dark skin. And, despite herself, she wondered how much they were worth. Enough to feed them for ten years, surely. How was she to keep the bangles safe so that no one stole them? After all, the whole *para* had seen the *bideshini* giving her the bangles. She would take the bangles off at night and tie them into her waist knot so that no one could steal them without her waking up.

When Rahima came in late that night after her work, she showed her the bangles, somewhat embarrassed, lest Rahima think she had sold her baby. But Rahima had laughed. Those are not gold, she said. They're brass. She drew her arms back from

Rahima. No, she had not sold her baby. But she could not believe that a *bideshini* would wear brass, much less give brass to a poor woman whose child she had taken. I have seen gold, said Rahima, if you haven't and I know what is gold and what isn't. Go with me to the goldsmith tomorrow if you don't believe me.

So the next day she went with Rahima to the goldsmith and tried to sell the bangles to him. But the goldsmith had laughed, yes, laughed. Not asked her where she had stolen the bangles from. He didn't buy brass, he told her. She could get maybe twenty takas from the *bikriwala* for the bangles, maybe even twenty-five depending on their weight. But not from him.

She sighed, and drank the last of her tea. So that was what a Bangladeshi girl child was worth. Two brass bangles. She picked up the boy. Would he have been worth four brass bangles?

Le rêve de Sultana

Un soir, j'étais allongée dans un fauteuil dans ma chambre et je pensais avec paresse à la condition de la femme indienne. Je ne sais pas si je me suis endormie ou pas, mais autant que je m'en souviens, j'étais tout à fait réveillée. Je voyais très distinctement le ciel éclairé par la lune avec des milliers d'étoiles scintillant comme des diamants.

Tout à coup, une dame apparut devant moi ; je ne sais pas comment elle entra. Je la pris pour mon amie Sara-Bonjour, dit Sara.

Je souris sans le montrer car je savais que ce n'était pas le matin, mais la nuit étoilée. Cependant, je lui répondis :

- Comment allez-vous ?

- Je vais bien, merci. Pourriez-vous sortir pour voir notre jardin.

Je regardai encore une fois la lune à travers la fenêtre ouverte et pensai qu'il n'y avait pas de mal à sortir à ce moment-là. Les domestiques (des hommes) dormaient à l'extérieur et je pouvais faire une promenade agréable avec Sara.

J'avais l'habitude de me promener avec Sara, quand nous habitions à Darjeeling. De nombreuses fois, nous nous sommes promenées main dans la main dans les jardins botaniques, en discutant à cœur ouvert. J'imaginai que Sara était peut-être venue pour m'amener dans un tel jardin. J'acceptais son offre sans hésiter et sortis avec elle.

À ma surprise, tout en marchant, je me rendis compte que c'était un agréable matin. La ville était pleinement éveillée et les rues grouillaient de monde. Je me sentais très anxieuse car je pensais que je marchais dans la rue en plein jour, mais il n'y avait pas un seul homme en vue !

Certaines des passantes se moquèrent de moi. Bien que je ne comprenais pas leur langue, j'étais sûre qu'elles plaisantaient. Je demandais à Sara :

- Que disent-elles ?

-Les femmes disent que vous avez l'air très masculin.

- Très masculin ? dis-je. Qu'est-ce qu'elles veulent dire ?

- Cela veut dire que vous êtes peureuse et timide comme les hommes.

- Peureuse et timide comme les hommes ?

C'était vraiment une blague. Je devins très agitée quand je me rendis compte que ma compagne n'était pas Sara, mais une inconnue. Ah ! Que j'ai pu être bête d'avoir pris cette dame pour ma chère amie Sara !

Comme nous marchions en nous tenant la main, elle sentit le tremblement de mes doigts.

- Qu'y a-t-il, ma chère ? demanda-t-elle avec affection.

- Je me sens un peu inconfortable, dis-je d'un ton plein d'excuses, ayant toujours porté le voile, je ne suis pas habituée à me promener sans.

-N'ayez pas peur de rencontrer des hommes ici. Nous sommes à *Ladyland*, le Pays de Femmes, une terre libre de péché et de mal. La vertu elle-même règne ici.

Petit à petit, le paysage commençait à me plaire. C'était extraordinaire. Je confondis une parcelle d'herbe verte pour un coussin de velours. J'avais la sensation de marcher sur un tapis doux ; en baissant les yeux, je vis que le chemin était recouvert de mousse et de fleurs.

- Que c'est beau ! m'exclamais-je.

- Vous aimez ? demanda Sara.

(Je continuais à l'appeler « Sara », et elle continuait à m'appeler par mon prénom).

- Oui, beaucoup. Mais je n'aime pas abimer les fleurs si tendres et si douces en leur marchant dessus.

- Ce n'est pas grave, chère Sultana, ça ne leur fera aucun mal ; ce sont des fleurs de la rue.

- L'endroit entier ressemble à un jardin, dis-je avec admiration. Vous avez disposé toutes les plantes si habilement.

- Calcutta, votre ville, pourrait se transformer en un jardin plus magnifique que celui-ci si vos compatriotes le voulaient.

- Étant donné qu'il y a tant de choses à faire, ils penseraient qu'il serait inutile d'accorder tant d'attention à l'horticulture.

- Ils n'auraient pas pu trouver une meilleure excuse, dit-elle avec un sourire.

J'étais curieuse de savoir où étaient les hommes. Je rencontrai plus d'une centaine de femmes en me promenant, mais pas un seul homme.

- Où sont les hommes ? lui demandai-je.

- A leur place, là où ils sont censés être.

- Expliquez-moi, s'il vous plaît, ce que vous entendez par « à leur place ».

-Ah ! Je comprends. Comme vous n'avez jamais habité ici, vous ne connaissez pas nos coutumes. Nous tenons nos hommes fermés chez nous.

- Comme on nous tient dans le *zenana*¹.

- C'est exactement ça.

- Comme c'est drôle ! j'éclatai de rire. Elle rit aussi.

- Mais, chère Sultana, tu ne trouves pas qu'il est injuste d'enfermer les femmes inoffensives et de laisser les hommes librement.

- Pourquoi ? Nous ne sommes pas en sécurité en dehors du *zenana* puisque nous sommes naturellement faibles.

- C'est vrai, nous ne sommes pas en sécurité tant qu'il y a des hommes dans les rues. Tout comme nous ne sommes pas en sécurité quand un animal sauvage entre dans un marché.

- Certainement pas.

-Supposons que des fous s'échappent de l'asile et commencent à faire du mal aux hommes, aux chevaux et aux autres créatures, que feront vos compatriotes ?

- Ils essayeront de les capturer et de les remettre dans leur asile.

- Merci ! Et vous ne pensez pas qu'il est sage de laisser libre les fous et de garder les gens sains dans un asile ?

- Certainement pas ! dis-je en riant légèrement.

-En réalité, chez vous, c'est pourtant exactement ce qui se passe ! Les hommes, qui font du mal ou sont capables d'en faire, sont laissés libres alors que les femmes innocentes sont enfermées dans le *zenana* ! Comment pouvez-vous faire confiance à ces hommes non-formés et pourtant dehors ?

- Nous n'avons aucun droit sur la conduite des pratiques sociales. En Inde, l'homme est maître et seigneur. Il s'est octroyé tous les pouvoirs et privilèges et a enfermé les femmes dans le *zenana*.

-Pourquoi acceptez-vous d'être enfermées ?

-Parce qu'on n'y peut rien, ils sont plus forts que les femmes.

¹La partie d'une maison où les femmes restent cloîtrées. Elles ne peuvent quitter cette partie de la maison sans porter le voile (purdah).

- Un lion est plus fort qu'un homme, mais cela ne lui permet pas de dominer les êtres humains pour autant. Vous avez négligé les devoirs que vous vous devez à vous-mêmes, et vous avez perdu vos droits naturels en fermant les yeux sur vos propres intérêts.

-Mais, ma chère Sara, si nous faisons tout nous-mêmes, que feront les hommes ?

- Désolée mais ils ne devraient rien faire : ce sont des bons à rien. Il faut les attraper et les mettre dans le *zenana*.

- Mais serait-il facile de les attraper et de les emprisonner ? demandai-je. Et même si c'était possible, leurs affaires, politiques, commerciales, ... entreraient-elles également dans le *zenana* avec eux ?

Sara ne répondit pas. Elle se contenta de sourire doucement. Elle pensait peut-être qu'il était inutile de discuter avec quelqu'un qui ne voyait pas plus loin que le bout de son nez.

Nous venions d'arriver chez Sara. Sa maison était située dans un beau jardin en forme de cœur. C'était un *bungalow*² avec un toit en tôle ondulée. Il y faisait plus frais que dans nos bâtiments riches, plus agréable aussi. Je ne trouve pas de mots pour décrire la façon dont elle était bien rangée, bien meublée et bien décorée.

Nous nous assîmes côte à côte. Elle amena du petit salon une broderie et commença à y broder un nouveau motif.

-Savez-vous tricoter et broder ?

- Bien sûr, nous n'avons rien d'autre à faire dans le *zenana*.

- Mais nous ne faisons pas confiance aux habitants de notre *zenana* pour ce qui est de la broderie ! dit-elle en riant. Un homme n'a même pas de patience pour passer le fil à travers un trou d'aiguille !

- Avez-vous fait tout ce travail vous-même ? demandai-je en montrant du doigt les différentes nappes de tissus brodées pour la table de thé.

- Oui.

- Comment trouvez-vous le temps pour faire tout cela ? Vous avez, en plus, du travail au bureau aussi, n'est-ce pas ?

- Effectivement. Je ne reste pas au laboratoire toute la journée. Je termine mon travail en deux heures.

² Maison sans étage.

- En deux heures ! Comment faites-vous ? Chez nous, les responsables, les magistrats tous travaillent sept heures par jour.

- J'en ai vu certains accomplir leur travail. Pensez-vous qu'ils travaillent toutes les sept heures ?

- Mais bien sûr !

- Non, ma chère Sultana, ils ne le font pas. Ils traînent. Ils passent beaucoup de temps à fumer. Certains d'entre eux fument deux ou trois *churoots*³ pendant les heures de bureau. Ils parlent beaucoup de leur travail mais font peu. Supposons qu'il faut une demi-heure pour fumer un *churoot* et qu'un homme en fume douze par jour : vous voyez, il gaspille six heures par jour à fumer.

Nous parlâmes de sujets variés, j'appris qu'ils ne souffraient d'aucune sorte de maladie épidémique, ni de piqûres de moustiques, contrairement à nous. J'étais très étonnée d'entendre qu'à *Ladyland*, personne ne mourait dans la fleur de l'âge, sauf dans des accidents rares.

- Désirez-vous voir notre cuisine ? me demanda-t-elle.

- Avec plaisir, répondis-je et nous allâmes la voir. Bien sûr, on avait demandé aux hommes de se retirer pendant ma visite à la cuisine. Celle-ci était située dans un beau jardin potager. Toutes les plantes grimpantes, tous les plants de tomates étaient eux-mêmes des objets décoratifs. Je ne trouvai aucune trace de fumée, ni de cheminée dans la cuisine, tout était propre et claire. Les fenêtres étaient décorées de guirlandes. Il n'y avait aucun signe de charbon ou de feu.

- Comment cuisinez-vous ? demandai-je.

- Avec l'énergie solaire, dit-elle en me montrant un tuyau à travers lequel passait la lumière du soleil concentrée et la chaleur. Elle prépara un plat pour me montrer le processus.

- Comment avez-vous réussi à capter et à conserver la chaleur du soleil ? lui demandai-je, surprise.

- Permettez-moi de vous raconter un peu notre histoire passée. Il y a trente ans, notre reine actuelle n'avait que treize ans lorsqu'elle hérita du trône. Elle n'avait cependant que de reine que le nom, c'est le premier ministre qui gouvernait le pays.

³ Petits cigares.

« Notre reine aimait beaucoup les sciences. Elle fit donner l'ordre que toutes les femmes de son pays devaient être instruites. En conséquence, le gouvernement fonda et soutint un certain nombre d'écoles pour filles. L'éducation était ainsi dispensée partout auprès des femmes. On annonça également la fin du mariage précoce. Aucune femme n'était autorisée à se marier si elle n'avait pas 21 ans. Je dois vous préciser qu'avant ce changement, nous étions enfermées derrière le *purdah*⁴.

- Les rôles sont maintenant inversés ! la coupai-je.

- Mais l'isolement reste le même, repris-t-elle. En quelques années, nous avons fondé des universités pour femmes où aucun homme n'est admis.

« Dans la capitale où vit notre Reine, il y a deux universités. L'une d'elles a inventé un merveilleux ballon auquel ont été attachés un certain nombre de tuyaux. À l'aide de ce ballon flottant au-dessus des nuages, elles ont pu tirer autant d'eau de l'atmosphère qu'elles le voulaient. Etant donné que les gens de l'université tiraient sans cesse de l'eau de l'atmosphère, les nuages ne s'accumulaient pas et la directrice a ainsi pu mettre fin à la pluie et aux orages.

- Incroyable ! Maintenant, je comprends pourquoi il n'y a pas de boue ici ! dis-je. Mais je n'arrivais pas à comprendre comment il était possible d'accumuler de l'eau dans les tuyaux.

Elle m'expliqua comment ça fonctionnait, mais je ne pouvais pas la comprendre car mes connaissances scientifiques étaient très limitées.

Cependant, elle continua :

- Quand la seconde université apprit la nouvelle, ses membres furent extrêmement jaloux et essayèrent de créer quelque chose de plus extraordinaire. Elles inventèrent un instrument qui pouvait capter autant de chaleur solaire que l'on voulait. Et elles la conservèrent afin de la distribuer aux autres qui en avaient besoin.

« Alors que les femmes étaient engagées dans la recherche scientifique, les hommes de notre pays œuvraient pour augmenter leur pouvoir militaire. Quand ils apprirent que les universités pour femmes pouvaient tirer l'eau de l'atmosphère et capter la chaleur solaire,

⁴ Une coutume, dans certaines communautés musulmanes, qui consiste à garder les femmes dans l'isolement par des vêtements amples qui les dissimulent quand elles sortent.

ils se moquèrent des membres des deux universités et cataloguèrent leurs inventions de « cauchemar sentimental » !

- Vos réussites sont vraiment merveilleuses ! Mais racontez-moi comment vous avez fait pour enfermer les hommes de votre pays dans le *zenana*. Leur avez-vous d'abord tendu un piège ?

- Non.

- Ce n'est pas possible qu'ils renoncent volontiers à une vie libre et décident de vivre dans le *zenana* ! Ils ont dû être maîtrisés/vaincus.

- Oui, ils l'ont été !

- Par qui ? Par des guerrières, je suppose ?

- Non, pas par les armes.

- Oui, vous avez raison. Les bras des hommes sont plus forts que ceux des femmes. Alors, comment ?

- Par le cerveau.

- Même leur cerveau est plus grand et plus lourd que celui des femmes. N'est-ce pas ?

- Oui, cependant un éléphant possède également un cerveau plus gros et plus lourd que celui d'un homme. Pourtant, l'homme peut enchaîner les éléphants et les employer selon ses propres besoins.

- C'est tout à fait vrai, mais dites-moi, s'il vous plaît, comment tout cela s'est passé. Je meurs d'envie de le savoir !

- Le cerveau des femmes fonctionne plus vite que celui des hommes. Il y a dix ans, lorsque les responsables militaires ont appelé nos découvertes scientifiques « cauchemar sentimental », quelques jeunes filles ont voulu réagir. Mais les deux directrices les en ont empêchées et ont demandé de répondre non pas par les mots mais par l'action, si jamais une occasion se présentait. Et elles n'ont pas attendu longtemps.

- Comme c'est merveilleux ! J'applaudis de tout cœur. Et maintenant, c'est au tour de ces fiers messieurs de faire des rêves sentimentaux.

- Bientôt, certaines personnes arrivèrent d'un pays voisin pour se réfugier chez nous. Ils avaient commis des délits politiques chez eux. Le roi qui s'occupait plus du pouvoir que de gouverner de manière juste demanda à notre reine de les lui livrer. Elle refusa car cela était

contre son principe de livrer des réfugiés. C'est ainsi que le roi déclara la guerre contre notre pays.

« Nos responsables militaires ne perdirent pas une minute et marchèrent contre l'ennemi. Cependant ce dernier était trop fort pour eux. Nos soldats combattirent courageusement, sans aucun doute. Mais malgré leur courage, l'ennemi avança pas à pas pour envahir notre pays.

« Presque tous les hommes étaient allés se battre, il ne restait pas même un garçon de 16 ans à la maison. La plupart de nos guerriers ont été tués, les autres furent repoussés et l'ennemi entra dans notre pays et pris sa position à vingt-cinq kilomètres de la capitale.

« Afin de conseiller la Reine sur ce qu'il fallait faire pour sauver la nation, une réunion de plusieurs dames sages au palais de la reine fut organisée.

Certaines d'entre elles proposèrent de se battre comme les soldats. D'autres s'y opposèrent en déclarant que les femmes n'ont pas été formées pour se battre avec des épées et des armes à feu, elles n'avaient pas non plus l'habitude de se battre avec des armes. Un troisième groupe de femmes constata avec regret qu'elles étaient toutes physiquement faibles.

-Si vous ne pouvez pas sauver votre pays par la force physique, essayez de le faire par le pouvoir du cerveau, déclara la reine.

Un silence de mort régna pendant quelques minutes. Son Altesse Royale ajouta :

- Si le pays et mon honneur sont perdus, je devrais me tuer.

« Alors la directrice de la deuxième université (qui avait capté la chaleur solaire), qui réfléchissait silencieusement pendant la discussion, remarqua qu'elles étaient toutes perdues, et qu'il restait peu d'espoir. Il y avait, cependant, un plan qu'elle voulait essayer. Ce serait son seul et unique effort, si elle échouait, il ne resterait que le suicide. Toutes les femmes présentes promirent solennellement qu'elles ne se laisseraient jamais être mises en esclavages, quoiqu'il arrive.

« La reine les remercia chaleureusement et demanda à la directrice de tester son plan. La directrice se leva encore et déclara : « Avant que nous ne sortions, les hommes doivent entrer dans le *zénana*. Je fais cette demande au nom du *purdah* ». « Oui, c'est entendu », répondit son Altesse Royale.

« Le lendemain, la reine appela tous les hommes à se retirer dans le *zénana* au nom de l'honneur et de la liberté. Blessés et fatigués qu'ils étaient, ils prirent cet ordre comme une bénédiction ! Ils se prosternèrent et entrèrent dans le *zénana* sans prononcer un seul mot de protestation. Ils étaient sûrs qu'il n'y avait plus aucun espoir pour ce pays.

La directrice marcha alors avec ses deux milles étudiantes en direction du champ de bataille et arrivée là, dirigea tous les rayons de la lumière concentrée et la chaleur vers l'ennemi.

« Ils ne pouvaient pas supporter la chaleur et la lumière. Ils s'enfuirent tous, pris de panique, ne sachant pas dans la confusion comment contrer cette chaleur brûlante. Quand ils s'enfuirent en abandonnant leurs armes et d'autres munitions de guerre, ils furent brûlés par la même chaleur du soleil. Depuis lors, personne n'a essayé d'envahir notre pays.

- Et depuis, vos compatriotes n'ont jamais essayé de sortir du *zenana* ?

- Si, ils ont voulu se libérer. Quelques-uns des commissaires de police et des magistrats ont envoyé une lettre à la reine lui expliquant que les responsables militaires méritaient l'emprisonnement dû à leur échec, mais qu'eux, en revanche, n'avaient jamais négligé leur devoir, et ne méritaient donc pas une telle punition. Ils demandaient, au contraire, à être réintégrés dans leurs postes respectifs.

« Son Altesse Royale leur envoya une circulaire leur ordonnant que si on avait besoin de leur service, on les ferait venir. Entretemps, ils devaient rester là où ils se trouvaient. Comme ils sont désormais habitués au système du *pardah*, ils ne se plaignent plus de leur isolement. Nous appelons ce système "*Mardana*"⁵ au lieu de "*zenana*".

- Mais que faites-vous en cas de vol ou de meurtre, car vous n'avez pas de policiers ni de magistrats ? demandai-je à Sara.

- Depuis que le système du *Mardana* a été établi, il n'y a plus de crime ni de péché. Nous n'avons donc pas besoin d'un policier pour rechercher un coupable ni n'avons-nous besoin d'un magistrat pour juger une affaire criminelle.

- C'est vraiment très bien, en effet. Je suppose que s'il y a une personne malhonnête, vous pouvez la punir facilement. Si vous avez réussi à mener une guerre sans verser une seule

⁵ Un système imaginaire où les hommes sont obligés de rester à la maison et de ne quitter pas leurs maisons sans porter les voiles.

goutte de sang, vous pouvez vous débarrasser des crimes et des criminels sans trop de difficultés !

-Maintenant, chère Sultana, voulez-vous vous asseoir ici ou passer dans mon salon ? me demanda-t-elle.

- Votre cuisine n'est pas moins élégante que le boudoir d'une reine ! répondis-je avec un sourire agréable. Mais nous devons la quitter maintenant car les hommes sont peut-être en train de me maudire de les tenir loin de leurs tâches pendant si longtemps.

Nous rîmes, toutes les deux, chaleureusement.

- Comme mes amies chez moi seront amusées et émerveillées quand je leur dirai que dans un pays lointain nommé Ladyland, ce sont les femmes qui règnent et contrôlent la société, alors que les hommes sont gardés dans le *mardana* à s'occuper des bébés, cuisiner et faire le travail ménager, et que faire la cuisine semble être tellement facile qu'on le fait avec plaisir !

- Oui, décrivez-leur tout ce que vous voyez ici.

- S'il vous plaît, dites-moi comment vous cultivez et labourer la terre et comment vous effectuez les autres travaux manuels difficiles.

- C'est à l'aide de l'électricité que nous labourons nos champs, elle nous fournit de l'énergie pour les autres tâches difficiles également. Nous nous en servons pour faire marcher nos transports aériens aussi. Nous n'avons ni route ferroviaire ni rues pavées ici.

- Et donc, ni accidents routiers ni de chemin de fer ne se produisent ici, déclarai-je. Vous ne souffrez jamais du manque de pluie ? demandai-je.

- Jamais depuis que le ballon d'eau a été installé. Vous voyez le grand ballon et les tuyaux qui y sont attachés. Ils nous aident à tirer autant d'eau de pluie dont nous avons besoin. Nous ne souffrons pas non plus d'inondations ou d'orages. Nous sommes toutes très occupées à profiter des rendements de la nature dans la mesure du possible. Nous ne trouvons pas le temps de nous disputer les unes avec les autres tellement nous sommes occupées. Notre noble reine adore la botanique, son rêve est de convertir le pays entier en un grand jardin.

- C'est une excellente idée. Quels sont les aliments que vous consommez le plus ?

- Les fruits.

- Comment gardez-vous votre pays frais quand il fait chaud ? Nous considérons la pluie en été comme une bénédiction du ciel.

- Lorsque la chaleur devient insupportable, nous arrosons le sol avec des douches alimentées par les fontaines artificielles. Et quand il fait froid, nous réglons la température de nos maisons en utilisant la chaleur du soleil.

Elle me montra sa salle de bain, dont le toit était amovible. Elle pouvait profiter d'une douche quand elle le souhaitait en enlevant simplement le toit (qui était comme le couvercle d'une boîte) et en tournant le robinet de la douche.

- Vous avez beaucoup de chance ! m'exclamai-je. Vous n'avez aucun besoin. Quelle est votre religion, si je puis me permettre ?

- Notre religion est basée sur l'Amour et la Vérité. Il est de notre devoir religieux de s'aimer les uns les autres et d'être toujours honnête. Si quelqu'un ment, elle ou il est ...

- Puni de la peine de mort ?

- Non, pas la peine de mort. Nous n'aimons pas tuer une créature de Dieu, en particulier un être humain. Nous ordonnons au menteur de quitter ce royaume et de ne jamais y revenir.

- Un coupable n'est jamais pardonné ?

- Si, si cette personne se repent vraiment.

- N'avez-vous pas la permission de voir d'autres hommes, à l'exception de ceux de votre propre famille ?

- Personne, sauf la famille sacrée.

- Notre cercle familial sacré est très limité, même les cousins germains ne font pas partie de la famille sacrée.

- Mais le nôtre est très grand : un cousin éloigné est aussi sacré qu'un frère.

- C'est vraiment bien. Je vois que la pureté elle-même règne ici. J'aimerais rencontrer la reine, qui est si sage et prévoyante et a créé toutes ces règles.

- Très bien, déclara Sara.

Elle vissa ensuite des sièges sur une planche carrée. À cette planche, elle attacha deux ballons doux et lisses. Quand je lui demandai à quoi servaient ces ballons, elle répondit qu'il s'agissait de ballons d'hydrogène capables, utilisés pour surmonter la force de la gravité. Les ballons étaient de capacités différentes, destinés à supporter les poids selon leur lourdeur. Puis, elle attacha à la voiture aérienne deux lames ressemblant à des ailes et

alimentées par l'électricité. Une fois assises confortablement, elle appuya sur un bouton et les lames commencèrent à tourbillonner et tournèrent de plus en plus vite. Au début, nous nous élevâmes à une hauteur d'environ six ou sept mètres puis nous commençâmes à voler. Et avant que je ne m'aperçoive que nous avions commencé à bouger, nous avions atteint le jardin de la reine.

Mon amie fit atterrir la voiture aérienne en inversant l'action de la machine et lorsque la voiture toucha le sol, la machine s'arrêta et nous sortîmes.

De la voiture aérienne, j'avais vu la Reine marcher dans le jardin avec sa fille de quatre ans et ses dames d'honneur.

-Bonjour ! Vous ici ! s'écria la reine en s'adressant à Sara.

Je fus présentée à Son Altesse Royale et reçue par elle cordialement sans aucune cérémonie.

J'étais enchantée de faire sa connaissance. Pendant la conversation, la reine me fit savoir qu'elle n'avait aucune objection à ce que ses citoyens fassent commerce avec d'autres pays.

- Mais, continua-t-elle, aucun commerce n'était possible avec les pays où les femmes étaient gardées dans les *zenanas*. Elles ne pouvaient pas sortir et donc faire du commerce avec nous. Les hommes, nous avons remarqué, sont guidés par des morales inférieures et donc nous n'aimons pas faire le commerce avec eux. Nous ne convoitons pas les terres d'autrui, nous ne nous battons pas pour un petit diamant, même s'il est mille fois plus brillant que le Koh-i-Noor, et nous n'en voulons pas au roi qui possède un trône aussi exquis que le *Peacock Throne*⁶. Nous plongeons profondément dans l'océan de la connaissance et essayons de découvrir les pierres précieuses que la nature a conservé pour nous. Nous apprécions les cadeaux de la nature autant que possible.

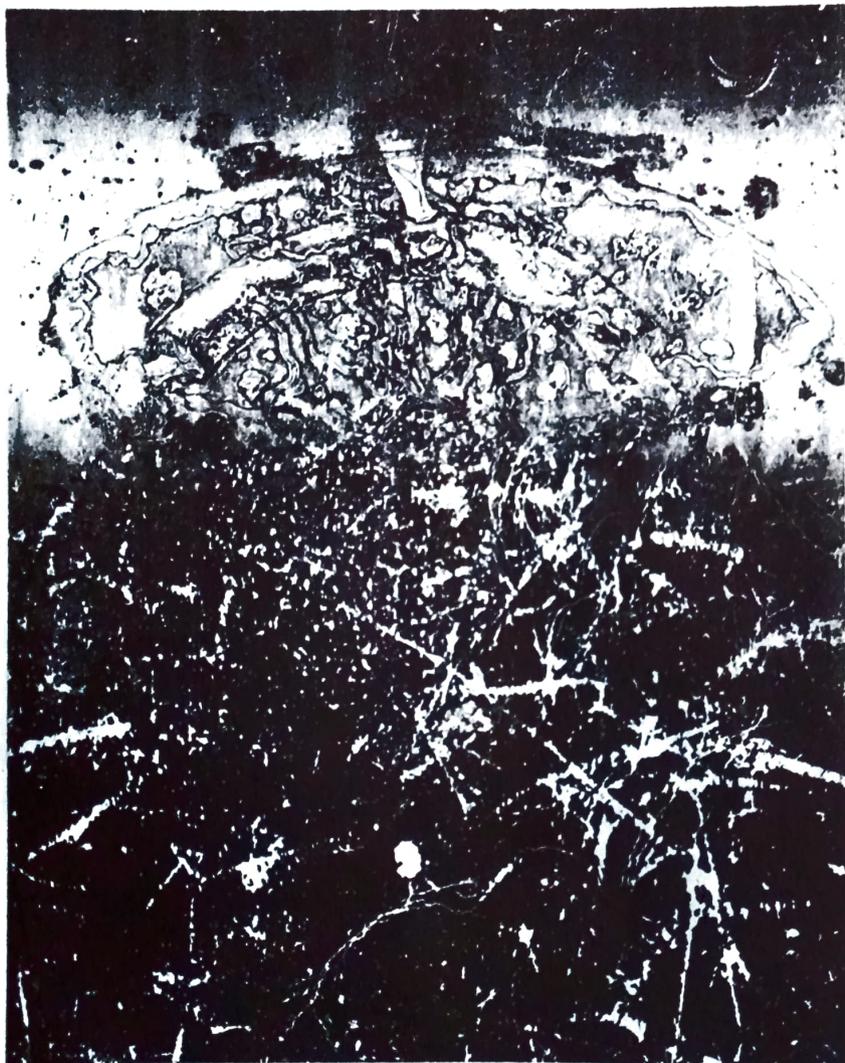
Après avoir dit adieu à la Reine, je visitai les universités renommées et on me montra certains de leurs usines, laboratoires et observatoires.

Suite à la visite de ces lieux d'intérêts, nous montâmes à nouveau dans la voiture aérienne. Mais dès qu'elle commença à bouger, je glissai et la chute me réveilla de mon rêve. En ouvrant les yeux, je me retrouvai dans ma propre chambre, toujours allongée sur le fauteuil !

⁶ C'était le trône des empereurs moghols de l'Inde, emporté par le roi de Persan comme trophée en 1739.

From the Delta

English Fiction from Bangladesh



Edited by Niaz Zaman

From the Delta

English Fiction from Bangladesh

Edited by
Niaz Zaman

Ⓟ **The University Press Limited**

The University Press Limited

Red Crescent House

61 Motijheel C/A

P. O. Box 2611

Dhaka 1000

Bangladesh

Fax : (88 02) 9565443

E-mail: upl@bangla.net

Website: www.uplbooks.com

Second impression 2010

First published 2005

Copyright © The University Press Limited 2005

Copyright in the stories remain vested with the authors

All rights are reserved. No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form or by any means without prior permission in writing from the publisher. Any person who does any unauthorised act in relation to this publication may be liable to criminal prosecution and civil claims for damages.

Cover etching by Kalidas Karmakar

Cover design by Ashraful Hassan Arif

ISBN 978 984 506 004 2

Published by Mohiuddin Ahmed, The University Press Limited, Red Crescent House, Dhaka 1000, computer design by Ashim K. Biswas, produced by AMS Enterprise, printed at Akota Offset Press, 119, Fakirapool, Dhaka, Bangladesh.

Sultana's Dream *

Roquiah Sakhawat Hossein

One evening I was lounging in an easy chair in my bedroom and thinking lazily of the condition of Indian womanhood. I am not sure whether I dozed off or not. But, as far as I remember, I was wide awake. I saw the moonlit sky sparkling with thousands of diamondlike stars, very distinctly.

All on a sudden a lady stood before me; how she came in, I do not know. I took her for my friend, Sister Sara.

“Good morning,” said Sister Sara. I smiled inwardly as I knew it was not morning, but starry night. However, I replied to her, saying, “How do you do?”

“I am all right, thank you. Will you please come out and have a look at our garden?”

I looked again at the moon through the open window, and thought there was no harm in going out at that time. The men-servants outside were fast asleep just then, and I could have a pleasant walk with Sister Sara.

I used to have my walks with Sister Sara, when we were at Darjeeling. Many a time did we walk hand in hand and talk light-heartedly in the Botanical Gardens there. I fancied, Sister Sara had probably come to take me to some such garden and I readily accepted her offer and went out with her.

When walking I found to my surprise that it was a fine morning. The town was fully awake and the streets alive with bustling crowds. I was feeling very shy, thinking I was walking in the street in broad daylight, but there was not a single man visible.

* This story was first printed in *Ladies Magazine* in 1905. It was later published in book form. Roquiah Sakhawat Hossein also translated the story into Bangla as *Sultanar Swapna*. This version was taken from *Rokeya Rachanabali* ed. Abdul Kadir et al., second edition (Dhaka: Bangla Academy, 1999). Some spelling and punctuation have been modernised and obvious errors corrected.

Some of the passersby made jokes at me. Though I could not understand their language, yet I felt sure they were joking. I asked my friend, "What do they say?"

"The women say that you look very mannish."

"Mannish?" said I. "What do they mean by that?"

"They mean that you are shy and timid like men."

"Shy and timid like men?" It was really a joke. I became very nervous, when I found that my companion was not Sister Sara, but a stranger. Oh, what a fool had I been to mistake this lady for my dear old friend, Sister Sara.

She felt my fingers tremble in her hand, as we were walking hand in hand.

"What is the matter, dear?" she said affectionately.

"I feel somewhat awkward," I said in a rather apologising tone, "as being a *purdahnishin* woman I am not accustomed to walking about unveiled."

"You need not be afraid of coming across a man here. This is Ladyland, free from sin and harm. Virtue herself reigns here."

By and by I was enjoying the scenery. Really it was very grand. I mistook a patch of green grass for a velvet cushion. Feeling as if I was walking on a soft carpet, I looked down and found the path covered with moss and flowers.

"How nice it is," said I.

"Do you like it?" asked Sister Sara. (I continued calling her "Sister Sara," and she kept calling me by my name).

"Yes, very much; but I do not like to tread on the tender and sweet flowers."

"Never mind, dear Sultana. Your treading will not harm them; they are street flowers.

"The whole place looks like a garden," said I admiringly.

"You have arranged every plant so skillfully."

"Your Calcutta could become a nicer garden than this if only your countrymen wanted to make it so."

"They would think it useless to give so much attention to horticulture, while they have so many other things to do."

"They could not find a better excuse," said she with smile.

I became very curious to know where the men were. I met more than a hundred women while walking there, but not a single man.

"Where are the men?" I asked her.

"In their proper places, where they ought to be."

"Pray let me know what you mean by 'their proper places.'"

"O, I see my mistake, you cannot know our customs, as you were never here before. We shut our men indoors."

"Just as we are kept in the *zenana*?"

"Exactly so."

"How funny," I burst into a laugh. Sister Sara laughed too.

"But, dear Sultana, how unfair it is to shut in the harmless women and let loose the men."

"Why? It is not safe for us to come out of the *zenana*, as we are naturally weak."

"Yes, it is not safe so long as there are men about the streets, nor is it so when a wild animal enters a marketplace."

"Of course not."

"Suppose, some lunatics escape from the asylum and begin to do all sorts of mischief to men, horses and other creatures, in that case what will your countrymen do?"

"They will try to capture them and put them back into their asylum."

"Thank you! And you do not think it wise to keep sane people inside an asylum and let loose the insane?"

"Of course not!" said I laughing lightly.

"As a matter of fact, in your country this very thing is done! Men, who do or at least are capable of doing no end of mischief, are let loose and the innocent women shut up in the *zenana*! How can you trust those untrained men out of doors?"

"We have no hand or voice in the management of our social affairs. In India man is lord and master. He has taken to himself all powers and privileges and shut up the women in the *zenana*."

"Why do you allow yourselves to be shut up?"

"Because it cannot be helped as they are stronger than women."

"A lion is stronger than a man, but it does not enable him to dominate the human race. You have neglected the duty you owe to yourselves and you have lost your natural rights by shutting your eyes to your own interests."

"But my dear Sister Sara, if we do everything by ourselves, what will the men do then?"

"They should not do anything, excuse me; they are fit for nothing. Only catch them and put them into the *zenana*."

"But would it be very easy to catch and put them inside the four walls?" said I. "And even if this were done, would all their business-political and commercial — also go with them into the *zenana*!"

Sister Sara made no reply. She only smiled sweetly. Perhaps she thought it useless to argue with one who was no better than a frog in a well.

By this time we reached Sister Sara's house. It was situated in a beautiful heart-shaped garden. It was a bungalow with a corrugated iron roof. It was cooler and nicer than any of our rich buildings. I cannot describe how neat and how nicely furnished and how tastefully decorated it was.

We sat side by side. She brought out of the parlour a piece of embroidery work and began putting on a fresh design.

"Do you know knitting and needlework?"

"Yes: we have nothing else to do in our *zenana*."

"But we do not trust our *zenana* members with embroidery!" she said laughing, "as a man has not patience enough to pass thread through a needlehole even!"

"Have you done all this work yourself?" I asked her, pointing to the various pieces of embroidered teapoy cloths.

"Yes.

"How can you find time to do all these? You have to do the office work as well? Have you not?"

"Yes. I do not stick to the laboratory all day long. I finish my work in two hours."

"In two hours! how do you manage? In our land the officers, magistrates, for instance — work seven hours daily."

"I have seen some of them doing their work. Do you think they work all the seven hours?"

"Certainly they do!"

"No, dear Sultana, they do not. They dawdle away their time in smoking. Some smoke two or three cheroots during the office time. They talk much about their work, but do little. Suppose one cheroot takes half an hour to burn off, and a man smokes twelve cheroots daily; then you see, he wastes six hours every day in sheer smoking."

We talked on various subjects; and I learned that they were not subject to any kind of epidemic disease — nor did they suffer from mosquito bites as we do. I was very much astonished to hear that in Ladyland no one died in youth except by rare accident.

"Will you care to see our kitchen?" she asked me.

"With pleasure," said I, and we went to see it. Of course the men had been asked to clear off when I was going there. The kitchen was situated in a beautiful vegetable garden. Every creeper, every tomato plant was itself an ornament. I found no smoke, nor any chimney either in the kitchen — it was clean and bright; the windows were decorated with flower garlands. There was no sign of coal or fire.

"How do you cook?" I asked.

"With solar heat," she said, at the same time showing me the pipe, through which passed the concentrated sunlight and heat. And she cooked something then and there to show me the process.

"How did you manage to gather and store up the sun heat?" I asked her in amazement.

"Let me tell you a little of our past history then. Thirty years ago, when our present Queen was thirteen years old, she inherited the throne. She was Queen in name only, the Prime Minister really ruling the country.

"Our good Queen liked science very much. She circulated an order that all the women in her country should be educated. Accordingly, a number of girls' schools were founded and supported by the Government. Education was spread far and wide among women. And early marriage also was stopped. No woman was to be allowed to marry before she was twenty-one. I must tell you that, before this change, we had been kept in strict-purdah."

"How the tables are turned," I interposed with a laugh.

"But the seclusion is the same," she said. "In a few years we had separate universities, where no men were admitted."

"In the capital, where our Queen lives, there are two universities. One of these invented a wonderful balloon, to which they attached a number of pipes. By means of this captive balloon which they managed to keep afloat above the cloud-land, they could draw as much water from the atmosphere as they pleased. As the water was incessantly being drawn by the university people no cloud gathered and the ingenious Lady Principal stopped rain and storms thereby."

"Really! Now I understand why there is no mud here!" said I. But I could not understand how it was possible to accumulate water in the pipes. She explained to me how it was done; but I was unable to understand her, as my scientific knowledge was very limited.

However, she went on, "When the other university came to know of this, they became exceedingly jealous and tried to do something more extraordinary still. They invented an instrument by which they could collect as much sun-heat as they wanted. And they kept the heat stored up to be distributed among others as required.

"While the women were engaged in scientific researches, the men of this country were busy increasing their military power. When they came to know that the female universities were able to draw water from the atmosphere and collect heat from the sun, they only laughed at the members of the universities and called the whole thing 'a sentimental nightmare'!"

"Your achievements are very wonderful indeed! But tell me how you managed to put the men of your country into the *zenana*. Did you entrap them first?"

"No."

"It is not likely that they would surrender their free and open air life of their own accord and confine themselves within the four walls of the *zenana*! They must have been overpowered."

"Yes, they have been!"

"By whom? By some lady warriors, I suppose?"

"No, not by arms."

"Yes, it cannot be so. Men's arms are stronger than women's. Then?"

"By brain."

"Even their brains are bigger and heavier than women's, are they not?"

"Yes, but what of that? An elephant also has got a bigger and heavier brain than a man has. Yet men can enchain elephants and employ them, according to their own wishes."

"Well said, but tell me please, how it all actually happened. I am dying to know it!"

"Women's brains are somewhat quicker than men's. Ten years ago, when the military officers called our scientific discoveries 'a sentimental nightmare,' some of the young ladies wanted to say something in reply to those remarks. But both the Lady Principals restrained them and said, they should reply, not by word, but by deed, if ever they got the opportunity. And they had not long to wait for that opportunity."

"How marvellous!" I heartily clapped my hands.

"And now the proud gentlemen are dreaming sentimental dreams themselves. Soon afterwards certain persons came from a neighbouring

country and took shelter in ours. They were in trouble having committed some political offence. The king who cared more for power than for good government asked our kind-hearted Queen to hand them over to his officers. She refused, as it was against her principle to turn out refugees. For this refusal the king declared war against our country.

"Our military officers sprang to their feet at once and marched out to meet the enemy. The enemy, however, was too strong for them. Our soldiers fought bravely, no doubt. But in spite of all their bravery, the foreign army advanced step by step to invade our country.

"Nearly all the men had gone out to fight; even a boy of sixteen was not left home. Most of our warriors were killed, the rest driven back and the enemy came within twenty-five miles of the capital.

"A meeting of a number of wise ladies was held at the Queen's palace to advise as to what should be done to save the land.

"Some proposed to fight like soldiers; others objected and said that women were not trained to fight with swords and guns; nor were they accustomed to fighting with any weapons. A third party regretfully remarked that they were hopelessly weak of body.

"If you cannot save your country for lack of physical strength, said the Queen, try to do so by brain power. There was a dead silence for a few minutes. Her Royal Highness said again, 'I must commit suicide if the land and my honour are lost.'

"Then the Lady Principal of the second university (which had collected sun-heat), who had been silently thinking during the consultation, remarked that they were all but lost; and there was little hope left for them. There was, however, one plan which she would like to try, and this would be her first and last efforts; if she failed in this, there would be nothing left but to commit suicide. All present solemnly vowed that they would never allow themselves to be enslaved, no matter what happened.

"The Queen thanked them heartily, and asked the Lady Principal to try her plan.

"The Lady Principal rose again and said, 'Before we go out the men must enter the *zenanas*. I make this prayer for the sake of purdah.' 'Yes, of course,' replied Her Royal Highness.

"On the following day the Queen called upon all men to retire into *zenanas* for the sake of honour and liberty.

"Wounded and tired as they were, they took that order rather for a boon! They bowed low and entered the *zenanas* without uttering a

single word of protest. They were sure that there was no hope for this country at all.

"Then the Lady Principal with her two thousand students marched to the battlefield, and arriving there directed all the rays of the concentrated sunlight and heat towards the enemy.

"The heat and light were too much for them to bear. They all ran away panic-stricken, not knowing in their bewilderment how to counteract that scorching heat. When they fled away, leaving their guns and other ammunitions of war, they were burnt down by means of the same sun-heat.

"Since then no one has tried to invade our country any more."

"And since then your countrymen never tried to come out of the *zenana*?"

"Yes, they wanted to be free. Some of the Police Commissioners and District Magistrates sent word to the Queen to the effect that the military officers certainly deserved to be imprisoned for their failure; but they never neglected their duty and therefore they should not be punished and they prayed to be restored to their respective offices.

"Her Royal Highness sent them a circular letter intimating to them that if their services should ever be needed they would be sent for and that in the meanwhile they should remain where they were.

"Now that they are accustomed to the *pardah* system and have ceased to grumble at their seclusion, we call the system *murdana* instead of *zenana*."

"But how do you manage," I asked Sister Sara, "to do without the police or magistrates in case of theft or murder?"

"Since the *murdana* system has been established, there has been no more crime or sin; therefore we do not require a policeman to find out a culprit, nor do we want a magistrate to try a criminal case."

"That is very good, indeed. I suppose if there were any dishonest person, you could very easily chastise her. As you gained a decisive victory without shedding a single drop of blood, you could drive off crime and criminals too without much difficulty!"

"Now, dear Sultana, will you sit here or come to my parlour?" she asked me.

"Your kitchen is not inferior to a queen's boudoir!" I replied with a pleasant smile, "but we must leave it now; for the gentlemen may be cursing me for keeping them away from their duties in the kitchen so long." We both laughed heartily.

"How my friends at home will be amused and amazed, when I go back and tell them that in the far-off Ladyland, ladies rule over the country and control all social matters, while gentlemen are kept in the *murdanas* to mind babies, to cook and to do all sorts of domestic work; and that cooking is so easy a thing that it is simply a pleasure to cook!"

"Yes, tell them about all that you see here."

"Please let me know, how you carry on land cultivation and how you plough the land and do other hard manual work."

"Our fields are tilled by means of electricity, which supplies motive power for other hard work as well and we employ it for our aerial conveyances too. We have no railroad nor any paved streets here."

"Therefore neither street nor railway accidents occur here," said I. "Do not you ever suffer from want of rainwater?" I asked.

"Never since the 'water balloon' has been set up. You see the big balloon and pipes attached there to. By their aid we can draw as much rainwater as we require. Nor do we ever suffer from flood or thunderstorms. We are all very busy making nature yield as much as she can. We do not find time to quarrel with one another, as we never sit idle. Our noble Queen is exceedingly fond of botany; it is her ambition to convert the whole country into one grand garden."

"The idea is excellent. What is your chief food?"

"Fruits."

"How do you keep your country cool in hot weather? We regard the rainfall in summer as a blessing from heaven."

"When the heat becomes unbearable, we sprinkle the ground with plentiful showers drawn from the artificial fountains. And in cold weather we keep our room warm with sun-heat."

She showed me her bathroom, the roof of which was removable. She could enjoy a shower bath whenever she liked, by simply removing the roof (which was like the lid of a box) and turning on the tap of the shower pipe.

"You are a lucky people!" ejaculated I. "You know no want. What is your religion, may I ask?"

"Our religion is based on love and truth. It is our religious duty to love one another and to be absolutely truthful. If any person lies, she or he is —."

"Punished with death?"

"No, not with death. We do not take pleasure in killing a creature of God — specially a human being. The liar is asked to leave this land for good and never to come to it again."

"Is an offender never forgiven?"

"Yes, if that person repents sincerely."

"Are you not allowed to see any man, except your own relations?"

"No one except sacred relations."

"Our circle of sacred relations is very limited; even first cousins are not sacred."

"But ours is very large; a distant cousin is as sacred as a brother."

"That is very good. I see purity itself reigns over your land. I should like to see the good Queen, who is so sagacious and farsighted and who has made all these rules."

"All right," said Sister Sara.

Then she screwed a couple of seats on to a square piece of plank. To this plank she attached two smooth and well-polished balls. When I asked her what the balls were for, she said, they were hydrogen balls and they were used to overcome the force of gravity. The balls were of different capacities to be used according to the different weights desired to be overcome. She then fastened to the air-car two wing-like blades, which, she said, were worked by electricity. After we were comfortably seated, she touched a knob and the blades began to whirl, moving faster and faster every moment. At first we were raised to the height of about six or seven feet and then off we flew. And before I could realise that we had commenced moving we reached the Garden of the Queen.

My friend lowered the air-car by reversing the action of the machine, and, when the car touched the ground, the machine was stopped and we got out.

I had seen from the air-car the Queen walking on a garden path with her little daughter (who was four years old) and her maids of honour.

"Hallo! you here!" cried the Queen addressing Sister Sara. I was introduced to Her Royal Highness and was received by her cordially without any ceremony.

I was very much delighted to make her acquaintance. In course of the conversation I had with her, the Queen told me that she had no objection to permitting her subjects to trade with other countries. "But," she continued, "no trade was possible with countries where the women were kept in the *zenanas* and so unable to come and trade with us. Men, we find, are rather of lower morals and so we do not like dealing with them. We do not covet other people's land, we do not fight for a piece of diamond though it may be a thousandfold brighter than the Koh-i-Noor, nor do we grudge a ruler his Peacock Throne. We dive

deep into the ocean of knowledge and try to find out the precious gems, which Nature has kept in store for us. We enjoy Nature's gifts as much as we can."

After taking leave of the Queen, I visited the famous universities, and was shown over some of their manufactories, laboratories and observatories.

After visiting the above places of interest, we got again into the air-car, but, as soon as it began moving, I somehow slipped down and the fall startled me out of my dream. And, on opening my eyes, I found myself in my own bedroom still lounging in the easy chair!!